



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

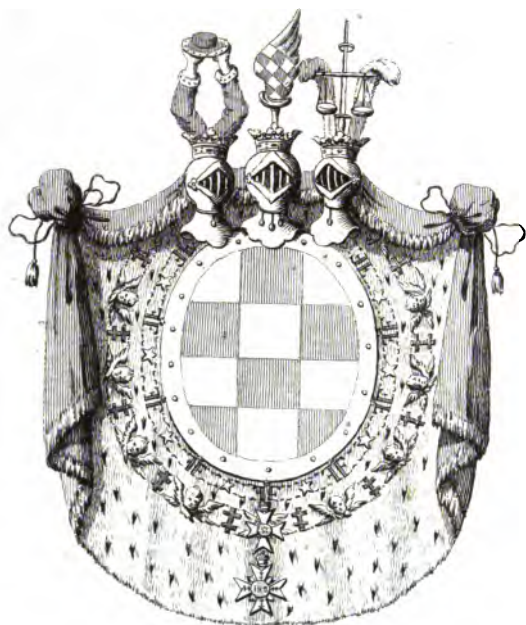
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

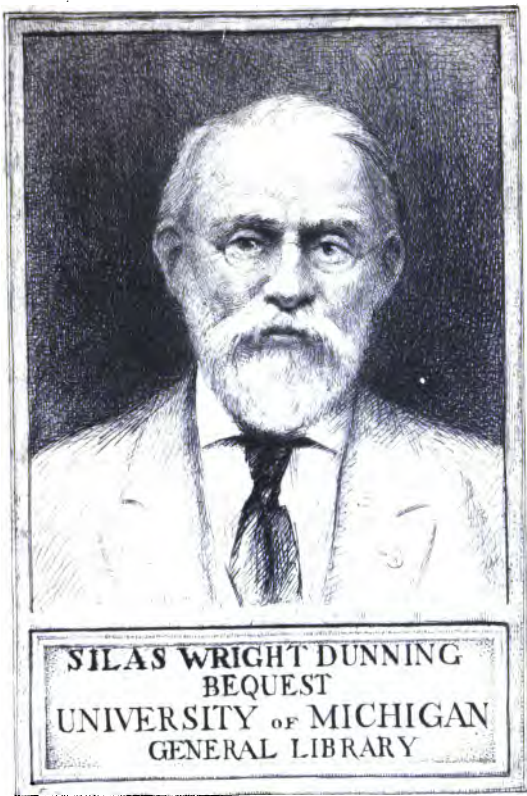
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z

1007

B584



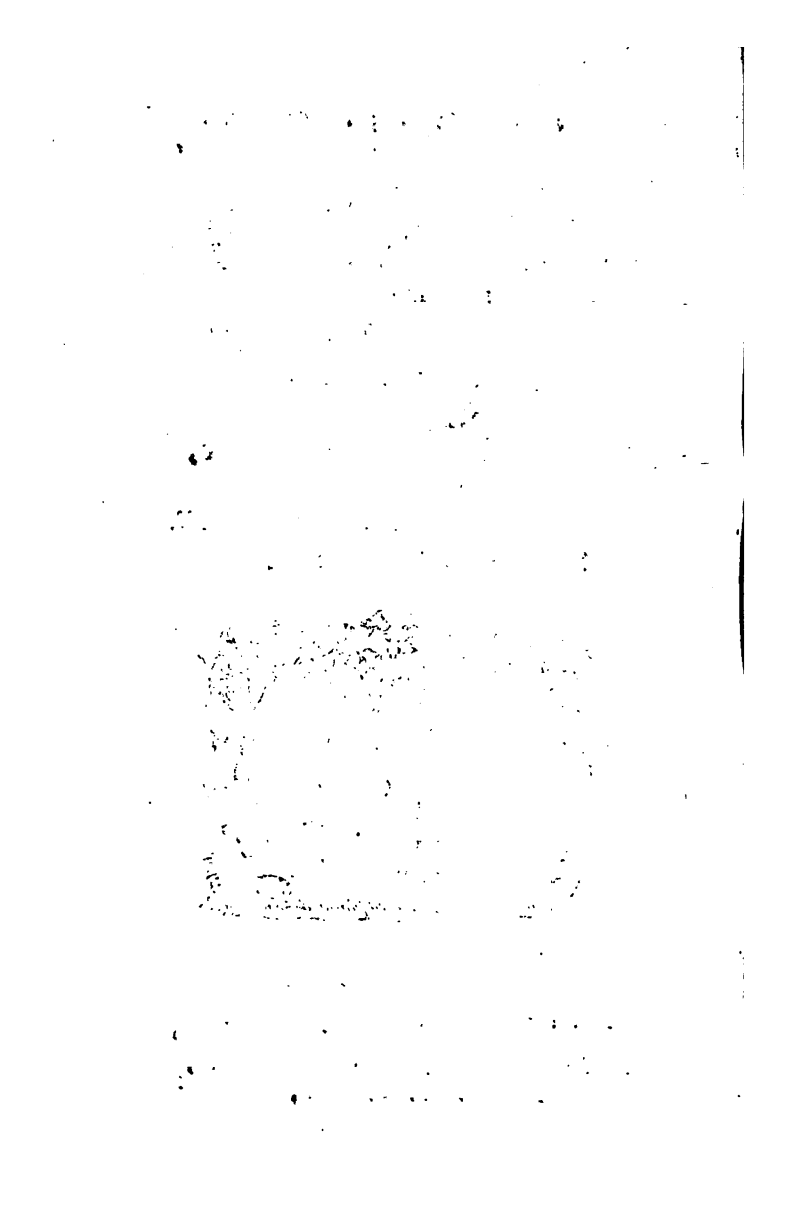
SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

• BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
M D C C L X X.
TOME TRENTE ET QUATRIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.,
M. DCC. LXX.





Dumming
Gottschalk

11-27-39

39327

T A B L E

D E S

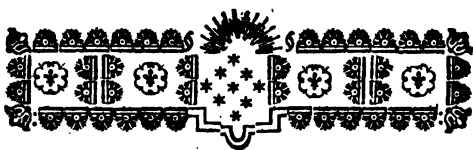
ARTICLES

- ART. I. **L** OIX DE PLATON, par
le Traducteur de la Répu-
blique. pag. 1
- II. LES IMPOSTURES DE
L'HISTOIRE. 27
- III. HISTOIRE DE L'ACADE'-
MIE ROYALE DES SCIEN-
CES ET BELLES LETTRES
DE BERLIN, Tome XVIIe. 44
- IV. DISSERTATIONS de Mr.
MARTORELLI sur une ancien-
ne ECRITOIRE. &c. 61
- V. LA PALINGE'NE'SIE PHI-
LOSOPHIQUE, Second Extr. 68
- VI. PREMIERE NUIT D'YOUNG,
traduite en vers François par M.
COLARDEAU. 98
- * 2 VII.

IV TABLE DES ARTICLES.

VII. LES JOURS. . . .	103.
VIII. OBSERVATIONS SUR L'IN- STINCT DES ANIMAUX, par M. REIMAR. . . .	108
IX. L'ART DE PRECHER, par M. de MOSHEIM. . . .	136
X. DISSERTATION où l'on prou- ve que la Langue Grecque étoit celle que parloit Jésus Christ &c. par M. DIODATI. . . .	147
XI. HISTOIRE DU XVI ^e . SIE- CLE, par M. LINGUET, Se- cond Extrait. . . .	164
XII. LONDRES. . . .	187
XIII. LA MORALE, par M. STAPPER Tome VI. . . .	205
XIV. NOUVELLES LITTÉRAIRES. . . .	214





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S ,

P O U R L E S M O I S

D E

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,

M D C C L X X .



ARTICLE PREMIER.

LOIX DE PLATON, par le Traducteur de la *République*. *A Amsterdam*, chez *Marc-Michel Rey*,
Tome XXXIV. Part. I. A 1769.

1769. 2 Vol. *in* 12. dont le premier est de 398 pp & le second de 502.

 N ne lit, on n'entend pas assez Platon ; c'est la plainte générale des partisans de cet illustre Philosophe, & cette plainte est assurément très fondée. Mais à qui faut-il s'en prendre ? Aux Savans eux-mêmes. Leur zèle pour sa gloire s'épuise en éloges, en exclamations, & ne fait rien, ou presque rien, pour faciliter l'intelligence de ses Ouvrages. Des Dissertations sur quelques passages obscurs, des réponses à quelques objections, des éclaircissemens sur tel ou tel point de doctrine, des apologies, des défenses générales ou particulières, utiles, sans doute, à ceux qui sont déjà versés dans la connoissance de la Philosophie des Anciens ; en état de remonter aux sources & de consulter les Originaux, ne suffisent pas à des Lecteurs d'ailleurs instruits ; mais qui n'ont pas fait de ces matières, le principal objet de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 3

de leurs études & de leurs recherches. Ce qu'il faut à cet ordre de Lecteurs, c'est une bonne Traduction qui leur rende fidèlement la doctrine & l'esprit du Philosophe Athénien. Avec ce secours, ils n'en connoîtront sans doute, ni toutes les graces, ni toutes les beautés, mais ils pourront saisir ses principes, ses maximes, sa manière d'enseigner & de raisonner; ils pourront juger de Platon, comme l'on juge d'un tableau de Raphaël d'après une estampe bien exécutée. Il ne tiendra pas à Mr. Grou que nous ne l'ayons désormais ce secours, qui manquoit à notre Littérature.

Le savant *Dacier* avoit formé le projet de traduire Platon en entier, & n'en a publié que quelques Dialogues, en deux Vol. in 12. qui parurent à Paris en 1699. On peut voir dans le *Discours sur Platon*, à la tête de cette Traduction, une partie des raisons qui l'engagèrent à borner là son travail. L'exécution fait peu regretter qu'il ne l'ait pas poussé plus loin. On souhaiteroit au contraire, que *Tannegui le Fèvre* ne s'en fût pas tenu à

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

la traduction du premier *Alcibiade* (1). Nous ne dirons rien de celle de la *République*, par Mr. de la Pilonnière, si ce n'est qu'elle parut à Londres en 1726, & que Platon y est défiguré & non traduit. C'est à peu près tout ce que nous avions de ce Philosophe en notre Langue, & ce n'étoit assurément pas assez pour le faire connoître de ceux qui ne sont pas en état de lire l'original, ou du moins les Versions Latines de *De Serres* ou de *Ficin*.

Nous sommes redevables à Mr. GROU de la *République*, qui parut chez *Rey* à Amsterdam en 1763, des *Loix* que nous annonçons maintenant, & d'une partie des Dialogues, dont le même Libraire vient de publier deux Volumes, & dont nous espérons de nous occuper dans la suite.

Dans sa *République*, Platon, donnant l'essor à son imagination, avoit tracé le plan d'une Cité parfaite. Théorie admi-

(1) Ce petit Ouvrage, qui étoit devenu fort rare, a été réimprimé depuis peu chez *Rey*.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 5

mirable sans doute à plusieurs égards, mais qu'il sentoît apparemment bien lui même qu'on ne pourroit jamais réduire en pratique. Il suit une autre méthode dans ses *Loix*. Laisant de côté ce qui peut paroître plus beau, plus parfait dans la spéculation, il s'attache à ce qui est plus d'usage, plus proportionné à la foiblesse humaine. „ Il assortit ses *Loix* à un genre de Gouvernement moins accompli, selon lui; mais qui mène les hommes à la vertu par une voie plus douce & plus efficace. C'est la vertu, & la vertu seule qu'il se propose, pour fondement de sa politique; il l'embrasse toute entière, & il blâme les Législateurs de Crète & de Lacédémone de ne l'avoir envisagée qu'en partie”. Les *Loix* sont l'ouvrage de sa vieillesse. On n'y trouvera peut-être pas, du moins partout, dit le savant Traducteur, cette élévation de génie, ce feu, cette beauté d'imagination, qui brillent dans la plupart de ses Dialogues, principalement dans sa République. La nature du sujet, le personnage de Législateur, & le

caractère des Interlocuteurs , qui sont trois Vieillards , ne demandent rien de semblable. Mais en récompense on y trouvera plus de bon sens , des vues plus solides , des réflexions plus justes & plus exactes

On pourroit définir son Traité des Loix , l'art de rendre un Etat heureux , non par l'abondance , les richesses , la gloire des armes , l'étendue de la domination , mais par la pratique du bien & l'éloignement du mal. Mr. GROU ne prétend cependant pas que cet Ouvrage soit , à beaucoup près , exempt de toute tache , ni comparable à aucun égard aux Loix de Moyse , & bien moins encore aux sublimes préceptes de l'Evangile. Platon ne remonte ni jusqu'à l'origine des devoirs de l'homme , ni jusqu'à la source de l'autorité & au principe de la dépendance , ni jusqu'au motif le plus puissant de l'union & de la concorde qui doivent régner entre les hommes. Il a cela de commun avec tous les Philosophes de l'antiquité , aucun d'eux n'a fait de ces principes la base & le fondement de

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 7

de sa doctrine; mais il a eu plus de con-
noissance de la Loi naturelle qu'aucun
d'eux, & il s'est en quelque sorte sur-
passé lui même dans ses Loix. „ Les
„ préliques, ou préambules, sur-tout qu'il
„ a mis à la tête des plus importantes,
„ sont presque tous des morceaux de
„ morale achevés. Si avec des lumières
„ plus grandes & plus sûres, nos Philoso-
„ phes modernes avoient eu une inten-
„ tion aussi droite que Platon, ils n'au-
„ roient pas donné, en traitant cette
„ même matière des Loix & de la Po-
„ litique, dans des écarts dont ce sage
„ Payen auroit rougi pour eux ”.

Mr. GROU ne dit presque rien de sa
Traduction; le Libraire supplée à son si-
lence: avant de mettre cet Ouvrage sous
la presse, il pria MM. *Rubnkenius* & *Vat-*
kenaer, Professeurs de l'Université de Ley-
de, de vouloir bien l'examiner & lui
dire ce qu'ils en pensoient. Il ne pou-
voit assurément choisir de Censeurs; dont
le suffrage fût de plus grand poids pour
le Public, & plus flatteur pour le Traduc-
teur. Nous croyons devoir à celui-ci la

justice de placer ici d'après l'Avertissement du Libraire , le témoignage que de si bons juges rendent à son travail.

L'examen, disent-ils, que nous avons fait de cette Traduction du Livre des Loix de Platon, nous a confirmés dans la bonne opinion que nous avions conçue de l'Auteur, par la lecture de sa Traduction du Livre de la République. Nous trouvons dans ce nouvel Ouvrage la même connoissance de la Langue Grecque, & de la Philosophie Platonicienne, que le Public a admirée dans le précédent. Mr. Grou rendroit un service important à la société, s'il prenoit la peine de traduire de même tous les autres Dialogues de Platon. Le plus élégant des Auteurs Grec ne perdrait rien de sa beauté, étant rendu en François par une plume aussi fidèle que la sienne. Une telle approbation tient lieu de tous les éloges; & l'on verra, par le compte que nous allons rendre de l'Ouvrage de Platon, & du travail de son Traducteur, combien Mr. Grou la mérite.

Le Traité des Loix est divisé en douze Livres. Il seroit à souhaiter que
le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 9

le savant Traducteur eût mis à la tête de chacun, un argument qui exposât les principaux sujets qui y sont traités, la méthode dans laquelle ils le font, & la liaison qu'ils ont entr'eux ; il en auroit rendu la lecture plus facile, plus agréable & plus utile. La marche de Platon est assez souvent longue & tortueuse ; il abuse un peu du privilège du Dialogue, qui dispense sans doute, à plusieurs égards, de la sévérité de la méthode didactique, mais sans autoriser pour cela les fréquentes digressions, les interruptions, les questions incidentes, détournées ou éloignées, que Platon se permet, soit pour donner à ses entretiens l'air d'une conversation libre & familière, soit aussi, dans certains cas, pour embarrasser ceux contre lesquels il dispute, les faire tomber en contradiction, les amener à des conclusions contraires à leurs principes, & qu'ils pouvoient d'autant moins éviter, qu'ils ne les avoient point prévues. C'est ainsi que Socrate en usoit dans ses entretiens avec les Sophistes, & même avec les

jeunes gens. Et l'on ne sauroit disconvenir que cette méthode n'y fut bien à sa place ; on peut douter qu'elle le soit dans un Traité aussi sérieux , aussi grave que celui des *Loix* , & dans lequel on se propose d'établir d'importantes vérités.

Platon y discute une matière souverainement intéressante pour la Société , & très digne des recherches d'un Philosophe. Les *Loix* , leur origine , leur fondement , leur fin , leur objet , leur nature , leur promulgation , tels sont les principaux sujets dont il s'occupe , & l'on sent assez de quels détails ils sont susceptibles entre les mains d'un Philosophe , qui joignoit aux plus profondes & plus sublimes connoissances , toutes les graces de l'esprit , tous les agrémens de la plus riche imagination. Si cet Ouvrage brille moins par ce dernier genre de beauté , on en est bien dédommagé par la solidité , la justesse des réflexions , par la sagesse des vues , par l'excellence des préceptes , & de la doctrine qu'il contient.

Une analyse exacte serviroit peut-être

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. II

être à justifier ce que nous venons d'avancer , mais elle nous jetteroit aussi dans une sécheresse & une longueur , que nous nous faisons un devoir d'éviter. Quelques morceaux détachés des différens Livres suffiront , si nous ne nous trompons , pour donner au moins une idée générale de l'Ouvrage , & faire naître le desir de le connoître plus particulièrement. Les bons esprits n'auront sûrement pas regret aux heures qu'ils auront consacrées à le lire & à l'étudier.

Trois Vieillards, un Athénien, un Lacédémonien sous le nom de Mégille, & un Crétois sous celui de Clinias, allant consulter l'Oracle de Jupiter, se rencontrent à Gnosse, & comme il y a loin de cette Ville, à l'autre & au Temple du Dieu, ils proposent pour mettre le temps du voyage à profit de s'entretenir sur les Loix & la Politique. L'Athénien, qui n'est autre que Platon lui même, fait la proposition; les deux autres y ayant donné les mains, il entre en matière par cette question adressée à Clinias. „ Dites moi, je vous prie,

prie, pourquoi les Loix ont-elles établi chez vous, les repas en commun, les Gymnases, & l'espèce d'armes dont vous vous servez?". La réponse de Clinias le mène à conclurre, que le plan du Législateur des Crétois, dans presque toutes ses institutions publiques & particulières, porte sur la supposition d'un état de guerre continuelle, & qu'en leur recommandant la pratique de ses Loix, il a voulu leur apprendre que tout leur bien-être dependoit de la supériorité qu'ils auroient à la guerre sur tous les autres Etats, puisque la victoire transporte aux vainqueurs tous les avantages des vaincus. Il avoue ensuite qu'il ne regarde une Cité comme parfaitement bien policée, qu'autant que sa constitution lui assure cette supériorité. On sent assez que Mégille, comme Lacédémonien, ne fera pas d'un autre avis. Cependant l'Athénien les réduit bientôt après à convenir, que Minos & Lycurgue devroient être rejettés parmi les Législateurs du dernier ordre, s'il étoit bien vrai qu'ils eussent eu principale-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770, 13

palement la guerre pour objet, dans les Loix qu'ils ont données, l'un à la Crète, l'autre à Lacédémone. Mais il ajoute tout de suite, que c'est uniquement faute d'entendre ces *Divins Législateurs* qu'on borne leurs vues à cet objet. Ils les ont sans doute portées sur la vertu toute entière, comme le centre auquel tout doit aboutir, & l'unique moyen qui puisse rendre une Cité constamment heureuse & florissante. Ce que les Grecs appelloient *Vertu*, renfermoit la prudence, la justice, la force & la tempérance, qualités que Platon nomme ici des biens *Divins*, auxquels il veut que le Législateur donne la préférence sur les biens humains, qui sont, selon lui, la santé, la beauté, la force, l'agilité à la course & à tous les mouvemens du corps, & enfin les richesses. Il faut, dit-il, que toutes les Loix que le Législateur fera pour ses citoyens, aient pour objet de leur procurer les uns & les autres de ces biens; de façon néanmoins que les humains se rapportent aux *Divins*, & ceux-ci à la sagesse qui tient le premier rang

14 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

rang. Sur ce plan il règlera ce qui concerne les mariages, l'éducation des enfans, l'acquisition des biens de la fortune & leur usage; la nature & l'observation des conventions & des pactes; les récompenses & les peines; l'institution des Magistrats pour veiller au maintien des Loix. Il propose ensuite de rechercher, si celles de Minos & de Lycurgue sont conformes au modèle qu'il vient de tracer.

Les repas en commun, les Gymnases établis par ces Législateurs, les jeux, les exercices, la plupart des usages des Lacédémoniens & des Crétois, étoient évidemment destinés à fortifier le corps, à l'accoutumer à souffrir la fatigue, le travail, la faim, la soif, le froid, la chaleur, à affermir l'ame contre la douleur. La force, en un mot, étoit l'objet principal de leurs institutions. Et cette force est une partie de la vertu, mais c'est celle que Platon met au dernier rang. Elle doit, d'ailleurs, s'exercer contre le plaisir non moins que contre la douleur, sans quoi, dit-il, ce ne seroit qu'une
force

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 15

force boiteuse, qui ne pourroit se soutenir que du côté gauche, & pencheroit du côté droit vers les objets agréables & flatteurs. Des Législateurs inspirés par Apollon & par Jupiter, auroient-ils introduit une telle force dans leurs Loix?

Ici Platon insiste sur la nécessité de résister aux desirs, aux attrait de la volupté, & à certaines amorces pressantes & flatteuses qui amollissent le cœur de ceux qui se croient les plus fermes, les rendent souples comme la cire à toutes leurs impressions; & il fait convenir Clinias, que celui qui cède au plaisir est plus lâche, *inférieur à lui même* d'une manière plus honteuse, que celui qui succombe à la douleur. Il demande ensuite, si les Crétois & les Lacédémoniens ont des institutions qui leur apprennent à vaincre le plaisir, *non en l'évitant, mais en le goûtant*, comme ils en ont, qui loin de leur permettre de fuir la douleur, les mettent aux prises avec elle, & les engagent à en triompher par l'espoir des récompenses & la crainte des châtimens? Cette question a dequoi surpren-

prendre dans la bouche d'un Philosophe tel que Platon. Aussi Mr. Grou ne la lui passe-t-il pas. „ Platon se trom-
 „ pe, *dit-il, avec beaucoup de raison*. Par
 „ la nature même de la chose, on ne
 „ peut vaincre la douleur qu'en la sup-
 „ portant, & le plaisir qu'en l'évitant.
 „ Dès que ce n'est point un plaisir per-
 „ mis, le goûter c'est y succomber: &
 „ lors même qu'il est permis, il y a
 „ plus de force à s'en abstenir qu'à en
 „ user modérément ”.

Il est vrai néanmoins, que le Philoso-
 phe Athénien modifie un peu sa propo-
 sition dans la suite, mais il l'est toujours
 que les restrictions qu'il y met ne lè-
 vent point les inconvéniens que cette
 maxime réduite en pratique traîneroit
 infailliblement après elle. Il le sent lui
 même, & se fait faire d'assez fortes ob-
 jections par ses interlocuteurs; il y ré-
 pond, à la vérité, mais avec tant de
 longueurs & de circuits, que Clinias &
 Mégille sont réduits à lui avouer bonne-
 ment qu'ils ne peuvent le suivre. Cette
 discussion, qui paroît d'abord étrangère
 au

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 17

au sujet, n'est cependant pas absolument un hors d'œuvre, elle tend à faire voir que les *banquets*, que Platon voudroit substituer aux repas en commun & aux gymnases des Lacédémoniens & des Crétois, leur feroient en effet bien préférables, moyennant qu'on y observât les règles qu'il indique. Il fonde principalement leur utilité, sur la facilité qu'ils procurent de connoître & de saisir le caractère de ceux qui y assistent. La liberté & la gaieté des *banquets*, animées par le vin, dont notre Philosophe permet l'usage avec assez d'abondance, même aux jeunes gens (au moins en cet endroit, car dans un autre il a moins d'indulgence (2)), lui paroissent très propres à les engager à se montrer tels qu'ils sont, à manifester leurs inclinations, leurs penchans, leur sentimens; & il

(2) Dans le Livre suivant il interdit l'usage du vin jusqu'à l'âge de 18 ans; il le permet avec beaucoup de modération jusqu'à 30. & 40 ans il donne pleine liberté de se livrer à la joie des *banquets*.

Tome XXXIV. Part. I.

B

il en conclut que les festins ou l'on boit largement sont un excellent moyen d'éducation civile. Et quelle idée se fait-il de cette éducation ? „C'est, dit-il, une institution bien entendue qui par voie d'amusement, conduit l'ame d'un enfant à adorer ce qui, lors qu'il sera devenu grand, doit le rendre accompli dans le genre qu'il a embrassé. Ne laissons pas, *ajoute-t-il tout de suite*, à ce que nous appellons éducation, une signification vague. Nous employons souvent ce mot dans un sens fort impropre, lorsque nous disons de certaines gens, par voie de louange ou de mépris, qu'ils ont été bien ou mal élevés, & que nous l'appliquons à des personnes habiles dans le trafic, dans le commerce de mer, & dans d'autres professions semblables. Néanmoins en parlant ainsi, nous n'avons pas en vue cette éducation qui inspire à l'homme le desir d'être un excellent citoyen, & lui apprend à commander & à obéir selon la justice. Or c'est celle-ci que nous venons de définir, & elle mérite seule le nom d'éducation.

Quant

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 19

Quant à celle qui est dirigée vers les richesses, la force du corps & quelque talent que ce soit, où la sagesse & la justice n'entrent pour rien, c'est une éducation basse & servile, ou plutôt elle est indigne de porter ce nom. Mais ne disputons pas des termes avec le vulgaire. Tenons seulement pour constant que ceux qui ont été bien élevés, deviennent d'ordinaire des hommes estimables; qu'ainsi on ne doit jamais mépriser l'éducation, parce que de tous les avantages que peut posséder un homme vertueux c'est le plus considérable, & que si on a quelquefois le malheur de la perdre, il faut, pendant la vie, faire tous ses efforts pour la recouvrer s'il est possible ”.

Le reste de ce Livre, & presque tout le second, sont employés à montrer que de l'usage bien réglé des banquets, dépend la conservation & la perfection de cette bonne éducation, définie & décrite dans le morceau que nous venons de citer. On y trouvera d'excellentes choses, des sentimens sublimes, des leçons

de vertu, des préceptes de morale admirables; mais on y trouvera aussi de longs détails, des discussions qui roulent sur des objets trop étrangers à nos mœurs & à nos usages, pour que plus d'un Lecteur ne se croie pas en droit de les regarder comme inutiles. Nous n'y suivrons donc point notre Philosophe: il suffira d'en dire deux mots en général, & de transporter ici quelques uns des passages de ce second Livre, qui nous ont paru les plus dignes d'attention.

Après avoir observé que les premiers sentimens des enfans, sont ceux du plaisir & de la douleur; que le grand avantage de l'éducation est de nous apprendre à faire de ces sentimens un légitime usage, & à les diriger vers l'ordre, de façon qu'il nous fassent toujours embrasser ou haïr ce qui mérite notre haine ou notre aversion, Platon entreprend de montrer que les *banquets*, tels qu'ils les conçoit, seroient un moyen presque infallible d'obtenir ce *grand avantage de l'éducation*. Il veut que les Muses & Apollon leur chef y président, c. à. d.

com-

comme il s'en explique dans la suite, que le chant & la danse en fassent partie; mais quel rapport cela peut-il avoir avec l'éducation? On le sentira sans peine si l'on se rappelle que chez les Grecs le chant & la Musique en général, la danse même, jusques à un certain point, étoient essentiellement liées à la Poésie. Le Poète étoit Musicien, il composoit en même temps les paroles, l'air, & les pas, lorsque les vers étoient de nature à être chantés en dansant. On voit d'ailleurs à la fin de ce second Livre, que sous le nom de danse, Platon comprend toute la Gymnastique, & l'on sait pour combien elle entroit dans l'éducation des Grecs. Or quant à la Musique, notre Philosophe veut qu'elle soit dirigée par la loi; qu'on s'en serve comme d'un moyen de captiver l'esprit des jeunes gens par l'attrait du plaisir; & de leur donner du goût pour les leçons & les maximes, par lesquelles on doit de bonne heure les former à la pratique de la vertu. A l'exemple du Médecin, dit-il, qui, pour rendre la

santé aux malades & aux languissans, fait entrer dans des alimens & des breuvages flatteurs au goût, les remèdes propres à les guérir, & mêle de l'amertume à ce qui pourroit leur être nuisible, afin qu'ils s'accoutument pour leur bien à la nourriture salubre, & n'aient que de la répugnance pour l'autre, le Législateur habile engagera le Poète, & le contraindra même, s'il le faut, par la rigueur des loix, à exprimer dans des paroles belles & dignes de louange, ainsi que dans ses mesures, ses figures, & ses accords, le caractère d'une ame tempérante, forte, vertueuse". Il convient, conséquemment à ce principe, qu'on peut juger de la Musique par le plaisir qu'elle cause, non toutefois aux premiers venus, ajoute-t-il, „ la plus belle est celle qui plaît davantage aux gens de bien, suffisamment instruits d'ailleurs: & plus encore, celle qui plaît à un seul, distingué entre tous du côté de la vertu & de l'éducation". Il exige de la vertu de ceux qui doivent prononcer sur ces matières, parce qu'ils ont

ont besoin & de prudence & d'un grand courage. „ Car il ne convient pas à celui qui fait l'office de juge d'emprunter les lumières d'autrui pour porter son jugement. Ce n'est pas en effet pour prendre des leçons des spectateurs , que le juge préside aux jeux , mais plutôt pour leur en donner , & pour s'opposer à ceux qui ne feroient pas du plaisir une estimation juste & convenable. L'abus contraire , autorisé autrefois dans la Grèce a produit deux méchans effets: le premier de gâter le goût des Auteurs , qui par là se sont vus asservis au mauvais goût de leurs juges , en sorte que ce sont les spectateurs qui leur donnent des leçons: le second , de corrompre le plaisir du Théâtre , parce qu'au lieu que le plaisir de l'assemblée devoit s'épurer chaque jour , par des pièces dont les mœurs seroient meilleures que les siennes , tout le contraire arrive aujourd'hui par la faute des Auteurs ”.

Il expose ensuite les maximes qu'il voudroit qu'on obligéât les Poètes à faire entrer dans tous leurs chants. Le

Portique n'en connut jamais ni de plus sublimes ni de plus austères. Il soutient que, „dès qu'on est tempérant, juste, „ vertueux, on est heureux; que quand „ même on posséderoit plus de trésors „ que Cynirus & Midas, si on est injuste „ te, on n'en est ni moins malheureux, „ ni moins à plaindre; que le „ plus grand de tous les malheurs pour „ un homme, seroit d'être immortel, „ & de posséder tous les autres biens, „ hormis la justice & la vertu, & qu'en „ cet état plus sa vie seroit courte „ moins il seroit à plaindre, que l'homme „ injuste & livré à ses passions, eût „ il d'ailleurs tous les avantages du corps „ & de l'esprit, même nécessairement „ une vie honteuse & malheureuse”. Clinias & Mégille, n'admettent pas ces maximes, mais sans les combattre, sans y faire aucune objection, ils se bornent à demander à l'Athénien : *comment il veut qu'ils conviennent de cela?* „ Quant à moi, *répond-il*, la chose me paroît aussi évidente qu'il m'est évident que la Grèce est une Isle : & si j'étois Législateur,

teur, je ne negligerois rien pour engager les Poètes & tous mes citoyens à tenir les mêmes discours ; je n'aurois point de châtimens assez grands , pour punir quiconque oseroit dire qu'il y a des méchans qui vivent heureux , & que l'utile , l'avantageux est un , & le juste un autre..... Permettez - moi , mes chers amis , au nom de Jupiter & d'Apollon , de consulter ici ces mêmes Dieux , qui sont vos Législateurs , & de leur demander si la plus délicieuse des conditions , n'est pas celle de l'homme juste , ou s'il faut distinguer deux sortes de conditions , dont l'une ait le plaisir , & l'autre la justice en partage S'ils nous répondent que ce sont deux conditions différentes , nous leur demanderons de nouveau , laquelle des deux est préférable à l'autre. S'ils nous disent que c'est celle qui a le plaisir en partage , je soutiens que cette réponse est absurde dans leur bouche. Mais gardons nous de faire tenir aux Dieux un tel langage. Mettons le plutôt sur le compte de nos pères & de nos Législateurs ".

Feignant donc ici de discuter cette matière avec le Législateur, par les questions qu'il lui fait & les réponses qu'il en tire, il amène enfin ses amis à convenir que, „ la condition de l'injuste, outre qu'elle est plus honteuse & plus criminelle, est dans la réalité plus fâcheuse que celle de l'homme juste & saint ". Il leur reste cependant une difficulté; il leur paroît difficile de faire entrer cette vérité dans les esprits. Voici comment il la lève. „ Le but de tous les chœurs, qui sont de trois espèces, dit-il, doit être d'enchanter en quelque sorte l'ame des enfans, tandis qu'elle est tendre & docile, en leur répétant sans cesse les plus belles maximes que nous venons d'exposer, & beaucoup d'autres qu'on y pourroit ajouter. Mais pour les réduire à un seul point, disons leur que la vie la plus juste est aussi la plus heureuse au jugement des Dieux, & non seulement nous dirons la vérité, mais ce discours entrera plus aisément qu'aucun autre, quel qu'il puisse être, dans l'esprit de
ceux

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 27

ceux qu'il nous importe de persuader".
Cela suffit pour montrer l'usage que Platon veut que l'on fasse de la musique dans ses *banquets*, & nous croyons devoir nous y borner sans toucher ni aux détails où il entre sur ce sujet, ni à ce qu'il dit sur la danse ou la gymnastique.



ARTICLE SECOND.

LES IMPOSTURES DE L'HISTOIRE ANCIENNE & PROFANE; Ouvrage nécessaire aux Jeunes Gens, aux Instituteurs, & généralement à toutes les personnes qui veulent lire l'Histoire avec fruit; *Paris*, chez *J. P. Costard*, 1770. deux Parties, dont la 1^e. est de 239, pp. & la 2^e. de 271.

UN Ouvrage de cette nature, s'il étoit bien fait seroit sans doute du plus grand intérêt & d'une utilité réelle. On ne sauroit disconvenir que
les

les anciens Historiens n'aient débité bien des fables, des faits douteux, altérés, souvent absurdes & manifestement faux. Quelques Ecrivains, animés par des intérêts de parti, par l'orgueil national, par l'amitié, par la haine &c, ont menti de propos délibéré; l'amour du merveilleux en a séduit d'autres & leur a fait adopter avec trop de crédulité des bruits populaires, des prodiges qui révoltent la raison &c; plusieurs ont embelli leur récits, ont travaillé d'imagination, ont assigné aux événemens des causes chimériques &c. Il seroit donc à souhaiter que de savans & habiles Critiques, après avoir profondément étudié l'Histoire ancienne, travaillâssent à la purger, à la dépouiller de tout ce qu'elle a de fabuleux, & apprissent aux personnes qui l'étudient & aux instituteurs de la Jeunesse, à ne point se laisser séduire par l'autorité des Anciens, à ne pas accorder leur admiration à des actions supposées, & à n'admettre que des faits dignes de croyance & d'imitation. C'est ce qu'a entrepris Mr. l'Ab-

bé LANCELLOTTI, Auteur de l'Ouvrage que nous avons sous les yeux ; mais nous ne saurions dissimuler qu'il l'a très imparfaitement exécuté, & qu'il est resté fort au dessous de ce qu'on avoit lieu d'attendre d'un Ecrivain, qui jouissoit d'une réputation distinguée parmi les Savans ultramontains. Quelques défauts que son Livre nous paroisse avoir, il n'a pas laissé d'être très bien accueilli en Italie, où il s'en est fait plusieurs Editions. Feu Mr. l'Abbé *Oliva*, Bibliothécaire du Cardinal de Rohan, & fort connu au commencement de ce siècle par ses liaisons avec l'illustre Montesquieu, avoit traduit cet Ouvrage en François, & l'avoit accompagné de plusieurs notes, soit pour éclaircir le texte, soit pour relever quelques erreurs où l'Auteur étoit tombé, soit pour fortifier ses raisonnemens de nouvelles preuves. Mais comme il ne possédoit pas à fonds la Langue Française, sa Traduction avoit besoin d'être revue & corrigée, d'autant plus qu'elle étoit trop littérale, & pleine d'*Italicismes*, comme

s'ex-

s'exprime l'Editeur anonyme. Celui-ci l'a donc entièrement refondue ; & de plus il en a retranché bien des choses qui pouvoient répugner au goût François, il a supprimé des redites, des longueurs, des digressions étrangères au sujet ; il a substitué aux raisonnemens foibles des réflexions qu'il a cru plus capables de satisfaire des personnes instruites, & quand les autorités lui ont paru trop multipliées, il a choisi les plus décisives & rejeté les autres. Voilà sans doute bien du travail, & cependant nous craignons fort qu'on ne trouve qu'il auroit fallu faire quelque chose de plus encore, élaguer, supprimer, corriger avec encore plus de sévérité, & soigner tout autrement le style, qui est foible, diffus, & plein de négligences. Le plus court eût été d'abandonner entièrement cet Ouvrage, qui, pour dire le vrai. ne méritoit pas qu'on se donnât tant de peine pour en *enrichir* (1), ou plutôt pour en surcharger

(1) Il y a dans la Préface de l'Editeur *enchevêtré* : ce Livre est plein de fautes d'impression.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 31

charger la Littérature Françoisé. Ce n'est pas que ce Livre soit absolument mauvais: il est plein d'érudition, on y rassemble sous les yeux du Lecteur quantité de faits épars dans les anciens Historiens, & Mr. LANCELOTTI discute quelquefois ces faits avec assez de finesse & de sagacité. Mais au lieu de porter le flambeau de la Critique sur les grands événemens, au lieu de s'attacher à des faits graves, importants, il s'amuse presque toujours à disserter à perte de vue sur de petits faits indifférens en eux mêmes, & auxquels personne ne prend intérêt, il va ramasser chez les anciens Auteurs une multitude d'historiettes manifestement fabuleuses, & qui ont toujours été regardées comme telles, & puis il fait un grand étalage d'érudition & de critique, pour réfuter gravement & longuement ces contes dont l'absurdité saute aux yeux: c'est emprunter la massue d'Hercule pour écraser un insecte. Etoit-ce bien, par exemple, la peine d'écrire pour montrer qu'Epiménide n'a point dormi 52
ans

ans de suite ; que Milon de Crotone ne mangeoit pas un bœuf de quatre ans dans un jour ; que les combats des pygmées & des grues sont fabuleux ; qu'il n'y a point eu des Peuples appelés *Monoscèles* qui couroient avec une vitesse incroyable quoi qu'ils n'eussent qu'une jambe, & qui avoient la plante du pied si large, que pour se garantir des chaleurs excessives, ils se couchoient sur le dos & se couvroient de l'ombre de leur pied ; qu'il est faux qu'il y ait eu chez les Indiens deux tonneaux de pierre noire, appelés les tonneaux de la pluie & du vent, dont l'un, quand on l'ouvroit excitoit sur le champ des nuages & faisoit pleuvoir, & l'autre envoyoit du vent & produisoit le même effet que les autres d'Eole &c.

On pardonnera plutôt encore à M. LANCELOTTI d'avoir perdu son temps à réfuter sérieusement de semblables inepties, que de s'être inscrit en faux contre des faits ou des usages attestés par une foule d'anciens Auteurs, & de les avoir rejettés uniquement par-

ce qu'ils ne sont pas conformes aux mœurs, à la façon de penser, & aux coutumes de notre Siècle. Il traite, par ex. de fabuleux ce qu'on a dit de la frugalité de Curius, que les Ambassadeurs des Samnites trouvèrent occupé à faire cuire des raves pour son diner; de la simplicité de Cincinnatus, qui cultivoit son champ lorsqu'on l'alla chercher pour lui donner le commandement de l'Armée Romaine, de la naïveté de la femme d'Hiéron, qui sur les plaintes que ce Tyrان lui fit de ne l'avoir pas averti qu'il avoit l'haleine mauvaise, répondit, *je pensois que l'haleine de tous les hommes jetoit de même.* Pourquoi aussi refuser de croire que Marc Antoine, Orateur Romain, arrêta par son éloquence la fureur des Soldats qu'on avoit envoyés pour le massacrer; & que le Cavalier Cimbre qui étoit entré dans la chambre de Marius dans le dessein de le tuer, fut si effrayé d'entendre ce grand Homme lui dire d'une voix terrible: *oses-tu bien malheureux, tuer Catus Marius,* qu'il jetta son épée, prit la

Tome XXXIV. Part. I. C fui-

fuite, & cria dans la rue: *je ne puis tuer Marius.*

L'Auteur s'égaye assez mal-à-propos au sujet de la Loi de Dracon, Législateur d'Athènes, qui condamnoit les oisifs à la mort. „ Pour ne pas encourir la mort, il falloit donc, *dit notre Abbé*, être continuellement dans l'action? De quelle condition que fussent les Athéniens, après avoir travaillé huit ou dix heures d'esprit ou de corps, ils ne pouvoient, ni se tranquilliser une demi-heure, ni se promener, ni dormir, ni s'amuser à quoique ce fût; pour un instant de repos on courroit risque d'être dénoncé & de perdre la vie. En allant dans les rues, ou étoit donc obligé de porter son ouvrage ou son métier. Un Athénien accusé d'oisiveté, déclaroit les raisons qu'il avoit eu de demeurer assis, de se promener, de causer, de dormir. On voyoit à chaque instant conduire une quantité de personnes en prison. Les instrumens de supplice étoient sans cesse exposés dans tous les quartiers de la Ville”.

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 35

Ville". Voilà bien des plaisanteries en pu réperte: il est manifeste qu'on ne punissoit de mort que ceux qui n'avoient point de profession, & qui étoient habituellement oisifs.

Quelque incrédule que soit Mr. LANCELOTTI, il n'ose dire que Sparte ait été une Ville imaginaire: cela est bien modeste, mais il ne fait pas difficulté de ranger parmi les fables presque tout ce que les Historiens ont dit des mœurs & des coutumes des Spartiates; il ne veut pas croire qu'ils vécussent un commun & qu'ils mangeassent ensemble dans des Salles publiques, qu'ils eussent une monnoie de fer, que Lycurgue eût permis aux jeunes gens de s'exercer à dérober, qu'on exposât les enfans nés délicats ou mal conformés &c. Révoquer en doute des choses attestées par tant d'Ecrivains respectables, dont quelques-uns étoient presque contemporains, c'est assurément pousser bien loin le pyrrhonisme de l'Histoire.

Valère - Maxime rapporte une anecdote intéressante, qui n'auroit pas dû être

contestée. „ Titus - Clélius, *dit-il*, d'une noble famille de Terracine, fut trouvé tué dans son lit; il n'y avoit ni esclaves, ni affranchis qu'on pût soupçonner de ce meurtre. Les deux fils de Clélius, qui étoient couchés dans un autre lit de la même chambre, pouvoient seulement faire penser qu'ils y eussent eu part. Les Juges voulurent bien les absoudre, parce que lorsqu'on ouvrit la porte de cette chambre, on les trouva tous les deux endormis. Ainsi ce sommeil qui prouvoit une innocente tranquillité d'esprit leur fut favorable. Ou décida que la nature du crime ne pouvoit pas permettre que les enfans goûtassent un repos si profond & si paisible auprès du cadavre de leur père ”.

Cette Histoire qui fait tant de plaisir à ceux qui croient à la vertu, n'a pu trouver grace devant Mr. LANCELLORTI. Il multiplie les invraisemblances pour la réfuter, & il fait vingt petites objections qui se devinent & se détruisent sans peine.

La démangeaison que notre Auteur a
de

de critiquer les Anciens, lui a fait faire une singulière bevue. Il dit que l'on prétend „ que *vindicta*, *vengeance*, vient d'un certain Vindicius qui découvrit la conjuration des Tarquins. On donna; dit Tite-Live, pour récompense au dénonciateur, avec la liberté & le droit de bourgeoisie, une somme d'argent, prise de l'épargne. On dit qu'il fut le premier mis en liberté avec la vindicta. Quelques uns croient que ce mot vient de lui. Il s'ensuivroit, continue Mr. LANCELOTTI; qu'avant que les Romains eussent découvert le complot des Tarquins, & en eussent tiré vengeance, la vengeance n'avoit point de nom parmi eux. Celui qui avoit été offensé par un autre, ne pouvoit dire qu'il vouloit s'en venger. Furieux contre son ennemi, & au désespoir de n'avoir point de terme pour exprimer son dessein contre lui, il faisoit, sans doute, des mines épouvantables, tournoit les yeux, frappoit des pieds, se donnoit des coups à lui même, pour marquer qu'il demandoit vengeance de l'affront qu'il avoit reçu. Je

Je suis persuadé qu'aucune Langue n'a manqué, même dès ses commencemens, d'un mot qui signifîât *vengeance*. Les hommes sont trop naturellement portés à ce vice ". Cette dernière remarque est très naturelle, sur-tout dans la bouche d'un Savant Italien ; mais malheureusement toute la critique qu'il fait de Tite-Live est fautive, comme l'observe le Traducteur lui-même dans une Note. „ L'Abbé LANCELLOTTI, dit-il, n'a pas fait attention que Tite-Live se sert dans ce passage du mot *Vindicta*, pour signifier *baguette*, qu'on mettoit sur la tête des esclaves, pour marquer la liberté qu'on leur rendoit. C'est de Vindicius, à ce que l'on prétend, que cette houffine a tiré son nom. Il n'est par question ici de ce terme dans la signification de *vengeance*. Supposé même qu'il eût été pris alors dans ce sens, & qu'il vînt de Vindicius, il ne s'en suivroit pas que les Romains n'eussent eu un autre mot, avant celui là, pour désigner la vengeance ”.

En voilà assez, & peut-être trop, pour
don-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 39

donner une idée de l'Ouvrage du docteur Italien. Sa manière est petite & mesquine, ses critiques sont souvent puérites, & ses plaisanteries de très mauvais goût. Elles ont cependant paru excellentes à l'Editeur. S'il faut l'en croire, l'Auteur s'est servi fort heureusement de l'épigramme & de l'ironie; *ses plaisanteries sont piquantes sans fadeur, sans enflure; il fait rire à la fois la raison & le bon goût.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Editeur qui trouve les plaisanteries de l'Abbé LANCELOTTI si bonnes, ne laisse pas de dire dans un autre endroit de sa Préface, que le savant Auteur, *a donné quelquefois dans des plaisanteries basses*, qu'on a cru devoir supprimer. Il n'en reste que trop pour l'honneur du goût de l'Editeur.

Quant aux Notes, on les doit presque toutes à l'Abbé Oliva, & elles sont pour la plupart savantes & judicieuses. En voici deux qu'on lira avec plaisir. Mr. LANCELOTTI a consacré un Chapitre de son Livre à refuter fort longuement ce que l'on dit des Dragons, & particu-

lièrement de ceux qu'on prétend avoir vu en Italie. A cette occasion le Traducteur parle du prétendu Dragon de Rouen. „ On fait, *dit-il*, que le Chapitre de la Métropole de Rouen a droit de présenter au Parlement, le jour de l'Ascension, un criminel, qui, en tenant la châsse de S. Romain qu'on porte ce jour-là en procession, est ensuite renvoyé absous. Le fondement de ce privilège, dit Mr. de Sacy, est inconnu. Ce Chapitre croit que S. Romain, Evêque de Rouen, accompagné d'un criminel condamné à mort, alla chercher jusques dans la caverne un furieux Dragon appelé la *Gargouille*, qui dévorait les hommes & les animaux, & faisoit un dégât épouvantable ; qu'il l'enchaîna avec son étole, & l'amena ainsi dans la Ville, où il fut brûlé en présence du Peuple. Il est inutile de rapporter toutes les raisons dont Mr. de Sacy attaque cette tradition ; il soutient que les Historiens contemporains n'en ont point parlé : mais, *dit-il*, quelques uns rapportent que S. Romain délivra la Ville
de

de Rouen d'une inondation terrible. Il y a apparence que cette inondation fut appelée *Gargouille* par le Peuple. Ce mot, dans notre langage ancien, signifie le bouillonnement de l'eau, effet ordinaire des inondations. Dans la suite, quelques Savans trouvèrent cette inondation exprimée en Grec par le mot *bydra*, & accoutumèrent le peuple peu-à-peu à en entendre parler comme d'une hydre, & de cette hydre on a fait aisément un dragon. M. de Sacy fortifie sa conjecture par un passage de S. Isidore, Evêque de Séville, où il prouve que l'hydre dont Hercule triompha, n'étoit autre chose qu'un lac, dont les eaux se répandoient par plusieurs ouvertures dans la campagne; qu'Hercule, après des travaux incroyables, parvint enfin à boucher ces ouvertures, qui dans les commencemens se renouvelloient sans cesse, & qu'il conserva ainsi un vaste pays. Voilà comme Mr. de Sacy débrouille des faits véritables, ensevelis le plus souvent dans des fables auxquelles l'équivoque d'un mot a donné lieu, &

que la crédulité des peuples autorise ensuite : *Recueil des Mémoires, Factums & Harangues, par Mr. de Sacy* ”.

Nous avons dit plus haut que M. LANCELOTTI fait une grande dépense d'érudition & de raisonnemens, pour montrer que tout ce que l'on dit des Pygmées & de leurs combats avec les Grues, est fabuleux. Cela rappelle, au Traducteur une anecdote qu'il a trouvée dans la Préface qu'Etienne Morin a mise à la tête du *Pbaleg* de Bochart. „ Cameron alla un jour faire sa cour à Jaques I. Roi d'Angleterre, pendant son dîner. Ce Prince, selon sa coutume, se faisoit lire à table quelques Chapitres de l'Ecriture Sainte. On lui lisoit alors le XXVII^e. d'Ezéchiel, où il est dit (*selon la Vulgate*) vs. 11. que les Pygmées gardoient la Ville de Tyr. Le Roi demanda à plusieurs l'explication de ce passage. Des Savans en dirent leur sentiment; mais il n'y en eut aucun qui satisfît le Roi. Cameron fut prié de parler à son tour: il dit que dans le Texte on lisoit *Gamadim*, & que *Garmad*

mad signifiant coudée, on avoit interprété le mot *Gamadim* par celui de Pygmées; qu'il ne falloit pas s'amuser dans ce passage à la petite taille des Pygmées fabuleux des Anciens; qu'il ne s'agissoit ici que des *Gamadiens*, peuples qui avoient beaucoup de force dans les bras & dans les poignets. Les Grecs, continua-t-il, appellent aussi Pygmées ceux qui ont beaucoup de force à combattre: on pourroit les appeller en François *hommes de main*, & en Anglois *arme-strong*: le Roi fut très satisfait des éclaircissimens de Cameron. Pendant que ce Savant vouloit établir son raisonnement par d'autres preuves, un Bouffon, qui étoit agréable au Roi, se jeta aux genoux de Cameron, le remercia, & lui donna beaucoup de louanges d'avoir si bien développé l'ancienneté du nom d'*arme-strong*, qui étoit le sien. Cette explication de Cameron est ingénieuse: nous préférerions cependant celle du célèbre Professeur *Simonis*; il dérive le mot *Gamadim* de l'Arabe, & il le traduit par *Gardes des Tours*, les sentinelles, comme dans la version Suedoise les

les qui veillent & qui font la garde au haut des Tours: le sens seroit donc: *Eux* (les enfans d'Arvad) *ont été les Gardes de tes tours.*



ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES LETTRES (de Berlin),
Tome XVII. Année MDCCLXI.
Berlin, chez *Hauke & Spener*,
1768. Vol. in 4°. de 526 pp. avec
10 planches.

NOus avons dit dans le précédent Trimestre, que les cinq ou six derniers Volumes de ces Mémoires s'étant suivis de fort près, nous ne pouvions destiner à chacun d'eux qu'un seul Extrait. Quelque desir que nous eussions de rendre un compte détaillé de la plupart des Mémoires qui forment le

Tome

Tome que nous avons actuellement sous les yeux, il faudra donc que nous passions sous silence presque tous ceux que fournissent les deux premières Classes, & que nous nous bornions à en choisir trois ou quatre dans les Classes de Philosophie spéculative & de Belles-Lettres, parce que ce sont celles qui intéressent le plus le gros de nos Lecteurs. Nous donnerons cependant les titres de tous les Mémoires.

La Classe de Philosophie expérimentale en renferme cinq.

I. *Considérations Dioptriques ; Troisième Partie : Application des principes de la théorie établie dans les deux premières Parties, à la pratique dans la construction des lunettes, pour obtenir la disposition la plus favorable des Oculaires*, par M. le Comte DE REDERN.

II. *Sur la résistance des fluides*, par M. SULZER. La résistance des fluides est un de ces phénomènes de la Nature, qui, dans plusieurs cas, semblent se refuser au calcul des Géomètres. La loi de la résistance, proposée par Newton, & adoptée

doptée par tous les Géomètres , donne des résultats qui , dans certains cas , se trouvent conformes à l'expérience , & qui s'en éloignent très considérablement dans d'autres. Elle paroît sur-tout insuffisante pour calculer la résistance de l'air ; & l'on sait que les calculs de Mr. *Euler* sur l'effet des moulins à vent fondés sur la loi de Newton , donnent des résultats qui sont au dessous de la moitié de ceux que l'expérience a fournis à M. *Lulofs*. Mr. *SULZER* ayant réfléchi sur cette matière , a cru voir la raison de l'insuffisance de la loi reçue des résistances. Il s'est apperçu que la même loi ne pouvoit avoir également lieu pour des fluides aussi différens dans leur nature que le sont l'air & l'eau , l'un étant compressible , & l'autre se refusant à toute compression , quelque grande que soit la force comprimante. Il a donc pensé qu'il falloit chercher la loi des résistances pour chacun de ces fluides à part , & qu'il étoit nécessaire d'avoir égard dans cette recherche à la nature spécifique de chaque fluide. Ayant entrepris cette

re-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 47

recherche, il a vu très clairement que la loi connue n'avoit lieu que pour les fluides qui sont de la nature de l'eau, & que les fluides qui sont de la nature de l'air suivent nécessairement une loi très différente de celle-là. C'est ce que l'habile Auteur fait voir dans ce Mémoire.

II. *Sur une espèce de prolifération très rare, arrivée au centre du pistille, dans une Iris monstrueuse, & sur une autre singulière dans un Lis blanc*; par Mr. GLEDITSCH, traduit du Latin.

La description de l'Iris monstrueuse, nous prendroit trop d'espace; mais nous dirons un mot de la découverte singulière, que Mr. GLEDITSCH fit il y a quelques années dans un Lis blanc. Il aperçut dans une fleur de ce Lis un pistille d'une grandeur & d'une épaisseur extraordinaires dans toutes ses parties. Ce que l'on appelle le style paroïsoit indiquer une cavité plus grande que de coutume; & en effet le célèbre Botaniste ayant coupé ce style suivant sa longueur, non seulement la cavité se manifesta, mais aussi un nouveau phénomène en-

co-

core plus extraordinaire. C'étoit *un autre pistille plus court, caché dans la cavité du plus grand*, qui se montra garni d'un stigma. La comparaison des animaux & des plantes met aisément à portée de saisir l'importance de ce phénomène. Car, quoiqu'il soit constant qu'une semblable superfluité soit très rare dans les organes des animaux destinés à la génération, cependant les observations des Anatomistes modernes témoignent qu'on a trouvé dans un même sujet deux utérus distincts l'un de l'autre; mais aucun Auteur digne de foi n'a fait mention d'un double uterus dans des animaux disposés de façon que l'un plus petit fût dans l'autre plus grand. Au contraire, dans le règne végétal, il y a des exemples de pistilles, renfermés dans d'autres pistilles, ou du moins de ces pistilles qui étoient comme enceintes d'autres moindres parties. On a vu des Oranges qui en contenoient de plus petites, & Mr. Schreber, Botaniste de Leipfick, parle de quelques autres plantes de l'espèce siliqueuse, où une plus petite

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 49

petite gouffe est quelquefois contenue dans une plus grande.

III. *Observations sur le Squirrel & les absces du cerveau, avec l'explication physiologique, & pathologique*; par M. MECKEL, traduit du Latin. Le squirrel que l'Auteur décrit, produit une entière stupidité dans la personne qui en étoit attaquée.

IV. *Courte description d'un Monstre humain*, par M. ROLOFF; traduit du Latin.

Neuf Mémoires ont été fournis par la Classe de Mathématique. A la réserve du dernier, tous les autres sont dus à MM. EULER, père, & fils:

I. *Remarques sur un beau rapport entre les séries des puissances tant directes que réciproques*, par M. EULER, père.

II. *Recherches sur la confusion des verres dioptriques causée par leur ouverture*, par M. EULER, père.

III. *Recherches sur les moyens de diminuer, ou de réduire même à rien, la confusion causée par l'ouverture des verres*, par M. EULER, père.

Tome XXXIV. Part. I. D IV.

IV. *Nouvelle manière de perfectionner les verres objectifs des lunettes, par M. EULER, père.*

V. Détermination du champ apparent que découvrent, tant les Télescopes que les Microscopes, par M. EULER, père.

VI. Règles générales pour la construction des Télescopes, & des Microscopes, par M. EULER, père.

VII. *Sur la perfection des Lunettes Astronomiques, qui représentent les objets renversés*, par M. EULER, père.

VIII. Recherches sur des lentilles objectives faites d'eau & de verre, qui représentent les objets distinctement & sans aucune confusion de couleurs, par Mr. J. A. EULER.

IX. Mémoire sur quelques propriétés remarquables des quantités transcendentes circulaires & logarithmiques, par M. LAMBERT. On démontre, entre autres choses, dans cet important & très profond Mémoire, que toutes les fois qu'un arc de cercle quelconque est commensurable au rayon, la tangente du cet arc lui est incommensurable; & qu'un

réciiproquement toute tangente commensurable n'est point celle d'un arc commensurable.

La Classe de Philosophie Spéculative est fort stérile dans ce Volume: elle ne présente que trois Mémoires.

I. *Troisième Mémoire sur les Principes Métaphysiques: De l'usage légitime du Principe de la raison suffisante*; par M. BEGUELIN. Dans les précédens Mémoires, l'habile Académicien avoit établi la certitude morale de cette proposition, que rien de ce qui est susceptible d'une raison, n'est comme il l'est sans une raison suffisante; & présent il passe à l'examen de l'usage légitime qu'on doit faire de ce principe dans l'application. Cette application peut se faire en deux manières. L'une c'est en remontant de l'effet connu à sa cause inconnue, l'autre c'est en descendant d'une cause dont nous appercevons l'existence à l'effet qu'elle doit produire.

M. BEGUELIN montre que l'on se trompe souvent dans ces deux applications; & il indique particulièrement ces

deux sources inépuisables de sophismes. La première, c'est lors que ne trouvant point de cause capable de contenir la raison suffisante d'un événement, nous nions l'existence de cet événement; l'autre, c'est quand n'appercevant pas l'effet qui a coutume de suivre une cause; nous concluons que la cause n'existe pas. L'Auteur trouve que M. *Wolf* est quelquefois tombé dans ces deux sophismes; mais il a soin d'avertir que s'il choisit ses exemples dans les Ouvrages d'un Philosophe, pour lequel il a d'ailleurs la plus haute vénération, & dont il respecte infiniment la mémoire, c'est que ce grand Homme a fait plus d'usage qu'aucun autre du Principe de la raison suffisante, & que plus ses Ecrits sont dignes d'admiration, plus il est utile d'observer ce en quoi il paroît s'y être écarté de la rigoureuse exactitude qu'il s'étoit lui même imposée.

II. *Suite de la Psychocratie, ou de l'empire &c. du gouvernement de l'ame sur la multitude des êtres, simples comme elle, mais d'une nature inférieure à la sienne, dont*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 53

dont le corps est composé. Quatrième Hypothèse sur l'union du corps & de l'ame ;
par M. DE PRE'MONTVAL.

III. *Fin de la Pſychocratie*, par le même. Feu M. DE PRE'MONTVAL étoit un des hommes les plus finguliers de ce Siècle. Il avoit beaucoup d'eſprit & de connoiſſances. Il étoit Littérateur, Moraſiſte, Critique, Géomètre, Métaphyſicien, & il écrivoit très purement. Mais la bizarrerie de ſon caractère, ſon enthouſiaſme, ſon impétuoſité, & les écarts de ſon imagination, ont empêché qu'on ne lui rendît juſtice. Il eſt vraifemblable qu'elle ne lui ſera pas toujours refusée: on lira quelque jour, on méditera ſes Ouvrages, où les paradoxes abondent ſans doute, mais qui ſont pleins d'idées originales & de vues philoſophiques. Les Mémoires que nous venons d'indiquer, ont les beautés & les défauts de toutes ſes productions. Nous n'en rendrons pas compte à préſent, parce que nous n'avons pas ſous les yeux l'Ecrit dont ils ſont la ſuite.

Clasſe de Belles Lettres: I. *Réflexions*

D 3

ſur

Sur les Spectacles, par M. FORMEY. Ces Réflexions sont excellentes; il ne s'est jamais rien écrit de si judicieux ni de si vrai en faveur des Spectacles. Nous renvoyons à l'analyse que nous en avons donnée, en annonçant il y a quelques années la seconde Edition des *Principes Élémentaires des Belles-Lettres*, par M. FORMEY (1).

II. *Seconde Dissertation, où il est parlé des Navigations de Tarscis, &c par occasion de celles d'Opbir*, par M. DE FRANCHVILLE. Nous avons dit dans la Partie précédente de cette *Bibliothèque* (2), que le savant Académicien croit que *Tarscis* étoit l'Isle de *Tasso*, qui est à la pointe de l'Archipel. On voit par le titre de cette seconde Dissertation, qu'il distingue la navigation d'*Opbir* de celle de *Tarscis*; en effet le temps qu'on employoit à celle-là n'est point marqué dans l'E. S; au lieu que celui qu'on met-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XIX. Part. II. pag. 467

(2) pag. 320,

mettoit à celle-ci étoit de trois ans. D'ailleurs les retours de la première consistoient en or, en pierres précieuses & en une sorte de bois rare appelé bois d'Algummim; au lieu que les retours de l'autre donnoient de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, & des paons. Reste à savoir où se faisoient ces deux navigations si différentes. *Ophir* devoit être sur la côte méridionale d'Asie, de manière qu'on y pût aller de la Mer rouge en rasant cette côte. Car dans cette haute antiquité, quelque habiles mariniers que fussent les Tyriens, privés qu'ils étoient du secours de la Bouffole, ils ne perdoient guère la terre de vue; aussi n'avoient-ils que des vaisseaux à rames, à peu près semblables à nos galères. Par cette raison donc *Ophir* ne pouvoit être ni le Pérou, ni même le Japon, pays d'ailleurs si abondans en or, qui faisoit l'une des richesses d'*Ophir*. De plus il falloit que cette terre d'*Ophir* ne fût pas extrêmement éloignée de la Mer rouge, car l'Ecriture qui spécifie le temps qu'on employoit à la

navigation de Tarfcis, parce que c'étoit une navigation de long cours, ne dit rien du temps qu'exigeoit celle d'Ophir, à cause que c'étoit apparemment une navigation plus courte. Ainsi Ophir, loin d'être ou le Japon ou le Pérou, n'étoit peut-être pas même la Chine. Après cela, il faut que ce soit un pays non seulement riche en or & en pierres précieuses, mais aussi en une sorte de bois d'un mérite extraordinaire pour les ouvrages de menuiserie. Or M. DE FRANCHEVILLE ne trouve ces trois caractères réunis, que dans la Presqu'Isle de l'Inde au delà du Gange. Tous les Voyageurs, comme Barbosa, Linschoten, Mandello, Vincent le Blanc, & tous les Géographes, qui ont écrit sur leurs relations, disent unanimement qu'on y trouve toutes sortes de pierres précieuses, des diamans, des rubis, des saphirs, des hyacinthes, des grenats. Il s'y trouve de l'or en abondance, car c'est là qu'est Malaca, appelée par les Anciens la Chersonnèse ou la Péninsule d'or. D'ailleurs il s'y trou-

ve un arbre qui paroît être l'*Algummim* ou l'*Almuggim* de l'Ecriture: c'est le *Tecka*, qui croît dans le Royaume de Martaban, & dont le bois est incorruptible, propriété inestimable pour les divers ouvrages auxquels Salomon vouloit l'employer, sur-tout pour les chemins ou galeries qui, comme le dit l'Auteur, sacré conduisoient à la Maison de l'Eternel, & à la Maison Royale, ce qui fait entendre qu'elles étoient extérieures, & par conséquent sujettes à être bientôt pourries, si la qualité du bois ne les eût préservées de la corruption. Il est encore à remarquer, qu'il se trouve dans la même Péninsule, savoir dans le Royaume de Pégu, un grand nombre de Juifs, lesquels se disent descendus de ceux qui s'y établirent du temps de Salomon. De tout cela l'habile Auteur croit pouvoir conclurre, que la Terre d'Ophir étoit cette Presqu'Isle de l'Inde située au delà du Gange.

Quant à la Flotte de Tarscis, M. DE F. rend très vraisemblable qu'elle faisoit sa navigation en Afrique, & qu'elle ne

se bernoit pas à aller visiter certaines côtes, mais qu'elle faisoit le tour entier de cette partie du Monde; s'arrêtant partout où elle trouvoit lieu de trafiquer jusqu'à ce qu'elle eût complété sa traite. Car bien qu'en venant de Tarscis elle commençât dès la Nigritie à trouver des Nègres ou des Singes (3), de l'or, de l'argent & de l'ivoire. il falloit qu'elle allât jusqu'en Guinée & au Monomotapa, où se fait le plus grand commerce d'or & de dents d'éléphants, de même jusqu'à Angola pour des paons, ou tout au moins jusqu'au Congo, en cas que ce fussent des perroquets, ce qui est plus apparent selon notre Auteur, parce que ces derniers sont des oiseaux plus rares & plus curieux que les paons. De sorte que cette Flotte de Tarscis partant de la Méditerranée & arrivant au Détroit de Gibraltar, commençoit sa traite le
long

(3) Cette alternative surprendra, mais M. DE FRANCHVILLE croit que les singes dont il est parlé dans le Chap. X. du I. Livre des Rois, pouvoient être des Nègres qu'on ne traite qu'en Afrique.

long des côtes occidentales de l'Afrique, la continuoit en parcourant les méridionales, & rasant ensuite les orientales par la Mer rouge venoit aborder à Hetsjon-guéber, où elle débarquoit son or, son argent, son ivoire, ses singes, & ses paons. Cela fait, elle prenoit tout le temps nécessaire pour se rafraîchir, & se radouber; puis ayant reçu une autre cargaison de victuailles & de choses propres à faire une nouvelle traite, elle retournoit alors par le même chemin qu'elle étoit venue, & par-tout échangeant comme la première fois ses marchandises contre de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, & des paons, elle rentroit par le Détroit de Gibraltar dans la Méditerranée & revenoit à Tarscis d'où elle étoit partie.

Par l'idée que tout cela donne de la navigation de Tarscis, il est facile de comprendre qu'elle devoit être d'un profit immense pour Salomon qui avoit cette Flotte, aussi bien que celle de Tyr, à ses gages. Il réunissoit à la fois le commerce des trois parties du Monde,

de, les seules qui fussent alors connues. Car si d'un côté il versoit en Europe, par le moyen de l'entrepôt qu'il avoit à Tarscis, les marchandises les plus précieuses de l'Asie; d'un autre côté il répandoit en Asie, par le moyen de son entrepôt d'Hetsjon-guéber & de sa navigation à Ophir, les marchandises les plus utiles de l'Europe, sans parler des richesses & des curiosités de l'Afrique, dont le superflu ne pouvoit pas manquer de trouver un débouché sûr de part ou d'autre. Et Tarscis étant dans l'Archipel, il tiroit les retours de cette Flotte aussi facilement de ce côté là que du côté d'Hetsjon-guéber. De Tarscis à Japho, aujourd'hui Joppé, le trajet étoit ordinaire; on en voit un exemple dans la personne du Prophète Jonas, qui s'embarqua à Japho pour aller à Tarscis. Et pour ce qui est de Japho à Jérusalem, il n'y a que 24 milles entre ces deux Villes.

M. DE FRANCHEVILLE parle ensuite de plusieurs anciens Navigateurs qui ont fait le tour entier de l'Afrique;
&

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 61

& à l'occasion de la fameuse Navigation de Hannon, il traduit en entier la relation du Voyage de ce Carthaginois, appelée *Périple*, & il l'accompagne de remarques savantes.

III. *Eloge de M. Eller.*

IV. *Eloge de M. le Comte de Podewils.*

V. *Eloge de M. Becmann.*



ARTICLE QUATRIEME.

JACOBI MARTORELLII Neapolitani de Regia theca calamaria sive
μελανοδοχείω ejusque ornamentis,

C'est - à - dire,

DISSERTATIONS de Mr. MARTORELLI, Professeur en Langue Grecque dans l'Académie Royale, SUR UNE ECRITOIRE OU UN ENCRIER, qui appartient au Roi, des deux Siciles & sur ses ornemens

mens, à *Naples* in 4o. 2 Volumes, le premier de 390. pages, le second de 448.

EN 1745. un Payfan labourant son champ près de *Terlizzo* dans la terre¹ de *Bari*, trouva dans un vieux sépulcre un petit vase, ou vaisseau, d'airain en forme de Pyramide octogone, mais renversée, qui, entr'autres ornemens, portoit sur sept de ses faces sept figures incrustées d'argent représentant divers personnages; ce vase étant passé dans le Cabinet du Roi des deux Siciles, Mr. MARTORELLI eut ordre d'en donner une description & une explication détaillée, & c'est ce qu'il a executé dans l'Ouvrage que nous annonçons. Cet Ouvrage rempli d'une érudition vaste & choisie, est divisé en deux Parties: dans la première l'Auteur parle de tout ce qui a du rapport à la matière des Ecritures en général, & dans la seconde il explique celui dont il s'agit en particulier.

Il s'attache d'abord à prouver que le vase

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 63

vase en question n'est point une boîte à onguent, comme quelques Savans l'avoient cru, parceque ces sortes de boîtes n'étoient jamais faites d'airain, qui se rouille aisément, mais de pierre, ou de verre, ou d'or, ou d'albâtre, & rarement d'argent. Il prouve ensuite que ce vase étoit un vrai Encrier, parce qu'on y trouve encore des vestiges d'encre, & qu'il est pareil à deux autres Encriers antiques qu'on avoit déjà; outre qu'il répond à la description qu'on a de deux Ecritoires, dans deux épi-grammes de l'Anthologie que notre Savant explique. Après cela l'Auteur pose en fait, que les Anciens n'employoient que l'encre dans leurs écritures ordinaires & qu'elle étoit d'un usage commun chez les Hébreux, les Grecs, les Egyptiens, les Latins; il faut voir dans l'Ouvrage même la foule d'autorités qu'il allègue en preuve de son sentiment, & l'explication qu'il donne aux passages qui semblent favoriser le préjugé où l'on a été jusqu'ici, que les Anciens se servoient de tablettes cirées sur lesquelles

quelles ils écrivoient avec un style ou poinçon ; cet usage n'étoit commun que chez les Perses, & quant aux Latins ils n'employoient des tablettes cirees, que pour enseigner à écrire aux enfans, ou pour des billets & de courtes lettres, ou pour se rappeler quelque chose, ou enfin pour donner leurs suffrages dans les jugemens & dans les Assemblées du Peuple.

On trouve ensuite un recueil des différens noms qu'on donnoit à l'Encrier ou à l'Ecritoire chez les Hébreux, les Grecs & les Latins, tant Anciens que Modernes; & une digression sur la forme des Livres de ces différens Peuples. L'Auteur prétend que ces Livres étoient de forme quarrée comme les nôtres, & non pas en rouleau comme on l'a cru jusqu'ici. Les rouleaux étoient bien en usage chez les Latins, mais ce n'étoit que pour les actes publics ou notariaux & judiciaires, comme contrats, testamens, requêtes &c. & c'est ce qu'on appelloit proprement *codices*, terme par lequel les modernes désignent mal

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 65

mal-à-propos toute sorte de Livres & les Manuscrits anciens en particulier, à qui ce nom ne convient ni par la forme qu'ils ont, ni par les matières qui y sont traitées.

Dans la seconde Partie ou le second Livre de cet Ouvrage, le docte Auteur entreprend de prouver que les sept figures ou images incrustées de l'Ecritoire en question, représentent les sept planètes rangées, non selon l'ordre qu'elles tiennent dans le Ciel, mais selon l'ordre des jours qui en empruntent leurs noms, en commençant la semaine par le jour de Saturne ou le Samedi. Il remarque à cette occasion, que quoique les Payens eussent consacré chaque jour de la semaine à quelque planète, ils n'ont pourtant jamais donné le nom de cette planète au jour qui lui étoit consacré: ce sont les Chrétiens seuls qui ont introduit l'usage d'appeler ces jours des noms des planètes, c'est ce que Mr. MARTORELLI établit par des preuves qui paroissent, tout au moins, très spécieuses; il en faut dire autant

Tome XXXIV. Part. I. E de

de celles qu'il allègue ensuite pour prouver que le premier jour de la semaine chez les Juifs & chez les Payens étoit, non le Dimanche, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais le Samedi.

Après ces remarques générales, l'Auteur passe à l'explication de chacune de ces figures en particulier, & des attributs ou symboles qui les accompagnent. A la suite de Saturne vient, non le Soleil, comme on s'y seroit attendu, mais l'Aurore, à l'exemple d'Homère qui célèbre beaucoup celle-ci, & qui ne parle presque point de celui-là. Notre savant Professeur traite ensuite de l'art d'incruster & d'associer les différens métaux chez les Anciens, des termes propres de cet art, de la colle qu'on y employoit &c. Il explique au long une médaille de Néron composée de divers métaux; & un fragment d'inscription Grecque & Latine à l'honneur de Tite. A cette occasion il tâche de prouver qu'on a parlé le dialecte Attique à Naples plusieurs siècles encore après J. C. que cette Ville n'a jamais été

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 67

été une Colonie, qu'elle s'est toujours gouvernée par ses propres Loix &c. Il traite avec étendue des Confrairies, *Confréries*, Napolitaines en général & de chacune en particulier. Toutes ces digressions sur les Antiquités de Naples occupent la plus grande partie de ce second Tome; l'Auteur le conclut en conjecturant que le possesseur de l'Ecritoire qui a fait le sujet de son Livre, étoit un Astrologue Napolitain, & en prouvant que les Napolitains étoient fort adonnés à l'Astrologie.

Tel est le Canevas ou le fond de cet Ouvrage singulier; mais on se tromperoit si l'on se persuadoit qu'il ne renferme que ce qui peut avoir un rapport direct au sujet principal: on y trouvera de plus de longues & fréquentes digressions sur diverses matières d'antiquité, des explications de vases, de médailles, d'inscriptions, & d'autres monumens antiques; plusieurs passages de l'Ecriture éclaircis; un très grand nombre de textes d'Auteurs Grecs & Latins corrigés, expliqués, restitués; quantité d'étymolo-

gies nouvelles ; des hommes célèbres critiqués, mais avec décence, & leurs erreurs modestement relevées & combattues ; des opinions enfin hardies & souvent paradoxes, qui quoiqu'étayées par beaucoup de savoir & d'esprit, n'entraîneront peut-être pas toujours tous les suffrages.



ARTICLE CINQUIEME.

LA PALINGE'NE'SIE PHILOSOPHIQUE &c.

Second Extrait.

DAns la VIII^e. Partie de cet important Ouvrage, l'Auteur pose les principes fondamentaux de la Religion Naturelle & de la Religion Révélée, en conciliant son hypothèse sur l'état futur des Animaux avec le dogme de la résurrection. Ce dogme sacré repose principalement sur l'imputabilité de nos actions ;

actions ; celle - ci sur leur *moralité*. L'Homme peut être soumis à des Loix, parce qu'étant doué d'entendement & de volonté, il peut les connoître & les suivre: il est donc un Etre moral, & la moralité de ses actions est ainsi leur subordination à ces Loix. Les actions de l'Homme qui dépendent de sa volonté réfléchie peuvent lui être imputées, parce que cette volonté est à lui, & qu'il agit avec connoissance; & cette imputation consiste essentiellement dans les suites naturelles de l'observation & de l'inobservation des Loix, en conséquence de l'ordre que Dieu a établi dans l'Univers. Cet ordre n'a pas toujours son effet sur la Terre, puisque la vertu n'y conduit pas toujours au bonheur, le vice à l'infortune: mais l'immortalité de l'Homme prolongeant son existence à l'infini, ce qu'il ne reçoit pas dans un temps il le recevra dans un autre, & l'ordre reprendra ses droits. Il est donc visible que l'Homme est destiné par sa nature & ses relations à une Oeconomie à venir. Par rapport

aux Animaux, s'ils sont appelés à un état futur, ce n'est point du tout sur les mêmes fondemens, puisqu'ils diffèrent essentiellement de l'Homme par la nature de leurs facultés. Privés d'entendement, il n'y a point de moralité chez eux; & ne pouvant observer, ni violer des Loix qu'ils ignorent, ils ne peuvent être récompensés, ni punis dans le rapport à ces Loix. Mais parce que les Animaux ne sont point des Etres moraux, s'ensuit-il qu'ils ne soient pas susceptibles d'un accroissement de perfection & de bonheur? Ne peut-on pas les considérer comme étant aujourd'hui dans l'état d'enfance, & concevoir qu'ils parviendront dans un autre Oeconomie à la qualité d'Etres pensans? Cette opinion sans intéresser la foi „ répond aux grandes idées que la raison se forme de l'Univers & de son divin Auteur”.

Pour ajouter à la vraisemblance de son système, Mr. B. consacre le reste de ce Volume à montrer l'excellence des machines organiques; il rend compte

te des nouvelles découvertes qu'on doit à Mr. *Hérissant* & à l'Abbé *Spallanzani*, & il y trouve la confirmation de ses propres idées sur la préexistence & la préordination des germes, sur les reproductions animales &c. C'est à regret que nous supprimons des détails aussi intéressans ; mais nous invitons nos Lecteurs à les lire, & nous nous hâtons de passer au Volume suivant.

Avant que de parvenir au principal objet de cet Ouvrage, c. à d. à la recherche des preuves qui établissent la Révélation, l'Auteur développe encore de nouvelles idées sur la perfection organique de l'ame des Bêtes &c.

L'orgueil & l'ignorance ont persuadé long-temps aux Philosophes, que Dieu n'avoit créé les corps célestes que pour briller au dessus de nos têtes, & varier à nos yeux le spectacle de l'Univers. Tout au contraire de cette opinion chimérique, Mr. B. conclut du mécanisme admirable de l'organisation, & des bornes étroites de nos sens & de nos connoissances, que ce Monde même n'a

pas été fait principalement pour l'homme. Il lui paroît plus philosophique de présumer, „ que notre Terre est un Livre que le grand Etre a donné à lire à des Intelligences qui nous sont fort supérieures, & où elles étudient à fond les traits infiniment multipliés & variés de son adorable Sagesse. Je conçois, *ajoute-t-il*, qu'il est d'autres Intelligences beaucoup plus élevées, qui possèdent à fond des Livres incomparablement plus étendus & plus difficiles, & dont celui-ci n'est qu'une page ou plutôt un paragraphe”. Mr. B. entre ensuite dans quelque détail sur l'imperfection de nos connoissances en tout genre „ On a disséqué les Plantes, les Animaux & si l'on veut la lumière; on a analysé l'Air: en connoissons nous mieux la structure intime des Plantes & des Animaux? — Le Chymiste croit décomposer les mixtes; il ne fait que les diviser grossièrement: il démolit un bâtiment, & nous montre un tas de ruines &c”. Ici le savant Auteur qui parle de notre ignorance, en cherche les preuves dans les découvertes

tes mêmes qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Et il résulte de là, que les *Newton*, les *Halles*, les *Savammerdam*, les *Mairan*, les *Haller* &c. ne nous ont fourni tout au plus que le catalogue des Sciences; & qu'on peut comparer ces grands hommes aux voyageurs qui ont découvert les Terres Australes, sans pouvoir en décrire les habitans ni en déterminer les limites. Qu'il nous soit permis d'observer cependant, qu'on pourroit opposer quelques remarques à la proposition énoncée dans ces termes *que ce Monde n'a pas été fait principalement pour l'Homme*. Car 1^o. suivant les principes mêmes de Mr. B., la perfection de nos sens & de nos connoissances dans une autre oéconomie, nous mettra à même d'approfondir alors les mystères qui sont aujourd'hui cachés pour nous; 2^o. ne peut-on pas appliquer à notre Terre la pensée de Bayle touchant l'appareil des Corps Célestes qui composent l'Univers. „ Dieu dit-il, s'étant déterminé à cause de l'Homme à faire un ouvrage, ne s'est point borné au dessein qu'il avoit sur

l'homme ; il a mis dans son ouvrage tout ce que ce dessein principal pouvoit demander, & outre cela une infinité d'autres choses dignes de sa puissance & de sa science infinie. Un grand Monarque répond favorablement à la requête de quelques marchands étrangers ; qui souhaitent la permission de s'établir dans ses Etats. Il leur fait bâtir une Ville maritime avec un beau port. Il ordonne que toutes les commodités du commerce, magasins, halles, &c. y soient ménagées. En un mot il n'oublie rien de tout ce qui est nécessaire à une Ville, marchande. Mais se voyant en train de faire bâtir cette Ville, il forme de nouvelles vues, il veut qu'elle soit un monument de sa grandeur & de sa magnificence, l'une des merveilles du monde. Il y fait des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des temples, des collèges, & des aqueducs magnifiques, quantité de beaux palais. Il y érige des statues, des obélisques, & des colonnes ornées d'emblèmes, de devises & d'énigmes. Tout ce que les Arts ont de

de plus exquis est employé à l'ornement de ce lieu là. Le Monarque n'eût rien fait de toutes ces choses, si ces marchands étrangers ne l'eussent déterminé à la construction de cette Ville. Ils ont été son principal & son unique motif au commencement, mais ensuite il s'est proposé d'autres desseins; de sorte que l'on trouveroit bientôt une réponse à la question, pourquoi tant de choses non nécessaires à une Ville de commerce, tant d'énigmes, & tant d'emblèmes ingénieuses à quoi les marchands trop occupés de leur négoce ne prendront point garde? (1)". Si l'on applique cette comparaison au cas dont il s'agit ne faudra t-il pas un peu restreindre la proposition de Mr. BONNET, & se contenter de dire, que *le spectacle actuel* de notre Monde, considéré dans toute son étendue, est moins fait pour l'Homme, que pour des Intelligences d'un ordre supérieur à lui. Dans une
au-

(1) *Continuation des Pensées diverses &c. Tom. I. pag. 265.*

autre Oeconomie nous partagerons avec elles le bonheur de le contempler : mais en attendant que l'homme y soit parvenu , l'Auteur a raison de croire , que „ tandis qu'un *Leibnitz* tente de deviner l'harmonie universelle , ou qu'un *Haller* essaye de pénétrer les mystères de l'Organisation , ces Intelligences sourient , & ne voient dans ces grands Philosophes , que des Hottentots à talens qui tentent de découvrir le secret d'une montre ”.

Exposons une autre difficulté que Mr. B. a eu soin de prévenir , & de résoudre. Est-il impossible , dira-t-on , que l'intelligence humaine se perfectionne assez dans la suite des âges , pour percer enfin ces mystères qui nous paroissent aujourd'hui impénétrables ? On répond à cette objection que quoique nous touchions peut-être à de nouvelles découvertes , qui reculeront beaucoup les bornes actuelles de nos connoissances ; quelques soient leurs progrès ici bas , il y aura toujours des mystères cachés pour nous , parce qu'ils n'ont au-

cune

cune proportion avec l'état présent de nos facultés. La Philosophie le démontre, puisqu'elle prouve avec évidence que nous n'apercevons que les *derniers* résultats des *premiers* principes. Tout ce qui est au delà de ces résultats est couvert des plus épaisses ténèbres: il nous est permis de contempler les décorations; mais la vue des machines nous est interdite. Verrons nous jamais, par exemple, les particules élémentaires d'une molécule de terre, d'un grain de sel, d'une lamelle d'or &c? Pourrons nous jamais contempler ici bas les jeux variés de la lumière? „ Qui ne sent point, que pour *voir* la lumière elle même, il faudroit qu'il existât un fluide qui fit à son égard ce qu'elle fait à l'égard des corps grossiers, quand elle nous les rend visibles? Il ne suffiroit pas même qu'il existât un tel fluide, il faudroit encore que nous eussions des organes qui lui fussent appropriés &c ”. Quand nous pourrions nous ouvrir une route qui nous conduisît jusqu'au centre de la Terre, à quoi nous serviroit-elle?

le ? Respirerions - nous librement à une lieue de profondeur ? Nous rencontrons par - tout des abîmes , & nous ignorons quels sont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus sonder le ciron , que le Globe de la Terre. Que découvrons nous de ce grand spectacle qu'offre le monde moral ? L'Homme ne peut pénétrer le fond de son être , & il ne connoît pas mieux ses semblables qu'il ne se connoît lui même. Les sensations, les idées, les affections, les passions sont les élémens du Monde moral ; non les élémens *premiers* mais le élémens *dérivés*, & nous ne connoissons pas mieux ces élémens que nous ne connoissons ceux du Monde physique , car il n'est pas question ici de ces *à peu près* qui ne feroient jamais constituer une véritable science, mais d'une connoissance complete. Telle seroit la *Cosmologie* „ qui représenteroit exactement toutes les parties de la Nature & leurs rapports divers, dans un détail qui ne laisseroit rien échapper ” , & l'on sent assez qu'une science aussi étendue n'est point faite pour nous. Tout

Tout ce qu'on vient d'exposer sur l'imperfection & les bornes de nos connoissances, ne tend point à favoriser le Scepticisme universel, qui seroit la destruction de toute Philosophie. L'Auteur a voulu seulement indiquer quelles sont les connoissances auxquelles nous ne saurions espérer d'atteindre ici bas. Reconnoissons avec lui que celles que nous possédons déjà suffisent à nos besoins physiques & moraux; que des connoissances plus parfaites nous deviendroient souvent nuisibles, ou tout au moins nous seroient inutiles; & qu'ainsi la Providence, & dans ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refuse manifeste également sa Sagesse & sa Bonté. Sachons donc jouir avec reconnoissance du peu que nous connoissons: nous en savons assez pour être sages, & point assez pour être vains".

Dans la Section suivante, qui est la XIV. Partie de l'Ouvrage, l'Auteur établit des principes & forme des conjectures, sur la liaison & la nature des deux Oeconomies chez les Animaux.

De

De ce principe si consolant & si fécond, que la volonté divine tend essentiellement au *Bien* & au plus grand Bien, il se plait à tirer une conséquence qui paroît en découler naturellement: „ c'est que les Animaux parvenus à un autre Oeconomie dépouilleront leurs qualités malfaisantes, & ne retiendront de leur ancienne Oeconomie, que les qualités dont le *perfectionnement* s'accordera avec cet état plus relevé, pour lequel ils auront été originairement faits. Non, *continue Mr. B.*, dans les vues de cette immense Bonté qui se manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la dernière destination du *Tigre* n'étoit point de s'abreuver de sang, & de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangère à ce qui constitue proprement le *fond* de son être: elle tient uniquement à son tempérament actuel, ou à cette enveloppe grossière qu'il doit dépouiller, & qui n'est en rapport direct qu'avec l'état présent de notre Globe. Mais, l'ame du Tigre a des puissances ou des facultés qui touchent

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 81

touchent d'assez près à l'intelligence, & qui ne sont pas liées indissolublement à ses qualités malfaisantes. Son instinct est déjà fort développé: ses sens lui donnent une multitude de perceptions & de sensations diverses, qu'il compare plus ou moins. L'évolution future du petit corps organique, auquel je suppose que son ame demeure unie, déploiera toutes ces puissances qui sont, à présent, comme concentrées ou enveloppées, & élèvera le Tigre au rang des Etres pensans. Le redoutable Animal sera ainsi métamorphosé, & après cette métamorphose paroîtra un nouvel Animal, qui ressemblera moins encore au premier, que le papillon ne ressemble à la chenille".

L'Auteur en finissant cette Partie expose de nouveau ses idées sur l'ame des Bêtes; & revient encore à prouver combien il seroit injuste de le soupçonner de matérialisme. Jamais sans doute il n'y eut d'accusation plus mal fondée: tout le système de Mr. B. tend à la détruire, & même il nous apprend dans la

Tome XXXIV. Part. I. F. Sec-

Section suivante qu'il regarderoit comme une sorte d'hérésie philosophique l'opinion de l'automatisme des Brutes.

Le Polype a paru d'abord favoriser beaucoup cette opinion ; en effet on peut donner des explications purement mécaniques de tous les phénomènes qu'il présente, & l'on essaye de montrer ici „ qu'il n'est pas impossible que le Polype tout entier, ne soit qu'un corps organisé *simplement irritable*”. Cette application de l'irritabilité au Polype fait naître à l'Auteur quelques réflexions sur la *Vitalité*. „ Nous observons, dit-il, des gradations dans les trois Règnes. La Nature ne passeroit-elle point des Etres organisés *inanimés* aux Etres organisés *animés*, par des Etres simplement vitaux ; je veux dire par des Etres organisés simplement *irritables* ? Dans ces Etres *mitoyens* l'Irritabilité constitueroit seule le principe de la vie. L'action continuelle des liquides sur les solides irritables imprimerait à ces derniers les divers mouvemens qui caractériseroient cette sorte de Vie. Ce seroit de cette Vie
dont

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 83

dont le Polype jouiroit au moins tandis qu'il demeureroit mutilé &c". Peut-être appartient-elle encore à beaucoup d'autres Etres: „ Les Voyageurs qui ont cotoyé les rives du Monde microscopique, y ont découvert des habitans, dont les figures, les habillemens & les procédés, ne ressembloit à rien de tout ce qui nous étoit connu". L'Auteur a eu la satisfaction de faire avec un nouvel *Argonaute* (Mr. Trembley), un de ces voyages dont il transcrit ici la relation, & qui lui a donné occasion de connoître un des habitans les plus singuliers de ce Monde microscopique. Cet Etre, dit-il, ne ressemble pas mal à un très petit tube, „ & je lui donnerois volontiers le nom de *Tubiforme*. Il est fort transparent. A l'ordinaire, il est fixé par une de ses extrémités sur quelque appui. L'autre extrémité se termine quelquefois en pointe mouffée; d'autres fois elle semble coupée net, on croit même y appercevoir une ouverture, comme seroit celle d'un tube capillaire. Cet Etre singulier est ordinairement immobile; il lui arrive cependant de temps

F 2

en

en temps de se balancer ou de vibrer assez lentement. Il fait plus; il vient à se détacher de l'appui, & à nager de côté & d'autre, tantôt dans une position perpendiculaire, tantôt plus ou moins oblique à l'horizon, quelquefois horizontale, sans qu'on puisse découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S'il rencontre dans sa course le tranchant d'une feuille ou quelque fil, même très délié, on le voit avec surprise, s'y fixer par une de ses extrémités, s'y implanter comme une quille. Son adhérence à l'appui, dont la manière nous est inconnue, est assez forte, pour qu'il soit en état de résister aux mouvemens qu'on imprime à l'appui ou à l'eau". Rapportons encore d'après nos Observateurs une de ses manières de multiplier. „ On apperçoit d'abord le long du *Tubiforme*, un trait fort délié, qui semble le partager par le milieu suivant sa longueur. Ce trait se renforce de plus en plus; il paroît plus profond, plus tranché; enfin il paroît double. On reconnoît que cette apparence d'un double

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 85

ble trait, est produite par la division actuelle de deux moitiés longitudinales du Tubiforme. On s'en assure en continuant d'observer: on voit les deux moitiés tendre continuellement à se séparer l'une de l'autre. Tandis qu'elles sont encore parallèles ou appliquées l'une à l'autre, le Tubiforme paroît amplifié, son diamètre est double ou à peu près, de celui d'un Tubiforme qui ne multiplie pas actuellement. Bientôt le parallélisme cesse; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité supérieure, tantôt par l'inférieure. La séparation s'accroît peu à peu, & le Tubiforme semble s'ouvrir comme un compas. Lors qu'il est entièrement ouvert, on voit deux Tubiformes, inclinés l'un à l'autre, comme les jambes d'un compas, & qui sont encore unis par une de leurs extrémités. Cette division naturelle s'achève au bout de quelques heures. &c". Quoiqu'il soit possible que tous ces Etres mouvans qui peuplent le Monde microscopique, soient *simplement irritables*,

l'Auteur ne fait qu'indiquer cette hypothèse, & il n'a garde de prononcer sur la nature de ces Etres. Cependant il est porté à croire qu'en suivant avec soin les procédés & les mouvemens divers, par lesquels ils semblent pourvoir à leur conservation, un Philosophe hésitera peu à les ranger parmi les Animaux. Si donc ils sont doués de sentiment & de vie, & si nous admettons, au moins comme probable, que la main adorable qui les a formés, les destine à une beaucoup plus grande perfection, le tableau de *l'Animalité* s'embellira de plus en plus; nous considérerons „ ces nombreuses familles d'Animaux répandues dans toutes les parties de notre globe, comme autant d'ordres différens d'*Intelligences subalternes* déguisées pour un temps sous des formes très différentes de celles qu'elles revêtiront un jour &c ". Le moindre des Etres microscopiques devient ainsi aux yeux de notre Auteur un Etre presque respectable: „ ma raison, dit-il, se plaît à percer cette écorce qui cache sa véritable nature, &

à

à contempler dans cet Être si chétif en apparence, les libéralités infinies de l'Être des Êtres ". On voit que Mr. B. non moins Philosophe que Physicien, s'élève sans cesse de la contemplation des objets de la Nature à celle des perfections du Créateur. L'une & l'autre le ramènent à l'Homme, à sa prééminence & à ses devoirs.

Lors qu'on étudie la nature de cet Être si excellent; on ne tarde pas à découvrir qu'il a des rapports de divers genres avec tous les Êtres qui l'environnent. „ De ces rapports comme d'une source féconde, découle l'importante théorie des *Loix naturelles* de l'Homme. Les *Loix naturelles* sont donc les résultats que l'Homme foudroient avec les divers Êtres". Il y a dans la Nature un ordre préétabli, dont la fin est le plus grand bonheur possible des Êtres *sensans* & des Êtres *intelligens*. L'Être intelligent & moral connoît cet Ordre & s'y conforme: il tâchera de ne rien faire dont il ne puisse se rendre compte à lui même, & tou-

toutes ses actions seront plus ou moins réfléchies. „ Concevons donc que plus un Etre *intelligent* est *parfait*, & moins il produit de ces actions qu'on peut nommer indifférentes. Il y a, sans doute, quelque part dans l'Univers, des Etres intelligens si parfaits; je dirai si réfléchis, que leurs moindres actions ont un but & le meilleur but". De ce *Droit de la Nature*, dont on n'offre que l'esquisse, découlent des conséquences importantes. „ Si ce Droit lie l'Homme aux moindres substances comme à lui-même & à ses semblables, quelle multitude de liaisons n'établit-il point entre l'Homme & son Créateur! Combien ces liaisons annoncent-elles l'excellence de l'Homme & sa suprême élévation sur tous les Animaux!". Si l'Homme intelligent & moral se conforme à la nature & aux relations des Etres, il ne traitera point un Etre *sentant* comme un Etre insensible: appelé par la prééminence de ces facultés à dominer sur tous les Etres terrestres, l'Homme „ ne violera point les Loix fondamentales

les de son empire. Il respectera les droits & les privilèges de chaque Etre. Il fera du bien à tous, quand il ne sera forcé de faire du mal à aucun. Il ne sera jamais Tyran, il sera toujours Monarque &c”.

La Section suivante sert d'introduction à cette partie importante de l'Ouvrage qui traite du Christianisme; l'Auteur recherche les preuves que la raison fournit d'un état futur réservé à l'Homme. En exposant ces preuves, nous serons dans le cas de présenter quelques conjectures déjà indiquées ailleurs, mais le plan de cet Ecrit exigeoit qu'elles y fussent ramenées. Le cerveau de notre illustre Auteur semble offrir l'image de son système sur la préexistence & l'emboîtement des germes: une foule d'idées ont été conçues à la fois dans son entendement; il les a répandues dans ses différens Ouvrages, mais tous les lecteurs ne les ont point aperçues. Dans celui-ci il s'occupe moins à créer qu'à en perfectionner le développement.

Si les Animaux, dit il en commençant sa XVI^e. Partie, paroissent appel-

lés à jouir dans un autre état d'une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui est réservée dans une autre vie à cet Etre, qui n'est animal que par son corps; & qui par son intelligence touche aux *Natures supérieures*, à l'Homme cet Etre moral qui a reçu des loix, qui peut les connoître, les observer ou les violer! Mais cet Etre qui paroît si manifestement appelé à durer & à croître en perfection, est essentiellement un *Etre-mixte*; il faut donc que son ame demeure unie à un corps, car si cela n'étoit point, „ ce ne seroit pas un *Etre mixte*, ce ne seroit pas l'Homme, qui *durerait* & qui seroit *perfectionné*. La *permanence de l'ame* ne seroit pas la *permanence de l'Homme*: l'ame n'est pas *tout* l'Homme; le corps ne l'est pas non plus: l'Homme résulte essentiellement de l'*union* d'une certaine ame avec un certain corps. — Combien est-il manifeste que la souveraine Puissance a pu unir dès le commencement l'ame humaine à une machine invisible, & indestructible par les causes secondes, &

unir

unir cette machine à ce corps grossier sur lequel seul la mort exerce son empire ! Si on ne peut refuser raisonnablement la possibilité d'une telle préordination, je ne verrois pas, *poursuit l'Auteur*, pourquoi on préféreroit d'admettre, que Dieu intervient immédiatement dans le temps, qu'il crée un nouveau corps organisé, pour remplacer celui que la mort détruit, & conserver ainsi à l'Homme sa nature d'*Etre-mixte*. Il ne suffiroit pas même, que Dieu *créât* un nouveau corps ; il faudroit encore que le nouveau cerveau qu'il *créeroit* contint les mêmes *déterminations* qui constituoient dans l'ancien le *siège* de la *personnalité*, autrement ce ne seroit plus le même Etre qui seroit conservé ou restitué ". Mr. B. a très bien prouvé dans son *Essai Analytique* que la personnalité tient essentiellement à la mémoire, & que celle-ci tient au cerveau ou à certaines déterminations que les fibres sensibles contractent & qu'elles conservent. Les Méta-physiciens conviennent avec lui, qu'il y a quelque part dans le cerveau un organe

gane universel qui réunit, en quelque sorte, toutes les impressions des différentes parties du corps; & qui est proprement le siège de l'ame. Or c'est cette partie du cerveau qui pourroit renfermer le germe de ce nouveau corps, destiné dès l'origine des choses, à perfectionner toutes les facultés de l'Homme dans une autre vie; & ce germe, uni de tout temps à une ame, constitueroit proprement ce qu'on peut nommer la *personne* de l'Homme. Rien ne nous empêche de croire que ce germe seroit indestructible par les causes qui opèrent la dissolution du corps terrestre, „ la matière dont ce germe a pu être formé, & l'art infini avec lequel elle a pu être organisée, sont des causes naturelles & suffisantes de conservation. — Nous ne connoissons ou nous ne concevons rien de plus subtil ni de plus actif, que l'*Éther*, le *Feu élémentaire* ou la *Lumière*. Etoit-il impossible à l'Auteur de l'Homme, de construire une machine *organique* avec les élémens de l'éther ou de la lumière, & d'unir pour
 tou-

toujours à cette machine une ame humaine? Affurément aucun Philosophe ne sauroit disconvenir de la possibilité de la chose: sa probabilité repose principalement — sur la célérité prodigieuse des opérations de l'ame, & sur celle des mouvemens correspondans du corps. Les esprits animaux & les nerfs, établissent un commerce continuél & réciproque entre le siège de l'ame & les différentes parties du corps; nous ne connoissons point la nature de ces esprits; nous ne savons point comment les nerfs se terminent dans le cerveau, ni comment sont faites leurs extrémités les plus tenues: la matière dont les uns & les autres sont formés pourroit être d'une subtilité dont nous n'avons point d'idée, & proportionnée à celle de cette matière dont on suppose que le siège de l'ame est composé. Quoi qu'il en soit, il demeure toujours certain, que nous n'avons des idées sensibles que par l'intervention des sens, & que la faculté qui conserve ces idées & qui les retrace à l'ame, tient essentielle-

tiellement à l'organisation du cerveau ; puisque lorsque cette organisation s'altère, ces idées ne se retracent plus ou ne se retracent qu'imparfaitement. Si donc l'Homme doit conserver sa personnalité dans un autre état ; si cette personnalité dépend essentiellement de la mémoire ; si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les objets impriment aux fibres sensibles & qu'elles retiennent ; il faut que les fibres qui composent le véritable siège de l'âme participent à ces déterminations, qu'elles y soient durables, & qu'elles lient l'état futur de l'Homme à son état passé ”.

Cette hypothèse renferme, comme on voit, les principes & les conjectures que la raison peut fournir & sur l'état futur de l'homme & sur sa liaison avec celui qui le précède. Mais ce ne sont là encore que de simples probabilités, ou tout au plus de grandes vraisemblances : examinons d'après l'Auteur, si l'on peut présumer qu'un jour la raison pénètre beaucoup au delà, & qu'elle parviendra enfin par ses seules forces, à s'assurer de la

la

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 95

la certitude de cet état futur. Nous avons deux *manières naturelles* de connoître, l'*intuitive* & la *réfléchie*: la connoissance intuitive est celle que nous acquérons par les sens & par les divers instrumens qui suppléent à leur foiblesse. Afin que cette connoissance pût nous conduire à la *certitude* sur cet état futur réservé à l'Homme, il faudroit que nos sens ou nos instrumens nous démontrassent dans le cerveau une préorganisation manifestement & directement relative à cet état. Il faudroit donc que nous pûssions contempler dans le cerveau de l'Homme le germe d'un nouveau corps. Or il n'est nullement probable que nos instrumens se perfectionnent assez, pour mettre sous nos yeux un corps organisé formé des élémens de l'éther ou de la lumière. „ Notre connoissance *réfléchie* dérive essentiellement de notre connoissance *intuitive*: c'est toujours sur des idées purement sensibles que notre esprit opère lorsqu'il s'élève aux notions les plus *abstraites*.

tes. — Si donc notre connoissance intuitive ne peut nous conduire à la certitude sur l'état futur de l'Homme, comment notre connoissance réfléchie nous y conduiroit-elle? La raison tiendroit-elle une *conclusion certaine* de *prémises probables* ". D'un autre côté, si la raison essayoit de deduire de la considération des perfections de Dieu, des conséquences en faveur de cet état futur, ces conséquences aussi ne seroient que probables. „ C'est que la raison ne peut embrasser le *système entier* de l'Univers, & qu'il seroit *possible*, que ce système renfermât des choses qui s'opposassent à la permanence de l'Homme. C'est encore que la raison ne peut être *parfaitement* sûre de connoître *exactement* ce que la Justice & la Bonté sont dans l'Etre suprême". Mais la suprême Sagesse auroit-elle manqué de *moyens*, pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à savoir avec certitude? „ L'Homme, cet Etre *intelligent & moral*, étoit fait pour porter ses regards au delà du temps, pour s'élever

lever jusqu'à l'Etre des Etres, & y puiser les plus hautes espérances. La Sagesse ne pouvoit-elle se prêter aux efforts & aux desirs les plus nobles de la raison humaine, & suppléer par quelque moyen à la foiblesse de ses lumières? Ne pouvoit-elle faire tomber sur l'Homme mortel un rayon de cette Lumière Céleste, qui éclaire les Intelligences supérieures?". Cette belle recherche, la plus importante dit Mr. B., de toutes celles qui peuvent occuper un Philosophe, est l'objet de la Section suivante & du reste de ce Volume. Nous avions dessein d'en continuer l'analyse, quand on nous a appris que cette partie de l'Ouvrage vient d'être réimprimée, & enrichie par l'Auteur de diverses augmentations. Nous en rendrons compte incessamment.





ARTICLE SIXIEME.

PREMIERE NUIT D'YOUNG ,
traduite en vers François par Mr.
COLARDEAU , *Paris* , chez *Dela-*
lain 1770. in 8o. pp. 31.

ON ne se lasse point en France de lire , de réimprimer & d'imiter ces fameuses *Nuits*. Mais si quelqu'un est digne de lutter avec Mr. *le Tourneur* , & capable de rendre les beautés de l'Original , c'est assurément le Poëte à qui nous devons l'Epître d'*Héloïse* , & qui a sçu embellir *Pope* en le traduisant. Malgré les talens & les succès de Mr. COLARDEAU , il n'a point eu „ la prétention d'entrer en rivalité avec Mr. *le Tourneur*” ; & il n'a composé ces vers que pour s'essayer dans un genre de Poésie dont notre Langue n'a aucun modèle. Il convient aussi qu'il ne s'est point fait un scrupule de s'enrichir des beautés & des expressions

sions heureuses répandues dans la Traduction en prose ; & „ par une suite de la même liberté , il a changé l'ordre & le fond des idées , lorsque la marche du style poétique & l'harmonie du vers l'ont exigé ”. Si cet échantillon plaît au Public , peut-être l'Auteur fera-t-il encore le choix de quelques Nuits , & donnera-t-il celles que le goût de ses Lecteurs paroîtra lui indiquer. Les vers que nous allons transcrire pourront leur donner une idée du reste de l'Ouvrage.

Après avoir décrit les songes de la nuit , le Poète observe qu'on se berce en veillant de songes plus funestes :

*A la clarté du jour , sous les voutes célestes ,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil ,
De fantômes plus vains que les jeux du sommeil ?
Insensé ! je cherchois , je voulois l'impossible !
Je cherchois dans l'orage un calme incompatible.
Sur ce globe mouvant égarant mes desirs ,
Je croyois dans leur fuite arrêter les plaisirs.
Quel brillant Univers habitoit ma jeunesse !
Comme il s'embellissoit au gré de mon ivresse !
A l'effaim des Amours les jeux entrelassés ,
Des soldâtres plaisirs les groupes dispersés
De ce monde charmant ornoient les perspectives*

*Mon prisme y répandoit les couleurs les plus
vives.*

*Ebloui de l'état de ces riens tableaux,
Tel que le Ver , captif sous l'or de ses réseaux,
Qui de ses propres nœuds s'embarrasse & se lie,
Se m'entourois des fils tissus par ma folie!*

*Plaisirs, trésors, grandeurs, tout, s'est évanoui;
J'ai perdu l'Univers dont mon ame a joui.
Il ne lui reste hélas ! de cet immense empire
Qu'un Automate usé que la mort va détruire.
Oui, les fils qu'Arachné développe dans l'air,
Sont des cables pesans, font des chaînes de fer,
Près de ces nœuds légers dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur... un moment à la vie.*

En rapprochant les deux traductions nous trouvons que les images du Poëte ajoutent quelquefois à l'éclat de la pensée: le parallèle des deux morceaux suivans en fournira la preuve.

„.... Qu'êtes vous devant celui dont
„ la voix interrompant le silence éter-
„ nel du chaos; envoya les étoiles du
„ matin commencer leur course joyeuse
„ au dessus du monde naissant, & lui.
„ annon-

„ annoncer son Créateur ? Etre suprême , c'est toi que j'invoque. Toi , qui du sein du néant fis jailler le Soleil dans l'Univers comme une étincelle brillante , frappe mon ame & fais y luire la sagesse ”.

Le Poète invoque le Dieu dont la voix & puissante & seconde

Pénétra du cabos l'immensité profonde ;

Qui du creux de l'abyme élevant l'Univers ,

En globes enflammés le lança dans les airs ;

Qui , de l'antique nuit éclaircissant les voiles ,

Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;

Qui du Soleil , enfin , allumant le flambeau ,

S'annonça pour Monarque , à ce Monde nouveau.

Dans d'autres morceaux cependant, les beautés se compensent ; Mr. le Tourneur est plus énergique : Mr. COLLARDEAU plus harmonieux. Nous ne citerons que celui-ci. „ Quelle foule „ de fléaux divers opprime l'humanité ! — Ici des hommes dépossédés „ de la lumière, ensevelis vivans dans „ la profondeur des mines , oublient „ qu'il est un Soleil : sur les mers, des „ êtres immortels, comme le despote

„ qui les enchaîne à la rame , y vivent
 „ attachés; toujours luttans contre les
 „ tempêtes ; tant qu'ils respirent , ils
 „ sillonnent les flots , & ne recueillent
 „ que le désespoir”.

*Là privés du Soleil , à jamais renfermés ,
 Sous de noirs souterrains des spectres animés ,
 S'enfoncent , loin du jour , dans une mine avare.
 Là , sur le sein des mers , un despote barbare
 A la rame pesante enchaîne ses égaux :
 Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs
 travaux ,
 De la vague orageuse ils brisent la colère
 Et le seul désespoir est leur affreux salaire.*





ARTICLE SEPTIEME.

LES JOURS pour servir de correctif & de supplément aux *Nuits à'Yong*. Par un Mousquetaire noir.

*Felix qui potuit verum cognoscere causas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subject pedibus, strepitumque Acherontis avari*

VIRG Georg. L. II.

*Paris, chez Valade 1770. in 12. pp.
192.*

T*Ais toi, Jean Jaques, on ne t'entend point, disoit une femme d'esprit au célèbre Rousseau; & assurément il n'appartient pas à tout le monde d'entendre & de juger un esprit original. Il y a tout à parier, par exemple, que le Mousquetaire noir n'a pas compris le Docteur Anglois, peut-être même n'a-t-il pas achevé de le lire, & il aura trouvé la critique moins pénible que la*

méditation. C'est le jugement qu'il porte sur l'Ouvrage, qui nous autorise à hazarder celui-ci. En effet, s'il l'eût bien entendu, auroit-il trouvé sa morale *re-prébenfible*? & reprocheroit-il à l'Auteur *d'enlever à ses semblables les motifs qui les aidoient à être vertueux*? S'il fût parvenu seulement jusqu'à la fin de la seizième Nuit, auroit-il pu accuser Young d'être toujours livré à la colère, à la tristesse? Non, sans doute, car le passage suivant exprime la reconnoissance & la joie:

„ Homme, réjouis-toi éternellement,
 „ nous crie la Nature. Par-tout elle
 „ offre à nos sens tout ce qui peut les flat-
 „ ter. C'est pour nous qu'elle fait
 „ éclore toutes les richesses de l'Uni-
 „ vers. Elle tient un banquet, une
 „ fête continuelle, où l'homme s'eni-
 „ vre des sensations les plus délicieu-
 „ ses. Sa main libérale remplit sans
 „ cesse la coupe du plaisir; & nous la
 „ présente de la part du Créateur. Re-
 „ fuser de répondre à sa douce invita-
 „ tion, c'est une ingratitude envers
 „ l'Etre magnifique qui, pour nous fai-

„ re goûter le plaisir, a si bien assorti
„ les desirs, les objets & les sens. &c ”.

*Prosterne aux pieds du Créateur, dit l'Au-
teur des Jours, Young, le dévot Young,
forme contre le monde des actes de mépris
& de baine. — Ton ame en seroit-elle
avilie, lui demande t-il encore, si les
feux de sa sensibilité descendoient sur les
malheureux, qui rampent & gémissent au-
tour de toi? Voici la réponse du Poète
Anglois: nous la tirons de la première
Nuit, traduite par Mr. Colardeau.*

*Me plaindre? ... & le vieillard implore mon ap-
pui?*

*Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ab! volons, dans mes bras accueillons leur foi-
blesse!*

L'Humanité me parle & pour eux m'intéresse.

La Nature nous fit un cœur compatissant.

Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent,

Mérite que leur poids sur lui s'appesantisse.

Mais, des peines d'autrui partager le supplice,

*Mais, les souffrir soi-même & leur donner des
pleurs,*

Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.

*Que dis-je? On se console en pleurant sur les
autres; Les*

*Les maux, que nous plaignons, adouciſſent les
nôtres.*

*O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux
humains,*

*Vous qu'un deſtin ſemblable unit à mes deſtins,
Si dans un cœur ſenſible, il eſt pour vous des
charmes,*

*Montrez moi vos douleurs & comptez ſur mes
larmes.*

Nous pourrions citer pluſieurs autres morceaux, qui ſervent eux mêmes de *correctif & de ſupplément* à quelques images trop ſombres, mais qui réduites à leur juſte valeur, ne ſont que le fruit d'une imagination forte exaltée par la douleur. Cependant l'adverſaire d'Young déplore „ l'eſtime aveugle, exceſſive & permanente, dont le Public honore une doctrine *pernicieuſe* ". & dans la vue de multiplier les moyens de nous rendre heureux & juſtes, il a eſſayé „ d'arranger dans des points de vue différens, les matériaux dont le Livre des *Nuits* eſt formé. L'Young Anglois, dit-il, n'a vu le plaſir qu'au delà des nues: l'Young François a cherché le plaſir ſous ſes pas &c.

Sans

Sans connoître celui-ci, on peut juger par son Ouvrage qu'il a le cœur bon, l'imagination vive, & l'humeur gaie; mais qu'on peut avoir, & l'esprit plus juste, & le goût plus sûr. Nous avions dessein de relever quelques contradictions dans le portrait qu'il fait du Dr. Young, mais nos remarques devien-
droient superflues: en jettant les yeux sur l'Errata, qu'on est souvent tenté de consulter, nous voyons que l'Auteur s'engage à corriger *les fautes contre la Logique* lors qu'on publiera la sixième Edition de son Livre. Le terme est un peu long sans doute, mais on auroit tort de s'en plaindre, puis qu'il y aura beaucoup d'ouvrage.





ARTICLE HUITIEME.

OBSERVATIONS PHYSIQUES ET
 MORALES SUR L'INSTINCT
 DES ANIMAUX, leur industrie,
 & leurs mœurs, par HERMANN
 SAMUEL REIMAR, Professeur
 de Philosophie à Hambourg, &
 Membre de l'Académie Impéria-
 le des Sciences de Pétersbourg;
 Ouvrage traduit de l'Allemand sur
 la dernière Edition, par Mr. Re-
neume de la Tache, Capitaine Ré-
 formé de l'Infanterie Etrangère.
Amsterdam, chez D. J. Changuion,
 1770, grand in 12. deux Vol.
 dont le I^r. est de 228. pp. sans les
 Préfaces & la Table Analytique,
 qui en ont 55; & le II^d. de 373.

L Orsque la Traduction Hollandoise de
 cet excellent Ouvrage parut il y a
 quelques années, nous en donnâmes
 deux

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 109

deux Extraits très détaillés (1). Nous pourrions donc nous dispenser à présent de revenir au Traité même de l'habile Auteur, & nous borner à faire connoître la Traduction dont on vient d'enrichir la Littérature Françoisse. Mais en faveur de ceux qui n'auroient pas lu notre analyse, nous croyons devoir rappeler brièvement le système du Philosophe de Hambourg.

Il entend par le mot d'*Instinct*, toute tendance, toute inclination naturelle pour certaines actions. Ce terme n'est pas, ainsi que quelques Ecrivains l'ont avancé, un mot vuide de sens qui ne sert qu'à voiler l'ignorance ou l'embarras de ceux qui l'emploient. Car l'expérience nous apprend avec la plus grande évidence, que les animaux de la même espèce sont tous portés à exécuter des actions uniformes, qui renferment en elles les moyens les plus convenables pour s'entretenir & se conserver dans le meilleur état possible, eux & leur espèce, & que
la

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XVI. Part. II.
Art. III. Tom. XVII. Part. I. *Art.* VIII.

la plupart manifestent en naissant une industrie régulière & uniforme dans l'exécution de ces opérations. Or quand on exprime par un mot une opération quelconque, démontrée par une expérience incontestable, on ne peut pas dire que l'expression dont on se sert ne signifie rien, ni qu'elle soit vide de sens. L'instinct sera clairement expliqué, si l'on ne se représente par cette expression, que la manière d'agir reconnue propre à chaque espèce animale d'après l'expérience la plus évidente. Tous les mots & leur explication ne renferment pas à la fois la cause, l'origine, & les moyens, de la possibilité: mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils soient vuides de sens, & s'ils deviennent tels ce n'est que par la différente acception dans laquelle on les prend, & par l'usage impropre qu'on en fait en voulant caractériser une cause par ses effets. De ce que le mot instinct ne caractérise point l'espèce de possibilité de la tendance animale, il ne faut donc pas en conclurre que ce soit un

un mot inintelligible qui ne représente rien de réel; autrement il faudroit aussi regarder la pluie, l'éclair, la neige, la grêle, le tremblement de terre, la gravité, & tant d'autres mots, comme de simples sons qui n'ont aucune signification, puis qu'ils ne caractérisent point les moyens, ou la manière de la possibilité.

Mr. REIMAR distingue dans les animaux, outre les instincts mécaniques, des instincts représentatifs, & des instincts spontanés ou volontaires. Les instincts *mécaniques* sont des mouvemens organiques de la machine, communs aux animaux & aux hommes, dans lesquels ils s'exécutent indépendamment de toute réflexion. Les instincts représentatifs se rapportent en partie au présent, qui fait impression sur l'organe sensitif, en partie au passé que l'imagination animale confond avec le présent. Les instincts *spontanés* proviennent tous, à la vérité, du plaisir ou de la douleur; ils ne sont pourtant que de simples instincts, soit naturels ou dégénérés. Les instincts naturels spon-

ta-

plus convenables à l'exécution de leurs actions. Si l'on considère les animaux qui, par les avantages des sens, de l'éducation, de l'expérience & d'une longue vie, manifestent le plus d'industrie, on sera peut-être tenté de croire qu'ils contribuent eux mêmes en quelque chose à cette habileté. Mais c'est précisément tout le contraire, & l'effet de leurs opérations industrielles ne peut se rapporter uniquement qu'aux instincts des passions, qui par le simple attrait sensuel les conduisent directement au but. Ceux qui sont le mieux partagés d'adresse, de ruses, & d'industrie, sont ces animaux abjects qui la plupart dépourvus de l'ouïe ou de la vue, ou du moins privés d'éducation, sont obligés de pourvoir eux mêmes à tous leurs besoins, & sont encore assujettis à subir plusieurs métamorphoses. C'est la preuve la plus convaincante que les animaux n'ont pas le pouvoir de s'élever eux mêmes à ce degré de perfection. — Si l'on vouloit leur accorder la raison ou un degré de raison, il faudroit que
cette

cette raison, entant que force qui doit commencer à se former elle même pour s'élever à une habileté déterminée, fût d'abord inculte, ignorante, tardive, inexercée, foible & sujette à erreurs. La nature n'agit point par sauts & par bonds ; & cependant les procédés des animaux ne décèlent nullement aucuns de ces défauts, qui sont ordinairement les fruits d'une capacité foible & inexercée. Dès les premiers instans de leur vie, ils agissent avec autant de régularité & de dextérité, que s'ils avoient acquis cette perfection prématurée par les progrès de la raison, ce qui seroit aussi surnaturel que si un enfant âgé de trois mois savoit déjà parler, lire, raisonner sciences, politique &c. L'habileté déterminée des animaux ne peut donc pas être l'effet de la raison. Et comment une raison animale seroit-elle capable d'inventer des arts, & de les porter à un si haut degré de perfection ; tandis que tout l'entendement humain est insuffisant pour deviner quels sont les besoins des animaux, & quelle est la ma-

nière d'y pourvoir, & même pour découvrir par les observations les plus assidues, comment ils dirigent leurs travaux, & comment ils construisent leurs chef-d'œuvres admirables? ”.

Mais comment est-il possible que sans expérience, sans raison, sans instructions, sans exemples ou sans exercice, les animaux de chaque espèce & la plupart en naissant, puissent exécuter avec tant d'adresse des opérations industrielles entièrement régulières & uniformes, & choisir toujours les moyens les plus propres à l'exécution, relativement à leur bien être, à leur conservation, ainsi qu'à celle de leur espèce? Telle est la grande question qu'il est naturel de faire concernant les instincts industriels des animaux; & voici la réponse de notre habile Philosophe, réponse qu'il développe & justifie dans la principale partie de cet Ouvrage. Cette adresse industrielle, régulière & utile, que tous les individus de chaque espèce exercent d'une manière uniforme, toujours en maîtres, & la plupart dès les premiers instans

instans de leur vie, cette adresse n'a de possibilité apparente, dans des créatures aussi irraisonnables & aussi inexpérimentées, que parce que *leurs forces de nature du corps & de l'ame, considérées en elles mêmes & pour elles mêmes ou essentiellement, sont plus exactement déterminées que celles des hommes, tant en ce qui concerne l'objet qu'en ce qui regarde la nature de leur activité.* Mr. REIMAR entend par ces forces; le mécanisme, la perception extérieure des sens & la force d'imagination qui y est intimement liée, le sentiment intérieur de la situation du corps & de l'ame, & le penchant de la volonté. Par forces *déterminées* on entend celles qui n'opèrent que ce qu'elles doivent opérer. Toutes les fois que les forces, suivant leurs règles essentielles, sont nécessairement obligées d'exécuter telle opération à l'exclusion de tout autre, de telle manière & non autrement, ces forces sont déterminées. Les forces humaines du corps & de l'ame, ne sont pas particulièrement & nécessairement déterminées par la nature à une

certaine chose seule , mais elles peuvent se déterminer diversement d'elles mêmes. Nous n'avons aucun instinct déterminé qui nous force d'employer nos mains à un certain travail , ni qui décide notre langue & notre gosier à parler certaine langue & à former certains sons. C'est de nous mêmes que nous nous déterminons ; nous accoutumons nos mains , comme l'organe de tous les organes , à s'occuper de mille travaux divers , notre langue à prononcer un million de mots , & notre gosier à former une quantité prodigieuse de sons variés à l'infini. De même notre esprit , notre raison ou notre entendement , ne sont point naturellement déterminés à une certaine connoissance particulière , ni à un certain degré de cette connoissance ; mais la nature entière nous présente un vaste champ de sciences & de vérités ; c'est à nous de diriger nos pensées , & d'employer nos soins & nos travaux à la recherche & à la pénétration de celles qui nous flattent. Nous sommes à la vérité généralement

ment portés à nous assurer de notre bonheur en ce monde ; mais aucune détermination naturelle de notre volonté ne nous indique dans quel genre de vie & dans quelle profession nous parviendrons à ce but ; parmi quantité de moyens également possibles nous pouvons en choisir un suivant les circonstances.

Mais quant aux animaux , les forces de leur ame & de leur corps sont déterminées par la nature vers quelque chose de fixe & de particulier, de manière que le pouvoir & l'empressement de chaque individu sont entièrement disposés, préparés, & pour ainsi dire dirigés vers l'activité nécessaire à son genre de vie. La détermination des forces des animaux fixe à la vérité des bornes étroites à leur perfectibilité ; mais elle suffit pour conduire chaque individu au bien-être relatif à son genre de vie.

Cette adresse innée qu'on remarque dans les animaux , n'est pas entièrement étrangère aux hommes ; ils manifestent aussi quelques unes de ces forces natu-

rellement déterminées : telles sont dans les enfans les actions d'élever les paupières, de se représenter les objets, de tetter &c. M. REIMAR fait une remarque curieuse sur cette dernière action. „ Il est, *dit-il*, difficile de nier que l'action de tetter, que les enfans manifestent peu de temps après leur naissance, ne soit l'effet d'une adresse innée & non apprise. Il faut bien des mouvemens pour concourir à cette opération ; les lèvres, la langue, le gosier, & la poitrine même agissent en cette occasion ; ce n'est point assez que le suc nourricier des mamelles soit pompé, il faut encore qu'il passe par dessus la langue, qu'il enfile l'oesophage, & soit forcé de descendre dans l'estomac par une forte attraction de plusieurs muscles. On sait par l'anatomie, qu'il faut beaucoup plus d'adresse pour faire passer le liquide par dessus l'orifice de la trachée-artère, sans qu'il tombe dans ce canal, qu'il n'en faut pour y conduire les alimens. Les enfans ont donc une industrie innée non seulement en avan-

lant

lant le lait, mais encore en le pompant. Si cette action n'étoit pas un effet de l'adresse, les personnes avancées en âge pourroient tetter aussi bien que les enfans, puis qu'elles sont exercées aux mouvemens de la bouche nécessaires pour pomper, & attirer différens liquides par des chalumeaux très minces. J'ai vainement essayé de tetter, *continue Mr. REIMAR*; mes expériences ne m'ont pas satisfait, & j'avoue que je n'ai jamais pu y réussir. Nous oublions donc cette adresse innée, au point que que si les Médecins nous ordonnoient l'usage du lait de femme, nous ne pourrions l'acquérir que par des épreuves réitérées".

Pour en revenir aux animaux il est certain que leur actions industrieuses les plus essentielles, sont entièrement déterminées par la nature; de là vient que tous les animaux d'une même espèce agissent d'une manière constamment uniforme, que ni les pays, ni les temps différens n'apportent aucune variation dans leurs procédés, qu'ils

n'acquièrent point de nouvelle industrie, ni ne perdent celle qui leur est héréditaire, & qu'enfin ils ne travaillent ni mieux ni plus mal que les animaux de leur espèce qui les ont précédés. Mais quoique les forces de leur ame soient beaucoup plus exactement déterminées que les nôtres, elles ne sont cependant pas portées au dernier degré de détermination. La nature a laissé le soin à la représentation animale de déterminer, suivant les circonstances, différentes choses qui constituent l'individuel des actions, c'est-à-dire, ce que leurs sens & leur imagination sont susceptibles d'estimer & de déterminer. Car, si tout, dans leurs forces naturelles, étoit porté, sans exception, au dernier degré de détermination, ce seroient alors plutôt des forces de nature inanimées & mécaniques, que des forces d'animaux vivans. Les instincts des animaux ne sont donc pas déterminés jusques dans les moindres circonstances; leur représentation sensitive, l'impression des objets extérieurs,

&c.

& le penchant qui en résulte, les rend capables de déterminer différemment leurs opérations, & de les diriger suivant les occasions. Les oiseaux de la même espèce font tous, à la vérité, leurs nids sur le même modèle; & il est constant qu'en général ils choisissent pour les placer un endroit sûr & caché, aux environs duquel ils puissent trouver la nourriture convenable à leurs petits; mais ils n'établissent pas toujours le nid sur tel arbre ou sur telle branche; ils ne choisissent pas constamment de la mousse, du foin, des crins, des plumes, ou plusieurs de ces matières mêlées ensemble pour en faire un lit mollet à leurs petits: ce choix dépend absolument des circonstances, & ils se servent de ce qu'ils font le plus à portée de trouver. Les animaux qui se construisent des gîtes & des demeures, agissent aussi suivant les occasions, ainsi que les insectes, soit que chaque individu travaille seul à se renfermer, soit que réunissant leurs forces ils travaillent en commun pour se loger & pour se nourrir. Les abeilles
&

& les guêpes, par ex. varient dans la manière dont elles fixent leur nid par les côtés, de crainte que la pesanteur ne l'entraîne; l'endroit & la situation les déterminent dans ce travail. La disposition de la toile des araignées est la même en général; mais elles ont attention de donner plus de force & de consistance aux fils extérieurs de leur toile, à proportion de l'éloignement des corps auxquels ils sont attachés; ce qui leur est facile soit en ouvrant plus ou moins leurs mamelons, soit en triplant & même en quadruplant ces fils des bords de leur toile. — Quoiqu'il soit naturel aux abeilles & aux guêpes, de jeter hors de leurs habitations les cadavres qui s'y trouvent; lors qu'ils sont d'un volume trop considérable, elles ont recours à l'expédient de les mettre en pièces, & d'en transporter au dehors les morceaux les uns après les autres. — Le Fourmi-lion se sert ordinairement de ses deux trompes ou cornes, comme d'une pelle, pour jeter hors de sa fosse les cadavres des insectes dont il a succé le sang,

sang, ou les petites pierres qui l'incommodent ; mais dans le cas où il tombe dans sa demeure une pierre trop pesante pour qu'il puisse s'en délivrer par cette opération, il tâche de glisser la partie postérieure de son corps sous la pierre qu'il charge par ce moyen sur son dos ; alors il se met en marche à reculons & en ligne spirale ; mais il arrive souvent qu'étant près du haut de son entonnoir, la pierre s'échappe & retombe dans le fond, à peu près de la manière que la fable le raconte de Sisyphe. Ce contre-temps ne rebute pas le Fourmi-lion ; il est infatigable , il se recharge de la pierre, se remet en marche, & recommence cette pénible opération, jusqu'à ce qu'il parvienne à se débarrasser de ce fardeau. Ces exemples , auxquels on pourroit en ajouter une infinité d'autres, suffissent pour faire connoître que les animaux savent diriger différemment leurs opérations suivant les différentes circonstances ; mais qu'ils agissent pour-tant de manière que les moyens qu'ils employent dans ces cas, ont une res-

sem-

semblance générale avec les moyens ordinaires que leur suggère leur instinct déterminé ; ce qui ne fera pas difficile à comprendre si l'on se rappelle les perceptions dont les animaux sont susceptibles, & l'attente où ils sont des événemens semblables (1).

On a objecté à Mr. REIMAR, que ce qu'il dit de la perception intérieure des animaux & de leurs forces déterminées, ne présente aucune idée sur laquelle on puisse se fixer, & ressemble fort au *principe bylarchique* des Paracelsiens. Le Philosophe de Hambourg répond, qu'il n'a prétendu donner qu'une cause générale de la manière dont il est possible que les animaux exécutent leurs opérations avec tant de régularité, dès les premiers momens de leur existence ; qu'il n'a rien promis de plus, & que
du

(1) Voyez ce que nous avons dit des perceptions intérieures des animaux, & de leurs représentations animales, dans notre second Extrait de l'Ouvrage de Mr. REIMAR, *Biblioth. des Sc.* Tom. XVII. pag. 144. & suiv.

du reste il avoue son ignorance sur la nature particulière de la perception intérieure & du penchant des animaux. Sur de tels sujets, dit-il, il faut se contenter d'une notion générale de la cause des phénomènes, & l'on ne peut rendre sensible la propriété déterminée que par l'objet & par l'effet ; à peu près comme on parvient à connoître le caractère ou les penchans particuliers de différentes personnes, par tous les objets de leurs plaisirs, de leur ambition &c. Il ne seroit donc pas raisonnable de mettre la simple indication d'une cause générale au rang des choses intelligibles, & de compter pour rien tout ce qui n'explique pas les causes particulières. De cette manière on réduiroit à des mots vuides de sens, la plupart des connoissances humaines en Physique, en Médecine &c. Car les forces élastiques, électriques & la gravité ; l'hypocondrie & la passion hystérique, ne désignent autre chose que des causes générales. Mais il suffit que ces manières de définir renferment la cause réelle des
phé-

phénomènes. Un Médecin qui attribue la cause des fantaisies surprenantes d'une personne à l'hypocondrie ou à la passion hytérique, quoi qu'il n'en explique pas la nature particulière, peut très bien rencontrer la véritable cause, & même guérir le malade. Ainsi en expliquant la possibilité de l'habileté industrielle, uniforme & innée des animaux irraisonnables & inexpérimentés, par leurs forces de nature spécifiquement déterminées, & entr'autres par une perception intérieure & un penchant déterminé, on ne prétend pas avoir désigné quelque chose de plus qu'une cause générale; mais elle est néanmoins la cause réelle de ces phénomènes. Que deviendroient les règles de la plus saine Logique si l'on y prenoit les causes générales pour des mots vuides de sens?

En voilà assez pour donner une idée du système de Mr. REIMAR; nous renvoyons pour les détails, soit à l'Ouvrage même, soit à nos Extraits précédens. Nous avons suppléé dans celui-ci ce qu'on pouvoit desirer dans les
deux

deux autres, & nous avons eu soin d'éviter les répétitions. Il nous reste à présent à dire quelque chose de la Traduction. Elle nous a paru exacte & fidèle, sans être trop littérale. *Mr. de la Tacbe* écrit purement, & ce qu'il y a d'essentiel il entend bien son Auteur & les matières qu'il traite. On voit qu'il est lui même versé dans la Métaphysique & dans l'Histoire Naturelle: les Notes assez nombreuses qu'il a répandues au bas des pages, en font foi. Il y critique quelquefois son Auteur, mais le plus souvent il l'éclaircit & il confirme ses idées par de nouveaux raisonnemens, & par des expériences qu'il a faites lui même. Nous allons rapporter une de ces Notes : elle est assez longue, mais elle est d'autant plus curieuse que *Mr. de la Tacbe* y rend compte d'un spectacle que bien des Naturalistes n'ont peut-être jamais eu le plaisir de se procurer, & qui prouve la tendre sollicitude & le courage des oiseaux, lorsqu'il s'agit de la conservation de leurs couvées. „ Je faisois, *dit-il*, travailler

Tome XXXIV. Part. 1. I en

en Ardenne, à établir quelques percées dans un coteau solitaire, escarpé & hérissé de rochers & de broussailles, parmi lesquelles il se trouvoit quelques arbres. Au fond d'une espèce d'allée que j'avois déjà rendu praticable, deux Rouge-gorges avoient leur nid dans une petite cavité d'un rocher, lequel étoit ombragé par un vieux chêne. La femelle eut bientôt achevé sa ponte qui consistoit en cinq œufs; elle les couvoit avec tant de constance & d'assiduité qu'il m'arrivoit souvent, ainsi qu'à d'autres personnes à qui j'en donnois le plaisir, de la considérer de très près & même de la toucher sans qu'elle fît le moindre mouvement pour se déranger. J'avois pris ce nid sous ma protection, & la conservation des œufs m'étoit autant à cœur qu'aux Rouge-gorges mêmes. — Un jour que je venois pour voir ma *petite couveuse*, je ne la trouvai point & je crus qu'elle avoit abandonné ses petits. J'osois déjà la traiter de marâtre, lorsque je vis voltiger le long du coteau une espèce d'oiseau de proie, que je reconnus bien-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 131

bientôt pour au Coucou. Après avoir rodé quelque temps , il vint se percher sur un arbre au dessus de l'allée & assez près de moi ; ce fut alors que j'aperçus à travers les branches les deux Rouges - gorges, qui vraisemblablement avoient été occupées à observer la marche du Coucou. Je me rappelai que la femelle du Coucou avoit coutume de pondre son œufs dans le nid de quelques petits oiseaux , & je ne doutai plus que celle - ci ne cherchât à exécuter ce dessein. J'étois étonné que les Rouges-gorges ne s'emparassent point de leur nid pour le défendre ; mais je suis convaincu qu'elles ont au contraire l'instinct de s'en éloigner pour mieux en dérober la connoissance au Coucou. Cependant à mesure que celui - ci s'approchoit du nid , les Rouges - gorges suivoient tous ses mouvemens en voltigeant autour de lui , & en formant des sons de douleur très différens de leur ramage ordinaire. Le Coucou parvint à se percher sur une branche du chêne qui pendoit à environ cinq pieds de terre,

qui n'étoit pas éloignée du nid de plus de trois pieds; & tout-à-coup il s'élança vivement dans une cavité de rocher laquelle étoit couverte de mousse; ce qui me fit voir qu'il n'avoit pas de connoissance de l'endroit où le nid étoit placé. Revenu de sa méprise, le Coucou se mit à voltiger de branche en branche, toujours suivi des Rouges-gorges qui tâchoient de l'éloigner en le harcelant, mais il revint se percher sur la branche encore plus près du nid qu'il n'en avoit été la première fois. Le danger étoit évident & il n'y avoit pas un moment à perdre pour sauver la couvée; aussi les deux Rouges-gorges accoururent devant leur nid en redoublant de cris, & livrèrent à leur ennemi un combat des plus singuliers. L'une s'élança sous les plumes de la queue du Coucou & lui donna successivement plus de trente coups de bec; pendant ce temps là, le Coucou les ailes à demi éployées & agitées par un tremoussissement insensible, ouvrit le bec fort au large & au point que l'autre

Rouge-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 133

Rouge-gorge qui l'attaquoit en front, se jetta cinq ou six fois dedans, de manière qu'on ne lui voyoit plus la tête, & que le Coucou auroit pu la lui croquer facilement; mais il ne paroissoit pas en colère, & je jugeai qu'il étoit dans un état d'ivresse & de pamoison, que lui causoit sans doute le pressant besoin de pondre. Enfin attaqué de tous côtés le Coucou parut épuisé; il chancela, perdit l'équilibre, malgré ses ailes si propres à le rétablir, & se laissa tomber le dos tourné vers la terre, le ventre en l'air, suspendu & accroché par les ongles à la branche sur laquelle il avoit été perché, il avoit les yeux à demi fermés, le bec toujours ouvert, & les ailes étendues; & les Rouge-gorges ne cessèrent de lui porter des coups de bec avec le plus grande vivacité. Je n'étois qu'à trois pas des combattans, observant très attentivement le moindre mouvement, & je m'étois muni d'un rateau pour faire pencher la balance en faveur des Rouge-gorges, si le Coucou m'avoit paru avoir le dessus;

mais quand je le vis dans une attitude aussi singulière, il me prit envie de l'empoigner, ce qui m'eût été très facile; une personne qui étoit auprès de moi me pria de n'en rien faire desirant, disoit-elle, de voir l'issue d'une scène aussi rare. Je m'y prêtai, mais nous n'eumes pas cette satisfaction, car le Coucou après être resté environ deux minutes suspendu à la branche, tomba presque jusqu'à terre, & reprenant son vol, il alla se percher à peu de distance du champ de bataille. Il seroit sans doute revenu faire de nouvelles tentatives, mais un orage affreux nous obligea d'aller chercher un abri dans la maison la moins éloignée. Pendant le combat, les cris des Rouge-gorges n'attirèrent que quatre ou cinq Mézanges & Roitelets, qui furent spectateurs & ne se mêlèrent point de la querelle. Il y a toute apparence que le Coucou a perdu son œuf, ou qu'il l'a pondu ailleurs: je ne l'ai plus revu les jours suivans, & le nombre des œufs du nid n'a point augmenté: les petits sont éclos
&

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1776. 135

& ont vécu long-temps en famille dans ma solitude. Si tous les instincts sont communs à tous les animaux de la même espèce, il paroît difficile que le Coucou puisse parvenir à déposer son œuf dans un nid étranger si bien défendu; & comment se peut-il que les petits oiseaux dans le nid desquels on dit qu'il a coutume de pondre, ne connoissent pas un œuf étranger & ne le rejettent pas comme tel? Ils manifestent pourtant avec bien de l'évidence une connoissance plus étendue, lorsqu'ils devinent le projet du Coucou, qu'ils ont la ruse de chercher à le dérouter & à l'éloigner de leur nid, & qu'ils le combattent avec un courage au dessus de leurs forces".





ARTICLE NEUVIEME.

DE PREDIKKUNDE, of aanleiding
tot de Geestelyke Welsprekenheid;
als mede de Theologische Methode, of
zaaklyke Aanleiding om de Godge-
leerdheid verstandig te leeren: in de
Hoogduitsche taal beschreeven door
JOHAN LAURENS VAN MOS-
HEIM, Kancelier van de Koningly-
ke en Keurvorstelyke Hoogeschool te
Gottingen, in twee Deelen;

c'est-à-dire,

L'ART DE PRÊCHER ou Préceptes
de l'Eloquence Chrétienne; avec une
Méthode Théologique, ou des Direc-
tions pour l'étude de la Théologie, par
M. DE MOSHEIM, Chancelier de
l'Université de Gottingen: Ouvrage
traduit de l'Allemand en Hollandois;
Au-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 137

*A Utrecht chez G. T. & A. van Pad-
denburg, 1770. grand 8°. deux
Tomes, dont le I. est de 368. pp.
& le II^d. de 354.*

FEU M. DE MOSHEIM étoit un des plus grands Prédicateurs de cesiècle, & c'est à lui, aux Sermons qu'il a publiés, que les Allemands doivent l'heureux changement qui s'est fait dans leur manière de prêcher. Personne n'étoit donc plus en état que lui, de donner des leçons sur un Art dans lequel il excelloit; & tous ceux qui exercent le ministère de la Prédication, ou qui s'y consacrent, s'empresseront sans doute à étudier les préceptes de ce grand Orateur, dans le Traité dont nous annonçons la Traduction. Comme elle n'est précédée d'aucun Avertissement, nous ignorons quand l'original a paru en Allemagne, & si l'illustre Chancelier l'a publié lui même, ou si c'est un Ouvrage posthume. Quoiqu'il en soit, nous conjecturons que ce sont ici les leçons que M. DE MOSHEIM dictoit à ses Disci-

ples, & où, comme dans toutes les dictées, il s'est glissé quelques inexactitudes, qui n'auroient pas eu lieu si l'Auteur avoit d'abord pensé à se faire imprimer. Du reste l'Ouvrage est très digne de cet excellent Ecrivain, & il peut être de la plus grande utilité aux jeunes Ecclésiastiques.

Dans une assez longue Introduction, on trouve d'abord de judicieuses remarques sur le but, l'utilité & la nécessité de la Prédication. Ensuite vient l'Histoire de l'Eloquence sacrée ou de la Prédication, depuis la naissance de l'Eglise jusques à présent. Quoique les détails où l'Auteur entre sur la manière dont on a prêché dans les différens Siècles, soient très intéressans, nous n'en rapporterons rien, parce qu'on peut en voir l'essentiel dans divers Livres François, & particulièrement dans le *Pasteur Evangélique* de feu M. Roques.

Trois Chapitres divisent l'Ouvrage de M. DE MOSHEIM. Dans le I^{er} sont exposées les règles générales de l'Eloquence de la Chaire; dans le II^e, les règles

gles particulières, & tout ce qui concerne les diverses parties du Sermon; enfin dans le IIIe. celles qu'il faut suivre dans la composition & dans la récitation.

L'analyse de ces trois Chapitres seroit nécessairement sèche & peu instructive. Les idées générales sont communes à tous les Auteurs qui ont traité de l'Art de prêcher; il n'y a que les détails qui intéressent, & qui puissent faire connoître un Ouvrage tel que celui-ci. Nous nous attacherons donc à un ou deux morceaux particuliers; & d'abord nous donnerons la substance de ce que M. DE MOSHEIM dit sur le style convenable à la Chaire.

Ce style doit être clair & intelligible.
La clarté est une qualité essentielle d'un Prédicateur, dont le grand but doit être d'édifier, & par conséquent d'être entendu. Un Discours est clair lors qu'il est composé de mots dont tout le monde entend la signification, & lors qu'il n'y a aucun embarras dans les phrases, c. a. d. lorsque les mots sont joints ensemble d'une manière naturelle, & de façon,

çon, que l'on puisse saisir aisément la pensée du Prédicateur. Il faut donc que les termes dont il se sert soit employés dans leur signification ordinaire, dans le sens qui est connu de tous les auditeurs. Il y a des mots qui ont un double sens: celui que le vulgaire leur donne communément, & celui qui n'est connu que des Savans. Un Prédicateur qui prend les mots dans leur acception scientifique, prêche obscurément, puis qu'il ne peut être compris que par le plus petit nombre de ceux qui l'écoutent. Il est encore manifeste, que pour être clair il faut n'employer que des termes qui soient généralement connus. Chaque Langue a trois sortes de mots & de façons de parler. Les uns sont entendus de tout le monde; les autres ne sont connus que des gens lettrés; les troisièmes sont des mots surannés qui ne sont plus en usage, & que le peuple n'entend point. Un Prédicateur qui se propose d'instruire & d'édifier tous ses Auditeurs, doit s'abstenir non seulement des expressions qui ont vieilli, mais aussi

aussi de toutes celles qui ne sont connues que des Savans. Les gens non lettrés, qui forment presque toujours la plus nombreuse partie des Auditoires, s'impatientent lors qu'ils entendent des mots dont ils ne comprennent point le sens, & ils perdent toute attention parce qu'ils voient qu'on ne parle pas pour eux. D'où il s'ensuit que le style des Philosophes & des Savans, ne convient point à la Chaire. Depuis qu'on a commencé à écrire sur la Philosophie & sur les autres Sciences dans les Langues vulgaires, ces Langues se sont enrichies de quantité de termes & de façons de parler qui n'étoient pas connus à nos ancêtres, & qu'aujourd'hui encore le Peuple n'entend point. Les Prédicateurs doivent bien se garder de ces expressions scientifiques, & être persuadés que s'ils parlent de *raison suffisante*, de *problème*, de *paralogismes*, de *notions exactes*, *claires*, *distinctes*, *obscurcs* &c, ils seront inintelligibles pour les trois quarts de leurs Auditeurs. Le langage des Orateurs profanes & des Poètes n'est

n'est pas moins étranger à la Chaire. Les fleurs, les comparaisons recherchées, les images ingénieuses, les expressions figurées, sont destinées à amuser, à plaire à l'esprit & non pas à instruire. Tout cela n'est point à la portée du commun des Chrétiens & ne sauroit les édifier. Ce brillant les éblouit, leurs oreilles sont flattées de ce style poétique, ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, & le cœur reste froid & vuide. Ce n'est pas que M. DE MOSHEIM condamne tous les ornemens, ses propres Sermons sont la preuve du contraire: il savoit qu'il faut plaire pour se faire écouter & pour instruire, & il donne dans la suite de son Ouvrage d'excellens préceptes à cet égard; mais il veut que les ornemens ne nuisent jamais à la clarté: l'essentiel est d'être intelligible & d'édifier, tout ce qui sent trop l'art, tout ce qui est obscur, recherché & maniéré, tout ce qui annonce dans le Prédicateur des prétentions & le desir des applaudissemens, tout cela est indigne d'un Ministre de Evangile.

Mr.

Mr. MOSHEIM recommande aux Prédicateurs l'usage des comparaisons. Elles sont souvent nécessaires pour éclaircir les sujets qu'on traite, & pour rendre sensibles aux Auditeurs des vérités abstraites, qu'ils ne feroient pas si l'imagination ne venoit à leur secours. De là vient que J. C., les Prophètes, & les Apôtres se sont si souvent servis de paraboles & de comparaisons familières. Mais il faut en user sobrement, d'une manière judicieuse, & ne pas imiter ces Prédicateurs du dernier siècle, qui au lieu de les employer seulement pour se rendre plus intelligibles, faisoient du Sermon entier une comparaison continuelle : ils appelloient cela prêcher *par rapports*, ou *allégoriquement*. S'ils avoient, par exemple, à prêcher sur le renoncement à soi-même, ils trouvoient un rapport marqué entre ce devoir & ce qui est dit d'Abraham Gen. XXI: v. 8. *qu'il se fera son fils*, & *qu'il donna un grand festin au jour qu'Isaac fut sevré*. Cette histoire servoit d'abord d'exorde, on l'expliquoit en peu de mots,

mots, & puis la liant au sujet même, on confidéroit dans une première Partie l'Isaac spirituel, & dans la seconde la manière dont il doit être sevré du lait naturel du péché. Mr. DE MOSHEIM allègue quelques autres exemples de ce mauvais goût, & puis il prescrit les règles suivantes sur l'usage des comparaisons.

I. *Elles doivent être empruntées de choses qui soient connues des Auditeurs & qui leur soient familières.* C'est ainsi qu'en usoient Notre Seigneur & ses Apôtres. Les Juifs cultivoient les champs & les vignes: J. C. en tire la plupart de ses comparaisons. St. Paul parlant aux Grecs, parmi lesquels les Jeux de course, de lutte &c. étoient fort en usage, y fait souvent allusion, en un mot les Ecrivains Sacrés empruntent constamment leurs comparaisons des choses connues, des champs, des athlètes, des métairies, des vignobles, des noces &c. C'est un grand défaut d'emprunter ses comparaisons de sujets inconnus à la plupart des Auditeurs. C'est ainsi, par
ex.

ex. que nos ancêtres parcouroient le Pérou & la Jamaïque pour y chercher des comparaisons, & souvent ils avoient recours à la Chymie pour donner une idée des changemens que l'Esprit de Dieu produit dans l'ame de l'homme. Quand on veut faire des comparaisons, il faut donc qu'elles soient tirees de sujets familiers aux Auditeurs, de leurs professions, de leur genre de vie, de leurs occupation journalières &c. Bien entendu que

II. Ces comparaisons soient nobles & qu'on les emprunte de choses auxquelles les hommes attachent quelque prix & quelque dignité. Des comparaisons basses révoltent les gens de goût, & donnent au Peuple de petites idées des vérités qu'on lui propose. Il juge ordinairement de la dignité des choses par celle du sujet auquel on les compare.

III. Il faut choisir des comparaisons qui ne réveillent pas dans les Auditeurs des idées étrangères & frivoles. Des comparaisons pourroient être justes à quelques égards, & propres à éclaircir les sujets

qu'on traite, mais avoir en même temps un côté risible, ou des circonstances qui exciteroient des pensées si non indécentes, au moins peu convenables & toutes différentes de celles qu'on voudroit faire naître. Il est manifeste qu'il faut s'abstenir de ces sortes de comparaisons, pour ne pas distraire les Auditeurs, & leur faire perdre de vue le sujet principal.

IV. Enfin, *il ne faut jamais chercher à éclaircir par des similitudes les mystères de la Religion.* Ces mystères sont trop relevés pour être représentés par des comparaisons : elles ne pourroient donner que de fausses notions, ou qu'exciter dans notre ame des images grossières & imparfaites qui nuiroient à la vérité. Pour sentir toute la justesse de cette règle, il ne faut que se rappeler les diverses comparaisons dont on s'est si malheureusement servi pour éclaircir le mystère de la Trinité.





ARTICLE DIXIEME.

DOMINICI DIODATI J. C. Neapolitani, de Christo Græce loquente
*Exercitatio, qua ostenditur Græcam sive
Hellenisticam Linguam cum Judæis
omnibus, tum ipsi adto Christo Domi-
no & Apostolis nativam ac vernacu-
lam fuisse, Neapoli 1767.*

C'est-à-dire.

DISSERTATION dans laquelle on
prouve que la Langue Grecque ou
Hellénistique, étoit la Langue ma-
ternelle des Juifs, & par consé-
quent celle que parloient Jésus-
Christ & ses Apôtres, par Mr.
DIODATI, Jurisconsulte Napoli-
tain, Naples 1767. Vol. in 8^e.
d'environ 215. pages.

Cet Ouvrage est divisé en trois parties.
Dans la première l'Auteur expli-
que comment la Langue Grecque s'est in-

roduite dans la Judée depuis le temps des Macchabées; dans la seconde il expose les raisons qui lui persuadent que J. C., les Apôtres, & en général tous les Juifs ont parlé cette Langue; dans la troisième enfin il examine & réfute les raisons de ceux qui pensent différemment: il finit par résoudre, à l'aide de son système, quelques questions célèbres de Philologie. Nous allons donner la substance de tous ces Articles.

I. M. DIODATI établit d'abord quelques principes ou propositions en forme d'axiomes, sur lesquels il puisse fonder ensuite ses raisonnemens. Son premier principe c'est que les Peuples conquis adoptent & prennent les Langues de leurs conquérans: l'Histoire en fournit la preuve, les Phocéens introduisirent la Langue Grecque à Marseille, Alexandre la rendit commune dans toute l'Asie, les Romains firent recevoir leur Langue dans tous les pays dont ils se rendirent les maîtres, les anciens Gaulois portèrent la leur dans la Galatie, &c.

Un

Un second principe, c'est que les Egyptiens du temps de Ptolomée Lagus parloient le Grec : 30000 Joniens & Cariens avoient déjà porté cette Langue en Egypte sous le règne de Psammetichus, mais elle y devint très commune après qu'Alexandre y eut envoyé des Colonies & fondé la Ville d'Alexandrie, & Ptolomée Lagus proscrivit l'ancienne; aussi tous les Auteurs Egyptiens ont-ils depuis écrit en Grec, toutes leurs medailles ont-elles porté des inscriptions Grecques, aussi bien que leur monumens. Kircher & après lui le P. Simon, ont à la verité prétendu qu'on parloit aussi le Copte en Egypte de même que le Grec, mais cette Langue n'est autre chose qu'un mélange de Grec & d'Arabe, & ne s'est formée que vers le septième siècle, lors que les Arabes envahirent l'Egypte & confondirent leur Langue avec celle du pays.

Troisième principe, les Syriens depuis Seleucus Nicator ont parlé le Grec. Alexandre & Laomédon avoient déjà envoyé & conduit en Syre plusieurs Colonies

Grecques. Seleucus y ayant ensuite établi le siège de son Empire, fit tous ses efforts pour y introduire ou plutôt pour y affermir la Langue & les usages des Grecs ; il y bâtit un grand nombre de Villes Grecques & y établit des Macédoniens & d'autres Grecs. Dès lors on compta les années & les mois à la manière des Grecs, & l'Ere Grecque ou des Séleucides y fut instituée, les Médailles y furent frappées en Grec, & les Auteurs écrivirent dans la même Langue. St. Ephrem, il est vrai, a écrit en Syriaque, mais il étoit né à Edesse au delà de l'Euphrate, & l'on ne parle ici que de la Syrie qui étoit située en deçà de ce fleuve. Quant aux Médailles d'Antiochus IV. de Demetrius II. & d'autres qui portent des caractères Phéniciens, outre qu'on a tout sujet de les croire supposées, quand elles ne le seroient pas il s'agit ici de la Syrie & non de la Phénicie. On peut encore alléguer en preuve des deux dernières propositions, que la Syrie, & l'Egypte avec leurs habitans sont très souvent désignés dans les Livres des
Mac-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 151

Macchabées par les noms de **Royaumes Grecs & hommes Grecs**, 1. *Maccb.* 8: 17. 18. 2. *Maccb.* 4: 13. 15. &c.

Ces principes posés, l'Auteur y rapporte les différentes causes qui introduisirent la Langue Grecque dans la Judée. Alexandre le Grand étant venu à Jerusalem l'an 332. avant J. C. plusieurs Juifs s'enrôlerent sous ses étendarts, le suivirent dans ses expéditions, & revenus chez eux au bout de huit ans, y apportèrent la Langue Grecque qu'ils avoient apprise. Vers le même temps, le même Prince chassa de leur Capitale les Samaritains révoltés & la peupla de Macédoniens. L'an 320. avant J. C. Ptolomée Soter Roi d'Egypte étant venu dans la Judée dont il s'étoit emparé, en emmena 100000. Juifs en captivité dans son Royaume, où ils furent obligés d'apprendre & de parler le Grec; environ cinquante ans après Ptolomée Philadelphie, fils & successeur de Soter, permit à 70000. des descendans de ces Juifs de se retirer dans leur Patrie. Sé-

leucus Nicator avoit peuplé en grande partie de Juifs les Villes qu'il avoit fait bâtir en Syrie; une multitude d'autres s'y réfugièrent ensuite pour se soustraire aux fureurs de la guerre dont la Judée étoit le théâtre; Antiochus le grand en étant devenu le maître, obligea la plupart de ces Juifs d'aller repeupler leur patrie, où ils apportèrent la Langue & les mœurs des Grecs. Les Pontifes Jason & Onias contribuèrent ensuite de tout leur pouvoir à répandre chez eux les coutumes Grecques, pour flatter Antiochus Epiphane; & ce Prince lui même par ses violences ayant rendu la Ville de Jérusalem comme déserte, la fit habiter par des Grecs, voyez 2 *Macch.* 5: 14. & 1 *Macch* 1: 40.

En se conformant aux usages des Grecs, les Juifs adoptèrent aussi leur Philosophie: les Pharisiens admirèrent la fatalité des Stoïciens, & la Métempsychose de Pythagore; les Sadduceens suivoient Epicure; & les Esséniens adhéroient à Pythagore. Les Rois des Juifs favorisèrent aussi beaucoup & en différentes

rentes manières l'Hellénisme, comme on peut le voir dans Josèphe; enfin comme il est constant que les Juifs ont été dominés par les Grecs l'espace de 190. ans, peut-on croire que les premiers n'aient pas été obligés de substituer à leur Langue celle des derniers?

II. Mr. DIODATI passe dans sa seconde partie aux preuves directes de la thèse qu'il veut établir. Il est constant d'abord, que les Auteurs Juifs ont écrit dans la Langue qu'ils parloient ordinairement, parce qu'ils n'écrivoient que pour ceux de leur Nation, & qu'ils ne vouloient point avoir à faire avec les Etrangers qu'ils tenoient pour profanes; ainsi Moÿse & les autres anciens Auteurs Sacres ont écrit en Hébreu, dans le temps que le Peuple Juif parloit cette Langue; captifs à Babylone les Juifs furent obligés d'apprendre & de parler le Chaldéen, & voilà pourquoi Esdras, Daniel, Néhémie ont écrit en Chaldäque; la Loi même fut traduite en cette Langue comme le témoignent les Rabbins Azarias & Gedalias; or

depuis le temps des Macchabées, tous leurs Livres tant Canoniques qu'autres ont été écrits dans la Langue Grecque, & on traduifit dans cette même Langue ceux qui avoient été écrits en Hébreu ou en Chaldéen: qui ne conclurroit de là que le Grec étoit familier aux Juifs & leur Langue ordinaire? C'est en Grec qu'ont été écrits les Livres de la Sapien- ce, de l'Ecclesiastique traduit de l'Hébreu, les deux derniers des Macchabées, même le premier, comme le prouve notre Savant contre l'opinion commune que ce Livre étoit originairement en Hébreu ou en Chaldéen; enfin tous les autres Livres de l'ancien Testament furent alors traduits en Grec, & tous ceux du N. T. écrits dans la même Langue en faveur des Juifs; depuis un certain Philon qui floriffoit avant les Macchabées & qui compofa plusieurs Livres en Grec, il y eut un grand nombre d'autres Auteurs Juifs, Poètes, Historiens, Traducteurs qui tous ont écrit en Grec.

Joignez à cela que long-temps avant J. C. les Juifs, les Galiléens, les Samaritains

tains & autres Peuples voisins, donnoient à leurs médailles des inscriptions Grecques, & que leurs autres inscriptions étoient pareillement en Grec, comme l'Auteur le prouve par une longue induction. Le titre de la Croix de J. C. étoit en trois Langues, l'une des trois devoit être celle des Juifs qui étoient les plus intéressés à l'entendre : or on convient que les Juifs ne parloient alors ni Hébreu, ni Latin, ils parloient donc Grec ; il y a trois Langues, dit le Rabbin Jochanan, le Latin dont on se sert à la guerre, le Grec qui est pour le discours ordinaire, & l'Hébreu dont on fait usage dans les prières. Les Edits, Decrets, Actes des Romains qui concernoient la Judée, y étoient publiés en Latin & en Grec, comme on peut le voir dans Josèphe ; les Juifs que Pompée avoit amenés à Rome mettoient sur leurs tombeaux des épitaphes grecques dont on a trouvé un grand nombre.

Il faut remarquer de plus, que dès avant les Macchabées les noms propres des Juifs étoient des noms Grecs, Antipater, An-

Antigonus, Eupoleme &c. que si l'on avoit imposé à quelqu'un un nom Hébreu ou Chaldéen, dès qu'il étoit parvenu à l'âge de raison il prenoit le nom Grec correspondant, comme de Cephass, Pierre; de Tabitha, Dorcas; d'Onias, Menelaüs; ou bien il en prenoit un différent mais purement Grec. Dans un Evangile Apocryphe écrit vers le 2 Siècle, temps où l'on pouvoit savoir quelle Langue parloient les Juifs, on introduit Zachée enseignant à Jésus l'Alphabet Grec. On sait que la Version des 70. étoit en usage dans les Synagogues, & qu'on s'en servoit pareillement dans la citation des passages, à quoi les Ecrivains du N. T. se sont conformés; il faut voir dans l'Ouvrage même dont nous donnons l'analyse, les preuves de toutes ces assertions.

L'Historien Josèphe semble décider la question lorsqu'il dit (1), que Tite posa son camp dans un lieu que les Juifs appol-

(1) De B. J. L. 5. c. 2. §. 1.

pellent en leur langue *Ακανθών αὐλών* or ces deux mots sont Grecs & signifient la vallée des épines, & il ne faut pas dire que Josèphe a donné la traduction du nom Hébreu pour garder l'uniformité de style, car il témoigne ailleurs (2) que ce n'étoit point l'usage des Ecrivains Juifs de changer les noms propres: d'ailleurs le nom d'*Aulon*, étoit encore commun à divers autres lieux de la Païestine dont parlent Théophraste, Eusèbe, S. Jérôme &c. Ajoutez que les Villes, les Châteaux, bâtis en Judée depuis le temps des Macchabées reçurent des noms Grecs, & que les anciens noms Hébreux ou Chaldéens des autres lieux furent remplacés par des noms Grecs, Sichem fut appelée Neapolis; Betharan, Libias; Dan, Panéas; Samarie, Sébaste &c. Il faut en dire autant de toutes les autres choses nouvelles qui depuis la même époque furent établies, des fêtes, des édifices, des dignités, des monnoies, des mesures

&c.

(2) Antiq. L. I. c. 6. §. 1.

&c. Tout cela porta des noms Grecs, & quant aux choses anciennement établies, leurs noms Hebreux furent changés en noms Grecs tels que la Pentecôte, la Scénopégie, la Probatique, les Phylactères, le Pentateuque &c.

Pour prouver plus directement encore que J. C. a parlé Grec, notre Savant Auteur remarque que Jésus a pris le surnom de Christ, & non celui de Messie, qu'il a donné le nom d'Apôtres à ses Disciples Luc. VI: 13, & changé le nom de Céphas en celui de Pierre Marc. III. 16. qu'il a lu & cité l'Ecriture en Grec Luc. IV: 16 & suiv. Matth. IV: 4. 10. qu'il a employé un Proverbe Grec Matth. V: 18. & l'Alphabet Grec Apoc. XXI: 6 & XXII: 13. & I: 11. Quant aux Evangélistes & aux Apôtres, il est clair que le Grec étoit leur Langue maternelle, puisqu'ils ont écrit en cette Langue, & que des hommes de leur ordre, des pêcheurs grossiers ne s'adonnent pas à l'étude des Langues étrangères.

III. Après avoir établi son sentiment sur la Langue qu'ont parlé J. C. & ses Apô-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 159

Apôtres, l'Auteur réfute les sentimens de ceux qui leur ont fait parler d'autres Langues. Il n'a pas de peine à se débarrasser de Sperling & du P. Hardouin qui ont prétendu, le premier que J. C. parloit Hébreu & le second qu'il parloit Latin; mais il est obligé de s'arrêter davantage pour combattre l'opinion commune à presque tous les autres Savans, qui tiennent que J. C. a parlé Chaldéen ou Syriaque, & que cette Langue s'étoit conservée jusqu'à son temps parmi les Juifs depuis la Captivité de Babylone. Mais les mêmes raisons qu'ils allèguent en leur faveur se tournent contre eux: les Juifs, dit-on, asservis par les Chaldéens abandonnèrent la Langue Hébraïque, & adoptèrent la Chaldaïque, on doit donc dire de même, les Juifs asservis par les Grecs abandonnèrent la Langue Chaldaïque & adoptèrent la Grecque, d'autant plus que la première Servitude ne dura que 70. ans, pendant que la seconde en a duré plus de 190. Si la Judée resta déserte sous la première, elle fut peuplée de Grecs sous la seconde; si les Juifs étoient de-

devenus Chaldéens par contrainte, ils devinrent Grecs volontairement, voyez 1 Macch. I: 12 & suiv. & 2 Mach. IV.

15

Mais J. C. en disant sur la croix *Eli, Eli, Lamma Sabachbani* Matth. 27: 46. 47. ne parloit-il pas Chaldéen? Oui sans doute, aussi ne fut-il pas entendu, puis qu'on crut qu'il appelloit Elie; il ne fut pas entendu, dis-je, non des soldats Romains, qui ne connoissoient pas Elie, mais des Juifs qui le connoissoient. Il est dit Act XXI: 40. que S. Paul pour appaiser un tumulte des Juifs leur parla Hébreu, mais sans parler de la variété de leçon qui se trouve dans les Manuscrits, il paroît bien que cette Langue étoit étrange pour eux, puisque leur surprise causa leur silence Act. XXII. 2. On voit dans le même Livre plusieurs autres Discours adresses aux Juifs, mais il n'est dit nulle part qu'on leur parloit en Hébreu, excepté Act. XXVI: 14. où il est remarqué, comme une chose extraordinaire, que Saul entendit une voix du Ciel qui lui parloit en Langue Hébraïque,

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 161

que ; après tout l'Hébreu n'est ni le Chaldaïque, ni le Syriaque, & c'est celles-ci qu'on prétend que les Juifs parloient du temps du Sauveur. St. Paul parla Hébreu dans cette occasion, pour prouver qu'il étoit Juif & non pas Gentil comme on le croyoit, & pour persuader d'autant mieux les Docteurs de la Loi qui entendoient cette Langue & qui pouvoient contenir le peuple. On trouve à la vérité dans le N. T. divers termes Syriaques, Chaldaïques, Hébreux comme *Mammon*, *Corbana*, *Golgotha*, *Maranatha*, &c. Mais c'est que les Juifs parloient, non le pur Grec, mais le Grec Hellénistique, c'est-à-dire un Grec mêlé d'expressions, de tours, de façons de parler Hébraïques & Chaldaïques ; c'est ainsi qu'à Naples, où depuis plus de 10. siècles le Grec a cessé d'être en usage, plusieurs termes de cette Langue s'y sont cependant conservés ; combien d'expressions Latines n'ont pas conservé les François, les Italiens, les Espagnols ? Quand Josèphe appelle le

Tome XXXIV. Part. 1. L Grec

Grec un dialecte étranger pour lui (3), il veut parler du pur Grec, dans lequel il tâchoit d'écrire & qui différoit du dialecte Hellénistique: c'étoient deux dialectes d'une même Langue. S'il dit ailleurs (4) qu'il avoit étudié la Grammaire Grecque, il ne fit que ce que font tous ceux qui veulent apprendre à bien parler & à bien écrire en leur Langue, ils en étudient la Grammaire. S'il avoit écrit d'abord ses Livres de la Guerre des Juifs en Chaldéen, c'étoit en faveur des Juifs habitués au delà de l'Euphrate. Quant aux Livres Chaldaïques tels que les Paraphrases, la Gemare &c. il est prouvé qu'aucun d'eux n'a été écrit avant le 7^e. siècle, ce furent les derniers Rois des Perses & les Arabes, qui par leurs conquêtes donnèrent naissance au dialecte Rabbinique rempli de termes Grecs, Latins, Persans & Arabes, comme on le voit sur-tout dans la Gemare de Jerusalem.

Par

(3) *In proæmio Antiq.*

(4) *In fine Antiq.*

Par le système que notre Savant établit, on peut résoudre plusieurs questions sur lesquelles on a depuis long-temps disputé: ni l'Evangile de St. Matthieu, ni l'Épître aux Hébreux n'auront été écrits en Hébreu, ni l'Evangile de St. Marc en Latin, mais tous auront été écrits en Grec Hellénistique. L'Auteur termine son Ouvrage par des recherches sur la célèbre Version des 70. Après avoir réfuté au long le Roman d'Aristée, il expose sa pensée qui se réduit en substance à ceci; que cette Version n'est pas l'Ouvrage d'un seul Interprète, mais que presque chaque Livre a eu un Traducteur particulier; que ces Versions & leur collection n'ont point été faites avec apparat & sollemnité; qu'elles étoient cependant connues avant J. C. qui en a fait usage; qu'il s'étoit fait plusieurs Versions d'un même Livre, que le grand Sanhédrin fit ensuite un choix & un recueil des meilleures, & le scella de son approbation pour être d'un usage universel dans les Synagogues & les maisons;

qu'apparemment le nom de 70, a été donné à ce recueil à cause des 70. ou 72. membres qui composoient ce Sanhédrin, & que quelque Juif sous le nom d'Aristée, prit occasion de l'équivoque pour composer sa fable des 70. Interprétés.



ARTICLE ONZIEME.

HISTOIRE UNIVERSELLE DU
SEIZIEME SIÈCLE par Mr. LIN-
GUET &c. Tome II. & le XX^e.
de l'Histoire Universelle &c. grand
in 12 pp. 419.

Second Extrait.

CE Volume est divisé en deux Livres, dont le premier contient, l'Histoire d'Angleterre & d'Ecosse, & le second celle des Pays-Bas, & des Provinces-Unies. Sans nous arrêter à suivre la chaîne des faits, nous continuerons à dé-

détacher quelques morceaux de cet intéressant Ouvrage. L'état des Isles Britanniques à la fin du 15^e Siècle, l'avènement de la Maison de Tudor au Trône, le caractère & les exactions de Henri VII, font la matière des premiers Chapitres. Sous le Règne de ce Prince avare, que la flatterie a surnommé le *Salomon de l'Angleterre*, quiconque passoit pour être riche étoit mis en prison. On y laissoit languir ces malheureux: — On leur fixoit une rançon, comme à des prisonniers de guerre, & pour en accélérer le paiement, à la faim, à la soif, à l'horreur des fers, par lesquels on les tourmentoit, on joignoit encore la crainte de la mort. — Cette rigueur horrible contre des sujets sans reproche, devenoit une indulgence prévenante pour les coupables. Les portes de ces prisons qui se fermoient sur les premiers, s'ouvroient sans peine pour les seconds, à l'approche de l'or; & la même main qui plongeoit sans remords l'innocence dans les cachots, s'empressoit à en arracher le

crime qui payoit chèrement ses détestables secours. Ce n'étoit pas tout. — D'une part on inquiétoit tous les possesseurs de terres, avec des actes faux qui leur en ôtoient la propriété. L'on ne permettoit pas de les vérifier ni de les contester, sous prétexte qu'étant produits par le Roi, on leur devoit une foi entière & aveugle, genre de tyrannie bien affreux, & dont l'équivalent se trouve pourtant dans d'autres Etats. D'un autre côté, le Roi se portoit pour protecteur, pour défenseur des mineurs, des biens desquels la loi lui confioit la garde. Mais à la majorité, ils se trouvoient ou absorbés par des avances excessives & supposées, ou chargés de taxes qui en emportoient le fonds: de manière ou d'autre on en éludoit la restitution, & ces infortunés ne trouvoient point de tribunaux qui voulussent écouter leurs plaintes contre le domaine. Ce qu'il y avoit de plus atroce dans toutes ces atrocités, c'est qu'elles se commettoient avec l'appui des loix. — C'est un caractère de tyrannie parti-

ticulier à l'Angleterre. — Les despotes du Tibre étoient des brigands qui versôient le sang ou confondoient les propriétés, en vertu du pouvoir militaire; mais ceux de la Tamise paroissoient des législateurs toujours avoués par la Nation, même dans leurs plus grands excès; & le despotisme, qui a les loix pour armes, est cent fois plus impitoyable, plus destructeur & plus affreux, que celui qui n'est fondé que sur l'épée". On a eu occasion plus d'une fois de ramener la même observation en parlant du règne d'Henri VIII, & on l'applique entr'autres au pillage légal que fit ce Prince des biens du Clergé. Il existoit de son temps une loi connue sous le nom de *præmunire*, qui défendoit à tout Légat du saint Siège de se permettre aucune des fonctions de sa place sans une permission expresse du Roi. Cette loi fameuse emportoit la peine de confiscation de tous les biens des contrevenans. „ Volfei devenu Légat dans le temps de sa plus haute faveur, avoit négligé cette formalité, & personne ne s'étoit sou-

venu qu'elle fût nécessaire. — Mais , après son désastre , on se rappella cette contravention. Ce fut un des griefs que l'on produisit pour perdre l'infortuné Légat , & pour le dépouiller. On fit valoir contre lui le texte de la loi , qui ne parut pas alors susceptible d'exception. Cette loi ne bornoit pas seulement la peine au Légat prévaricateur. Elle l'étendoit à tous ceux qui auroient eu recours à cette autorité illégitime. Depuis même la disgrâce de Vollei , tant que le Roi n'avoit point eu à se plaindre du Clergé , ou qu'il s'étoit cru nécessité à des égards , on n'avoit pas pensé à faire usage de cette disposition : mais quand il fut déterminé à humilier ce Corps , elle devint une ordonnance rigoureuse , de l'observation de laquelle parut dépendre le salut de l'Etat. Cependant , la réclamer étoit demander la ruine du Clergé. Pendant vingt ans que la puissance & la légalité du Cardinal avoient duré , il n'y avoit pas un membre qui n'eût été forcé de recourir à lui. Le Corps même avoit eu besoin plusieurs fois

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 169

fois de son intervention. Le texte de la loi emportoit la confiscation de tous ses biens. Le Parlement paroïssoit disposé à la prononcer — Il fallut en venir à des compositions avec le Prince, qui menaçoit d'exécuter le jugement. Tous les diocèses rachetèrent leur biens par de grosses sommes. Ils traitèrent avec les Ministres, comme on le fait en temps de guerre pour les contributions ”.

La destruction du Monachisme fournit à Henri une nouvelle source de richesses , cependant il ne s'en trouva pas moins accablé de dettes. „ Il n'eut d'autre ressource pour se libérer , que de faire banqueroute à ses sujets; & ce fut encore le Parlement qu'il chargea de légitimer cette infame opération. Un Bill solennel déclara le Roi quitte de tous les engagemens qu'il avoit pu contracter pour argent prêté ”. Nous rassemblerons ici quelques autres statuts émanés des deux Chambres sous ce Règne despotique. En 1539. elles déclarèrent criminels de lèze Majesté , les

Prêtres qui garderoient leurs femmes; & simplement déchus de leurs bénéfices ceux qui ne renverroient pas leurs Maîtresses. C'étoit punir cruellement le régularité, & montrer pour la débauche une indulgence bien scandaleuse. Ce reglement fut publié en conséquence d'une Loi de Henri qui contenoit six Articles, „ désignés dès-lors sous le nom de statuts de sang, & qui méritent bien mieux ce titre effrayant que les ordonnances du cruel Dragon. Le célibat des Prêtres étoit un des six objets qu'il fut ordonné de croire, sous peine d'être pendu ou brûlé. Peu de temps après le mariage du Roi avec *Anne de Boulen*, on défendit „ sous peine de mort de dire, d'écrire, ou même, s'il en faut croire les Historiens, d'*imaginer* rien d'injurieux contre le Roi & la Reine Anne". Un nouveau statut ordonna qu'on eût à obéir désormais à une simple déclaration du Roi ou du Conseil de Régence pendant une minorité, avec autant de soumission qu'à une loi émanée du Parlement". C'étoit de la part de cette

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 171

te Compagnie une inconféquence fort étrange, c'étoit se *caster soi-même*, suivant l'expression de l'Auteur. Mais rien n'est plus ordinaire que de trouver des ames viles sous un Roi despote. Une lâcheté bien surprenante encore, fut celle du Père d'Anne de Boulen qui „ ne rougit pas d'avoir la complaisance infame de s'asseoir au rang des Juges qui la condamnoient”. L'Archevêque *Cranmer*, s'il en faut croire l'Auteur, doit être compté au nombre de ces Courtisans méprisables. „ Il joignoit *dit-il*, comme presque tous ceux qui réussissent dans les Cours, l'audace à la bassesse. Il exerçoit avec une fermeté intrépide des emplois qu'il n'avoit obtenus qu'à force de ramper &c”. *Cranmer* sans doute ne fut pas exempt de foiblesse, mais il sçut les réparer ; quelquefois il parut timide & crut devoir temporiser sous un Monarque aussi absolu, mais dans plusieurs occasions délicates il sçut lui opposer un courage apostolique. S'il se laissa entraîner à signer une abjuration, la gloire de son
Mar-

Martyre en effaca la honte. Quand on réfléchit sur la conduite & sur la mort de cet Archevêque; on ne peut attribuer qu'à une persuasion intime, qu'au zèle de la vérité, son attachement à la doctrine de Luther; il s'en faut bien cependant qu'on lui suppose ici des motifs aussi louables. „ Parmi les protecteurs zélés de cette opinion, on comptoit, *dit Mr. L.*, la Reine (*Anne de Boulen*), l'Archevêque Primat, un Favori du Roi nommé *Thomas Cromwel*, — Aucun de ces trois personnages, en travaillant à introduire la Réforme, n'agissoit sans doute par conviction; ils étoient dirigés par l'amour de la vengeance, par l'envie de se rendre nécessaires & d'éterniser leur crédit &c. „ Pour ce qui regarde les motifs de Cromwel, observons que l'Auteur lui en attribue de plus légitimes en parlant des causes de sa disgrâce. „ Il fut, comme Volsei son maître, la victime de l'inconstance & des caprices d'un Prince qu'il avoit bien servi. Mais la disgrâce de Volsei vint d'une foiblesse honteuse, &
celle

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 173

celle de Cromwel d'un courage louable. L'un avoit manqué par complaisance pour Rome, à une Maîtresse qu'il avoit d'abord lui-même protégée: l'autre sans rien examiner que son devoir & *l'intérêt de sa foi*, soutenoit vivement le parti d'une Reine légitime (1) qu'il avoit placée sur le Trône". Henri qui l'en faisoit descendre étoit bien indigne de le remplir. „ Prince trop peu connu & trop peu détesté. La haine de l'Eglise Anglicane pour la Communion Romaine & la prévention même de celle-ci, ont été bien utiles à sa mémoire. L'une auroit rougi de trop décrier son auteur; l'autre, trop frappée des maux qu'il a faits au Saint Siège, ne s'est point assez occupée de ceux qu'il a faits aux hommes. On l'a peint comme un Roi ennemi de Rome, tandis qu'il falloit le représenter comme un ennemi du genre humain *Frédéric, Gustave*, auteurs comme lui d'une Re-
li-

(1) C'étoit *Anne de Clèves*.

ligion nouvelle, l'un en Dannemarc, l'autre en Suède, n'en ont pas moins été des Monarques sages, respectés, dignes de l'amour de leurs sujets, & des éloges de la postérité. Ils ont eu le malheur de préférer l'erreur à la vérité, mais cette méprise funeste ne les a pas empêchés d'être des hommes estimables, & de montrer le plus grand mérite dans toutes les autres parties du gouvernement: En appauvrissant le Clerge, ils n'ont pas fait couler le sang de ses membres ou de ses protecteurs. Indifférens sur le fond des querelles, ils n'envisagèrent dans leurs demarches que le bien de l'E at. Leur réforme, conduite & nécessitée par la politique, n'a produit qu'une métamorphose douce & presque insensible, dans les Pays même où elle s'opéroit. Au lieu que Henri, Théologien par goût, & persécuteur d'inclination, n'eut jamais d'autres guides que ses passions & sa vengeance. Son plan de réforme, il parut l'avoir reçu des furies: c'étoit bien moins au Pape qu'à l'humanité toute entière qu'il avoit

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 175

avoit déclaré la guerre ; il s'abreuva de sang toute sa vie ; il s'en reput avec délices. De toutes les fonctions d'un Roi, la seule dont il parut jaloux, fut celle d'occuper des bourreaux. Son plus grand bonheur est de n'avoir pas eu un *Tacite* pour Historien. Si, pour l'instruction des siècles à venir, la Providence avoit permis que son portrait eût été tracé par une pareille main, les Tibères & les Nérons ne paroîtroient plus que des hommes ordinaires. Ils seroient presque justifiés par l'exemple d'un Prince, qui, sans raison, sans intérêt, sans besoin, a versé plus de sang qu'eux, a plus méprisé les loix, a développé un despotisme plus tranquille, une cruauté plus réfléchie ; enfin, d'un monstre dont le nom seul devoit exciter l'horreur, & qui à la honte de l'Histoire, n'a encore été justement apprécié par aucun Ecrivain ". Observons ici qu'on n'aura plus lieu à l'avenir de rappeler la même réflexion. Henri VIII. a enfin trouvé son *Tacite*.

Edouard

Edouard succéda à son Père, & fut gouverné successivement par les Ducs de Sommerfet & de Northumberland, qui tous deux abusèrent de leur pouvoir. Le premier mêla quelquefois l'insulte à la sévérité. „ Le Maire de Boodmin, Ville révoltée, s'étoit vu forcé malgré lui de servir d'organe aux rebelles: il s'étoit chargé d'expliquer leurs demandes à la Cour, dans l'espérance de concilier les affaires, & de parvenir à une médiation heureuse entre les sujets gémissans & le Gouvernement outragé. Dès que l'Armée Royale avoit paru, il s'étoit hâté d'ouvrir les portes; il en avoit reçu les Chefs, & leur avoit donné à dîner avec somptuosité. Le Prevôt de cette Armée le pria, avant que de se mettre à table, de donner ordre qu'on dressât une potence pour une exécution qui devoit, *dit-il*, se faire le soir. Après le repas il demande à la voir. On s'empresse de la lui montrer. Il parut douter si elle étoit assez solide. Aussi-tôt le Maire se répandit en assurances sur les soins avec lesquels

quels

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 177

quels elle avoit été construite. *Je vais bientôt le savoir*, répondit le Prévôt, & sur le champ il y fit attacher le malheureux Maire, qui expira en sa présence dans ce honteux supplice. Un Auteur Anglois, en rapportant ce trait, se contente de dire qu'il étoit *un peu incivil*. Il parut à toute la Nation un exemple affreux de dérision & d'inhumanité. La haine en redoubla contre le Protecteur qu'on en accusoit avec raison".

Le Duc de Somerset fut favorable au Protestantisme, & „ il acheva de l'affermir par des exemples de rigueur, que l'emportement des Catholiques rendoit nécessaires. Ils prêchoient d'une manière séditieuse. — Ils demandoient des conférences publiques, pour apprécier leur doctrine & celle de leurs adversaires. On les leur accordoit, mais n'ayant pas l'autorité pour eux, ils paroissent toujours y avoir du désavantage, & ils déclamoient ensuite avec fureur contre les vainqueurs: ils les accusoient de mauvaise foi. Pour les réduire au silence, on donnoit au public

Tome XXXIV. Part. I. M les

les actes des ces Conférences, & ils reprochoient aux Luthériens de ne les publier que falsifiés : ressource ordinaire des partis malheureux, qui croient justifier leur foiblesse, en jettant des soupçons sur la bonne foi de leurs ennemis". Edouard mourut, & si quelque chose dut faire regretter son Règne, c'est le parallèle de ce jeune Monarque avec l'impitoyable *Marie* qui lui succéda. „Sombre, despotique, cruelle comme son Père, elle n'avoit pas moins d'emportement dans le caractère, & d'inflexibilité dans l'esprit. Elle n'attendit pas seulement qu'elle fut affermie, pour manifester ses desseins sur l'état de la Religion : à la vérité son Conseil tremblant dans les premier momens d'aigrir les Protestans, inquiets & allarmés de la rapidité des succès de cette Reine Catholique, l'avoit portée à déclarer qu'elle ne forceroit pas les consciences; mais sa conduite démentoit cette déclaration trompeuse". Personne n'ignore que le Règne de *Marie* devint aussi funeste à l'humanité qu'à la Réformation; nous ne rapporterons

rons aucun détail sur ses cruautés, leur atrocité même les a rendues trop fameuses. Cependant *Sanderus*, Ecrivain connu, qui a fait l'Histoire du Schisme d'Angleterre, se contente de dire, en parlant des persécutions qu'elle fit essuyer „ *que Marie par un zèle bien digne d'une Puissance Chrétienne, renouvela les anciennes loix pour la punition des Hérétiques ; & cette juste sévérité*, ajoute-t-il froidement, *coûta la vie à Craumer & à quelques centaines de faux prophètes.* Parmi ces prétendus faux prophètes on comprenoit apparemment les femmes & les enfans. Au moindre soupçon d'hérésie, on n'épargnoit ni les uns ni les autres. — L'empportement étoit si horrible, & la rage si violente, que *Philippe* lui-même se crut obligé d'y mettre un frein. Voyant à son arrivée l'Angleterre consternée & couverte de la cendre de ses habitans, il fit prêcher devant lui des Sermons où l'on désavouoit hautement la rigueur excessive des Evêques inquisiteurs: il leur arracha même quelquefois leur proie. C'est

une des plus étonnantes singularités de ce temps, que l'ardeur des Anglois à venger une Religion si long-temps outragée par eux, aît choqué un Prince tel que Philippe, & qu'ils aient donné en ce genre dans des excès capables de faire rougir le plus ardent protecteur qu'aît eu l'Inquisition. Cette compassion, ou feinte ou sincère, n'adoucit pas les cruautés qui l'excitoient : les bourreaux n'en eurent pas moins d'emploi sous le reste du Règne de Marie. — Mais enfin cette férocité qui avoit dévoré tant de victimes, retomba sur elle même. Elle devint insupportable à son mari, si digne d'ailleurs de sympathiser avec elle. Il l'abandonna sous prétexte du besoin que ses Etats avoient de sa présence. Cette désertion désespérante acheva de l'accabler. Cette femme jalouse & impérieuse, ne put soutenir l'idée de se voir ainsi méprisée. Son tempérament déjà altéré se déranger tout-à-fait. Dès infirmités habituelles devinrent une maladie incurable. Elle mourut après une langueur de plusieurs mois

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 181

mois, justement détestée, n'ayant fait que du mal pendant son Règne, qui heureusement ne fut pas aussi long qu'il devoit l'être suivant le cours de la nature".

L'Auteur l'observe avec raison qu'il est aussi rare de rencontrer sur le Trône une longue suite de Tyrans, que d'y découvrir une succession non interrompue de bons Rois. „ La Providence, *dit-il*, mêle le bien avec le mal, dans la politique comme dans la nature. Elle souffre que des Titus soient remplacés par des Domitiens; mais elle dispose aussi les événemens de manière, que la Couronne souillée par les vices honteux des Nérons, soit purifiée par les vertus des Trajans. C'est ce qui étoit arrivé à Rome au premier siècle de notre Ere. C'est ce que l'on a vu en France lorsque *Henri IV.* y fit oublier les travers & les excès de *Henri III.*, de *Charles IX.*, & de leurs Prédécesseurs. L'Angleterre eut le même bonheur; mais comme c'étoit une Femme qui étoit venue aggraver la Tyrannie de

Henri VIII, & déshonorer son sexe par une barbarie dont les imaginations les plus effrénées auroient eu peine à se faire une idée, ce fut une Femme aussi qui fut choisie pour réparer tant de maux, & rendre à l'Angleterre sa tranquillité, sa gloire, perdues depuis si long-temps".

Dans un autre endroit de cet Ouvrage, l'Auteur en parlant d'*Elisabeth*, rend justice à ses talens, loue ses vertus, & cherche à pallier les vices qu'on lui reproche. Peut-être trouvera-t-on qu'il a montré trop d'enthousiasme dans l'éloge de cette Princesse; & trop peu d'indignation dans le récit de la mort de sa Rivale, l'infortunée *Marie Stuart*. Mais personne ne contestera à Mr. L. la vérité du portrait de *Philippe II*. On y reconnoît ces touches sûres, ces couleurs vives & fortes qui caractérisent son pinceau. *Philippe* „ étoit sombre, fier, dissimulé, timide, vindicatif, impitoyable, jaloux, débauché. Il avoit de l'ambition & de la politique; mais cette ambition, cette politique ne ressembloient en

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 183

en rien à celle des autres hommes. Il pensoit beaucoup moins à conquérir des Etats qu'à les troubler. Jour pour lui, c'étoit inquiéter ses voisins. Pareil à ces animaux malfaisans, qui dédaignent une proie facile, & ne déchirent avec délices que des êtres vivans, il se seroit trouvé avili par une administration paisible. Il n'auroit pas cru regner, s'il n'auroit signalé son pouvoir par des usurpations, & soutenu ses excès capricieux par la terreur des supplices, ou par les ravages de la guerre. — A tant de qualités funestes, il en joignoit une plus dangereuse, plus abominable que toutes les autres, l'hypocrisie: vice affreux, qui s'allie avec tous les vices, & qui est incompatible avec toutes les vertus; vice qui fait à la Religion le plus grand des outrages, en la rendant complice en quelque sorte des plus noirs attentats; vice contre lequel il n'y a ni préservatif ni défense, & qui familiarisant les cœurs où il règne avec l'abus des choses les plus sacrées, ne leur laisse pas même la ressource tardive du remords, qui

prévient quelquefois les crimes, ou du moins les expie". Philippe combattoit avec des assassinats, & tout le Monde connoît ce Manifeste horrible où il promettoit 25 mille écus d'or, la noblesse, & l'impunité de tous les crimes, à quiconque seroit *assez généreux de cœur* pour assassiner le Prince d'Orange. „ Cette pièce réunissoit le dernier excès de l'imprudence à celui de l'atrocité. Elle apprenoit à mettre à prix la vie des Princes, & celle même de l'auteur de cet exemple infame. La tête des Rois étoit donc désormais à la discrétion de quiconque pourroit en payer vingt-cinq mille écus d'or. Qui auroit osé blâmer le Prince d'Orange de se défendre avec les mêmes armes, & de proscrire à son tour un misérable souillé de crimes, qui ne profitoit de son élévation que pour ériger le meurtre en vertu, & mettre un prix juridique à des assassinats? Le Prince dédaigna ces représailles déshonorantes. Il se vengea d'une manière bien plus sûre & bien plus glorieuse. Philippe l'avoit pros crit: il se borna à
faire

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 185

faire connoître Philippe. Dans une Apologie adressée aux Etats Généraux & répandue dans le public, il se justifia de tous les reproches intentés contre lui, & prouva l'équité de la démarche de la République contre son Tyran. Il fit le tableau du gouvernement de Philippe. Il mit au jour les horreurs de sa vie publique & privée. Il le déféra hautement à l'Univers comme incestueux, parricide, empoisonneur. Il découvrit toutes les abominations renfermées jusques-là dans le secret du cabinet & du lit de ce Tyran voluptueux & impitoyable. Il démontra que les excès seuls de la Cour d'Espagne & de ses agens, avoient rendu la révolution nécessaire. Enfin il jeta un jour si odieux, tant sur l'administration politique du Roi que sur sa conduite personnelle, que ce malheureux, déchiré par ses remords & accablé de confusion, fut réduit à garder le silence ”.

Ce n'est pas seulement à la tyrannie de Philippe, que l'Auteur attribue l'heureuse Révolution qui rendit la liberté

aux Provinces Unies, il lui assigne une autre cause dans l'impression que firent sur les esprits, les Livres de Luther & de ses partisans. „ De tous les effets qu'a produits sa doctrine, de toutes les suites qu'ont eus ses efforts contre l'orgueil de Rome, la création de la Hollande est la plus étonnante & la plus admirable. C'est cependant de tous les événemens de ce Siècle, celui auquel il passe dans l'opinion publique pour avoir le moins contribué ”.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 187



ARTICLE DOUZIEME.

LONDRES. *Transivi ut viderem sapientiam, errorefque & stultitiam. Eccefiust. A Laufanne (Paris).*
1770. grand in 12. trois Volumes
dont le I^{er}. est de pp. 408. le II^d.
de 356. le III^e. de 456.

CET Ouvrage est du à Mr. GROSLEY, Auteur des *Nouveaux Mémoires ou Observations sur l'Italie, & sur les Italiens &c.* dont nous rendîmes compte dans le temps qu'ils parurent (1). C'est à peu près vers cette époque, c'est à dire en 1765 que Mr. G. fit un voyage à Londres qui lui a fourni matière au nouvel Ecrit que nous nous empressons de faire connoître. On y trouve en général de l'esprit, de l'érudition, des tours originaux, des citations heu-

(1) *V. Bibl. des Sc. Tome XXIV. pag. 388.*
& la II^e. Partie du Tom. suivant pag. 105.

heureuses, des applications ingénieuses de passages Latins, Italiens &c. & surtout une connoissance approfondie de l'Histoire, de la Jurisprudence, & des anciens usages. On y applaudit à des descriptions bien faites, & à beaucoup d'observations judicieuses; mais on regrette d'y rencontrer, avec des anecdotes piquantes, plusieurs contes qui n'ont ni le mérite de la vraisemblance ni l'intérêt de la nouveauté. Ce qui diminue encore le prix de cette dernière production, c'est le défaut d'exactitude dans certains détails; les Anglois s'en plaignent, quoiqu'ils aient lieu à plusieurs égards de se louer de l'impartialité de l'Auteur, qui se plaît souvent à opposer la sagesse de leurs institutions, à divers abus qui règnent en France. Mais ils disent avec raison, qu'un séjour de deux mois dans un pays dont il ignore la Langue, n'a pu le mettre en état de s'instruire à fond sur tous les sujets qu'il traite. Ils ajoutent que Mr. GROSLEY a plus souvent deviné qu'observé, &

ils

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 189

ils l'accusent d'avoir mis les conjectures à la place des recherches. Nous nous attacherons moins dans ce premier Extrait à relever les méprises dans lesquelles il a pu tomber, qu'à tracer le plan de son Ouvrage & à rapporter quelques uns des traits intéressans qui y sont répandus.

La relation du passage de Mr. G. en Angleterre, sa route de Douvres à Londres, & la description des principaux quartiers de cette Capitale, occupent le commencement du premier Volume. Les spectacles & les promenades de Londres, le prix & la qualité des denrées qu'on y consomme, les combats qui s'y font, les Filles qu'on y tolère, les Pauvres qu'on y entretient, font la matière d'une suite d'observations. Après avoir parcouru rapidement divers autres objets de Police, le Voyageur dépeint le caractère du Peuple de Londres. Il faut bien distinguer, dit-il, dans ce Peuple, les croche-teurs, les matelots, les porteurs de chaise, & tous les journaliers répandus
dans

dans les rues, non seulement des honnêtes-gens dont plusieurs vont à pied uniquement par goût, mais même de la dernière classe des marchands tenant boutique. La politesse, les attentions, les prévenances de ceux ci, peuvent indemniser & consoler de l'insolence de la canaille. Mr. G. a fait diverses épreuves de l'honnêteté des uns, & de la grossièreté de l'autre. Il raconte à l'occasion de celle-ci, que Mr. *de la Condamine* dans un Voyage qu'il fit à Londres, avoit, dans toutes ses sorties, un cortège nombreux qu'attiroient un grand cornet de fer-blanc qu'il avoit toujours à l'oreille, une carte de Londres dépliée qu'il portoit à la main, & ses pauses fréquentes à tous les objets qui pouvoient mériter son attention. Dans ses premières sorties, souvent environné par la foule qui l'empêchoit d'avancer, il crioit à son interprète : *Que me veulent donc tous ces gens ?* & l'interprète appliquant la bouche au cornet, lui crioit à son tour : *Ils se moquent de vous.* Ils s'accoutumèrent enfin à le voir
&

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 101

& cessèrent de s'attrouper autour de lui”.

L'antipathie pour la Nation Française est comme on fait un trait essentiel du caractère du Peuple Anglois : l'Auteur examine la nature de cette antipathie & en indique les causes & les effets. Il décrit ensuite la vie des habitants de Londres, qui le conduit à faire mention du commerce de l'Angleterre. Ici en parlant des Colonies, Mr. G. met en parallèle la politique Angloise, avec les principes & les motifs qui ont réglé à cet égard, la conduite des Grecs & celle des Romains. En les pesant, dit-il, & en les suivant dans leurs effets, l'Angleterre y trouvera les règles qu'elle doit suivre, pour tirer de ses Colonies le parti le plus avantageux, le plus sûr, & le plus à l'abri des révolutions. Dans *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*, Ouvrage publié en 1703. par l'Abbé Dubos, on lit sur le sort des Colonies Angloises une prédiction, qu'eu égard à sa singularité l'Auteur rapporte ici en entier. „ Lors, dit l'Abbé Dubos, que „ tout le Continent de l'Amérique Sep-
„ ten-

„ tentrionale appartiendra à l'Angleterre,
 „ lors qu'aux dépens de sa propre popu-
 „ lation , elle sera parvenue à le peu-
 „ pler , comment en usera - t - elle avec
 „ ce nouvel Etat ? En permettra-t-elle
 „ le commerce aux Etrangers ? Laissera-
 „ t-elle ses Américains , libres des im-
 „ pôts qu'elle paie , se gouverner suivant
 „ les loix qu'ils se donneront , au mé-
 „ pris des actes du Parlement de West-
 „ minster ? Leur permettra-t-elle les
 „ manufactures & le commerce avec
 „ l'étranger ? En prenant ce parti , elle
 „ tirera peu d'avantages de ses Colo-
 „ nies , ils seront tous pour l'étranger ,
 „ & l'on ne s'apercevra chez elle de
 „ sa nouvelle conquête , que par la
 „ dépopulation & la solitude qu'elle y
 „ laissera . Pour tirer de cette conquê-
 „ te des avantages qui puissent indem-
 „ niser de ce qu'elle coûtera , il y fau-
 „ droit faire observer l'acte de naviga-
 „ tion , y empêcher la culture de la
 „ vigne & des oliviers , & l'établisse-
 „ ment de toute manufacture ; en un
 „ mot , il faudroit la gouverner sur le
 „ plan

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 193

„ plan & sur les principes qu'a laissés
„ Philippe II. pour le gouvernement de
„ l'Amérique Espagnole. Mais vou-
„ loir imposer un joug aussi pesant à
„ un pays si florissant , éloigné de 2000.
„ lieues de ses Maîtres, & peuplé de tē-
„ tes Angloises , ce seroit le mettre
„ dans la nécessité de le secouer : le
„ pouvoir ne lui manqueroit pas , il en
„ auroit bientôt la volonté , & pour
„ l'exécuter les nouveaux Améri-
„ cains se réuniroient pour un temps
„ avec les anciens”. — L'Abbé Du-
bos finit en ne donnant que dix ans de
durée au règne de l'Angleterre sur sa
conquête. Tout promettoit, au con-
traire, poursuit Mr. GROSLEY, la stabi-
lité aux établissemens des François en
Amérique , si les liaisons secrètes de
Catherine de Médicis avec l'Espagne, lui
eussent permis de seconder le projet de
l'Amiral de Coligni , qui dès l'année
1557. en avoit commencé l'exécution.
*Il avoit résolu d'aller faire une peuplade dans
l'Amérique , d'y planter la Religion Réfor-
mée , d'y ouvrir un asyle & d'y mettre à*
Tome XXXIV. Part. I. N l'abri

l'abri des persécutions qui s'allumoient en France, plusieurs familles désolées, D'Aubigné Hist. Univ. L. I, c. 16. La Mer qui sépare les deux Mondes, bannissant l'animosité inévitable entre deux partis qui vivent sous le même ciel, eût épargné à la France les horreurs des guerres civiles. L'attachement naturel aux François pour leur patrie, eût retenu les nouveaux colons dans la dépendance de la France: le desir d'y briller, desir qui tient également à leur nature, eût peu-à-peu rendu à la France & à la Religion dominante, les chefs des maisons les plus opulentes. La France devenoit l'entrepôt nécessaire des manufactures Françoises du nouveau Monde; & ces manufactures que la révocation de l'Edit de Nantes a portées chez l'étranger, eussent toujours appartenu à la France. Tout facilitoit l'entière réussite de ce projet: 1°. La Hollande n'existoit pas encore. — 2°. Les Anglois n'avoient alors aucune vue d'établissement en Amérique: les expéditions de leurs armateurs se bornoient

à

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 195

à molester les Espagnols & à s'enrichir à leurs dépens. Qui fait même si les établissemens François, augmentés & fortifiés au point où les auroient mis des transmigrations continues, n'eussent pas embrassé de proche en proche tout le Continent de l'Amérique? La haine nationale, aiguillonnée par la diversité de Religion, offroit aux Réfugiés François, dans les Espagnols, des ennemis naturels, dont les bras étoient sans proportion avec l'étendue de leurs possessions:

*Nimium vobis Trojana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.*

Si le projet de l'Amiral ne produisît point ce que l'on en pouvoit attendre, peut-être en faut-il chercher la raison dans le principe établi par Mr. de Sully, que les caboches Françaises ne sont point faites pour les possessions lointaines: ainsi s'exprimoit ce Ministre dans une Lettre du 26 Février 1608, au Président Jean-

nin (1). Ce principe a trouvé sa démonstration dans une foule d'expéditions postérieures, très ressemblantes à cette première expédition. *Durand de Villegagnon*, Gentilhomme Champenois, qui en étoit le chef, y porta le fanatisme qui étoit la folie du jour, avec l'ambition & la cupidité, qui sont les folies de tous les temps: folies dont le choc ruina les vues de l'Amiral sur le nouveau Monde (2). De même le seul fanatisme avoit déterminé le premier établissement des Colonies Angloises. La plus brillante de ces Colonies est l'ouvrage de la Secte la moins conformiste. Le patriotisme Anglois les défendra-t-il contre l'ambition & contre la cupidité? L'avenir nous apprendra (suivant le calcul de l'Abbé du Bos, cet

(1) *Négociations du Président Jeannin*, Tom. 2.

(2) V. la Relation de cette expédition par le Ministre de Lery, *l'Hist. Ecclés. par de Bèze*, & les *Ecrits publiés par Villegagnon pour sa défense*.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 197

cet avenir n'est pas très éloigné) si les têtes Angloises iont plus faites que les saboches Françoises, pour les possessions lointaines.

De ces réflexions sur les Colonies, l'Auteur passe à quelques remarques sur l'exportation. „ C'est moins l'abondance des récoltes, *dit-il*, que le peu de consommation de bled que font les Anglois, qui les met en état d'en beaucoup exporter. En effet six ou sept onces de pain suffisent à la nourriture quotidienne de chaque Anglois, même dans le peuple. Ils ne vivent proprement que de viande, & ils ont dans la bière une boisson substantielle & très nourrissante.

L'Auteur remarque que l'établissement des Cotteries tient au caractère Anglois qui garantit leur perpétuité. A propos des fantés qui s'y boivent, il rapporte ce qu'on pense en Angleterre sur l'origine de cet usage, que les montagnards d'Ecosse ont conservé dans toute sa pureté primitive. „ Ces gens encore à demi sauvages & divisés de toute éternité pour les querelles des Princes,

& par les inimitiés que ces querelles perpétuent dans les familles, se trouvent quelquefois réunis par des fêtes & des repas. Dans ces repas, boire à la santé de quelqu'un, c'est le prier de veiller à votre sûreté, tandis que vous boirez. En conséquence de cette prière tacite, celui à qui la santé est portée répond : *Je vous cautionne*, tire son poignard, le pique sur la table, & tient l'œil au guêt jusqu'à ce que le verre soit vuide & remis à sa place. La dureté des mœurs qu'annonce cet usage, est sans doute le comble de la barbarie : *Tollite barbarum morem*, s'écrioit Horace sur un usage qui n'avoit rien de cette barbarie. Cependant il a eu lieu en France, à en juger par l'ancienne formule : *Je vous pleige*, usitée par nos ancêtres, pour répondre aux santés : cette formule étoit, *in terminis*, celle des Montagnards d'Ecosse, peut-être même la cérémonie du poignard l'accompagnoit-elle, dans les guerres, par exemple, des Bourguignons & des Armagnacs, & sous d'autres époques malheureuses où les François

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 199

çois en étoient entr'eux, aux termes où en sont encore les montagnards d'Ecosse".

Le Voyageur continue à caractériser la Nation Angloise, & par le choix de ses amusemens & par la manière dont elle s'y livre : il décrit les plaisirs de Fax-hall & de Renelag, & n'oublie point les combats de coqs & les courses de chevaux. Mais il observe que malgré tous les efforts involontaires ou prémédités des Anglois pour dissiper la mélancolie qui les domine,

Post equitem sedet atra cura;

& qu'elle produit chez eux mille effets tant particuliers que généraux, qu'il examine par la suite. Avant que d'entrer dans cet examen, il recherche les différentes causes de cette triste affection. „ Les brouillards dont Londres & les trois Royaumes, dont elle est la métropole, sont perpétuellement environnés, l'humidité constante, la variété dans la température qu'y entretient l'air de la mer, — agissent nécessairement sur le

tempérament des habitans". D'ailleurs les alimens dont ils se nourrissent, la disette du vin qu'ils souffrent, & la qualité de celui qu'ils boivent, joints à la fumée de charbon de terre qui remplit l'atmosphère de Londres, ne contribuent pas moins à y entretenir la mélancolie. Les causes morales, poursuit Mr. G., résultantes en partie des causes physiques, aggravent & perpétuent ce que celles-ci ont commencé; & suivant lui, „ l'éducation, la Religion, les Spectacles, les Ouvrages les plus répandus, semblent n'avoir pour but que d'entretenir le ton lugubre de la nation. L'éducation qui doit avoir pour objet de diriger le caractère, de l'adoucir, de le dresser, a à peine quelque prise sur le caractère Anglois — & la vie presque monacale de chaque Collège, paroît plus propre à roidir qu'à plier des caractères hauts, durs & entiers". Aussi la présence de la plus auguste compagnie en impose peu à la jeunesse. „ S'il en est quelque part de cette espèce, c'étoit assurément celle que réunissoit la grande
Salle

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 201

Salle de Westminster, au jugement du Lord *Byron*. A la tête du plain-pied qui réunissoit la Chambre des Pairs, présidée par le Chancelier, faisant les fonctions de grand Stewart, étoit élevé un Trône qui, quoique le Roi ne le remplît pas, représentoit la Majesté Royale présente au jugement. Les enfans des premières maisons d'Angleterre, vêtus des petits frocs qu'ils ont dans leurs pensions, & qui les confondent avec les enfans de la Bourgeoisie & du peuple, remplissoient les gradins du Trône, très attentifs à tout ce qui se passoit dans le cours de l'instruction: ils revenoient à eux-mêmes dans les intermèdes qu'ouvroient les débats entre les Pairs sur diverses parties de l'instruction; & alors ils faisoient des culbutes sur les degrés mêmes du Trône, se gourmoient, mangeoient les pommes dont leurs poches étoient remplies & s'en jettoient les restes au visage. J'en vis même quelques uns jeter de ces restes dans l'énorme perruque dont étoit affublé le grand Srewart, d'autant plus avanta-

geusement placé, que son siège tournoit le dos au Trône: il se retourna deux ou trois fois d'un air qui marquoit assez qu'il prenoit la chose en bonne part. En un mot je n'ai jamais vu jeunesse moins représentante, ni moins pénétrée de sa dignité ”.

Les Spectacles servent à exalter la mélancolie nationale, & ce qui manque aux Tragédies du côté des règles, est abondamment compensé par le choix des situations les plus attendrissantes & les plus capables de déchirer l'ame”. Mr. G. nous apprend qu'il n'a pu résister à l'impression générale, ni retenir ses larmes; cependant il dit que „ le Théâtre Anglois a quelques usages bien capables de faire diversion, pour un François qui n'y est pas encore accoutumé — Les Actrices qui dans les premiers rôles, traînent des queues carrément terminées comme un tapis, dont l'ampleur est en proportion de l'importance de leur personnage, ont pour suite un petit polisson du coin de la rue, qui les suit comme l'ombre suit le corps.

Ce

Ce caudataire, chauffé & coëffé comme le hazard l'a permis, & affublé d'un habit de livrée, fait pour sa taille à deux ou trois pouces près, en plus ou en moins, a imperturbablement l'œil sur la queue de sa Princesse, la rajuste au moindre dérangement, & on le voit courant après, à toutes jambes, dans les grands mouvemens qui emportent quelquefois la Princesse d'un côté du Théâtre à l'autre : tout cela se passe de sa part avec le sérieux & le flegme Anglois. Dans cette scène entre ce Roi & cette Reine, à qui on avoit refusé la grace de mourir ensemble (*Scène qui cependant a fait frémir l'Auteur*), quel attendrissement peut tenir contre l'attention imperturbable du petit caudataire, à réparer les irrégularités continues que jettent dans la queue de la Reine tous les mouvemens qu'elle se donne dans les bras du Roi”.

La mélancolie Angloise, selon notre Observateur, s'étend à tous les Ordres de l'Etat, „ Je fais, dit-il, que dans les Villés de tout pays, en proportion de leur
gran-

grandeur, l'intérêt, la vanité, le désœuvrement, la satiété, le choc continu de mille petites passions, interdisent aux habitans cette gaieté franche & naïve que l'on trouve dans les campagnes, sous un gouvernement doux & modéré.

— Mais en Angleterre, le paysan bien vêtu, bien logé, aisé & heureux, a cet air sérieux, affligé, mélancolique, qu'ont ailleurs de malheureux campagnards poursuivis & harcelés par mille gens, qui ont titre & serment pour les défendre & les protéger. De cette disposition mélancolique résultent plusieurs effets, dont la combinaison fait le fond du caractère Anglois". L'Auteur observe qu'il en est de très heureux, & qui vérifient ce que dit *Plutarque* d'après *Aristote*: *Qu'il n'y a que les natures grandes qui soient sujettes à la mélancolie*. Nous réservons pour le Trimestre prochain, l'examen de ces effets, & l'analyse du reste de l'Ouvrage.





ARTICLE TREIZIEME.

DE ZEDEN-LEER IN 'T HOOG-
DUITSCH OPGESTELD DOOR
JOH. FRED. STAPFER, *Bedie-
naar des Heilig Evangeliums in de
Gereformeerde Gemeente te Diesbach,
in't Canton Bern, in 't Nederduitsch
vertaald door Joh. Will. van Haar;
zesde Deel &c.*

c'est-à-dire.

LA MORALE, Traduite de l'Alle-
mand en Hollandois &c. TOME
VI. à la Haye, chez Pierre van Cleef
& Compagnie 1770. Vol. in 8°. de
pp. 530.

DANS ce Sixième & dernier Vo-
lume de son Ouvrage, Mr.
STAPFER traite des devoirs envers le
prochain. Il observe d'abord que nous
pouvons considérer le prochain, simple-
ment entant qu'homme, participant de
la

la même nature que nous, ou bien sous différentes relations que nous soutenons avec lui. Au premier égard, nos devoirs sont généraux & les mêmes envers tous les hommes; au second, ils sont déterminés par la nature de nos relations avec eux. En conséquence de cette distinction, le savant Auteur consacre le premier & de beaucoup le plus long Chapitre de ce Volume (c'est le XVI^e. de tout l'Ouvrage), à l'exposition des devoirs communs à tous & envers tous. Il met à leur tête, l'amour du prochain ou la charité, comme le principe & la source d'où tous ces devoirs dérivent nécessairement. On retrouve ici la même méthode, la même exactitude, les mêmes détails que nous avons fait observer dans le Volume précédent (1); ainsi, par rapport à la charité, Mr. STAPFER examine son objet, son étendue, sa nature, ses différentes branches, les qualités qu'elle doit avoir & les raisons qui en démontrent la nécessité.

(1) *Bibl. des Sc.* Tom. XXI. Part. 1. p. 8.

te. C'est la matière des 24 premiers paragraphes de ce Chapitre ; dans les suivans, il traite des différens devoirs qu'il déduit de ce premier, & qu'on ne sauroit en effet bien remplir si l'on néglige celui-ci. Nous ne pouvons entrer dans le détail ; cela aussi n'est pas nécessaire. Un exemple suffira pour donner une idée de la manière de notre savant Moraliste : nous le tirons de l'article où il traite de la *Sociabilité* (2), disposition que peut-être assez de gens ne regardent pas comme un devoir.

Tout annonce à l'homme, qui s'étudie avec la plus légère attention, qui réfléchit tant soit peu sur sa nature, sur ses besoins, sur ses facultés, qu'il est fait pour la société. Son intérêt l'y appelle, un penchant plus fort encore que l'intérêt l'y pousse. Mais en y entrant il contracte des obligations & des devoirs, & c'est la disposition à les remplir que Mr. STAPPER désigne ici sous le nom de *Sociabilité*. Une société, dit-il,
est

(2) *Gezelschaplykheid of gezelligheid.*

est l'union de plusieurs personnes pour l'avancement de leur bien réciproque, & la Sociabilité, la disposition à remplir avec autant d'exactitude qu'on le peut, les devoirs de la Société dont on est membre. A cette définition, il fait succéder quelques règles générales qui doivent nous diriger dans la pratique de cette vertu; ce sont en quelque sorte autant d'axiomes, desquels l'Auteur déduit les actes & les devoirs particuliers de la Sociabilité. En voici quelques unes. Toute société a une fin principale, qui ne peut être que le bonheur commun de toute la société, & celui de chacun de ses membres en particulier. Cette fin suppose nécessairement l'emploi de certains moyens qui, une fois fixés & déterminés par la société, deviennent autant de règles & de loix pour chacun de ses membres. Il faut donc que tous les connoissent, les approuvent & soient disposés à s'y conformer. De ces règles & de ces loix, il résulte pour tous les membres de la société des droits & des obligations réciproques, auxquelles il n'est libre à aucun de se soustraire.

Cela

Cela posé, Mr. STAFFER, examine
 1^o. ce que la sociabilité interdit, 2^o ce
 qu'elle exige. Il range sous la première
 classe une réserve excessive & une re-
 traite absolue ; l'intérêt particulier au-
 quel on sacrifie le bien commun ; l'es-
 prit de contradiction, de partialité, d'in-
 dépendance, qui porte nécessairement le
 trouble & les désordre dans la société ;
 l'amour de la nouveauté ; l'esprit de
 domination dans les supérieurs, dans
 les inférieurs, celui de désobéissance ;
 la perfidie & la trahison ; l'usurpation des
 droits & des privilèges de quelqu'un des
 membres de la société ; & enfin le dé-
 faut de charité. Il comprend ce qu'elle
 exige, sous cette seule maxime gé-
 nérale, *pratiquez exactement tout ce qui*
peut conduire au grand & principal but
que la société se propose. Il observe ensuite,
 que la nature nous a mis dans une so-
 ciété commune avec tous les hommes,
 & qu'à cet égard la sociabilité nous obli-
 ge envers eux à tous les devoirs géné-
 raux, qui sont l'objet & la matière de ce
 Chapitre. Quant aux sociétés fondées

sur des relations moins générales, comme celles de Patrie, de Religion & de Famille, elle ont leurs constitutions & leurs loix particulières, desquelles dérivent aussi des devoirs & des obligations réciproques, dont notre Auteur s'occupe dans les trois Chapitres suivans. Mais dans chacune d'elles la sociabilité suppose un devoir capital, qui est le fondement de tous les autres. C'est dans la société civile *l'amour de la Patrie*; dans la société religieuse, *la piété*; dans la société domestique, *l'amour naturel & bien réglé des membres de la famille les uns envers les autres*. Après avoir expliqué tout cela avec quelque détail, on expose les raisons qui font de la sociabilité un devoir pour tous les hommes. Elles sont à peu près les mêmes que celles qui ont présidé à la formation des sociétés. Mr. STAFFER en allègue trois, savoir, les divers & nombreux besoins auxquels l'homme est assujetti; l'institution de Dieu lui-même; & le consentement général de tous les membres des différentes sociétés.

Le

Le Chapitre XVII. est destiné à l'exposition des devoirs auxquels nous sommes tenus, entant que membres d'un Etat ou d'une société civile. Le XVIII. traite de nos devoirs, entant que membres de l'Eglise ; & le XIX. de ceux des membres d'une famille ou de la société domestique.

Pour ne rien laisser à desirer, Mr. STAPPER, après avoir exposé les fondemens, les principes de la Morale & les devoirs divers qu'elle nous prescrit, termine son Ouvrage par deux Chapitres, dans l'un desquels il indique les moyens généraux dont l'usage est nécessaire dans la pratique de la morale, & dans l'autre les motifs qui doivent nous y animer & nous soutenir. Nous avons regret que le peu d'espace qui nous reste, ne nous permette pas de nous y arrêter. Ils sont instructifs, & non moins utiles tant par les avis & les directions qu'ils contiennent, que par la manière dont l'Auteur les présente. On trouve dans le premier, sur la connoissance & le fréquent examen de soi-même, sur la lecture de l'Ecriture Ste. & des Livres

de dévotion, d'excellentes choses, qui ne sont pas neuves à la vérité, mais sur lesquelles on ne peut jamais trop revenir. L'article où Mr. STAPPER parle de la conversation avec les vrais Chrétiens, paroît à plus d'un égard bien digne d'attention. Comme le commerce des vicieux est très dangereux, y dit-il, celui des vrais Chrétiens ne peut qu'être de la plus grande utilité. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les vrais Chrétiens ne sont, ni ceux qui sous prétexte d'une plus grande perfection, se séparent de la communion de l'Eglise & du Culte public, qui, aveuglés par l'orgueil d'une fausse dévotion s'estiment uniquement eux mêmes, & condamnent sans charité ceux qui ne pensent pas comme eux; ni ceux qui content de parler avec emphase de la piété, de se parer au dehors des apparences de la Religion, de vanter leurs sentimens, & leur vertu se livrent en secret, sans scrupule, aux passions de l'avarice, de la haine, de l'orgueil, de la colère, ou de la volupté. Mais j'appelle
vrais

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 213

vrais Chrétiens, ceux dont la piété est réelle & sincère, qui fidèles aux loix de la Religion & de la vertu, les suivent dans toute leur conduite; qui ne se font pas grace sur leurs défauts & ne condamnent pas légèrement les autres; qui font de la charité & de la justice la base & la règle de leur conduite envers le prochain; ceux enfin qui ne font pas consister leur Religion dans les écarts d'une imagination échauffée, dans le zèle aveugle du fanatisme ou de la superstition, mais *dans la tempérance, la justice, & la piété.*





NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Cours de Pbyfique Expérimentale & Mathématique*, par PIERRE VAN MUSSENBRÖCK, traduit par Mr. Sigaud de la Fond, *Démonstrateur de Pbyfique Expérimentale, Maître de Mathématiques, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Electorale de Bavière &c.* chez Debanfy le jeune 1769. in 4°. trois Vol. dont le 1^r. est de 472 pp. sans les Préfaces & le Discours sur la meilleure manière de faire les Expériences, qui en ont 46; le 2^d. de 510; & le 3^e de 503. Nous rendîmes compte de cet excellent Ouvrage de Mr. VAN MUSSCHENBROEK, lors qu'il parut en Latin l'année 1762 (1). L'habile & modeste Auteur, ne lui avoit donné que le titre d'*Introduction à la Philosophie Naturelle*

(1) *Bibliothèque des Sciences* Tom. XVIII. Part. II. Art. III.

relle, mais Mr. Sigaud de la Fond a cru pouvoir le faire paroître sous un titre plus pompeux & dans la vérité, plus exact, car c'est en effet un Cours de Physique Expérimentale & Mathématique. Ajoutons d'après feu Mr. Lulofs, qui a été l'Editeur de l'Original, que personne, avant Mr. VAN MUSSCHENBROEK, n'avoit donné un corps de Physique plus complet que celui-ci. Les théorèmes les plus utiles au genre humain, suivis des démonstrations les plus claires; les observations & les expériences modernes les plus intéressantes, y sont si bien développées, que l'Auteur n'a pas seulement surpassé les autres Ecrivains en ce genre, mais que par un travail immense, & un effort admirable de génie, il s'est surpassé lui-même. La Traduction est digne de l'Ouvrage. M. de la Fond a très bien rendu le sens de l'Auteur, & il ne s'est écarté de la lettre que pour éviter des constructions qui n'auroient pu convenir au génie de la Langue Françoisse. Il a ajouté des notes en plusieurs endroits, soit pour définir des termes d'Histoire Naturelle, de Médecine & de Mathématiques, qui se trouvent dans le corps de l'Ouvrage; soit pour confirmer par des observations particulières cel-

les qui sont rapportées par l'Auteur. Le Discours sur la manière de faire les Expériences, est de Mr. Deslandes, mais le fonds s'en trouve dans une Harangue que Mr. VAN MUSSCHENBROEK prononça à Utrecht en 1730.

Voyage fait par ordre du Roi en 1768, pour éprouver les Montres marines inventées par Mr. le Roi, par Mr. CASSINI, Fils. Avec le Memoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en Mer, qui a remporté le prix double au jugement de l'Académie Royale des Sciences. Contenant la description de la Montre à longitudes, présentée à sa Majesté le 5 Août 1766. par Mr. LE ROI l'ainé, Horloger du Roi, chez C. A. Fombert, 1770. in 40. pp 144. sans le Mémoire qui en a 60, avec figures. Lorsque nous rendîmes compte il y a quelque temps (2) du Voyage que Mr. le Marquis de Courtanvaux fit en 1767. pour la vérification des Montres marines de Mr. LE ROI, nous dîmes que les Montres avoient été envoyées par ordre de la Cour dans l'Amérique Septentrionale; & en Afr que pour y subir une épreuve plus lon-

(2) *Biblioth. des Sc. Tom. XXXI. Part. II. Art. III. & Tom. XXXII. Part. I. Art. I.*

longue encore. C'est de ce second Voyage dont Mr. CASSINI publie à présent la Relation. Cet habile Astronome avoit été chargé de constater par les observations les plus exactes la marche des montres, & de s'embarquer pour cet effet, avec Mr. LE ROI, sur une Frégate de 28. canons, qui devoit aller d'abord relâcher à l'Isle Saint Pierre proche de Terre-Neuve, de là passer à la côte d'Afrique, & revenir en France, après avoir touché les côtes d'Espagne & de Portugal. Ce Voyage a été très heureux dans toutes ses circonstances, l'erreur des deux Montres a été peu considérable, & leur marche a paru en général assez régulière pour que le prix que l'Académie des Sciences avoit proposé ait été adjugé à Mr. LE ROI. Mr. CASSINI a divisé son Ouvrage en trois Parties. Dans la 1^e. il donne la relation abrégée de la route, & des principaux événemens relatifs à l'épreuve qui en est le sujet; il fait quelques remarques sur l'Isle de Saint-Pierre, sur la pêche de la morue, sur la Ville de Salé &c. La 2^e. Partie comprend toutes les observations astronomiques, & toutes les opérations relatives à l'épreuve des Montres marines. La 3^e. Partie renferme des re,

marques sur l'usage de ces Montres, sur leur application à la détermination de la longitude & sur les moyens d'en rendre la pratique facile & générale. Vient enfin le *Mémoire* de Mr. L. R. ROY, dont il est fait mention dans le titre. On fait qu'outre les Voyages de Mr. *Courtauvoux* & *Cassini*, il y en a un troisième entrepris dans la même vue, Mr. *Pingré* étant allé en Amérique pour faire l'examen des Montres marines de Mr. *Beriboud*. Indépendamment des Voyages que les Anglois ont faits pour la détermination des longitudes, voilà donc trois Voyages qui, par l'ordre de la Cour de France, ont été entrepris & exécutés à grands frais depuis six ans pour le même objet, & qui prouvent l'attention & l'estime accordées aux Sciences dans un siècle du luminaire & sous des Gouvernemens éclairés.

Tragédies d'Eschyle. Docuit magnumque loqui, nitique cothurno, HON. *Art. Poet.* chez Saillant & Nyon. 1770. in 8o pp 543. sans la Préface & la vie d'Eschyle, qui en ont 31. Les extraits que le P. *Brumoy* a donnés des Tragédies d'Eschyle, sont si détaillés & si bien faits, qu'à toute rigueur on auroit pu se passer d'une Traduction entière de ces Pièces. Mais celle que nous annon-

nonçons est de Mr. LE FRANC DE POM-
 PIGNAN; elle est élégante & fidèle, ainsi
 que le dit un bon juge, M. Capperonnier:
 nous croyons donc, comme lui, qu'elle se-
 ra recherchée avec empressement, c'est-à-di-
 re qu'on en fera l'acquisition & qu'on la pla-
 cera dans les Bibliothèques; mais à dire le
 vrai, nous craignons fort qu'elle ne soit
 beaucoup plus louée que lue. Quoique
 depuis quelques années on se soit assez fa-
 miliarisé avec les Spectacles atroces, nous
 doutons que bien des gens puissent soute-
 nir la vue de Prométhée cloué sur le som-
 met du Caucase, avec des détails de barba-
 rie & d'inhumanité qui font horreur; de
 Clytemnestre assassinant son Epoux; d'Oreste
 tenant à Clytemnestre des propos qui ré-
 voltent également la nature & l'humanité,
 & tuant ensuite sans pitié cette mère qui le
 supplie de la manière la plus touchante,
 mais en vain, de respecter le sein qui l'a-
 voit allaité; des horribles Euménides pour-
 suivant le malheureux Oreste ou *ronflant* à
 ses côtés &c. tout cela est heureusement
 trop fort encore pour les François & même
 pour les Anglois. Mt. DE POMPIGNAN
 ne disconvient pas que le fonds de quelques
 unes des sept Tragédies qui nous restent
 d'Eschyle

d'Eschyle, ne soit monstrueux & choquant, mais il assure qu'au moins elles ne sont pas défigurées par ce mélange de bassesses, de ridiculités, d'ordures même qui souillent quelques Tragédies de Shakespear; défauts qui ne peuvent être tolérés dans quelque temps, dans quelque pays, & dans quelque Religion que ce soit. Selon lui les taches du père de la Tragédie sont rachetées par les plus grandes beautés, & il y a des parties où, quoi qu'inventeur, il n'a point encore été surpassé. Son langage est toujours noble, & quand les sujets sont défectueux ou la construction vicieuse, on en est dédommagé par la peinture des mœurs, par la régularité des caractères, par la beauté des vers, & par un dialogue intéressant & plein de feu. Eschyle possédoit tous les talens qu'on peut désirer dans un Auteur Dramatique. Outre l'élevation du génie, la beauté des vers, un enthousiasme qui tient de la fureur; il avoit encore l'esprit fertile en inventions dans tout ce qui concerne la partie mécanique du spectacle, les décorations, les machines, les habits & les ballets — Nul Auteur n'a peint si pathétiquement les désastres & les malheurs. C'est de tous les Poètes le plus métaphorique & le plus figuré &c".

Ce qui plaît sur-tout à M. de Pompignan dans

dans les Pièces d'Eschyle, c'est qu'il n'y est point du tout question de l'amour non plus que dans les autres Tragédies Grecques, car des trente-trois qui nous restent, l'Hippolyte d'Euripide est, à proprement parler, la seule où l'amour agisse. S'il est nommé dans quelques autres, c'est un personnage muet *qui ne cause ni trouble ni émotion*. L'habile Traducteur déplore fort que, les Poëtes Dramatiques modernes n'aient pas suivi cet exemple. „ Je ne pense point sans étonnement, *dit-il*, au prodigieux avantage que les Payens ont à cet égard sur les Chrétiens. Chez les premiers, la Tragédie étoit austère; l'amour ne s'y montrait que rarement, & n'y parloit jamais un langage corrupteur. Chez nous autres, Peuples nourris des leçons pures du Christianisme, le Théâtre Tragique semble n'être fait que pour émouvoir la plus dangereuse des passions. Il n'y a point en cela d'exception à faire de Nation ni d'Auteur. François, Anglois, Espagnols, Italiens, habitans du Nord, Corneille, Racine, tous se réunissent pour consacrer à l'amour la Muse de la Tragédie. Il régné dans les Pièces les plus sévères, dans Polieucte même. Il se mêle aux affaires d'état, aux conspirations, aux intérêts les plus sacrés, aux événemens
les

les plus terribles. — La conjuration de Cinna sera échauffée par l'amour d'Emilie. Pauline sera fidèle à son époux, mais elle aimera Sévère. César menera de front le renversement de la République, & le concubinage de Cléopâtre. Le vieux Sertorius voudra séduire une jeune femme, éperduement amoureuse de son mari. Voilà les mœurs de la Tragédie chez le plus grave & le plus sublime de nos Poëtes. — Ce vice commun aux chef-d'œuvres de nos Sophocles, comme aux Drames de nos Pradons, n'est point diminué par l'élévation des pensées, ni par l'énergie des vers. Les Tragédies les plus théâtrales, les plus fortement écrites, ne portent pas moins cette empreinte de mollesse que leur commune le génie dominant du Théâtre, & qui se grave si aisément dans l'ame des spectateurs. Pour allumer dans les cœurs les passions qu'on met sur la scène, des discours éloquens, des traits hardis, une poésie mâle, & le feu de l'expression sont bien plus à redouter, que des lieux communs, qu'un dialogue trivial, & qu'une versification lâche & sans vigueur. Ainsi les mœurs de la Tragédie Françoisse opposées aux mœurs de la Tragédie Athénienne, ont un caractère

tère mou, qui se fait jour à travers le pathétique & la terreur dont nos meilleures Pièces sont remplies. — Nous donnons à Melpomène la ceinture de Venus. Sujets, incidens, épisodes, tout dans nos Pièces n'est qu'amour. La terreur & la pitié ne sont employées que pour le servir ou pour le venger. En un mot l'amour est le Dieu de nos Tragédies". Il y auroit bien des réflexions à faire sur tout cela. M. DE POMPIGNAN ne fait que répéter les déclamations que le P. Rapin, M. Dacier, & quelques autres Erudits ont faites contre l'amour qui règne sur le Théâtre François. Mais d'où vient donc toute cette mauvaise humeur contre une passion, qui, non seulement est la plus théatrale de toutes, parce que c'est celle qui intéresse le plus & qui produit le plus de bonnes & de mauvaises actions; mais qui est aussi très innocente en elle même, & qui, lorsque l'objet en est légitime, n'est point du tout condamnée par le Christianisme? Les Tragiques Grecs n'offroient pas le spectacle des excès de l'amour, mais les cœurs n'y gagnoient rien; ils présentoient celui des fureurs de l'ambition, de la haine, de la vengeance &c. Quand on dit que l'amour dégrade & avilit la Tragédie, cela n'est vrai que lors qu'il est

est froid, comme dans quelques Pièces Grecques, où il ne cause ni trouble ni émotion; mais lors qu'il se montre dans toute son énergie, c'est sans doute la plus théâtrale de toutes les passions, la plus terrible & la plus touchante par elle même. M. de Marmontel l'a très bien prouvé dans le second Tome de sa *Poétique Française*. On peut voir aussi comment il y répond à cette objection si souvent rebattue, que le Théâtre rend l'amour intéressant & par là même contagieux. „ Il est bon, dit-il, qu'il y ait des époux, & il est bon que ces époux s'aiment. — Cet amour chaste & légitime est un bien: il remplit les vues de la Nature, il suppose la bonté de cœur, la sensibilité, la tendresse. L'amour est donc intéressant dans sa cause & dans son principe. Il devient encore plus touchant si la vertu partage le culte qu'il rend aux graces & à la beauté; & lors que leur triomphe se change en deuil, que deux cœurs tendres, vertueux, fidèles sont défunis & déchirés, malheur à qui leur refuse des larmes. Mais, dit-on, cet amour si pur & si doux, devient souvent furieux & coupable. Oui sans doute, & c'est là ce qui le rend digne d'effroi dans ses effets, com-
me

me il est digne de pitié dans sa cause. S'il y a quelque passion en même temps plus séduisante & plus funeste que celle de l'amour, elle mérite la préférence; mais si l'amour est celle des passions qui réunit le plus de charmes & de dangers, je conclus par ces mots du Tasse, qui ne croyoit pas, non plus que Virgile, l'amour indigne des Héros: *Parendo mi cb'al Poema heroïco fussero convenienti la cose bellissime, ma bellissimo e l'amore* ”.

Revenons à Mr. DE POMPIGNAN. Il a joint à sa Traduction, non seulement un jugement sur chacune des Tragédies d'Eschyle, mais encore la vie de ce Poëte; une Préface très intéressante sur les mœurs de la Tragédie Grecque; des observations sur un endroit du cinquième Acte des *Euménides*; & des Eclaircissmens historiques & Géographiques sur les courses d'Jo, dont il est parlé dans la Tragédie de Prométhée; ce dernier morceau est plein d'érudition & de bonne critique.

Dictionnaire des richesses de la Langue Françoisse, & du Néologisme qui s'y est introduit; contenant les termes nouveaux & reçus, les nouvelles locutions, les tours figurés & brillans, les expressions de génie, les gra-

ces & les délicatesses dont la Langue a été ornée & enrichie depuis le commencement du XVIIIe. Siècle; le tout, par des exemples tirés des Ecrivains les plus estimés, & qui se sont distingués par l'élégance du style; chez Saugrain 1770. in 8o. pp. 496. Ce que Manuce fit autrefois pour la Langue Latine dans son Livre des *Elégances*, c'est ce que l'Auteur de ce Dictionnaire a voulu faire pour la Langue Française. Cette Langue a fait bien des acquisitions depuis un demi-siècle. Quantité d'expressions qui n'étoient pas en usage dans le dernier Siècle se sont introduites; des tours nouveaux, des expressions vives & pittoresques qui surprennent agréablement, une infinité de métaphores qui auroient paru autrefois trop hardies, sont aujourd'hui en usage, & ont véritablement enrichi la Langue Française. On trouvera toutes ces richesses dans ce Dictionnaire. On y verra un grand nombre d'expressions heureuses, „ parmi lesquelles plusieurs peuvent passer pour des expressions de génie, c. a. d. non des termes nouveaux dictés par la singularité, mais la réunion adroite de quelques termes connus pour rendre avec énergie une idée nouvelle. On en verra d'autres qui n'ont pas moins

moins le mérite de la nouveauté, relativement à la place où elles sont ingénieusement employées. On y trouvera des tours éloquens également neufs, & on sentira que notre Langue maniée par des mains habiles, possède assez de richesses pour tracer des tableaux aussi pompeux & aussi magnifiques, que ceux qu'on admire le plus dans les Ecrivains de Rome & de la Grèce". L'Auteur s'est proposé un autre objet encore, mais qu'il ne nous paroît pas qu'il ait aussi bien rempli que le premier : il a voulu précautionner contre les abus qui se sont glissés dans la diction, contre les acquisitions inutiles & même nuisibles que la Langue Françoisse a faites, en un mot contre le Néologisme. Divers Ecrivains modernes se sont distingués par un style précieux & entortillé, par des phrases alambiquées, par des inversions hasardées, & par une affectation puérile d'esprit & de tours singuliers. On donne dans ce Dictionnaire quantité d'exemples de ce jargon ridicule, mais ce qui rend à cet égard le travail de l'Auteur entièrement inutile, c'est qu'il s'est contenté de rapporter ces expressions singulières, sans avertir qu'elles sont vicieuses & désapprouvées par les gens de goût. Il

arrivera de là que les jeunes gens & les étrangers, éblouis du faux éclat de quelques unes de ces phrases, & ne les voyant condamnées par aucune marque d'improbation, les prendront pour de véritables *élégances* de la Langue Françoisse. Il auroit fallu faire sentir le ridicule de ces tours affectés, & se servir pour cela de l'ironie que l'Abbé des Fontaines avoit si heureusement employée dans son ingénieux *Dictionnaire Néologique*.

La Girouette ou Sanfrain : Histoire dont le Héros fut l'inconséquence même.

Nititur in vetitum semper, cupimusque
negata. HOR.

. in 12. pp. 186. chez Humaire 1770.

Combien de Romans sans caractère, sans physionomie, ne paroît il pas tous les jours ! Presque tous ont le même ton, offrent la même marche, les mêmes aventures & le même dénouement; froids ou sombres ils excitent tout au plus une curiosité stérile, ou une émotion passagère; & la lecture une fois achevée, ils ne laissent aucune idée dans l'esprit, ni aucun sentiment dans le cœur. Il n'en est pas ainsi de l'Ouvrage que nous annonçons; aussi original que le héros dont on y fait l'Histoire, il présente
un

un mélange piquant, quoique bizarre en apparence, de saillies vives, de portraits ridicules & d'observations judicieuses sur l'Oeconomie, la Physique & la Morale. En un mot l'Auteur est tour-à-tour ou léger ou solide, & l'on applaudit à la galeté de son style ou à la justesse de ses réflexions. Son héros, comme le titre l'annonce, est un modèle d'inconséquence. Voluptueux quand son état l'oblige à la réserve, il devient dévot outré lors qu'il cesse d'être Ecclésiastique : éperduement amoureux d'une jeune personne, il l'aime aussi long-temps qu'on la lui refuse, se refroidit pour elle quand il peut l'obtenir, & commence à la regretter lors qu'elle devient la femme d'un autre. Porté à la bienfaisance, il se plaisoit à répandre l'aumône, mais il s'abstient de la faire aussitôt qu'on la lui prescrit. Attaqué d'une maladie mortelle, on lui ordonne un régime qu'il aime, cela suffit pour l'en dégoûter. Enfin c'est le malade le moins aisé à guérir, & le pénitent le plus difficile à confesser; & après n'avoir cessé de desirer ou de faire ce qu'on lui interdisoit, il meurt sans pouvoir se soumettre aux avis de son Médecin, ni aux directions de son Curé. *Sanfrain* n'est pas le seul original de ce Roman : on

y peint deux Epoux dont les caractères singuliers forment entr'eux l'antithèse la plus complète. *Me. de la Prime-beure* au premier coup-d'œil n'étoit frappée que des défauts, les qualités avantageuses lui échappoient, & ce n'étoit qu'au bout d'un certain temps qu'elle parvenoit à les découvrir. Son mari au contraire voyoit d'abord tout en beau, & s'enthousiasmoit pour chaque nouvelle connoissance; mais revenu de sa prévention, l'indifférence & le dégoût succédoient à l'engouement. Nous passons sous silence divers autres traits de son caractère, mais nous allons rapporter un entretien qu'il eut avec *Soulange*, personnage sensé. Physicien & Moraliste qui habitoit une Terre voisine de la sienne.

„ Savez vous, *lui dit la Prime-beure*, que j'ai fait dans la Nature une découverte de la dernière importance? J'ai trouvé que de jour en jour, hommes, femmes, grands, petits, sujets, mœurs, esprit, tout dégénère & tombe en décadence. Hé! Monsieur, s'écria *Soulange*, sur quoi fondez-vous cette terrible idée, & qui a pu vous conduire à cette triste découverte? Ce quarré de choux que nous avons sous les yeux, répondit *Mr. de la Prime-heure*. Quoi! re-
prit

prit Soulange, ces avortons de choux.... ? C'est précisément leur dégénération, interrompit Mr. de la Prime - heure, qui m'a fait ouvrir les yeux sur le dépérissement de toutes les autres productions de la Nature. Il n'y a pas dix ans, que le moindre de mes choux avoit une tête quatre fois grosse comme la mienne. Voyez maintenant, le plus beau n'est pas de la grosseur du poing. Il en est de même de tous mes légumes ; d'année en année, ils diminuent en volume ; si cela continue, ils disparaîtront tout - à - fait. Ces jeunes pêcheurs qui occupent ce vaste espace, que vous voyez dans une si belle exposition, ne font que languir & ne donnent point de fruit. Ces poiriers portent une forêt de bois, & point de poires. Ils ont de la vigueur, mais une vigueur froide & inféconde. Il en est des champs comme des Jardins. Avez vous jetté un coup-d'œil sur mes pâturages ? ils sont déserts. — J'eus occasion l'an passé de traverser la plus grande partie du Royaume, c'est presque par-tout la même chose ; ou les terres rapportent peu, ou si elles rapportent beaucoup, ce sont des productions d'une petite qualité. C'est donc donc un mal général, c'est une dégénération universelle ; la source

ce de ce mal , est sans doute dans la terre qui s'épuise, les eaux & l'air qui commencent à manquer de cet esprit nourricier par qui tout se reproduit. La Nature vieillit visiblement, & perd sa fécondité à proportion. Vous devez bien penser que les Animaux se nourrissant de ces productions manquées, buvant de ces eaux dégénérées, respirant cet air épuisé, doivent perdre, par degrés, leur ancienne constitution. Les Hommes, par les mêmes raisons, doivent dégénérer eux-mêmes. Et, comme la dégénération du physique, entraîne la dégénération du moral, faut-il s'étonner si la probité devient si rare, si l'honneur n'est plus qu'un vain dehors, si le patriotisme n'est plus qu'un mot; si les mœurs se pervertissent de jour en jour. Vous voyez donc bien pourquoi mes choux sont si chétifs, & les hommes si méchants". Soulange répond à Mr. de la Prime-heure qu'il pourroit se tromper sur les causes du dépérissement qu'il observe, & lui en indique de plus vraisemblables. Les plantes, dit-il, aiment à changer de terroir, & j'ai toujours vu votre potager distribué comme il l'est, & dans les mêmes cases, les mêmes légumes, naître, croître, & donner leurs graines. Ce que
je

je vois ici en pâturage, je ne l'ai jamais vu autrement : il en est de même des campagnes labourées. Ainsi avant que de juger si c'est la Nature qui vous manque, voyez si ce n'est pas vous qui manquez à la Nature. Soulange joint à ces observations divers conseils utiles, Mr. de la Prime-heure l'embrasse, & le Philosophe continue en ces termes. „ Il en est je pense du moral comme du physique — Les hommes demandent à être cultivés avec autant d'attention que les plantes. Lorsqu'ils semblent dégénérer, ce n'est pas que la Nature s'affoiblisse, c'est qu'on les néglige. La politique donne des préceptes pour les multiplier, les former, les rendre tels qu'on le desire. Ils sont entre les mains de ceux qui les gouvernent, comme les troupeaux, les plantes, & les arbres sont entre les mains du cultivateur. Vous aurez de la probité, de la vertu, du patriotisme, ou vous n'aurez que de mauvais citoyens, selon les soins que vous y apporterez. Mais laissons les hommes & ceux qui les gouvernent, pour ce qu'ils font, & ne nous occupons dans les champs, que de nos légumes, de nos fruits & de nos moissons.

BERLIN. *A. Mylius* a imprimé: *JOHANNIS FRIDERICI ZUCKERT M. D. Acad. Cæsar. Leopold. Carolin. Nat. Curios. et ꝑ Academiæ Elector. Moguntin. Scient. Util. Sodal. Materia Alimentaria in genera, classes ꝑ species disposita*, 1769. grand 8o. de 477. pp. Ce que tant de Médecins ont fait à l'égard des remèdes, il étoit bien à souhaiter qu'on le fit aussi à l'égard des alimens en général, c. à d. qu'on en indiquât systématiquement les genres, les classes, les espèces, les vertus, l'usage &c. Tel est l'objet que le célèbre Mr. ZUCKERT s'est proposé dans l'estimable Livre que nous annonçons; & s'il ne l'a pas rempli aussi parfaitement qu'il seroit à désirer, s'il s'est trop étendu sur certains articles & s'il a passé légèrement sur d'autres, si ses décisions sont quelquefois un peu arbitraires, s'il a trop multiplié les citations, & s'il ne s'est pas toujours appuyé sur les meilleures autorités; ce sont là des défauts qui vraisemblablement disparaîtront dans les nouvelles Editions que cet Ouvrage ne sauroit manquer d'avoir.

ALTORF. *Mrs. Martini & Hummel* se propo-

proposent de recueillir en cinq Volumes in 8. les Dissertations de feu Mr. C. G. SCHWARTZ, Comte Palatin, & Professeur de Morale, d'Eloquence & d'Histoire dans cette Université, où il mourut en 1751. à l'âge de 70. ans. Ce Savant, qui jouissoit de la plus grande réputation, avoit traité dans ces Dissertations une multitude de sujets intéressans de Philologie, d'Antiquités Sacrées & Profanes, de Critique, d'Histoire, & de Philosophie. On peut en voir les titres dans un Programme que MM. Martini & Hummel ont publié. Ceux qui voudront souscrire pourront le faire ici chez ces deux Messieurs, ou chez le Sieur Paolo Colombani Libraire de Venise, qui s'est chargé de l'impression de ces 5 Volumes. Nous avons dessein d'insérer ici tout le *Prospectus*, comme on nous en avoit priés, mais il nous prendroit trop d'espace, & ceux qui souhaiteront de le voir n'auront qu'à s'adresser au Libraire de ce Journal.

GÖTTINGEN. Il n'y a point d'année que le célèbre Mr. MICHAELIS ne publie plusieurs Ouvrages, dont chacun suffiroit pour faire & pour assurer la réputation d'un Homme de Lettres. Cette année, indépendamment des Mémoires qu'il a fournis

dis à la Société Royale , & du Journal hebdomadaire Allemand dont il est un des principaux Auteurs , il a donné le premier Tome d'un excellent Traité sur le *Droit Mosaique* (*Mosaisches Recht*), & une nouvelle Traduction Allemande du Livre de la *Genèse* avec des Notes. Sur la fin de l'année dernière il avoit déjà publié la Traduction du Livre de Job, aussi accompagnée de Remarques. Nous espérons bien de rendre successivement compte de tous ces Ouvrages.

M. MILLER a heureusement achevé sa Continuation de la Morale de feu Mr. DE MOSHEIM Le IXe. & dernier Volume de cette Morale, la meilleure & la plus complete qui ait encore paru dans quelque Langue que ce soit, se distribue ici & à *Leipsick* chez *Wygand* 1770. C'est un Vol. in 4o. de 644. pp. sans la Préface qui en a 41. L'habile Auteur traite dans ce Volume des devoirs des Chrétiens dans la Société Civile, & dans la Société Religieuse.

FRANCFORT sur le Mein. JUSTINI
FEBRONII *ſc*i de Statu Ecclesia & legi-
tima potestate Romani Pontificis Liber singu-
laris ad reunendos diffidentes in Religione
Chris-

Christianos compositus. Tomus secundus ulteriores operis vindicias continens, 1770. in 4º. Ce second Volume de l'Ouvrage de l'habile Homme qui s'est caché sous le nom de FEBRONIUS, ne sera pas plus agréable à la Cour de Rome que le premier. Il contient avec les réponses de l'Auteur aux critiques diverses qu'on a faites de son Livre, une multitude de nouvelles preuves de son système, & quantité de faits & de documens curieux.

Nous ne savons à quel lieu rapporter un Ouvrage important, qui paroît sans nom de Ville, d'Auteur, ni d'Imprimeur sous ce titre : *Pragmatische Geschichte der so berufenen Bulle In Coena Domini und ihren furchterlichen Folgen für den Staat und die Kirche, zur beurtheilung aller Streitigkeiten unseres Jahrhunderts mit dem Römischen Hof; c. a. d. Histoire Pragmatique de la fameuse Bulle In Coena Domini, & des suites funestes qu'elle a eues pour l'Etat & pour l'Eglise; Ouvrage où l'on trouvera le détail & les causes des démêlés que diverses Cours de l'Europe ont eus dans ce Siècle avec la Cour de Rome, 1769. & 1770. in 4º. quatre Parties qui font ensemble près de 800. pp.* Tous les principes des prétentions illimitées du

du Siège de Rome, se trouvent, comme on le fait, dans la Bulle *In Coena Domini*, Bulle qui après avoir été pendant plusieurs Siècles le fondement de la puissance des Papes, & de l'autorité qu'ils ont usurpée sur les Rois & les Princes, a commencé dans ce Siècle à devenir la cause de la décadence de ce même Siège, à la grandeur duquel elle avoit tant contribué. Le langage orgueilleux & tyrannique qu'on y tient, les anathèmes qu'on y fulmine, les monstrueuses entreprises des Pontifes sur l'autorité des Souverains, ont révolté les esprits éclairés d'une saine Philosophie; la plupart des Etats Catholiques ont rougi de leur servitude, & ont pensé à secouer le joug; mille voix se sont élevées presque en même temps dans toutes les parties de l'Europe, & une multitude d'excellens Ouvrages ont été publiés coup sur coup, pour défendre les droits des Princes & pour anéantir l'insolente Bulle. Les savans *Pereira* & *Scabra de Sylva*, ont écrit avec force en Portugal, & ont mis dans tout leur jour les droits des Evêques & ceux des Rois. On a admiré en Espagne la solidité avec laquelle le célèbre *Campomanes* a traité des Droits Royaux d'Amortissement. En France, les

Par-

Parlemens, les Gens de Lettres, une partie même du Clergé, se sont de plus en plus élevés contre les maximes ultramontaines, les Jésuites ont été expulsés, des Commissions particulières ont été établies pour la réforme des Moines & des Couvens. L'illustre *Beccaria*, & depuis lui divers autres Auteurs de la Nation, ont ouvert les yeux aux Italiens. Un savant Vénitien a publié une excellente Dissertation sur les biens Ecclésiastiques, & si cet Ecrit a fort déplu à la Cour de Rome, il a été applaudi de tous les gens sensés. Le P. *Contini*, Théatin, a directement attaqué la fameuse Bulle; un Professeur de Pise s'est expliqué fort librement sur les bornes du pouvoir Ecclésiastique; Mr. *C. A. Pilati*, dans l'excellent Livre qu'il a publié sur la Réforme dont l'Italie a besoin, a dit de fortes vérités sur les usurpations de la Cour de Rome & sur l'abus criant que les Papes ont fait de leur autorité; un autre Auteur Italien n'a pas montré moins de courage dans son Histoire des Revenus de l'Eglise. En Allemagne, deux Savans respectables qui se sont cachés sous les noms de *Febronius* & de *Veremund de Lochstein*, ont publié des Ouvrages directement contraires à
 tou-

toutes les maximes du St. Siège , & le Livre que nous annonçons actuellement , est peut-être plus fort encore , plus accablant pour la Cour de Rome , plus docte & mieux raisonné que tous ceux que nous venons d'indiquer. Cette Histoire de la Bulle *In Cœna Domini*, est en même temps une excellente Histoire de la Grandeur & de la décadence du St. Siège. L'Auteur rapporte d'abord cette fameuse Bulle , & l'accompagne de Remarques également savantes & judicieuses. Il montre ensuite les suites qu'elle a eues dans tous les Etats Catholiques, les oppositions qu'elle a rencontrées, les armes dont on s'est servi pour l'attaquer & pour la défendre &c. Mais pour ne pas répéter ce que *van Espen*, & *Giannone* ont déjà dit , il s'attache principalement à ce qui est arrivé dans ce siècle, & à ce que *Clement XI*, & tous les Papes qui ont siégé depuis lui ont fait en faveur de la Bulle. Jamais la politique & les intrigues de la Cour de Rome n'ont été mieux développées ; & nous ne connoissons point d'Ouvrage où il y ait tant d'anecdotes curieuses & piquantes sur le caractère des derniers Papes , sur leurs démêlés avec les Princes Catholiques, sur les Cardinaux actuelle-

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, 1770. 241

actuellement vivans, sur les Conclaves qu'il y a eu dans ce Siècle, & particulièrement sur le dernier &c. L'Auteur doit avoir une bonne correspondance, non seulement en Italie, mais aussi en Espagne & en Portugal. Tous les Ouvrages qui ont été publiés dans ces Pays pour ou contre les prétentions des Papes, lui ont été communiqués : Ouvrages très peu connus dans les Pays étrangers, & dont il a su faire un excellent usage, aussi bien que de divers Manuscrits précieux qui lui sont tombés entre les mains.

PROVINCES - UNIES.

UTRECHT. *A. van Paddenburg* a imprimé & débite : **JAC. PHIL. DE MEDENBACH WAKKER** *ſCti Amoenitates Litterariae.* 1770. 8°. de pp. 165. Ces *Amenités Littéraires* présentent plusieurs corrections du texte de divers Auteurs Grecs & Latins, fondées, quelquefois sur les Mss. & plus souvent sur les seules conjectures de l'Auteur. Les corrections sont aujourd'hui la passion dominante des jeunes Littérateurs. Et l'on ne peut disconvenir qu'elles n'aient leur utilité. Il seroit bon cependant d'ob-

Tome XXXIV. Part. I. Q server

server, que quand la leçon reçue dans les Editions les plus exactes offre un sens com-
mode, il ne suffit pas pour être autorisé à
la changer, que celle qu'on veut lui sub-
stituer soit plus ingénieuse, plus juste &
plus propre. Le Divin Homère sommeilloit
quelquefois : pourquoi les Ecrivains qui
sont venus après lui, auroient-ils eu plus
de privilèges ? Mr. DE MADENBACH n'a
pas toujours fait cette observation ; mais du
reste ses conjectures sont d'un homme d'esprit,
qui a de la lecture, des connoissances des
Langues Grecque & Latine & des Antiqui-
tés, qui ne peuvent que lui faire honneur.

AMSTERDAM. *Histoire Naturelle Gé-
nérale & Particulière, avec la Description
du Cabinet du Roi, par MM. DE BUFFON
& D'AUBENTON. Tome XIIIe. chez J.
H. Schneider 1770. in 40. Ce Volume est
aussi bien exécuté que les précédens, & ne
fait pas moins d'honneur aux soins & à la
diligence du Sr. Schneider. Il contient 28
Feuilles d'impression, 60 belles Planches, &
2 Vignettes. Le prix est suivant le plan
de Souscription f. 6-1.*

*Intema & Tieboel ont imprimé: Natuur-
lyke Historie van Holland, door J. LE
FRANCO VAN BERKHEY, M. D. c. 2d.
His-*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 243

Histoire Naturelle de la Hollande, par Mr. LE FRANÇOIS DE BERKHEY, Docteur en Médecine, 1769. grand 8°. Tom. I. pp. 513. sans l'Introduction qui en a 38. Tom. II. Part. I. pp. 342. avec figures. Ce bon Ouvrage ne fait que de nous parvenir; nous en rendrons compte incessamment.

Bibliotheca Hagana Historico-Philologica Theologica, ad continuationem *Bibliothecae Bremensis Novae constructa*, *Classis Tertiae, Fasciculus Primus*, 1770. Amst. & Leyde chez Viersot & Le Mair, Vol. in 8°. de 232. pp. Cet Ouvrage périodique de Mr. le Professeur BARKEY devient de plus en plus intéressant. Outre les Nouvelles Littéraires, qui sont très abondantes dans cette Partie, elle contient les Articles suivans: 1. *Vener. Ordinis Theologici Basiliensis Declaratio de N. Testamento Wetsteniano*, Anno 1757. composita & hactenus inedita. 2. *Tiberii de Baar, V. D. M. nuper Witmarsum Interpretatio Visi Jacobi in somnio oblatis*, GEN. XXVIII: 12, 13. 3. *J. C. Harenbergii, Cogitata de Ninive urbe ad quam Jonas Propheta Ebraeus a Deo amandatus fuit*. 4. *N. Barkey, Observationum Exegeticarum in ACTORUM Caput III. Trias*. 5. *B. Kennicott, status Conlationis Hebraeorum*

MSS. V. Testam. qualis fuit sub finem Anni, ab incepto opere, septimi 1766. 6. C. Buttinghausen, Hist. Eccles. Eloq Prof. & V. D. M. apud Heidelbergenses, Observationes Miscellaneæ sç. Emendatio Curtiana ad Lib. III. Cap. II. § 17. & de primo Chris. nianorum Legislatore apud Lucianum in Peregrino.

HAARLEM. *Verbandelingen uitgegeeven door de Hollandsche Maatschappye der Weetenschappen te Haarlem, XI Deel; cet onz-ème Tome des Mémoires de la Société Hollandoise des Sciences, est imprimé chez J. Bosch, & contient environ 760. pp. avec quelques Planches. Nous en rendrons compte.*

LE célèbre Secrétaire de cette Société, Mr. VAN DER AA, publia l'année dernière un Ouvrage que nous ne faisons que de recevoir, & dont voici le titre: *De Mensch als Gods Beeld beschouwd; ofte Bedenkingen over Gods oogmerk en wegen met den Mensch, om denzelven een Afbeeldsel van Hem en zynen Zoon Jesus Christus te doen weezen: door C. C. VAN DER AA Bedienaar des H. Evangelies in de Gemeente, toegedaan de Onveranderde Augsburgsche Ge-loofsbelydenisse; Lid en Secretaris van de Holl. Maatsch. der Weetensch. te Haarlem,*
c. à d.

c. à d. *L'Homme considéré comme l'Image de Dieu &c.* par Mr VAN DER AA &c. chez J. Boscb, 1769. grand 8o. de 787. pp. Nous recommandons cet Ouvrage à tous ceux qui entendent la Langue Hollandoise, & qui aiment la Religion & la Vertu. C'est une Théologie morale à l'usage des Chrétiens de toutes les Communions, & par conséquent on n'y trouve aucune controverse, rien d'offensant pour quelque parti que ce soit, rien qui ne tende directement à éclairer les hommes & à les rendre meilleurs, à leur faire aimer la Religion en leur apprenant à la bien connoître. L'Auteur s'est proposé de donner à ses Lecteurs de justes notions des plus importantes vérités de l'Evangile, & sur-tout de la manière dont ils doivent se conduire pour répondre aux grandes fins pour lesquelles ils ont été formés, & pour être les Images de Dieu & de son Fils Jésus-Christ. Il considère donc d'abord l'homme tel qu'il étoit lorsqu'il fut créé à l'image du Seigneur, il recherche en quoi consistoit cette image, il montre comment elle fut affoiblie par le péché, il prouve qu'elle doit être rétablie & que l'homme peut être renouvelé à l'Image de Dieu. Il entre en-

suite dans les détails les plus instructifs & les plus intéressans , sur les Perfections Divines que nous devons imiter , pour ressembler autant qu'il est possible à notre Créateur. Et comme nous avons divers devoirs à remplir envers nos supérieurs , envers nos inférieurs , dans l'adversité &c. & qu'à ces égards nous ne pouvons pas nous proposer Dieu pour modèle , Mr. VAN DER AA fait voir que nous en avons un très parfait en la personne de Jésus-Christ , & parcourant la vie de ce Divin Sauveur dans les diverses circonstances où il s'est trouvé , il donne les plus sages directions sur la manière dont nous devons l'imiter. Dans le reste du Volume on trouve d'excellentes choses sur l'intégrité & sur la droiture , sur la foi , sur les secours que Dieu nous accorde , sur les opérations du St. Esprit &c. Il est bien à souhaiter que l'habile & pieux Auteur publie bientôt le second Tome qu'il fait espérer , & où il se propose de traiter de la Mort , de la Résurrection , du Jugement , & de la Vie Éternelle , pour montrer comment l'Image de Dieu dans l'homme sera entièrement perfectionnée dans l'Oeconomie à venir.

LA Société Hollandaise des Sciences a
été

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 247

été informée, que Mr. JEAN SENEBIER Ministre du St. Evangile, Citoyen de Genève; demeurant à Genève, est l'Auteur de la Dissertation qui avoit pour Devise *Artem experientia fecit. Exemplo monstrante viam*: MANILIUS *Astron.* Dissertation à laquelle elle avoit donné le premier *Accessit*; & que la Pièce à laquelle le second *Accessit* a été adjugé & qui avoit pour Devise *De Natura Naturam ipsam consule*; est de Mr. Guillaume de Vos, Pasteur de l'Eglise Anabaptiste à Amsterdam.

La Société a élu pour Directeurs: Mr. ALBERT VAN DE PARRA, Gouverneur Général des Indes &c. &c. & Mr. ROUWENHOORT, Seigneur d'Ulenpas, Chevalier de l'Ordre Teutonique &c. Mrs. A. BRUGMANS, Professeur Ordinaire de Philosophie & de Mathém. à Groningue; Mr. F. A. WIDDER Professeur en Philosophie dans la même Université; le P. ROGER JOSEPH BOSCOWICH, Professeur d'Optique & d'Astronomie à Milan; Mr. PAUL FRISI, Professeur de Mathém. à Milan, Mr. ALLARD HULSHOFF Dr. en Philos. & Pasteur de l'Eglise Anabaptiste à Amsterdam; Mr. ARNOUD VOSMAER, Directeur des Cabinets d'Histoire Naturelle &c. de S. A. S. Mr. le Prince Stadhouder &c. &c. &c; Mr.

MATTHIAS VAN GEUNS, Dr. en Médecine à Groningue; Mr. BAUDOIN TRIBOEL, Apothicaire à Groningue; & Mr. DAVID VAN GESCHER, Chirurgien à Amsterdam, ont été reçus Membres de la Société.

LEYDE. Notre Université vient de faire une perte immense, qui affligera toute la République des Lettres. M. BERNARD SIGFRID ALBINUS, Docteur en Médecine, & Professeur ordinaire en Anatomie, Chirurgie, & Médecine, est mort ici le 9. Septembre âgé de 73 ans & quelques mois. Nous nous ferons un devoir d'insérer dans ce Journal, les Mémoires qu'on pourra nous communiquer sur la vie & sur les Ouvrages de cet Homme illustre.

Dissertatio Philologica de Tutelis & Insignibus Navium, quam annuente Deo O. M. Præfide Viro Celeberrimo Davide Ruhnkepio Hist. & Eloq. in Acad. Lugd. Bat. Profess. Ordin. Publico examini proponit JOHANNES ENSCHEDÆ, Harlemi Batavi. Auct. &c. Brochure in 4. de pp. 48. chez A. Bonte 1770. Les Vaisseaux des Anciens portoient constamment en poupe, l'image sculptée ou peinte de quelque Divinité: c'étoit ce qu'on appelloit Tutela Navis, la
Di-

Divinité protectrice ou Tutélaire du Vaisseau.

La proue étoit de même décorée de l'image d'un Dieu ou d'un Héros, de la figure de quelque animal, ou de l'emblème de quelque vertu. Cet ornement, duquel, pour l'ordinaire, le Vaisseau tiroit son nom, les Grecs le nommoient *παράσημον*, ou *ἐπίσημον*, les Latins *Insigne*. St. Luc emploie le mot Grec *Ἀθ.* 28: 11. où il dit que Paul s'embarqua sur un Vaisseau qui avoit pour enseigne *Castor & Pollux*. On a souvent confondu ces objets, quoi qu'assez différens de leur nature. Le jeune Auteur de cette Dissertation s'attache à les distinguer, & à montrer comment ils peuvent l'être. Ses recherches là dessus annoncent une lecture, une érudition, bien au dessus de son âge; mais c'est un disciple de MM. *Rubnkenius & Valkenaer*.

ON apprendra avec plaisir que M. *Elie Luzac*, vient de publier le III^e. Tome de sa magnifique Edition in 8o. des *Fables de la Fontaine*. Dans un court Avertissement qu'il a mis à la tête de ce Volume, il rend compte des raisons qui en ont si long-temps retardé la publication. „ Si j'eusse, dit-il, été plutôt informé que M. *Punt* avoit fait travailler les planches des deux premiers

Tomes par son Elève *Vinkeles*, & qu'il ne discontinuoit de m'en fournir que parce que ce jeune Artiste l'avoit quitté, je me serois adressé plutôt à celui-ci, & il y a long-temps que j'aurois été en état de satisfaire à l'empressement du Public. M. *Vinkeles* s'étant déterminé à continuer la gravure, m'a promis d'y apporter toute la diligence dont un Ouvrage de cette nature est susceptible: ainsi je me flatte que je pourrai publier rapidement les Tomes suivans, & qu'on sera content de l'exécution, qui ne le cédera point à celle des deux premiers Tomes". Nous ne doutons pas que le Public n'en porte le même jugement. Tout ce que nous avons dit de la beauté des deux premiers Volumes (1), convient parfaitement à celui-ci: les estampes, les vignettes, le papier, le caractère, tout concourt à rendre cette Edition digne du Cabinet des gens de goût.

LA HAYE. F. *Staatman* a imprimé:
Institution du Calcul Numérique & Littéral
qui contient les principes de l'Arithmétique &
de l'Algèbre, par J. J. BLASSIERE, Mat-
tre des Arts, Docteur en Philosophie, & Mem-
bre

(1) *Biblioth. des Sc. Tom. XXI. Part. I. pag. 262.*

bre de la Société des Sciences de Haarlem. Première Partie, g^d. 8^o. de 336. pp. 1770. Les 233. premières pages de cette Partie, sont proprement la Traduction de l'excellent Traité d'Arithmétique, que le savant Auteur publia en Hollandois l'année dernière, & dont nous donnâmes alors une notice (2). Ce Livre a eu le plus grand succès, & il devoit l'avoir; car quoiqu'il y eût déjà un grand nombre d'Ouvrages sur cette Science, la plupart avoient des défauts considérables. Dans les uns, les principes étoient tracés d'une manière obscure & diffuse; dans d'autres les principes étoient omis, & on se bornoit entièrement à donner les préceptes de la pratique, sous prétexte qu'il est indifférent de connoître les principes, pourvu qu'on parvienne d'une manière sûre au résultat. Par là, ainsi que le remarque avec beaucoup de raison notre Auteur, la première Science Mathématique a été réduite en un manuel mécanique, par lequel les jeunes gens bien loin d'en recueillir le précieux fruit de rectifier le jugement, n'ont appris qu'un certain mécanisme de caractères, dont ils ne connoissent ni l'origine, ni le vrai usage. Se bornant

(2.) *Biblioth. des Sc. Tom. XXX. Part. I. pag. 215. & suiv.*

à une routine vicieuse, ils ne regardent qu'au résultat, qu'ils obtiennent par de certaines opérations purement mécaniques à leur égard, qu'on leur a assuré être les véritables, pour parvenir aux résultats qu'ils se proposent, ne s'embarassant point de la voie qui doit les y conduire. Quelques Mathématiciens de profession, en publiant des Cours de Mathématiques, y ont inséré des Traités d'Arithmétique, & n'ont traité cette Science qu'autant qu'elle étoit nécessaire, pour démontrer les Elémens de l'Arithmétique universelle dont ils parlent dans la suite, sans cependant toucher, sinon légèrement, à la pratique de la Science Numérique entant qu'elle est applicable au Commerce. C'est ce qui a engagé Mr. BLASSIERE à composer un Traité d'Arithmétique, où ces deux objets fussent réunis, savoir la Théorie & la Pratique de cette Science. Il avoit terminé son Ouvrage Hollandois par la Méthode des Fausses positions, telle qu'on la trouve expliquée dans les Livres qui traitent uniquement de l'Arithmétique: mais les Mathématiciens modernes ont une autre méthode générale pour résoudre les Problèmes, qui est infiniment plus commode & plus facile, & au
moyen

moyen de laquelle ils se trouvent en état de résoudre non seulement tous les Problèmes d'Arithmétique qu'on propose sur les Fausſes poſitions, mais encore tous ceux qui ont pour objet quelques unes des parties des Mathématiques, quelques compoſées qu'on puiſſe les propoſer. On appelle cette méthode l'*Analyſe* ou l'*Algèbre* proprement dite. Elle ſe diviſe en deux parties, ſç. l'*Algèbre Numérique* & l'*Algèbre Littérale*; & comme la première peut être conſidérée comme tenant un milieu entre l'Arithmétique vulgaire, & l'Algèbre Littérale, l'habile Auteur l'a miſe à la ſuite de l'Arithmétique, & l'a traitée avec une grande précision. Ce Traité d'Algèbre Numérale, eſt terminé par la réſolution des problèmes indéterminés; on y donne des règles générales pour la réſolution de ces ſortes de queſtions: règles qu'on chercheroit vainement, du moins avec cette étendue & cette application, dans la plupart des Auteurs qui ont traité cette matière. A la fin de cette première Partie, on trouve un Problème des plus compliqués, qu'on puiſſe propoſer ſur les équations indéterminées du premier degré. La ſeconde Partie de ce bon Ouvrage ne tardera point à paroître.

Elle

254 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Elle contiendra l'Algèbre littérale, ou la nouvelle Algèbre, & traitera des grandeurs générales & de leurs rapports.

ON vient d'enrichir la Littérature Hollandoise d'un très bon Ouvrage, dont nous donnerons le Trimestre prochain une notice détaillée. Il est imprimé chez *N. van Daalen* sous ce titre : *Grondbeginselen van de Algemeene Weetenſchap der Schoonheid, Saamenſtemming en Bevalligheid*. Auch iſt in der that ieder begriſſ einer geiſtigen Schonheit ein blick in das Weſen der Gottheit. PHÆDON VON MOSES MENDELSSOHN I. Geſpr. p. 121. *Tendimus ad Coeleſtem Patriam*; c. 2. d. *Principes de la Science Univerſelle de la Beauté, de l'Harmonie, & des Graces*; 1770. grand 8o. de 189. pp.

ON peut voir chez le Libraire de ce Journal, la plus grande partie du premier Tome de l'ENCYCLOPÉDIE, qui s'imprime à Yverdon, ſous la direction de Mr. le Professeur DE FELICE. Nous en avons vu & lu les 14 premières feuilles, & nous oſons affurer qu'elles répondent parfaitement à la haute opinion qu'on a de l'habileté du célèbre Editeur, & de celle des Savans qui concourent avec lui à l'exécution de

de cette belle & grande entreprise. Le papier, le caractère, la correction, en un mot tout ce qui appartient à la partie Typographique, ne laissent rien à desirer. Et quant à l'essentiel, sc. aux corrections & aux additions faites à cet immense Ouvrage, on ne pourra qu'être frappé des grands avantages que cette Edition a sur celle de Paris. Quantité d'Articles défectueux & inexacts, ont été retouchés & rectifiés, & on y a fait les supplémens nécessaires; les Sciences qui avoient été traitées superficiellement, ont été approfondies & présentées avec toute la précision & toute la clarté imaginables, par des Savans du premier ordre; une multitude d'objets importans qui avoient été entièrement omis, paroissent ici avec toute l'étendue convenable: enfin le nombre des augmentations & des Articles absolument nouveaux est si considérable, qu'au lieu que dans l'Edition *in* 4^o. qu'on entreprit à Londres en 1752, & que nous avons sous les yeux, il n'y a que 47 pp. pages depuis *A* jusques à *Abu*, il y en a 160 pour ces mêmes Lettres dans cette nouvelle Edition, qui, comme on le fait est aussi *in* 4^o. Au reste ces Additions si nombreuses, étoient nécessaires, & de toutes celles

celles que nous avons examinées , nous n'en avons pas trouvé une seule qui ne fût intéressante & instructive. Nous allons transcrire ici un des Articles nouveaux, & nous le prendrons au hasard: il termine la dernière des Feuilles qui nous ont été communiquées.

„ ABSURDE, (N), *Logique*, adj.,
 „ ce mot désigne , dans l'objet auquel il
 „ sert de qualification , une opposition sensible aux idées universellement reçues, à
 „ quelque vérité manifeste , à ce qui est
 „ confirmé par l'expérience journalière de
 „ ce qui se passe dans la nature , aux décisions les plus simples du sens commun,
 „ à ce qui a pour appui la certitude morale , & au but que l'on se propose d'atteindre par-là. On croit qu'il vient
 „ des mots latins *ab surdis*, dont on a fait
 „ l'adjectif *absurdus*, *absurde*, parce que tel
 „ est souvent le caractère des réponses d'un
 „ sourd à un discours qu'il a mal entendu,
 „ & auquel il fait une réponse qui n'a aucun rapport avec ce qu'on lui a proposé.

„ Il ne faut pas confondre l'*absurde* avec
 „ le faux ou le contradictoire; le faux peut
 „ n'être pas *absurde*, & le contradictoire
 „ est quelque chose de plus éloigné du vrai
 „ que

„ que l'*absurde*. Le contradictoire consiste
 „ dans l'oposition parfaite de deux propo-
 „ sitions que l'on soutient en même temps,
 „ & dont l'une nie positivement ce que
 „ l'autre affirme. L'ame est corporelle &
 „ destructible par sa nature; l'ame est une
 „ substance sans parties, sans composition,
 „ sont deux propositions contradictoires,
 „ on ne dira pas qu'elles sont *absurdes*. Le
 „ faux est ce qui contredit le vrai, ce qui
 „ n'est pas conforme à ce qui est réelle-
 „ ment. L'homme est le maître absolu de
 „ son sort présent & avenir, est une pro-
 „ position fautive. L'*absurde* consiste plutôt
 „ dans un assemblage d'idées qui n'ont
 „ point de connexion, qui semble fait
 „ au hazard, & qui n'est d'accord avec au-
 „ cune des idées qu'approuve le sens com-
 „ mun. Dire qu'il est un pays où les hom-
 „ mes & non les femmes mettent les en-
 „ fans au monde; qu'ils les portent dans
 „ leurs gras de jambe; que quand un hom-
 „ me devient fou, son esprit le quitte &
 „ va dans la lune se loger dans une bou-
 „ teille, & que celui qui l'a perdu peut le
 „ recouvrer en inspirant ce qui est dans
 „ cette bouteille, sont des pensées *absur-*
 „ *des*. Elles contredisent les idées naturel-

„ les des hommes , les lumières du sens
 „ commun, l'expérience de ce qui se passe
 „ dans la nature; mais ces idées peuvent
 „ être fausses, ces expériences trop bor-
 „ nées; ce qui paroît *absurde* & qui l'est
 „ selon nos idées, pourroit être vrai. Le
 „ premier qui s'avisa de dire que la terre
 „ tourne & non le soleil, qu'il existe des
 „ Antipodes, parut dire des *absurdités*. On
 „ croyoit autrefois à la magie, on ajoutoit
 „ foi à tous les contes de sorciers; aujour-
 „ d'hui on regarde ces opinions comme
 „ des *absurdités* méprisables.

„ Les apparences de l'*absurdité* ne doi-
 „ vent donc pas autoriser un Philosophe à
 „ rejeter comme faux ce qui lui paroît en
 „ être revêtu. Il courroit risque de ressem-
 „ bler à cet Indien, qui n'ayant jamais vu
 „ d'hiver, ni de glace, traitoit d'*absur-*
 „ *dités* le rapport qu'on lui faisoit de ri-
 „ vières durcies par le froid, au point qu'on
 „ les traversoit à pied sec.

„ Les Logiciens ont une sorte d'argu-
 „ ment qu'ils nomment *reductio ad absur-*
 „ *dum*, ou *argumentum ab absurdo*; argu-
 „ ment qui réduit l'adversaire à l'*absurde*,
 „ ou qui fait voir qu'il se trompe en pro-
 „ vant que son opinion conduit à affirmer
 „ une

„ une *absurdité* ; ainsi ayant défini le ha-
 „ zard, l'absence du concours de toute in-
 „ telligence dans la production d'une effet,
 „ dire que l'univers est ce qu'il est, par
 „ l'effet du hazard, c'est dire cette *absurdi-*
 „ *té* que cet univers est arrangé aussi par-
 „ faitement qu'il l'est, parce que nulle in-
 „ telligence n'a contribué à son arrange-
 „ ment ; qu'il y a de l'ordre dans l'uni-
 „ vers parce que personne n'y en a mis ;
 „ que le mouvement des corps célestes est
 „ si exactement réglé, parce que nul être
 „ ne l'a réglé &c.

„ Hobbes regarde l'*absurdité* comme un
 „ privilège particulier à l'homme, & il dit,
 „ que de tous les hommes, ceux que l'on
 „ nomme Philosophes sont les plus sujets
 „ à penser & à dire des choses *absurdes* :
 „ Cicéron forme contr'eux une accusa-
 „ tion à peu près aussi grave, *nihil tam*
 „ *absurde dici protest quod non dicatur a Phi-*
 „ *losopho* ; il n'est point d'*absurdité* qui n'ait
 „ été dite par quelque Philosophe : parce que
 „ selon Hobbes, il n'y a personne qui rai-
 „ sonne & qui parle plus que les Philoso-
 „ phes. Mais nous dirons avec les Ency-
 „ clopédistes Anglois, qu'il est une autre
 „ cause plus vraie des *absurdités* qu'on a

„ souvent en droit de reprocher aux Phi-
 „ losophes; c'est l'abus des termes; l'illu-
 „ sion que leur fait l'usage familier de cer-
 „ taines expressions, que l'on prend dans
 „ un sens opposé à celui qu'elles devoient
 „ avoir naturellement; sur-tout l'abus des
 „ expressions abstraites; à quoi nous ajou-
 „ terons la négligence à bien définir les
 „ termes qu'ils emploient, & à les prendre
 „ dans tout le cours d'un Ouvrage dans
 „ le sens qu'ils leur ont une fois assigné:
 „ quelquefois aussi il arrive à un Philoso-
 „ phe, c'est-à-dire, à un Auteur qui écrit sur
 „ la Philosophie, d'oublier dans la suite
 „ d'un Traité, certaines vérités qu'il avoit
 „ d'abord établies, & qu'ensuite il perd de
 „ vue & contredit sans s'en appercevoir,
 „ égaré par le feu de son imagination &
 „ entraîné par la liaison apparente des idées.
 „ v. T A R M E S, *abus des*. Mais pour parler
 „ plus vrai, ne peut-on pas dire que de tous
 „ les hommes ceux qui disent le plus d'*ab-*
 „ *surdités*, sont les Poètes & les Romanciers
 „ ou faiseurs de contes, qui livrés à la vi-
 „ vacité de leur imagination, en suivent la
 „ fougue, sans consulter la nature, qu'ils mé-
 „ prisent comme trop froide ou trop sage.

„ Le

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, 1770. 261

„ Le vrai moyen d'éviter les *absurdités*
„ dans les idées & les discours, c'est de
„ se demander raison à soi-même de ce
„ qu'on pense & de ce qu'on dit ou écrit,
„ pour savoir si l'on se comprend bien
„ soi-même, & si l'on ne s'écarte pas de ce
„ que le bon sens reconnoît comme vrai.
„ Dans la conduite on évitera l'*absurdité*,
„ si l'on se rend compte à soi-même du
„ but précis que l'on se propose, & de l'ap-
„ titude de nos démarches à atteindre la
„ fin que nous avons en vue. (G. M)

Nous apprenons dans ce moment que l'impression de tout le premier Tome est achevée à Yverdon, & qu'il ne tardera pas à arriver ici. En attendant les Libraires continueront à recevoir les Souscriptions, jusqu'à ce que ce Volume se distribue; mais ensuite le prix en sera augmenté, & ne sera pas moins de f 7 10 par Volume, & de f 18 pour chaque Volume des Planches.

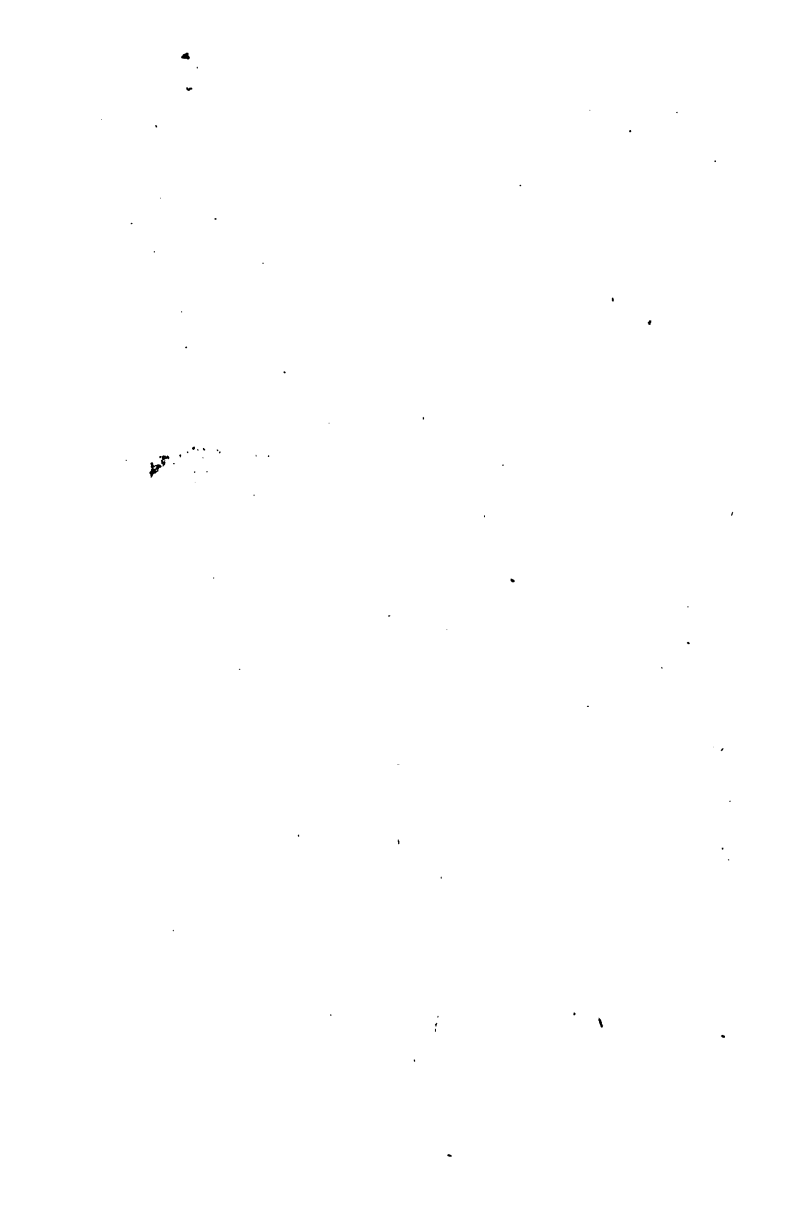
Les soins que Mr. DE FELICE donne à la grande Encyclopédie ne l'occupent pas tout entier. Ce Savant, aussi laborieux qu'habile, trouve encore le temps de penser à l'*Encyclopédie Oeconomique*, autre Ouvrage important qu'il fait imprimer à

Yverdon (1). Il vient d'en publier les trois premiers Volumes, & dans peu de jours les Souscrivans pourront les recevoir en Hollande. Désormais on en distribuera de dix en dix Semaines trois Volumes à la fois.

(1) On peut en voir le *Projet* dans le Tome XXXII. de cette *Biblioth.* Part. I. Art. X.

F I N.







BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
M D C C L X X.

TOME TRENTE ET QUATRIEME.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXX.

THE
LIBRARY
OF THE
CONGRESS

PHOTODUPLICATION

OF
SERIALS

AND
PERIODICALS

IN
MICROFORM



1977
M. D. C. 1977
AT THE
LIBRARY OF CONGRESS
WASHINGTON, D. C.



T A B L E D E S A R T I C L E S

ART. I. *V*ersion Allemande du *V.* Testament, par M. MICHAELIS, Tome I. contenant le Livre de Job. pag. 263

II. PRINCIPES de la Science Universelle de la BEAUTE, de l'HARMONIE & des GRACES. 291

III. HISTOIRE DE L'ACAD. ROY. DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BERLIN, Tome XVIII. 303

IV. LES DIX RELATIONS ANNUELLES DE LA COLLOCATION DES MSS. HEBREUX DU V. T. par le Dr. KENNICOTT. 337

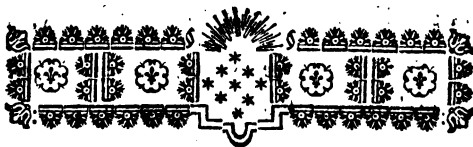
V. OBSERVATIONS JUSTIFICATIVES POUR LES JURISCONSULTES ROMAINS, par M. JEAN LUZAC. 349

VI. AVIS

TABLE DES ARTICLES.

VI. AVIS AUX MÈRES <i>qui veulent nourrir leurs Enfants</i> , par M ^{de} . LE REBOURS.	360
VII. HISTOIRE DES POISSONS, <i>par M. GOUAN.</i>	370
VIII. LOIX DE PLATON, Se- cond Extrait.	382
IX. DIALOGUES DE DIOGENE DE SINOPE, par M. WIE- LAND.	406
X. MÉNALQUE ET SESTROIS Fils, Idylle.	420
XI. JOURNAL DE LA COUR DE LOUIS XIV.	430
XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	442





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

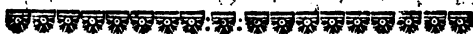
B E A U X A R T S ,

P O U R L E S M O I S

D E

O C T O B R E , N O V E M B R E , D E C E M B R E ,

M D C C L X X .



ARTICLE PREMIER.

J O H A N N D A V I D M I C H A E L I S

U E B E R S E T Z U N G D E S A L T E N

T E S T A M E N T S , *mit Anmerkungen*

T o m e X X X I V . P a r t . I I . A f ü r

*für Ungelehrte. Der erste Theil
welcher das Buch Hiobs enthält;*

C'est - à - dire ,

**VERSION ALLEMANDE DU VIEUX TES-
TAMENT , avec des Remarques
pour les Personnes non lettrées ,
par Mr. MICHAELIS , Tome I.
qui contient le Livre de JOB.
Göttingen & Gotha, chez J. C.
Dieterich , 1769. in 4°. pp. 279.
sans la Préface qui en a 38.**

 A grande connoissance que le
célèbre Mr. MICHAELIS a
des Langues Orientales , sa
vaste érudition , ses talens ex-
traordinaires pour l'explication de l'E-
criture Sainte , & l'habileté avec laquel-
le il fait manier la Langue Allemande ,
faisoient souhaiter depuis long-temps
qu'il donnât une nouvelle Version de
l'Ancien Testament , comme feu Mr.
le Dr. Heumann l'avoit fait du Nou-
veau ; & l'on étoit persuadé avec rai-
son

son qu'il réussiroit bien mieux encore que ce Docteur. Après avoir résisté bien des années aux sollicitations qu'on lui a faites à ce sujet, il s'est enfin rendu, & il a commencé par le Livre de Job, parce qu'il le regarde comme le plus ancien Livre de la Bible, & qu'il croit qu'en effet il convient de le mettre à la tête de tous les Ecrits Sacrés. Ce que l'on attend principalement, dit-il, d'une Révélation Divine, c'est qu'elle décide cette grande & importante question, sur laquelle les lumières naturelles ne fournissent que des probabilités, & dont dépend néanmoins toute la Religion : notre ame est-elle immortelle, & y aura-t-il après cette vie une Oeconomie de peines & de récompenses ? Ce Dogme de l'immortalité de l'ame, & d'un état de rétribution, semble à la première vue ne pas se trouver dans le Vieux Testament : cette omission doit naturellement surprendre, elle a de tout temps embarrassé les Savans, & personne n'ignore les idées singulières qu'a eues à ce sujet le célèbre Dr. Warburton. Mr. MICHAEL

LI s croit, à la vérité, que la doctrine d'une Oeconomie à venir se trouve dans les Livres de Moyse, mais dans ces Ouvrages d'Histoire & de Législation elle ne pouvoit guère être insinuée qu'en passant, & ce n'est que par voie de conséquences qu'on peut l'en déduire. Elle revient aussi dans quelques Pseaumes, & même avec plus de clarté ; mais c'étoit bien tard, il paroît toujours étrange qu'elle n'ait pas été inculquée plutôt, & il seroit sans doute fort consolant de la trouver dans le plus ancien Livre de la Révélation. Or pour avoir cette satisfaction, il n'y a, dit notre habile Auteur qu'à lire les Ecrits sacrés dans leur ordre chronologique, car dans le Livre de Job, le premier en date de ces Ecrits, le Dogme d'une vie future est expressément enseigné, non seulement dans le fameux passage du Chapitre XIX^e. mais encore dans plusieurs autres ; & le grand dessein de tout ce Livre, le but principal pour lequel il a été composé, est de montrer que ce n'est pas dans le Monde présent, mais dans celui qui est à venir, que les Rétributions Divines doivent avoir lieu,

lieu. C'est ce qui sera plus sensible dans cette nouvelle Version que dans aucune des précédentes, & nous en produirons quelques exemples. Mais préalablement nous devons rendre compte de l'intéressante Préface de Mr. MICHAELIS.

Il ne s'y étend pas sur les questions qu'on a coutume d'agiter au sujet du Livre de Job, parce qu'il s'en étoit fort occupé dans des Prolégomènes qu'il publia il y a quelque temps en Latin sur ce Livre. Il y avoit prouvé l'antiquité de cet Ouvrage, qu'il ne regarde pas comme une véritable Histoire, mais comme une fiction morale, composée vraisemblablement par Moïse pendant son séjour en Arabie, & pour la consolation des Israélites opprimés en Egypte. Sur tout cela il faut consulter les Prolégomènes que nous venons d'indiquer; Mr. MICHAELIS y renvoie, & il s'attache dans la plus grande partie de sa Préface à rectifier les idées que bien des gens se sont faites de la Version de l'Ancien Testament par Luther. Les uns ont pour elle un respect

superstitieux , & les autres au contraire ne lui rendent pas toute la justice qu'il lui est due.

La Version de Luther a, selon notre Auteur, de grands avantages, non seulement sur toutes les Versions Allemandes, mais encore sur celles qui ont été faites en d'autres Langues. Ce qui distingue particulièrement la sienne, c'est qu'on y remarque toujours l'homme de génie, nonobstant les fautes qui lui sont assez souvent échappées. Combien cette supériorité de génie ne se fait-elle pas sentir dans la manière dont il fait manier la Langue Allemande? Au bout de deux Siècles & demi son langage est encore classique, & s'il a un peu vieilli, il ne laisse pas d'être d'une force, d'une justesse, d'une énergie surprenantes. Ses expressions sont presque toujours les plus propres, & les plus heureux qu'il eût pu choisir. Il avoit une finesse de tact & de goût très extraordinaire dans un homme de si basse extraction, qui vivoit dans le seizième Siècle, & qui étoit

étoit Moine. Ce même goût qui l'empêchoit de traduire mot pour mot, lors qu'une Version trop littérale eût pu déplaire à ses contemporains ou avoir quelque chose de ridicule , le guidoit aussi dans l'interprétation des passages difficiles de l'Original. On fait qu'il avoit de savans Amis, qui étant plus versés que lui dans les Ecrits des Rab- bins & dans les Langues Orientales , lui faisoient part de leurs lumières: or parmi les diverses explications qu'ils lui fournissoient, il choisissoit presque toujours les plus belles & les plus nobles, surtout lors qu'il s'agissoit des Livres poétiques de la Bible. Si par là il lui est quelquefois arrivé de se méprendre & de ne pas saisir le vrai sens du Texte, il est au moins certain qu'en général sa Version est moins servile, moins sèche, plus élégante, que la plupart de celles qu'on a faites depuis lui, & que les fautes même qui lui sont échappées décèlent toujours l'homme de goût & de génie.

Le goût de Luther le préserva encore

non seulement d'une recherche trop scrupuleuse des étymologies Hébraïques, mais aussi du défaut de trouver toujours de l'emphase dans les termes de l'Original, écueil contre lequel de très habiles Interprètes ont échoué, & particulièrement le célèbre *Schultens*, à qui d'ailleurs la Philologie sacrée a de si grandes obligations, & qui étoit sans doute l'Homme de ce Siècle qui possédoit le mieux les Langues Orientales. Cet habile Critique cherchoit toujours dans l'Arabe l'étymologie des mots Hébreux, & y découvroit des beautés, une énergie, une emphase, qu'il tâcha de faire passer dans sa Version Latine du Livre de Job: il en rendit ainsi le style extrêmement figuré, métaphorique, ampoulé même, & il fit disparoitre cette noble simplicité qui règne dans les endroits même les plus sublimes de l'Original. Luther n'étoit pas assez versé dans les Langues Orientales, pour entendre toujours parfaitement le Livre de Job, qui de tous les Ecrits Sacrés est assurément le plus difficile, aussi est-ce celui qu'il a le moins

moins bien traduit ; & cependant , s'il faut en croire Mr. MICHAELIS, il n'y a qu'à comparer la Version de Luther avec celle de Schultens , pour sentir combien le goût l'emporte sur l'érudition même la plus profonde & la plus solide. Le Professeur de Leyde avoit sur le Réformateur l'avantage d'entendre beaucoup mieux les Langues Orientales , aussi a-t-il mieux saisi que lui le sens d'un grand nombre de passages , & cependant on aime mieux lire la Version Allemande & surannée de Luther, que la Version Latine de Schultens: celle-ci, *seroit même insupportable s'il l'avoit faite en Allemand ou dans quelqu'autre Langue vivante.* Ceci nous paroît outré, & le paroîtra sans doute à tous ceux que connoissent le belle Traduction Françoisé que Mrs. de Fencourt , Sacrelaire, & Allamand, firent il y a plus de vingt ans de la Version Latine de Mr. Schultens. Cette Traduction a eu le plus grand succès, bien loin que la lecture en soit insoutenable; elle doit cependant être exacte,

puis qu'elle fut revue & approuvée par Mr. Schultens lui même.

Revenons à Luther. La justesse de son esprit le garantit de deux préjugés Judaïques , qui devinrent presque universels après sa mort , qui égarèrent quantité de Commentateurs , & qui , tant qu'ils subsistèrent , auroient rendu toute bonne Version de l'Ancien Testament absolument impossible. L'un de ces préjugés , c'est le respect superstitieux pour les points-voyelles. On fait aujourd'hui que les Ecrivains Sages ne firent point usage de ces points , mais qu'ils ont été inventés par les Massorèthes quelques Siècles après la naissance de Jésus-Christ , & que souvent ils ont été si mal placés que le sens de plusieurs passages en a été entièrement altéré. Depuis Luther , néanmoins , le sentiment presque universel tant des Luthériens que des Réformés a été , que ces points étoient de la plus haute antiquité , & même d'origine divine , enforte qu'il n'étoit pas permis d'y faire le moindre changement. Il n'y

n'y a pas encore trente ans qu'en Allemagne, sur-tout dans l'Eglise Luthérienne, on auroit traité de téméraire & d'hérétique un Interprète, qui auroit abandonné la leçon & la ponctuation des Massorèthes. Luther étoit bien éloigné de penser de cette manière; il regardoit les points voyelles comme une invention purement humaine & assez moderne, & il ne faisoit aucune difficulté de s'en écarter lors que les règles d'une saine critique l'exigeoient. On sent les avantages que cela devoit lui donner sur ceux qui depuis lui ont expliqué le Vieux Testament, & il est manifeste que si ces Commentateurs servilement attachés aux points, avoient fait de nouvelles Versions, elles n'auroient pu être que très imparfaites & fort inférieures à celle de Luther.

L'autre préjugé dont ce grand Homme se préserva, concerne le Texte même de la Bible. On s'est imaginé, contre toute raison, que le Texte Hébreu imprimé contient toujours la vraie leçon, & qu'il n'a jamais été altéré par les Copistes

pîtes ; à peu près comme le peuple croît bonnement que tout ce qui est imprimé est vrai. On ne pouvoit cependant pas se dissimuler qu'il n'y a aucune Bible où il ne se trouve quelque faute d'impression ; mais comme si les Copistes , ou les Juifs , avoient été plus infallibles que les compositeurs d'Imprimerie , ou les Chrétiens , on ne vouloit reconnoître aucune faute dans les MSS. des Juifs , ou du moins aucune faute qui n'eût été corrigée par les Massorèthes avant l'invention de l'Imprimerie. On eût dit que ces Massorèthes avoient été inspirés par l'Esprit de Dieu , tant on avoit de confiance en eux & de vénération pour leur travail. Ce n'est que dans ces derniers temps que , graces au *P. Houbigant* , au *Dr. Kennicott* , à *Mr. MICHAELIS* lui même , & à quelques autres Savans , on a commencé à revenir de cette prévention. D'un côté on a senti combien il est incroyable que pendant plusieurs milliers d'années les copies innombrables qui ont été faites du Texte Hébreu aient été exactes , & qu'il

qu'il ne s'y soit glissé aucune faute par l'ignorance ou par l'inattention des Copistes ; de l'autre on s'est convaincu qu'en effet il y a d'anciens MSS. Hébreux qui diffèrent en bien des endroits de notre Texte imprimé ; & que de très anciens Interprètes , les LXX , Aquila , Symmaque , Théodotion , le Syrien , les Chaldéens , les Arabes &c. avoient souvent trouvé dans leur Bible Hébraïque des leçons fort différentes de la notre , & avoient traduit en conséquence. Mais tant que le préjugé en faveur du Texte imprimé subsistoit , il auroit été impossible de faire une bonne Version de la Bible ; car il est évident que lors que le Traducteur regarde comme divine la leçon , qui une fois a eu le bonheur d'être imprimée , il se gardera bien de s'en écarter , quelque manifestement fautive & absurde qu'elle puisse être. Pour Luther il pensoit là dessus comme la saine raison veut que l'on pense au sujet d'un Livre aussi ancien ; il n'imaginait pas que les Copistes Juifs fussent plus exacts & plus infailibles que

que les Imprimeurs Chrétiens, & convaincu que le Texte Hébreu n'étoit point exempt de fautes, il en corrigea lui même un assez grand nombre, en suivant les leçons qu'il trouvoit dans quelques anciennes Versions, & particulièrement dans la Latine.

Les justes éloges que Mr. MICHAELIS donne à la Version Allemande de Luther, pourroient faire croire que puis qu'elle est si bonne il étoit assez superflu d'en entreprendre une nouvelle dans la même Langue, & il est vrai, comme nous le disions tantôt, que notre habile Auteur a long-temps refusé de se charger de ce travail. Mais voici les considérations qui l'ont enfin heureusement déterminé. La Langue Allemande a subi bien des changemens depuis Luther, & quoi qu'il l'écrivit très purement pour son temps, quantité de termes dont il se servoit ont vieilli, quelques uns sont devenus presque intelligibles, d'autres qui étoient fort nobles autrefois ne le sont plus aujourd'hui, & peuvent même donner matière aux plaisanteries des Libers-

bertins. D'ailleurs la connoissance des Langues Orientales s'est si considérablement perfectionnée depuis deux Siècles, on a pour l'intelligence du Texte Sacré tant de secours qui manquoient à Luther, qu'il est facile à présent de faire une Version beaucoup plus exacte que la sienne; & il étoit d'autant plus nécessaire de l'entreprendre, que la plupart des objections les plus spécieuses que les Incrédules font contre nos Saints Livres, sont fondées sur des passages qui avoient été mal traduits. Presque toutes les difficultés disparoîtront dès qu'on aura une Version fidèle, claire, qui présente exactement le Texte Sacré, & qui ne lui fasse rien perdre de sa noble simplicité. Telle est la Version que Mr. MICHAELIS publie actuellement du Livre de Job, & l'on ne sauroit trop souhaiter qu'il remplisse l'engagement qu'il prend de traduire chaque année deux Livres du Vieux Testament. La tâche qu'il s'impose est forte sans doute, mais si Dieu lui conserve la santé, il n'y a rien qu'on ne doive attendre d'un Savant qui n'est

n'est pas moins laborieux qu'habile.

Nous disons que sa Version est exacte, car ce n'est pas une paraphrase, c'est une vraie Traduction faite avec autant de fidélité que d'élégance & de goût, & où il s'est donné moins de liberté que Luther même n'en avoit pris dans la sienne. Il a conservé les tours de l'Original, les images & les figures Orientales, autant qu'il étoit possible, & lorsque le génie de la Langue Allemande l'a obligé de faire quelques légers changemens, il a toujours eu soin d'en avertir. Sur-tout il a très scrupuleusement traduit les passages qui peuvent intéresser quelques dogmes, & qui sont différemment expliqués dans les diverses Communions Chrétiennes, ou qui ont donné lieu aux objections des Incrédules ; pour n'être pas accusé de substituer ses propres idées ou celles de son Eglise, à celles de l'Ecrivain Sacré, il a présenté ces passages tels qu'ils sont dans l'Hébreu, & s'il y a quelque ambiguïté dans l'Original, il a eu soin qu'on la retrouvât dans sa Version, & il s'est contenté d'indiquer dans

les

les Remarques les sens qu'il croit qu'on doit leur donner.

Un grand avantage que cette excellente Version a sur toutes celles qu'on a faites jusqu'ici du Livre de Job, c'est qu'on y sent la liaison qu'il y a dans ce Livre, l'objet qu'on s'y propose, ce qui étoit proprement en question entre Job & ses amis, le sujet de leur dispute, & le caractère des Interlocuteurs. Tout cela est obscur dans les autres Traductions. On y trouve des morceaux admirables, des discours sublimes, de magnifiques descriptions; mais on n'en saisit pas l'ensemble, on ne voit pas ce que prétendent les Interlocuteurs, où ils en veulent venir, ce qui a donné lieu à toute la dispute, comment elle s'anime de plus en plus, quelles sont les raisons & les preuves que chacun des disputans produit en faveur de son sentiment, & de quelle manière enfin le Discours majestueux du Seigneur décide toute la question. Dans les Commentaires mêmes les plus doctes & les plus estimables; on s'est contenté d'expliquer les mots;

les façons de parler, & les images ,
 mais on n'a pas montré autant qu'il
 auroit été nécessaire le fil du discours
 & la justesse du dialogue. Tout est lié,
 au contraire , tout se suit, tout se rap-
 porte à un même but dans la Version
 de Mr. MICHAELIS; les amis de Job
 ont chacun leur caractère propre & dis-
 tinctif, & leurs discours y sont toujours
 conformes ; les réponses que le Saint
 Homme leur fait sont justes, précises,
 & constamment assorties à son grand
 système, qui est, comme nous l'avons
 dit plus haut , que la Justice de Dieu
 ne se manifeste pas toujours dans ce
 monde, mais qu'elle s'exercera infailli-
 blement dans une économie à venir,
 où les bons seront récompensés & les
 méchans punis. Tous les amis de Job
 étoient dans la fausse pensée, que dès
 cette vie les bons & les méchans recoi-
 vent la juste rétribution qui leur est due,
 que les biens & les maux leur sont dis-
 pensés selon leurs oeuvres, & que les
 grandes & extraordinaires calamités ne
 sont jamais envoyées qu'aux pervers,
 &

& sont toujours la punition de leurs crimes. Ce principe les conduit naturellement à juger mal de Job, & à le regarder comme l'objet de la vengeance céleste. L'excès de sa misère leur paroît une preuve convaincante qu'il doit avoir commis quelques péchés secrets mais énormes, & ils ne craignent point de lui laisser entrevoir leurs odieux soupçons, & de le condamner avec plus ou moins de dureté, selon leur différent caractère. Job soutient, au contraire, que les malheurs même les plus terribles, ne prouvent rien contre la vertu de celui qui les éprouve, puis que la prospérité & l'adversité sont ici bas dispensées aux bons & aux méchans indifféremment, & que ce n'est pas dans ce monde que les uns doivent être récompensés & les autres punis. Cette doctrine choque les amis de Job, elle leur paroît impie, injurieuse à la Justice de Dieu; ils la croient pernicieuse & destructive de toute Religion, parce que selon eux, elle ôte aux hommes les motifs qui pourroient les déterminer à

la pratique de la piété & de la vertu. Eliphaz & ses compagnons se trompoient cependant, car Job étoit infiniment éloigné de nier la Justice Divine, il reconnoissoit qu'elle s'exerceroit dans une Oeconomie à venir, & que si l'homme de bien éprouve quelquefois les plus grandes calamités dans cette vie, il en sera magnifiquement dédommagé dans l'autre, où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Le Seigneur intervient enfin & décide en faveur du saint Homme. Après lui avoir reproché les plaintes indiscrettes qui lui étoient quelquefois échappées, après avoir montré que ce n'est point aux hommes à juger de la conduite & des œuvres de Dieu, que ses voies leur sont impénétrables, & qu'ils ne sont pas assez éclairés pour connoître les raisons qui le déterminent dans la distribution des biens & des maux temporels; il prononce cependant que Job a mieux jugé de la Providence que ses Amis, & qu'il a parlé plus sagement de Dieu; & il confirme par là même tout ce que le
saint

saint Homme avoit dit d'un autre Monde , & d'une Oeconomie de rétribution.

Nous ne doutons pas que nos Lecteurs ne soient impatiens de savoir, quels sont donc ces passages où Job s'explique sur un état à venir , & sur l'espérance qu'il a d'être heureux après la mort. Jusques ici on n'avoit trouvé le Dogme d'une vie future, que dans ces célèbres paroles du Chapitre XIX : 25. 27. *Je sai que mon Rédempteur est vivant &c; & l'on fait que quantité d'habiles Interprètes les ont entendues d'une délivrance temporelle. Pour Mr. MICHAELIS, il est persuadé qu'elles se rapportent à la résurrection & à une Oeconomie future, & voici comment il les traduit: Je sai que mon Rédempteur vit: un autre moi même se levera un jour de la poussière; ma peau, que les ulcères défigurent & détruisent à présent, sera toute autre alors, je le verrai pour moi, mes yeux le verront & non un autre.* Dans ses Remarques sur ce passage, notre habile Auteur observe que ceux qui

croient que Job y exprime l'espérance qu'il avoit d'être délivré de ses maux dans cette vie même , & d'être un jours rétabli dans sa première santé , font non seulement une étrange violence aux termes de l'original , mais mettent encore le saint Homme en contradiction avec lui même. Il avoit plusieurs fois déclaré qu'il n'attendoit point de rétablissement temporel , qu'il regardoit son mal comme incurable (1) , qu'il étoit

(1) Mr. MICHAELIS croit que le mal de Job étoit l'*Elephantiasis*, horrible maladie qui est une espèce de lèpre & la plus mauvaise de toutes. Dans une Note extrêmement curieuse sur le v. 7. du Chap. 11d. notre Auteur décrit cet affreux mal , & il parle d'un Homme qui en mourut à Göttingue il y a quelques années. Les symptômes de sa maladie étoient tout semblables à ceux de la plaie dont Job fut frappé. Lorsque ce mal a duré quelque temps , il devient absolument incurable ; & de là vient que Job se refuse aux espérances que ses Amis vouloient lui donner de son rétablissement , & que n'ayant point droit d'espérer un miracle , il souhaite si sou-

étoit persuadé que ses misères ne finiroient qu'avec sa vie ; & il avoit toujours rejeté les espérances que ses Amis vouloient lui donner du retour de sa santé & de sa prospérité. C'est ainsi par ex. qu'il avoit dit sur la fin du *Chap. XVII.* que ses jours étoient écoulés, que son espérance étoit d'habiter bientôt dans le tombeau, & qu'il n'attendoit de repos que dans la pousfière. Un homme qui tenoit un tel langage, ne pouvoit pas, au *Chap. XIX^e.* se flatter de revoir des jours heureux dans ce monde, & il est manifeste que toutes ses espérances se rapportoient à une meilleure vie après la mort.

Mais si dans le *Chap. XIX^e.* Job s'exprime d'une manière si positive & si claire sur la résurrection & sur un état à venir, comment se peut-il que dans tout le reste de son Livre il n'en fâsse pas la moindre mention ? Cette objection se présente naturellement à l'esprit de ceux qui n'ont lu que les

Ver-

souvent la mort comme l'unique terme de ses maux.

Versions qu'on avoit précédemment faites de ce Livre, mais elle tombera tout-à-fait à la lecture de la Version de Mr. MICHAELIS, car on y trouve un assez grand nombre de passages qui ont rapport à l'Économie à venir. Un des plus remarquables est celui du *Chap. XIV: 14, 15*. Comme la traduction que notre habile Professeur en fait, diffère extrêmement de toutes les autres, il s'est contenté de la proposer dans les Notes, mais il assure qu'il l'a formée d'après de très anciennes Versions. *Si l'homme meurt, c'est pour revivre. Pendant tous les jours de ma vie j'espérerai ma résurrection, Et je vivrai dans cette attente jusques à ce que je reverdisse de nouveau.* Ces paroles sont liées & s'accordent parfaitement avec ce que le saint Homme avoit dit dans le *Ps. 13*, (*suivant la Version de Mr. MICHAELIS*): *O si tu me cachois dans l'Empire des Morts, Et si tu me mettois à couvert jusques à ce que ta colère fût passée, jusques à ce que tu me donnes une meilleure existence Et que tu penses à moi.*

Dans

Dans le Chap. XXXI: 33, 34. Job parle du Jugement dernier en ces termes: *Si je célois mes péchés à la manière des hommes, & si je cachois mes fautes dans mon sein, ne serois-je pas l'objet du mépris de toutes les générations, & couvert de confusion, lors qu'il faudra que je paroisse dans la grande Assemblée ! je serois alors réduit au silence & je ne pourrois pas me justifier.*

Presque toutes les Versions rendent le verset 23 du Chap. XXXe. à peu près de cette manière: *Je sai que tu me conduis à la mort, & au lieu où vont se rendre tous les vivans ;* mais Mr. MICHAELIS a trouvé une leçon selon laquelle il faudroit traduire: *Je sai que tu me rameneras de la mort, & que tu me conduiras au lieu d'assemblée du Dieu vivant.*

Nous pourrions produire plusieurs autres passages, qui, dans cette Version, paroissent très formels en faveur d'un état à venir, mais il est temps que nous mettions des bornes à cet Extrait. Nous observerons seulement, qu'il restera peut-être des doutes sur le sens de quelques

uns de ces passages ; mais il est à présumer que ces doutes disparaîtront lors que Mr. MICHAELIS publiera , comme il le fait espérer son grand Commentaire sur le Livre de Job. Il y rendra raison de sa Version , il produira ses autorités , il indiquera les anciennes Traductions & les MSS. dont il s'est servi , ce qu'il n'a pu faire dans les Remarques qui accompagnent la Version que nous avons actuellement sous les yeux , parce que devant être à l'usage des personnes non lettrées , il n'auroit pas convenu d'y faire entrer des observations critiques & philologiques , des discussions grammaticales , des citations de MSS. , des passages Arabes , Syriaques , Samaritains &c. Ces Remarques supposent sans doute une érudition prodigieuse & un travail immense , mais le docte Auteur n'y présente que le résultat de ses recherches , & quoi qu'elles soient intéressantes & instructives pour les Gens de Lettres même , elles n'ont rien qui ne soit à la portée de tous les Lecteurs. Au moyen de ces Notes ils
pour-

pourront entendre les endroits les plus difficiles du Livre de Job, & en sentir toutes les beautés.

Dans le cours de cet Extrait, nous avons déjà fait usage de quelques unes des Remarques de Mr. MICHAELIS, & nous allons en rapporter encore une, qu'on verra avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est relative à un passage dont le vrai sens avoit jusques ici échappé à tous les Interprètes. C'est le v. 15^e. du Chap. VII. Voici comment notre habile Auteur le traduit: *Je pense quelquefois à terminer moi même mes jours (2), & tous mes os desireroient la mort. Mais je rejette cette pensée: je ne dois pas toujours vivre!* Il seroit surprenant, dit Mr. MICHAELIS, que dans le désespoir où Job étoit plongé, il n'eût jamais eu la pensée d'attenter à sa vie. Si jamais un partisan du suicide pouvoit imaginer un cas où il fût excusable, ce

(2) Il y a littéralement dans la Version de Mr. MICHAELIS: *mon desir choisit souvent la corde.*

ce feroit sans doute celui de Job, qui se sentoît conduire à une mort certaine, mais lente, par un mal affreux, & absolument incurable. L'événement montra néanmoins que dans ce cas même, c'eût été une précipitation & une folie de vouloir prévenir la Providence, & de se donner la mort avant que Dieu trouve à propos de l'envoyer. Avec tout cela, il semble qu'il manqueroit quelque chose à l'histoire de Job, s'il ne lui étoit échappé aucun mot qui montrât que cette noire pensée lui étoit venue, & qu'un moyen si facile de terminer ses misères s'étoit présenté à son esprit. S'il y a dans toute la Bible un Livre où l'on doive s'attendre à trouver une décision sur le suicide, c'est assurément le Livre de Job. Elle s'y trouve en effet: dans l'excès de ses maux, le saint Homme pense au meurtre de soi même, mais il rejette avec indignation cette lâche pensée, & son courage se ranime en considérant que cette vie si misérable ne sauroit durer éternellement.

ARTI-



ARTICLE SECOND.

GRONDBEGINSELEN *van de algemeene Weetenschap der Schoonheid, Saamenstemming en Bevalligheid.*

Auch ist in der that jeder begriff einer geistigen Schönheit ein blick in das Wesen der Gottheit,

PHÆDON VON MOSES MENDELSSOHN, I. Gespr. p. 121.

Tendimus ad Cœlestem Patriam;

C'est - à - dire,

PRINCIPES de la Science Universelle de la BEAUTE', de l'HARMONIE, & des GRACES; *la Haye, chez Nicolas van Daalen, 1776. grand 8o. de 189. pp.*

TROIS excellens Ouvrages ont paru en François sur les sujets indiqués dans le Titre que nous venons

nons de traduire: la *Tétorie des Sentimens agréables*, par Mr. de Pouilly; l'*Essai sur le Beau*, du P. André; & les *Beaux Arts réduits à un même principe*, par Mr. l'Abbé Batteux. Nous ne savons par quelle fatalité les Hollandois, qui traduisent tout, avoient jusques ici négligé ces trois Livres, qui pouvoient leur être singulièrement utiles, & auxquels ils n'ont rien de comparable dans leur Langue. L'Ouvrage que nous annonçons pourra désormais leur en tenir lieu: c'est proprement un Extrait de ces trois Traités, Extrait fait avec beaucoup d'intelligence & de goût, & dont on concevra sans doute l'idée la plus avantageuse si l'on conjecture comme nous, que l'Auteur anonyme est le même auquel on doit les excellentes *Lettres sur le Bonheur*, dont nous rendîmes compte il y a quelque temps (1). Ce qui nous le fait présumer, est non seulement que ces deux Ouvrages sont imprimés

chez

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXXII. Part. I. *Art.* II. Tom. XXXIII. Part. I. *Art.* VII.

chez le même Libraire , & qu'ils ont la même épigraphe (2), mais qu'ils ont encore diverses conformités sensibles : même noblesse de style , même justesse de raisonnement , même beauté d'imagination , même amour pour la vérité & pour la vertu , mêmes vues , mêmes dessein général de rendre les hommes meilleurs en éclairant leur esprit. Dans les *Principes* comme dans les *Lettres* , l'Auteur rempli de bienveillance pour tous les semblables & pour ses compatriotes en particulier , cherche à les conduire dans le chemin du bonheur , à leur inspirer le goût du beau , du bon , de l'honnête , à leur communiquer le noble enthousiasme dont il est lui même animé , & à les élever des créatures au Créateur , des beautés visibles à la Beauté invisible , originale & immortelle.

Quoique l'Ouvrage que nous avons sous les yeux , soit en grande partie extrait des *Traités François* que nous avons indiqués , l'Auteur Hollandois y a souvent

(2) *Tendimus ad Caelestem Patriam.*

vent mis du sien : il a choisi ce qu'il y avoit de meilleur , de plus intéressant , & de plus conforme à son but dans ces trois Livres , il les a éclaircis les uns par les autres , il y a joint ses propres réflexions , & il en est résulté un tout exquis , qui peut être regardé comme un code de raison & de goût. L'Ouvrage est divisé en trois Parties , dont chacune contient plusieurs Chapitres , à la tête desquels on a eu soin de marquer les chapitres & les pages du Traité François qui y répondent , afin que les Lecteurs puissent aller à la source s'ils le jugent à propos , & voir en même temps jusqu'à quel point on s'est attaché à suivre l'original.

Dans l'Introduction générale l'habile Auteur observe d'abord , qu'il y a une Science , connue sous le nom de *Musique* dans les sublimes Ouvrages de Platon , Science qui renfermant tous les principes de la proportion & de l'harmonie c. a. d. de tout ce qui fait l'essence de la beauté & de la perfection , devoit servir d'introduction à tous les autres Arts & à toutes les autres Sciences. Elle embras-

soit

soit elle-même toutes les Sciences propres à former le cœur en inspirant des mœurs vertueuses & aimables, & à élever l'esprit en le menant à une connoissance étendue & solide de la vérité; & par conséquent c'étoit la Science propre du vrai Philosophe, qui recherche, embrasse, & chérit en toutes choses ce qui s'y trouve de bienfaisant, de louable, de beau & de parfait. Elle s'étend en général à tout ce qui peut prétendre à quelque perfection, & elle comprend en ce sens toutes sortes de connoissances & d'instructions. On se borne dans ce Traité à ces branches de la perfection qui sont comprises sous les noms de *Beauté*, d'*Harmonie Musicale*, & de *Graces*. La meilleure route qu'on puisse prendre pour parvenir à une connoissance solide de ces trois choses, est de rechercher d'abord quand & comment nous les appercevons, quelles impressions elles font sur nous, & comment elles se distinguent par là même de leurs contraires. L'ingénieux Auteur indique donc d'abord dans une Théorie abrégée

des sentimens agréables, quelles sont les impressions que l'on peut à juste titre attribuer à l'apperception de la perfection & de la beauté, & à leur effet réel sur nous, & par conséquent quels sont les objets que la Nature, ou plutôt son Créateur, a destinés lui même à nous être agréables. On verra toujours que ces sentimens agréables sont parfaitement d'accord avec notre véritable utilité. Toute cette première Partie est extraite de la *Théorie des sentimens agréables*, par Mr. de Pouilly.

Après avoir développé quelle est la nature & l'origine des sentimens agréables, & quels sont les objets que le Créateur lui même avoit destiné à exciter en nous ces sentimens, l'Auteur examine quelle est la nature de ces objets, & sur-tout à quelles qualités ils doivent la force & les attraits par lesquels ils savent nous charmer. On peut les comprendre toutes sous une seule qualité générale & commune à tous les objets agréables, la *Beauté*; car c'est d'elle que tout ce qui peut nous plaire em-

prunte

prunte sa puissance enchanteresse. *Beauté* dans la Nature; *Beauté* dans les Ouvrages de l'Art; *Beauté* dans les productions de l'esprit & du génie; *Beauté* dans les mœurs: voilà les sources d'où découlent tous nos plaisirs. Mais il ne suffit pas de connoître cette *Beauté* dans les différens objets qui en ont été doués; ou qui passent pour tels; il ne suffit pas de savoir ce qui est beau, & quelles choses peuvent porter le nom de belles: il faut savoir encore ce que c'est que la *Beauté* en elle même. Il faut connoître ce Beau essentiel & absolu, qui est indépendant de toute institution, de toute opinion reçue; ce Beau immuable qui doit plaire dans tous les temps, dans tous les lieux, & à tous les hommes: en un mot ce Beau suprême, l'exemple & le modèle de toutes ces beautés brillantes dans un moindre éclat, que nous admirons dans ce Monde. C'est de ce Beau que l'on explique la nature & l'essence, dans la seconde Partie: elle est tirée des six Discours du P. André sur le *Beau*.

Après avoir fixé la nature & l'essence du beau & du gracieux, ainsi que les qualités qui doivent se réunir pour produire dans chaque sorte d'objets le Beau idéal, le modèle de la beauté, il s'agit de considérer le Beau dans son existence réelle, & à cet égard comme à tous les autres, il faut le distinguer en *Beau essentiel*, en *Beau naturel*, & en *Beau artificiel*.

Quant au premier, il ne sauroit exister qu'en Dieu même, car ce n'est que dans cet Etre immuable, tout parfait, & existant par lui même que l'on voit l'infinité se réunir avec l'ordre le plus complet & l'unité la plus parfaite. En lui seul la vérité, l'intelligence, & la sagesse, la proportion, la convenance, l'harmonie & toutes les beautés morales, brillent d'un éclat pur, inaltérable, immortel; en lui seul tout ce qui est beau, tout ce qui est aimable, tout ce qui peut exciter de l'admiration dans notre esprit, tout ce qui peut ravir notre cœur en extase, le porter à la reconnoissance, l'enflammer d'amour & de vénération, se trouve réuni dans le degré le plus éminent; & par

par conséquent cet Etre adorable peut aussi lui seul être la source inépuisable, le modèle immortel, l'essence réellement existante de la Beauté.

Mais non content de posséder en lui même cette Beauté essentielle, il a voulu en communiquer l'image à d'autres Etres ; il a voulu se peindre dans ses ouvrages , & faire porter à chacun d'eux l'empreinte de ses perfections. De là le *Beau naturel*, auquel il donna l'existence dans la Création , afin que sous mille formes différentes il servît à décorer toutes les parties de l'édifice immense de cet Univers, & à nous y faire admirer dans une existence réelle toutes les différentes espèces de beautés, dont le tableau idéal a été tracé dans la Partie précédente. C'est ainsi que nous y appercevons le *Beau visible* , dans la forme extérieure des productions de la Nature, & dans l'ordre admirable qui règne entr'elles ; dans ces voûtes magnifiques que la nuit vient orner d'un million de luminaires brillans ; dans cet azur serein sur lequel les rayons du Soleil répandent un éclat si

doux , si pur , & par - tout si uniforme ; dans ces campagnes émaillées de fleurs , coupées par tant de bosquets ombragés , tant de fertiles côteaux , tant de lacs étincelans , & au milieu desquelles nous voyons errer tant d'animaux , dont la figure & la taille portent tous les caractères de la beauté. Le *Beau musical* , dans l'accord & l'harmonie qui règnent parmi toutes les parties de ce vaste Empire , & sur - tout dans ces concerts naturels que font sans cesse retentir autour de nous , le gazouillement mélodieux des oiseaux , l'écho qui leur répond par des accens répétés , le murmure des ruisseaux , le bruit plus majestueux des rivières , la chute & le bouillonnement des cascades , le souffle flatteur du zéphire , & le mugissement des vents déchaînés , la chute mesurée des flots de l'Océan , la voix du tonnerre tantôt grave & tantôt éclatante , qui tous ensemble s'entre - répondent ou se réunissent autour de nous , pour nous faire entendre la musique la plus imposante & la plus harmonieuse. Le *Beau intel.*

intellectuel & moral, dans cette foule d'Êtres doués d'intelligence & de volonté, créés pour contempler la vérité, pour aimer la vertu, pour trouver leur bonheur dans la possession de l'une & de l'autre, & s'élever par leur moyen jusqu'à celui qui est la source de toutes les denx.

Enfin les hommes ont tâché d'augmenter encore le nombre des objets doués de beauté qui les entourent, & pour cet effet ils ont imité les productions de la Nature dans les Ouvrages de l'Art: de là le *Beau artificiel*. Telles sont les trois espèces du Beau réellement existant, que nous trouvons dans l'Univers, & au dessus de l'Univers. Nous ne pouvons qu'adorer le premier, avec tous les transports de l'amour & de la vénération. Nous devons contempler, étudier, & admirer le second, & contribuer aussi autant qu'il nous est possible à augmenter en nous mêmes, ou dans les autres membres de la société humaine, le degré de perfection intellectuelle ou morale. Mais pour le

troisième (*le Beau artificiel*), c'est proprement le seul qui nous doive son existence, & c'est aussi de lui que l'Auteur traite dans la troisième Partie, par une Théorie abrégée des Beaux-Arts, qui embrassent ce Beau dans toute son étendue. Il y explique avec beaucoup de justesse & de précision suivant quelles règles on peut produire le Beau artificiel, & comment il faut mettre ces règles en exécution. Et de tout ce qu'il dit sur cet intéressant sujet, il résulte évidemment que la perfection, l'harmonie, la beauté, & les graces, découlent par-tout & en toutes choses des mêmes Principes. Cette Partie est tirée des *Beaux Arts réduits à un même Principe*, par Mr. l'Abbé Batteux.





ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE
ROYALE DES SCIENCES &
BELLES - LETTRES (de Ber-
lin), Tome XVIII. Année
MDCCLXII. *Berlin*, chez *Haude &
Spencer*, 1769. Vol. in 4°. de
530 pp. avec 10 planches.

CLASSE DE PHILOSOPHIE EX-
PERIMENTALE: I *Nouvelles
Observations concernant deux cas particu-
liers de Grenouilles, qui ont été troublées
dans l'état d'engourdissement où elles ont
coutume de passer l'hiver, par Mr. GLE-
DITSCH; traduit de l'Allemand. Il y
a peu d'animaux dont l'histoire offre plus
de singularités que celle de la Gre-
nouille. Swammerdam, Leeuwenhoek,
Mr. Valmont de Bomare, & quelques
autres Naturalistes disent des cho-
ses très curieuses sur leur métamor-
phose, leur génération, leur accouple-*
C 5 *ment*

ment &c. Les recherches de Mr. G L E-
D I T S C H ont principalement pour ob-
jet cet état de sommeil ou d'engourdis-
sement, qui est commun à toutes les
Grenouilles pendant quelques mois de
l'année. Les unes passent l'hiver
sur la terre, & les autres fort avant
dans l'eau, au fond des marais, des lacs
& des courans; ce qui peut avoir in-
duit le vulgaire à distinguer entre Gre-
nouilles d'eau & Grenouilles de terre. Dès
que les nuits commencent à être plus
froides, ces animaux cessent peu-à-peu
de manger, & perdent la plus grande
partie de leur vivacité. Après cela ils
se dispersent vers le milieu d'Octobre ;
on n'en trouve plus une si grande quan-
tité dans les campagnes, dans les prairies,
& sur le bord des eaux : dans les der-
niers jours chauds de l'arrière-saison,
ils ne s'écartent guère des marécages,
& à la fin ils ne se montrent plus
qu'aux heures du midi, dans les endroits
exposés au Soleil. Quand leur vivacité est
tout-a-fait éteinte, ils disparoissent avec
les beaux jours qui terminent l'automne,

ne , de manière qu'en Novembre à peine en rencontre-t-on par ci par là quelques uns qui se traînent, toute l'espèce conformément à l'ordre de la Nature, ayant déjà pris ses quartiers d'hiver.

Les Grenouilles communes de terre, se glissent par - tout où elles peuvent être à l'abri du froid : on en trouve à diverses profondeurs, dans la terre, sous les arbres, dans les murailles, dans les caves, entre l'épaisseur des planches, dans les écuries & autres lieux semblables. La retraite des Grenouilles communes d'eau en hiver est dans le sol du fond des courans, des lacs, & des marais, à diverses profondeurs, mais le plus souvent tout simplement dans le limon. Elles y tiennent aussi ferme que des pierres, dans un état d'affoiblissement, d'immobilité, & de contraction. Leurs yeux sont très petits & enfoncés dans la tête; leur bouche est parfaitement fermée, de même que celle des Grenouilles de terre. Les unes & les autres se trouvent dans une espèce d'engourdissement, où elles demeurent

meurent au fond de leurs retraites jusqu'au printemps. Elles vivent, mais avec le mouvement intérieur le plus foible qu'on puisse imaginer, & quant aux mouvemens extérieurs, il ne s'en manifeste que peu ou presque point. Cet état n'a pas seulement lieu pour les Grenouilles, les crapaux, les serpens, les tortues, les lézards, & autres reptiles semblables; il s'étend aussi à quelques espèces d'oiseaux & de quadrupèdes, mais on n'est instruit avec exactitude que du plus petit nombre des circonstances qui les concernent; & les cas fortuits qui se présentent ne donnent que des notions très imparfaites.

Au moyen d'une chaleur artificielle on peut néanmoins tirer les Grenouilles de leur état d'engourdissement. Mr. GLEDITSCH rapporte deux observations qu'il a faites à ce sujet. Un des ces animaux se ranima dans une serre, & s'y nourrit pendant quelques jours des insectes qu'il y trouva; mais enfin il disparut. Apparemment qu'étant rentré dans son gîte, le froid l'y saisit de
nou-

nouveau , ou plutôt qu'il mourut , comme cela arrive aux reptiles que quelque accident tire pendant l'hiver de leur assoupissement , & conduit dans des appartemens chauds. L'autre cas n'est pas moins remarquable que le précédent. Par un froid rigoureux & une forte gelée , notre Observateur fit pêcher une quantité de Grenouilles , & il en choisit trois des plus considérables , qu'il mit dans des verres. De ces trois il y en avoit une femelle & deux mâles ; ces derniers étoient aisément reconnoissables aux caroncules qu'ils ont à chaque ponce des pieds de devant (1). La douce chaleur d'un poêle dégourdit ces Grenouilles , elles ne tardèrent pas à nager au milieu du verre , à manger , & à coasser. Au bout de 15 jours l'un des mâles mourut ; l'autre s'accoupla à plu-

(1) Swammerdam indique un autre signe auquel on peut reconnoître les mâles : ils ont deux vésicules aériennes qui se gonflent lors qu'ils croassent ; ces vésicules ont leurs orifices placés dans les côtés de la gorge.

plusieurs reprises avec la femelle , ce qu'il continua pendant 8 jours ; mais un matin Mr. GLEDITSCH les trouva morts, encore dans leur état d'accouplement, & il se confirma dans la pensée que les animaux qui, au milieu de l'hiver sont tirés de leur engourdissement, quelque soin qu'on prenne de leur procurer une chaleur artificielle, de les nourrir, & de les conserver, meurent pour l'ordinaire bientôt après. C'est ce que l'Auteur a observé dans une hirondelle qu'on tira d'un ruisseau au mois de Janvier; il la réchauffa dans un poêle, elle reprit vie & commença à voler, mais elle mourut le même jour. Mr. GLEDITSCH conjecture que c'étoit une hirondelle tardive, qui s'étoit nichée, & que l'eau en montant avoit entraînée, car il regarde comme une fable ce qu'on dit du séjour que ces oiseaux font au fond des eaux pendant l'hiver. Il a promis en divers endroits, pendant trois ans de suite, un ducat pour la première hirondelle, & un florin pour la seconde, que les pêcheurs

ti-

tireroient avec leur filets de dessous la glace, mais malgré ces offres on ne lui en a point apporté.

II. *Expériences sur le poids du sel & la gravité spécifique des saumures, faites & analysées par Mr. LAMBERT.* Ce Mémoire est plein de Remarques très curieuses de physique & d'économie sur la mesure & le poids du sel, sur les différentes manières d'estimer la bonté des saumures, sur les instrumens dont on se sert pour cet effet, sur l'altération du poids des saumures causée par la variation de la chaleur, sur les solutions de quelques autres espèces de sel que le sel commun.

III. *Mémoire sur le Prisme Achromatiques, par Mr. BEGUELIN.*

IV. *Conjectures Physiques sur quelques changemens arrivés dans la surface du Globe terrestre, par Mr. SULZER.* La surface du Globe terrestre, telle qu'elle est aujourd'hui, montre des traces de plusieurs révolutions considérables, auxquelles on doit attribuer son état actuel. Toute la Terre, à l'exception d'un petit nombre d'endroits, est couverte d'une croûte

croûte de décombres, dont l'épaisseur varie. Dans quelques endroits cette croûte consiste dans des couches assez régulières, de terre, de sable, de gravier, de pierres, posées horizontalement les unes sur les autres, mais très rarement dans l'ordre des gravités spécifiques de ces couches. Dans d'autres endroits, cette croûte est un amas de matières hétérogènes que le hasard paroît y avoir jettées. On trouve diverses espèces de terres, de sables, de cailloux mêlées ensemble; & au milieu même de cet amas hétérogène on trouve quelquefois des restes de matières végétales & animales. Enfin des amas immenses de sable, couvrent dans plusieurs endroits la surface du Globe à des profondeurs très considérables. Cette croûte n'est assurément pas la matière primitive, dont la Terre a été couverte dès sa première formation. Ces sables qui couvrent des régions entières, ne sont que des rochers, des cailloux, & des cristaux concassés; & ces cailloux qui, dans bien des endroits, couvrent les

carrés

campagnes, ne sont que des morceaux détachés de quelques rochers, qui forment la substance des montagnes. De là naît la question suivante: *Par quelle révolution la Terre a-t-elle été couverte de cette croûte hétérogène?* Diverses conjectures ont été proposées là dessus par les Physiciens. Voici celle de Mr. SULLZER. Il suppose d'abord que dans la constitution primitive de la Terre, toute sa surface a été couverte d'eau, à l'exception des endroits où sont aujourd'hui les grandes chaînes de montagnes, lesquels endroits formoient alors autant d'Isles au milieu de l'Océan, comme, par ex. en Europe les Pyrénées, les Alpes, les Montagnes de Bohême, de l'Hereynie, de Thrace. L'Océan lavant le pied de toutes ces Montagnes, il n'est pas surprenant qu'on trouve encore aujourd'hui des coquilles & des poissons de mer, aux endroits où la mer a séjourné autrefois. Dans l'état primitif, les vallées que forment les montagnes n'étoient pas encore ouvertes. Toutes les montagnes

présentoient dans leurs contours des promontoires inaccessibles ; les vallées intérieures étoient toutes remplies d'eau , & formoient par conséquent autant de lacs, dont les eaux n'avoient aucun écoulement. Cela supposé, des causes non seulement très naturelles, mais encore très ordinaires , peuvent avoir produit des changemens successifs, lesquels ont donné à la Terre sa face actuelle. Des tremblemens de terre, par ex. auront fendu les promontoires qui renfermoient les lacs : les eaux en seront sorties avec une impétuosité prodigieuse , charriant tout ce qui étoit déposé à leur fond , & détachant encore d'autres matières qui se trouvoient sur leur passage. Notre Auteur croit que son hypothèse explique heureusement ces déluges, ou ces grandes inondations que tous les Peuples de la Terre disent être arrivés anciennement dans leurs Pays. Ces déluges n'ont été autre chose, suivant lui, que des éruptions particulières de quelques grands lacs ; car l'universalité d'un Déluge quel-

con-

conque lui paroît *absolument insoutenable*. Nous ne dissimulerons pas que cette décision nous a surpris ; la possibilité d'un Déluge universel , par l'éruption des eaux souterraines , a été si bien démontrée , qu'il est étrange qu'un aussi habile Homme que Mr. SULZER s'avise encore de la contester.

V. Deux Descriptions de cette espèce d'Hommes, qu'on appelle Nègres-Blancs , communiquées par Mr. DE CASTILLON. On trouve dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences , dans les Mélanges de Mr. de Voltaire , & dans la *Vénus Physique* de Mr. Maupertuis , des descriptions de quelques Nègres-Blancs. Mr. DE CASTILLON compare ces relations avec deux autres qui lui ont été fournies , l'une par Mr. *Castel*, Homme de Lettres établi à Surinam, l'autre par Mr. *Fermin*, Dr. en Médecine à Maastricht, connu par divers Ouvrages, & qui a aussi passé quelques années à Surinam. Le Nègre-Blanc vu par Mr. *Castel*, est fils d'un Nègre & d'une Nègresse des plus noirs. Il a la peau *blan-*

che comme la cire, la laine & tous les poils blancs, les yeux rouges & chassieux. Il voit beaucoup mieux à la clarté de la Lune qu'à la lumière du Soleil. Mr. Castel juge que ce Nègre-blanc étoit en 1763. âgé d'environ 30 ans. Mr. *Fermin* a considéré avec son attention ordinaire un Nègre-Blanc, appelé *Jean Witt*, né à Surinam en 1738. Son père & sa mère sont Créoles, & très noirs. La mère a mis au monde huit Enfans: le 1^r. & le 4^e. mulâtres; le 2^d. le 6^e. le 7^e. & le 8^e. noirs; le 3^e. étoit cette Nègreffe blanche dont il est parlé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris pour l'an 1734; le 5^e. est celui dont il s'agit à présent. Il a tous les traits qui distinguent les Nègres-blancs, le nez extrêmement gros, plat, & large, les lèvres fort grosses, & les deux premières dents de la mâchoire supérieure, beaucoup plus longues & plus larges que les autres. Cette dernière singularité semble appartenir à l'individu, mais celle qu'on remarque dans les yeux paroît tenir à l'espèce, si les

Nègres

Nègres blancs constituent une espèce. Ces yeux ont la tunique extérieure, celle que les Anatomistes nomment *conjonctive* ou *albuginée*, parsemée de filamens rougeâtres, l'iris percée d'un trou au milieu, & marbrée de gris & de blanc, & la prunelle couleur de feu & d'un éclat pareil à celui du plus beau brillant : elle répand dans l'obscurité une lumière très vive qui dispaçoit au grand jour. Cet homme apperçoit les objets en tout temps, mais confusément de jour, & distinctement dans les ténèbres. Quand il veut fixer sa vue pour marcher ou pour considérer quelque chose, il tourne l'iris de côté, comme les crabes. Sa tête & toutes les parties où les hommes ont ordinairement du poil, en sont bien fournies ; & ce poil, même celui de la tête est blanc, & plus semblable au poil de chèvre qu'à la laine. Jean Witt a 5 pieds & 4 pouces ; il est très bien fait, & sa peau est *blanche comme la cire*. Il n'est pas rare de voir naître des Nègres - blancs dans les familles noires. Cela arrive en Afri-

que dans des endroits où il ne va jamais des Blancs. On ajoute qu'il y a une race entière de ces hommes, une espèce absolument différente des autres ; que cette race habite le milieu de l'Afrique, & que sa principale habitation est près du Royaume de *Loouange*. Le fait est-il certain ? Mr. DE CASTILLON en doute, & il observe qu'il seroit singulier que cette espèce eût le privilège d'exister par elle même, & d'être augmentée par les enfans que les Nègres produisent quelquefois. Il y a, continue-t-il, des races blanches ; elles n'ont jamais donné naissance à des Nègres. Il y a des races Nègres ; il n'en est jamais sorti un vrai blanc, si ce n'est celui dont parle Mr. Fermin. Voici le fait : il est remarquable par plus d'une raison. Une Nègresse âgée d'environ 28 ans accoucha le 13 Juin 1760, à terme, de deux jumeaux, également grands, très bien formés, & d'une beauté accomplie. L'un de ces enfans étoit une fille, noire comme la mère. Un quart d'heure après, vint au monde un

un garçon blanc comme un Européen, Il n'avoit pas un seul trait de Nègre; & la fille les avoit tous. Chaque enfant avoit son arrière-faix. Mr Fermin trouve qu'après un cas de cette nature on ne peut plus révoquer en doute la superfétation. Il est persuadé que le père de la fille étoit un Nègre, & le père du garçon un Blanc. C'est le premier exemple qu'on peut opposer aux expériences, qui toutes ont concouru jusqu'à présent à montrer que les Blancs avec des Nègresses, ou les Nègres avec des Blanchés, produisent des Mulâtres, comme les Nègres avec des Indiennes produisent des *Kaboules*, & comme les *Kaboules* avec les Blancs produisent des Mulâtres, dont les fils sont presque Blancs, & les petit fils Blancs entièrement.

VI. *Mémoire sur une congélation remarquable*, par Mr. DE CASTILLON. Le froid survenu à la fin de Décembre 1767, surprit pendant la nuit une bouteille d'eau, que Mr. D. C. avoit laissée dans un petit laboratoire où il faisoit quelques expériences. Au milieu de la glace on voyoit un noyau solide &

uni. Il étoit d'un diamètre assez considérable vers la surface de la glace, & il alloit en diminuant vers le fond de la bouteille. Il avoit la figure d'une massue. De ce noyau partoient des filets d'air par étages, qui s'étendoient de tous côtés, & qui étoient régulièrement inclinés & suivoient assez exactement la convexité intérieure du fond de la bouteille, qui, à l'ordinaire, étoit enfoncée en dedans. Ils étoient entremêlés de petits globules d'air. On auroit dit que cette bouteille renfermoit un de ces goupillons dont on se sert pour nettoyer les pots, qui portoit de petites perles entre les crins qui les forment. Ce phénomène ne se remarque pas dans la congélation de l'eau commune ni même de l'eau bouillie. Cette différence indique manifestement que la distillation produit un changement considérable dans la contexture des particules qui constituent l'eau, ou du moins dans l'entrelassement des particules de l'eau & de celles de l'air contenu dans l'eau. M. DE CASTILLON propose à ce sujet diverses questions, qu'il

n'a

n'a pas encore eu le temps de résoudre lui même; mais en attendant qu'il puisse s'en occuper il rapporte quelques observations curieuses qu'il a faites sur la gravité spécifique de l'eau distillée, de l'eau bouillie &c.

CLASSE DE MATHEMATIQUE. I. *Considérations sur les difficultés qu'on rencontre dans l'exécution des verres objectifs délivrés de toute confusion*, par Mr. L. EULER.

II. *Recherches sur les Télescopes à réflexion & les moyens de les perfectionner*, par Mr. L. EULER.

III. *Recherches sur une autre construction de Télescopes à réflexion*, par Mr. L. EULER.

IV. *Sur la confusion que cause dans les Instrumens dioptriques la diverse réfrangibilité des rayons*, par Mr. L. EULER.

V. *Considérations sur les nouvelles Lunettes d'Angleterre de M. Dollond, & sur le principe qui en est le fondement*, par Mr. L. EULER.

VI. *Sur les avantages des verres objectifs composés de deux verres simples*, par Mr. L. EULER.

VII. *Remarques sur l'effet du frottement dans l'équilibre*, par Mr. L. EULER.

VIII. *Cinq Mémoires sur la réfraction des fluides*, par Mr. J. A. L. EULER.

IX. *Nouvelles Recherches pratiques sur les aberrations des rayons réfractés &c sur la perfection des Lunettes*, Premier Mémoire, par Mr. BEGUELIN.

CLASSE DE PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE. I. *Sur l'éternité du Monde*, par Mr. BEGUELIN. Nous avouerons ingénument que ce Mémoire nous paroît merveilleusement obscur, & qu'à une troisième lecture nous ne l'avons guère mieux entendu qu'à la première. Mr. BEGUELIN reconnoît que le Monde étant contingent, doit avoir eu un Auteur, & qu'ainsi il seroit très faux de dire que le Monde est éternel. Cette proposition, ajoute-t-il, renfermeroit une contradiction manifeste. Ce qui est contingent, variable, créé, ne sauroit être éternel. Un attribut si relevé ne peut convenir qu'à Dieu seul. Notre Philosophe accorde encore que le Monde subsiste à peine depuis six mille ans, & cependant il dit ailleurs qu'il a réellement commencé d'exister de toute éternité, & que sa nouveauté n'est pas incompatible

tille avec la création de toute éternité.
 Ces diverses assertions paroissent un peu
 difficiles à concilier. On sait, il est vrai,
 que Wolf & quelques autres Philosophes
 ont cru que le Monde nonobstant sa
 contingence, pourroit avoir été créé de
 toute éternité, mais il n'est pas clair que
 telle soit aussi la pensée de l'Académi-
 cien de Berlin. On diroit quelquefois
 qu'il veut seulement dire que le Monde
 est éternel, parce qu'il a toujours existé
 dans l'Entendement Divin. Quoi qu'il
 en soit, on trouve au commencement
 de ce Mémoire quelques réflexions, qui
 méritent bien que nous les rapportions
 dans les termes mêmes de l'Auteur.
 „ Le siècle où nous vivons est devenu,
 du moins dans nos contrées, le siècle
 de la liberté pour les Etres pensans. Avan-
 tage inestimable, si la pente qui entraîne
 incessamment les hommes au delà des
 bornes, ne fait pas succéder une licence
 effrénée, aussi nuisible au bien de la so-
 ciété, que l'esclavage précédent l'étoit à
 la culture de l'esprit! Je ne mets point
 au rang des abus qu'on peut faire de
 cette liberté, les doutes que les Philo-
 so-

sophes de bonne foi exposent modestement & avec candeur, sur divers dogmes de la Théologie positive. L'esprit du Christianisme , & celui de la Réformation autorisent manifestement cette liberté. Vouloir l'interdire, ce seroit ramener dans les Eglises Protestantes l'autorité humaine, dont elles font profession de secouer le joug. Le vrai Christianisme n'a proprement qu'un dogme , c'est que tout homme peut & doit, suivant l'étendue de ses lumières, puiser dans sa propre raison, & à l'aide de celle-ci, dans la Révélation qu'elle lui montrera, les vérités qui intéressent son bonheur présent & futur. De ce seul dogme, qui auroit pu réunir tant de Sectes divisées, il résulte, par une conséquence bien immédiate, qu'il ne sauroit y avoir d'opposition entre les vérités de la Religion, & celles de la raison; que ce qui sera vrai en Philosophie, le sera encore en Théologie, & réciproquement; en un mot que la saine Théologie, & la bonne Métaphysique, concourent de concert à bâtir l'édifice de nos connoissances les plus importantes, sans jamais se heurter entr'elles.

Mais

Mais si des discussions dictées par l'esprit philosophique, ne sont jamais un abus de la liberté de penser, quel que puisse être leur objet, on n'en peut pas dire autant de ces Brochures multipliées à l'infini, dont les Auteurs plus décisifs que Philosophes, pensent avoir sapé le fondement de la Religion, pour avoir rassemblé diverses objections plausibles contre quelques dogmes reçus. On fait que les systèmes Théologiques sont l'ouvrage des hommes. Il ne seroit donc pas étonnant qu'il s'y fût glissé des dogmes erronnés; il le seroit bien plus, qu'il y eût une seule Secte de Religion où il n'y auroit rien à rectifier. Mais la Religion elle même ne reçoit point d'atteinte de ces coups qu'on croit lui porter. Ces Dogmes attaqués avec tant d'efforts redoublés, il n'y a qu'à les abandonner tout simplement à la merci de ceux qui les combattent, & le prétendu triomphe s'évanouit.

II. *Réflexions Philosophiques sur les Songes*, par Mr. DE BEAUSOBRE; Premier Mémoire. Pendant tout le temps
que

que dure le sommeil, l'ame paroît ne point avoir de sensations: elle en a cependant, mais de très foibles; ainsi qu'il nous arrive dans la veille d'avoir des momens où nous croyons que nous n'avons pensé à rien, quoi que nous ayons eu réellement des représentations qui ont fixé notre attention plus ou moins, de même il nous arrive aussi de n'avoir souvent pendant le sommeil, que des représentations obscures dont l'ame ne s'apperçoit que foiblement, & que par conséquent elle ne se rappelle pas au réveil. Quand on réfléchit sur soi même, on se persuade aisément qu'il y a dans notre ame une infinité de représentations qui y sont, si l'on ose ainsi parler, à notre insçu. L'ame, continue notre ingénieux Académicien, étant une force représentative de l'univers, relativement à la sphère des sensations, elle se représente pendant le sommeil comme pendant le reveil son état actuel; pendant le sommeil elle se le représente obscurément. Ce qu'il y a alors de clair dans les représentations de
l'a.

l'ame, c'est ce que lui suggère l'imagination, qui reproduit différentes représentations : l'ensemble de ces représentations clairement apperçues, est ce qu'on appelle Songe, dès qu'on peut se les rappeler au réveil. Ce n'est que par le degré de clarté des représentations de notre ame, que nous jugeons que les objets représentés sont présens, & que nous les distinguons de ceux qui n'étant pas présens nous sont représentés par l'imagination. Ce degré de clarté est donc relatif, nous apprenons à en juger par l'expérience ; il est donc tout naturel que ce qui nous est représenté clairement dans le sommeil, nous y soit représenté comme présent. Ici l'on trouvera un rapport sensible entre un homme qui rêve & un fou ; celui-ci confond les sensations avec les fantômes de l'imagination, & ne distingue plus par conséquent le présent de ce qui ne l'est pas ; dans le sommeil les sensations n'étant que très foibles, car on ne peut appeller autrement les représentations obscures de l'action des objets

ex.

extérieurs, tout ce que l'imagination représente paroît d'autant plus clair, qu'aucune autre clarté ne lui est comparée; en faut-il davantage pour que ces productions de l'imagination soient prises pour autant d'objets actuels & existans ? il ne reste, à l'ame aucun moyen pour se détromper, elle est la dupe de ce degré de clarté que l'imagination donne à ses fantômes. C'est surtout lors que le sommeil n'est pas bien profond, que l'ame s'arrête aux objets que lui présente l'imagination, parce qu'alors la disposition du corps facilite le travail de l'imagination, & que l'impression plus sensible des objets extérieurs la rend plus active. L'ame d'un homme qui s'assoupit & s'endort, conserve sûrement une suite de représentations quelconques, mais il ne se les rappelle pas toujours au réveil: l'action d'un objet extérieur, ou un changement quelconque dans le corps, peut faire naître pendant le sommeil une représentation moins obscure que les autres, & celle-ci amène d'autres représentations à la
faveur

faveur de l'association des idées; il ne s'agit plus d'autre chose si ce n'est que l'ame se rappelle ces représentations au réveil. Si le rapport qui se trouve entre les représentations produites par la loi de l'imagination n'a rien d'essentiel, le songe sera un amas confus où il n'y aura en apparence ni ordre ni liaison; si au contraire le rapport renferme des choses essentielles, qui sont prises dans la nature même des objets représentés, le songe sera une suite d'évenemens naturels. Que nous ayons au reste des sensations pendant le sommeil, c'est ce qu'on ne sauroit nier: c'est à la faveur des sensations devenues plus fortes que le sommeil s'interrompt & qu'on s'éveille. Aussi a-t-on remarqué que les songes sont plus fréquens & plus clairs vers le matin; c'est ce qui a fait croire que ce qu'on rêvoit dans ce temps là annonçoit l'avenir. *Horace* a dit (1)

*Vetuit me tali voce Quirinus
Post mediam noctem visus, cum somnia vera.*

On

(1) L. I. Sat. 10.

Tome XXXIV. Part. II.

E

ment. On peut donc juger avec quelque probabilité du caractère & des mœurs d'un homme, en examinant la nature de ses songes, quoi qu'on ne puisse pas dire sans restriction, comme Pythagore & Zénon, que les songes dévoilent les vices & les vertus des hommes. Mr. DE BEAUSOBRE a vraisemblablement en vue ce que Plutarque rapporte de Zénon, dans son *Traité intitulé Comment on pourra appercevoir si on profite en l'exercice de la vertu* : „ Zénon, dit-il, vouloit que chacun prit garde à ses songes pour connoître s'il profitoit en l'exercice de la vertu ou non (1)”. Cela nous rappelle une pensée de *St. Augustin*, citée par Mr. de Sacy dans son explication des *ŷ. 4-11.* du Chap. III. du I. Livre des *Rois*. Parlant du songe de Salomon, St. Augustin dit qu'il paroît d'abord surprenant que ce Prince ait été loué & récompensé

(1) *Oeuvres Morales de Plutarque*, de la traduction d'Amyot, Tome I. pag. 418. Il y a dans cet endroit des choses fort curieuses sur le pouvoir que les hommes peuvent avoir sur leurs songes.

fé d'une demande qu'il avoit faite en dormant , puis que toutes les actions d'un homme qui dort sont censées des actions involontaires. Mais, continue-il, la bonne disposition d'une ame qui travaille lors que le corps est éveillé à soumettre ses passions , la met en état d'être agréable a Dieu & de mériter son approbation, lors même qu'il semble que la liberté de ses fonctions lui est ôtée durant le sommeil. Ce fut ainsi que Salomon en dormant préféra véritablement la sagesse à toutes choses , & la demanda à Dieu préférablement à tout le reste ; c'est qu'il avoit l'esprit & le cœur rempli de l'amour de la sagesse lors qu'il s'endormit.

Revenons à Mr. DE BEAUSOBRE. Il observe que toutes les représentations de l'ame étant liées les unes aux autres suivant un certain ordre , il seroit possible de savoir d'avance le songe qu'un tel homme aura, si l'on pouvoit connoître toutes les représentations qu'a eu son ame , toutes celles qu'elle a au moment où le sommeil commence, & toutes

tes les sensations qui auront lieu pendant ce temps là. Ce problème seroit ainsi énoncé : toutes les représentations passées , & toutes les représentations actuelles d'un ame , dans le moment où commence le sommeil , étant données , les objets extérieurs & leur action étant connus , l'état du corps étant déterminé , découvrir quel sera le rêve de cet homme là.

On juge bien que notre habile Académicien se moque de cet art futile , qu'on a appelé *Onirologie*. L'interprétation des Songes est ordinairement fondée sur deux principes , l'un que l'on peut appeller *induction* , & par lequel on juge que ce qui a suivi plusieurs fois un même songe , doit en être la suite constante ; l'autre qu'on peut appeller *analogie* , & par lequel on juge que ce qui ressemble au songe , ou ce qui lui est directement opposé , est précisément ce qu'il annonce. De très habiles gens ont donné à cet égard dans de grands travers. Hippocrate & Galien ont hazardé les plus frivoles conjectures ; parmi
cette

cette foule d'erreurs on a été jusqu'à croire comme Cardan, que les songes qui précèdent le lever du Soleil se rapportent au passé, que ceux qui viennent avec le lever du Soleil se rapportent au présent, & enfin que ceux qui viennent après ce temps regardent l'avenir. On a cru même que les songes sont des signes plus certains l'été que l'hiver, le printemps que l'automne; que dans le temps des fêtes mobiles les songes ne méritent que peu d'attention, mais qu'ils en méritent beaucoup dans le temps des fêtes fixes. Socrate paroît avoir cru à l'interprétation des songes: on fait qu'ayant entendu en songe un vers d'Homère, qui signifie *dans trois jours vous arriverez dans la fertile Phébie*, il se crut assuré de mourir dans trois jours. Aristote crut sagement devoir rester en suspens, & méprisa les préjugés populaires; il ne crut pas avoir assez de preuves solides pour en rejeter jusqu'au moindre fondement. C'est à la Philosophie moderne qu'on doit sur toutes ces matières le jour qui y est

répandu. Aux exemples de superstition allégués par Mr. DE BEAUSOBRE, nous ajouterons que la crédulité des Anciens sur les songes étoit si forte, qu'on en composa plusieurs Livres, & que cette extravagance fut poussée si loin, que ceux qui ne rêvoient pas pendant la nuit, avoient des amis, des affranchis ou des esclaves, qui étoient chargés de rêver pour eux, & dont ils adoptoient les songes. Pline le jeune écrivoit à un de ses amis, qu'il avoit révélation de ce qui devoit lui arriver, par un domestique fidèle qu'il avoit chargé de rêver pour lui toutes les nuits.

III. *Sur la Méthode du Calcul Intégral*, par Mr. LAMBERT. Cet excellent Mémoire n'est presque que de pur calcul, & auroit du, ce semble, être placé dans la Classe de Mathématique.

CLASSE DE BELLES-LETTRES,
I. *Dissertation sur la naissance de Clovis I.*
par M. DE FRANCHEVILLE. On a cru jusqu'à présent que le grand Clovis, premier Roi Chrétien de France, étoit
né

né d'une alliance adultérine, contractée par Childeric son père avec Basine femme de Basin Roi de Turinge, qu'elle avoit quitté par débauche. „ C'est peut-être ce qui a engagé le P. Daniel à ne commencer son Histoire de France qu'à Clovis, pour n'avoir point occasion de parler de sa naissance. En quoi il a été depuis imité par Mr. le Président Hénault, dans son Abregé si connu & si estimé. M. DE FRANCHEVILLE entreprend de justifier Childeric de l'adultère dont on l'accuse, & de prouver la légitimité de Clovis. Il ne tient pas grand compte de cette foule d'Historiens, qui parlent des amours de Childeric & de la Reine Basine: ces Historiens n'ont fait que copier & amplifier Gregoire de Tours. Et quant à celui-ci, il écrivoit un siècle après Childeric, & dans un temps où la simplicité étoit égale à l'ignorance, comme on le voit en mille endroits de son Histoire. Notre savant Académicien soupçonne même que l'endroit où Gregoire parle des désordres de Childeric & de son intrigue avec Basi-

ne, a été interpolé. Quoi qu'il en soit, il rend plus que vraisemblable par des preuves de raisonnement & par une ancienne Chronique, que la mère de Clovis n'étoit pas la femme mais la fille du Roi Basin, & qu'elle fut l'Epouse légitime de Chunderic. La Chronique sur laquelle M. DE FRANCHEVILLE s'appuie, est celle de S. Maixant, ou de Maillezais en Poitou: elle a pour titre *Sti Maxentii in Pictonibus Chronicon quod vulgo dicitur Malleacense*. Le P. Labbe l'intéra au Tome second de sa Nouvelle Bibliothèque des Manuscrits, qu'il publia à Paris l'an 1651. M. DE FRANCHEVILLE prouve très bien l'autorité de cette Chronique. Tout son Mémoire est intéressant & plein d'une bonne critique.

II. *Eloge de Mr. HUMBERT.*

III. *Eloge de Mr. JACOBI.*



ARTICLE QUATRIEME.

THE TEN ANNUAL ACCOUNTS
OF THE COLLATION OF HE-
BREW MSS. OF THE OLD
TESTAMENT, *begun in 1760,*
and compleated in 1769: by BENJ.
KENNICOTT, D. D. F. R. S.
Member of the Royal Society of
Sciences at Goettingen; the Theodore
Palatine Academy at Manheim;
the Royal Academy of Inscriptions
&c. at Paris, Keeper of the Rad-
cliffe Library, and Fellow of Exe-
ter College in Oxford;

C'est-à-dire,

LES DIX RELATIONS AN-
NUELLES DE LA COLLATION
DES MSS. HEBREUX DU
VIEUX TESTAMENT, com-
mencée en 1760, & achevée en
1769. par le Dr. KENNICOTT
&c.

&c. à Oxford & à Londres, chez
 Rivington &c. 1770 in 8o. pp. 206.

Personne n'ignore la grande & belle
 entreprise que le Dr. KENNICOTT
 forma il y a quelques années, de
 collationner les MSS Hébreux du V.
 T. & d'en recueillir les Variantes pour
 la nouvelle Edition de la Bible qui se
 prépare à Oxford Nous avons souvent
 parlé dans cette Bibliothèque (1) de
 ce beau projet, nous en avons fait sen-
 tir les motifs & l'extrême utilité, nous
 avons rendu compte des progrès de
 l'entreprise, & nous avons la joie d'an-
 noncer à présent, que l'habile & insati-
 gable Docteur l'a heureusement con-
 duite à sa fin. Ce n'est pas que tous les
 MSS. Hébreux qui sont en Europe
 aient été collationnés; M. KENNICOTT
 n'avoit garde de s'engager dans
 cette immense carrière, si peu propor-
 tion-

(1) Tom. XV. Part. I. Art. I. & Part. II.
 Art. IV. Tom. XVI, Part. I. Art. I. Tom.
 XXIII. pag. 233.

tionnée aux forces & à la brièveté de la vie d'un seul homme: il s'étoit uniquement proposé de collationner tous les MSS. de la Bible Hébraïque, qui se trouvent dans la Grande Bretagne & en Irlande, & dont il pourroit obtenir la communication; & pendant que ce travail, qu'il supposoit devoir durer dix ans se feroit, de procurer encore la collation des meilleurs MSS. étrangers, autant que le temps & les fraix nécessaires le pourroient permettre. Tout cela s'est fait avec le plus grand succès précisément dans le cours de dix années, c. à. d. depuis 1760 jusqu'à la fin de 1769. Graces aux soins de M. KENNICOTT qui a constamment travaillé 12 ou 14 heures par jour avec un courage, une patience, & un désintéressement admirables; au zèle de plusieurs Savans tant Anglois qu'étrangers, qui se sont fait un honneur de l'assister dans son travail; & à la générosité d'une multitude de souscrivans, qui ont noblement encouragé & favorisé une entreprise, dont ils sentoient l'importance
pour

pour l'honneur & la perfection de nos Livres Sacrés: on a collationné 140 MSS. qui se trouvent dans la grande Bretagne & dans l'Irlande; 113 MSS. conservés dans les Pays Etrangers; & 12 anciennes Editions soit du V. T. entier soit de quelques uns de ses Livres, Editions qui diffèrent dans une infinité d'endroits des Editions modernes. On trouvera sur tout cela les plus intéressans details dans l'Ouvrage, dont nous avons mis le titre à la tête de cet Article. Depuis 1760, le savant Auteur s'étoit fait une loi de donner à la fin de chaque année une notice des progrès de son entreprise, & des secours qu'il recevoit. Ces neuf Brochures peu volumineuses pouvant aisément s'égarer, & méritant néanmoins d'être conservées, il les a recueillies dans le Volume que nous annonçons, & il y a joint la Relation de l'année 1769. On y voit que dans le cours de cette dernière année, le zèle & la générosité des souscrivans, bien loin de se refroidir, se sont animés de plus en plus. L'entreprise a acquis de
nou-

nouveaux Protecteurs , à la tête desquels se trouve S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE D'ORANGE C'est à l'illustre Mr. *Fagel*, Greffier de LL. HH. PP. que Mr. KENNICOTT doit la faveur de ce grand Prince. Le célèbre Mr. *Cbais* dont les lumières , les talens , & le zèle pour tout ce qui peut intéresser la Religion & les Sciences , sont si connus , ayant instruit Mr. *Fagel* du projet & des travaux du savant Dr. d'Oxford , ce Seigneur qui ne laisse échapper aucune occasion de faire du bien , en parla au PRINCE STADHOUDER , & l'on verra dans une Lettre que M. *Cbais* écrivit à M. KENNICOTT , & que nous allons transcrire ; quel fut l'heureux succès de cette démarche.

MONSIEUR.

Quoi que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous je n'ai pas laissé de prendre une part sincère au louable dessein dont l'exécution vous occupe , & à la gloire dont vous vous couvrez par la constance de vos efforts , pour rendre autant qu'il sera possible

ble au Texte sacré du V. T. sa pureté originale, en collationnant une multitude de MSS. Hébreux, jusqu'ici négligés, ou inconnus. L'exposition que vous avez faite vous même de votre projet, le compte que vous avez rendu annuellement de vos premières découvertes & plus encore vos savantes Differtations, ont suffisamment instruit le Public, de ce que l'Eglise peut attendre de votre habileté, & de votre patience, dans la conduite d'une entreprise dont le but fait l'éloge, & dont le succès intéresse si directement l'honneur de la Religion & de ses Ministres. Votre dernier Ecrit en particulier (je parle, Monsieur, de vos doctes Observations sur le célèbre passage du I. Livre de Samuel Chap. VI: 19.) a achevé de rendre la chose sensible, aux personnes mêmes en qui l'amour de la vérité n'est accompagné d'aucun des secours de l'érudition. Et si, pour donner un nouveau relief à vos travaux aux yeux des Savans, que leur goût ou leur vocation attachent à l'étude de la Littérature Orientale, il ne falloit plus que munir vos recherches du sceau d'une approbation générale

ralement respectée, qu'est-ce qu'on peut y désirer, après l'approbation distinguée du Prélat illustre à qui le Public est redevable de l'incomparable *Fraité* sur la Poésie des Hébreux ? J'aurois cru, Monsieur, qu'après le suffrage d'un si grand Juge, sans compter les applaudissemens de tant d'autres Savans dont les Royaumes Britanniques abondent, & l'accueil unanime que ceux des Pays d'en deçà la mer ont fait à vos démarches & à vos productions, tout auroit concouru à applanir sous vos pas les difficultés qui retardent l'entier accomplissement d'un Ouvrage, dont l'importance est si universellement reconnue. Ce n'a été qu'avec une surprise extrême, que j'ai vu par votre Lettre à Milord Evêque d'Oxford, que les secours manquent encore à vos vœux ; & cela même, Monsieur, m'a fait présumer qu'assurément votre modestie desservoit votre zèle, contre vos propres desirs.

J'ai une preuve à vous en donner, qui ne sauroit vous déplaire. Tout récemment une Personne, que son rang & sa piété rendent doublement respectable, a bien vou-

lui se prêter à entretenir Monseigneur le Prince d'Orange, de l'utilité de vos travaux, & du point où vous avez déjà amené le grand Ouvrage dont vous vous êtes chargé. Ce Prince, digne héritier des Vertus de ses glorieux Ancêtres, aime la Religion parce qu'il la connoît. On le trouve toujours prêt à se porter avec ardeur, à tout ce qui peut en étendre l'empire, par des moyens dignes d'elle, parce qu'il en sent l'excellence & qu'une piété éclairée anime en lui un penchant généreux à procurer le bonheur du genre humain. Dès qu'il a été bien instruit de vos vues & de leur importance, il a témoigné qu'il se feroit un plaisir d'en encourager l'exécution. Tout de suite, il y a destiné Cinquante Livres Sterling par an, pour le temps convenable; si je ne me trompe pour cinq ans: & j'ai ordre, Monsieur, de vous le faire savoir, afin que vous puissiez prendre des mesures pour jouir dès que vous le trouverez à propos, des commencemens d'une faveur, qui sans doute vous paroîtra d'autant plus précieuse, que vous ne vous y attendiez pas.

Si mes soins peuvent vous être de quelque

OCTOB., NOVEM B., DECEMB., 1770. 345

que utilité , soit pour faire parvenir vos sentimens à Monseigneur le Prince Stadhouder , soit pour recevoir du Trésorier de S. A. S. la somme qui vous est actuellement assignée , vous n'avez , Monsieur , qu'à disposer de moi. C'est avec les sentimens d'une considération distinguée , & au milieu des vœux les plus purs pour votre conservation & pour le succès de vos pieux travaux , que j'ai l'honneur d'être &c.

C. CHAIS,
*Posteur Émérite de l'Eglise
Wallonne de la Haye*

A la Haye le 13

Mars 1769,

On voit par cette Lettre, que Mr. KENNICOTT jouira encore pendant quelques années des effets de la munificence de MONSIEUR le PRINCE STADHOUDER; c'est qu'en effet il faudra encore bien du temps & des dépenses considérables, pour amener ce grand Ouvrage à sa perfection. Quelques années seront employées à choisir, à mettre en ordre, à copier

& à recopier cette infinité de variantes qu'on a recueillies, & à les placer sous les versets ou sous les Chapitres du V. T. auxquels elles se rapportent. Il s'écoulera ensuite encore quelque temps avant que l'Edition de la Bible puisse être publiée. Dès que l'impression sera commencée, il ne sera guère possible d'insérer de nouvelles collations. Mais on espère que durant le premier intervalle, on pourra encore se procurer la collation de divers MSS. qui sont à Strasbourg, à Wirtemberg, à Nuremberg, à Paris, en Silésie, à Berlin, à Cologne, à Erfurt, à Milan, à Leyde, en Asie, & même en Amérique où un Juif de la Nouvelle York possède un MS. de la plus haute antiquité, qui contient toute la Bible Hébraïque. Mr. KENNICOTT a poussé ses recherches jusques dans la Chine, & il a découvert qu'il se trouve entre les mains de quelques Juifs de la Province de *Ho-nan*, des MSS. précieux dont il se flatte d'obtenir la collation. On sent bien que tout cela ne pourra
se

se faire sans d'assez grands fraix; mais l'expérience du passé donne tout lieu d'espérer que les secours & les encouragemens ne manqueront pas, pour terminer heureusement une entreprise, si honorable à celui qui l'a formée, & à ceux qui l'ont jusqu'ici soutenue.



ARTICLE CINQUIEME.

SPECIMEN ACADEMICUM, exhibens Observationes nonnullas apologeticas pro Jureconsultis Romanis, ad locum Ciceronis in Oratione pro Murena Capp. XI -- XIII princ. quod -- pro gradu Doctoratus, summisque in utroque Jure honoribus & privilegiis, rite ac legitime consequendis Eruditorum examini submittit JOANNES LUZAC, Joan. Fil. Leida-Batavus;

. C'est-à-dire,

ESSAI ACADEMIQUE, dans lequel on propose quelques OBSERVATIONS JUSTIFICATIVES POUR LES JURISCONSULTES ROMAINS, à l'occasion de ce que CICERON en dit dans son Plaidoyer pour Murena depuis le Chap. XI jusques au commencement du Chap. XIII..... par Mr. JEAN LUZAC, le fils: A Leyde chez Jean Luzac, 1768. 117 pp. in 4o.

DISSERTATIO JURIDICA Inauguralis, qua Specimen Jurisprudentiæ Ciceroniæ exhibetur sive Cicero-nem justam pro A. Cæcina Laussum dixisse ostenditur, quam pro gradu Doctoratus, summisque in utroque Jure honoribus & privilegiis rite ac legitime
no-

*consequendis , Eruditorum examini
submittit HENRICUS CON-
STANTINUS CRAS, Lugduno-
Batavus;*

C'est-à-dire,

DISSERTATION JURIDIQUE
INAUGURALE, dans laquelle on
donne un échantillon de la Ju-
RISPRUDENCE DE CICERON,
en faisant voir que CICERON en
défendant la cause de *A Cœcina*
a défendu une bonne cause.....
par Mr. HENRI CONSTANTIN
CRAS, à *Leide*, chez *Elis Luzac*,
1769. 50 pp. in-4.

DEpuis bien des années l'Université
de *Leyde* ne nous a point fourni
de Pièces de Jurisprudence Romaine,
aussi intéressantes & aussi bien travaillées
que le sont celles que nous allons ex-
traire dans cet Article, & que nous avons

cru devoir joindre à cause de la conformité de la matière qui y est traitée. Bien supérieures à ces productions téméraires, dans lesquelles on prétend donner des idées neuves & des pensées hardies, tandis que le bon sens n'y trouve souvent que les égaremens d'un esprit faux & peu cultivé, elles se recommandent toutes deux également, tant du côté du génie que du côté de l'érudition. Celle de Mr. LUZAC a pour but de laver les Jurisconsultes Romains des taches peu méritées, dont Cicéron les a noircis, dans son Plaidoyer pour *Murena*.

Ce grand Orateur y lance les traits les plus vifs contre la Jurisprudence & les Jurisconsultes. La Jurisprudence, dit-il, est pleine de fraudes & d'extravagances *fraudis & stultitiæ plenissima*; il accuse les Jurisconsultes d'avoir dépravé ce que les Loix ont établi de bon & de sage: *Nam cum permulta præclarè legibus essent constituta, ea Jurisconsultorum ingeniis pleraque corrupta ac depravata sunt*: Il les taxe de n'avoir au-

cun

cun égard à l'équité, de s'attacher uniquement aux mots sans en considérer le sens, & de réduire la Science du Droit à des vaines subtilités, à de pu-
res fictions, *totæ ex rebus fictis commentitiisque constaret*: enfin à en croire Ciceron les Jurisconsultes ont traité la Jurisprudence si mal, qu'ils l'ont rendue tout-à-fait méprisable. On sait que le passage de la Harangue de Ciceron dans lequel il porte ces accusations, a extrêmement exercé les Interprètes. Outre les traits que nous venons d'indiquer, il est rempli de différentes allusions à des choses que ses Auditeurs auront vraisemblablement sçu ou pu pénétrer, & dont ses Lecteurs ont aujourd'hui bien de la peine à se faire quelque idée. Aussi Mr. LUZAC ne se borne-t-il pas à énerver les accusations de Ciceron, il entre dans quelques détails, sur le passage entier qui les contient. Sa Dissertation est divisée en Chapitres, qui le sont à leur tour en paragraphes. En voici l'ordre & le précis. Après avoir fait voir dans les prolégomènes, qu'il
 n'est

n'est pas aussi difficile qu'on le croit vulgairement , de soutenir le pour & le contre d'une question ; après avoir averti qu'on doit se tenir en garde contre les traits des Orateurs & des Poètes , & ne pas présumer qu'ils parlent toujours vrai , ni ajouter foi à tout ce qu'il leur a plu de débiter sur le compte des Jurisconsultes ; enfin après avoir remarqué que les défauts que Cicéron reproche à la Jurisprudence se réduisent à deux chefs , savoir aux fictions de droit , & aux formules , il rend compte dans le premier Chapitre du sujet qu'il a entrepris de traiter , & de la raison qui l'y a porté ; dans le second Chapitre il examine les différentes interprétations qu'on a données à quelques unes des périodes du passage de la Harangue de Cicéron dont il s'agit. Nous ne pouvons suivre notre jeune Auteur dans cet exposé , qui n'est pas susceptible d'extrait , & qui d'ailleurs mérite d'être lu tout entier : on y trouve une érudition & un jugement , qui feroient honneur à des Savans du premier ordre.

Le

Le troisieme Chapitre contient proprement une censure des traits lancés par Ciceron contre la Jurisprudence & les Jurisconsultes Romains. Notre savant Auteur y recherche les motifs qui peuvent avoir excités si fort la bile de Ciceron, il fait voir que cet excellent homme a eu le défaut de sa nation, celui de se croire doué d'un génie supérieur à celui des autres peuples, & que ce défaut se manifeste dans plusieurs passages de ses Ecrits: il en cite quelques-uns. Ensuite il tâche de prouver que Ciceron a porté l'émulation jusques à l'envie, & que c'est proprement à ce défaut qu'il faut attribuer ses sarcasmes contre la Jurisprudence & les Jurisconsultes: Il dépeint l'émulation qu'il y a eu entre *Hortensius* & Ciceron; & entre ce dernier & *Servius Sulpicius*: Il observe que Ciceron s'étoit appliqué à l'étude du Droit autant que pouvoit l'exiger la qualité d'Orateurs; & que *Servius* s'étoit appliqué à l'Eloquence autant qu'il le jugeoit nécessaire pour le Barreau. Cette Observation le conduit à une ques-

question, qui quelque peu utile qu'elle puisse paroître ou qu'elle le soit véritablement, n'a pas laissé d'attirer l'attention de plusieurs Savans de la première distinction : savoir si Cicéron mérite d'être placé au rang des Jurisconsultes, ou non?

L'affirmative a été soutenue entre autres par *Freber, Guil. Grotius, Perizonius, & Schulting*; & la négative par *Brunquel, Otto, Bynckersboek & Gundling*. Notre Auteur remarque avec raison, que la décision dépend du sens dans lequel, on veut prendre le mot *Jurisconsulte*: Il donne un précis des raisons qu'on a alléguées de part & d'autre; il fait voir que Cicéron, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages paroît se faire un mérite de mépriser la Science du Barreau, qu'il ne dirige pas ses traits uniquement contre son Emule *Servius*, qu'il les porte sur l'Ordre entier des Jurisconsultes. L'esprit de jalousie lui a fait saisir avec empressement, dit notre Auteur, l'occasion que lui donnoit la cause de *Murena* pour décharger tout son fiel :
tout

tout ce qu'il a dit ailleurs de défavan-
 geux sur leur sujet se trouve pour ainfi
 dire concentré ici , & au jugement
 de notre habile Auteur , les Savans
 qui ont prétendu que l'Orateur Ro-
 main n'en a voulu qu'aux mauvais
 Avocats & non pas à leur Ordre entier ,
 se trompent manifestement: Il fait voir
 que son accusation porte sur la Science
 même. Il examine ensuite si l'on doit
 raisonnablement se fier au tableau que
 Cicéron fait de la Jurisprudence & des
 Jurisconsultes & l'en croire sur sa pa-
 role: il soutient que non & voici ses
 raisons. Cicéron étoit partie; il parle en
 Orateur ; comme Orateur il se croyoit
 permis de grossir les objets, & d'em-
 ployer des détours; Cicéron étoit homme,
 il pouvoit se tromper ; ses Ouvrages
 prouvent qu'il n'a pas évité le défaut de
 se contredire ; sa Philosophie sembloit
 lui donner la liberté de rejeter aujour-
 d'hui ce qu'il avoit adopté hier. A
 toutes ces réflexions Mr. LUZAC
 en ajoute une autre: savoir qu'il faut
 considérer ici , si Cicéron parle com-
 me

me de lui-même, ou s'il met ses paroles dans la bouche d'un Interlocuteur, exprimant ou cachant ses propres sentimens, suivant la position dans laquelle il se trouve. Après toutes ces considérations Mr. LUZAC reprend la défense des Jurisconsultes, & fait voir que Cicéron a pensé tout différemment à leur égard, qu'il a parlé ailleurs avec enthousiasme tant du Droit Civil que des Jurisconsultes; qu'il a donné des éloges à *Servius Sulpicius*: il prouve qu'aucun ordre de Citoyens n'a fourni à Rome de si excellens sujets que celui des Jurisconsultes: que Cicéron s'est fait un plaisir de le remarquer toutes les fois que l'occasion s'en présentoit; enfin que ce Romain a eu lui même honte de la manière dont il s'étoit emporté contre les gens du Barreau.

Mr. LUZAC avoit remarqué dans ses prolégomènes que les défauts imputés à la Jurisprudence se réduisoient à deux chefs: aux *fiCTIONS de droit*, & aux *formules*. Il donne dans le 4^e. Chapitre
une

une idée de ces fictions & de ces formules, il indique les raisons générales qui les ont fait introduire & adopter : il fait voir en quoi elles consistoient ; il en fait connoître l'usage, l'utilité, & la nécessité dans le gouvernement. Dans le 5^e. Chapitre il prouve que c'est à la Religion des Romains qu'il faut principalement attribuer l'origine des fictions & des formules : l'exercice du Droit Ecclésiastique, celui du Droit Civil, & celui du Droit public, étoient entre les mêmes mains : tout se ressentoit de la superstition à laquelle les Romains étoient extrêmement adonnés. Il ne faut donc pas s'étonner que le Droit Civil Romain porte des caractères si marqués du goût de ce Peuple pour les fictions & les formules. Mr. LUZAC nous en indique encore une autre source : le penchant excessif des Romains pour la gloire de leur Droit Civil. Notre Auteur en fait le sujet du Chapitre 6^e. de sa Dissertation. Il y fait voir entre autres 1^o. que les Romains ont été très-
at-

attentifs à la conservation de leur Droit Civil; qu'il n'ont pas été prompts à en répandre la connoissance, & que ce soin particulier pour leur Droit Civil a pris sa source dans la constitution de la République. 2°. qu'il faut attribuer la grande différence qu'il y avoit entre le Droit Civil Romain & celui des autres nations, à la différence que le Droit Romain faisoit entre les *res Mancipi*, & *nec Mancipi*. Cette remarque l'engage à examiner ce que les Romains ont entendu par *res Mancipi* & *nec Mancipi*: il passe en revue les différentes opinions des Savans sur la signification de ces mots; il en donne une lui-même, & montre encore que la différence entre *res Mancipi* & *nec Mancipi* a donné lieu, tant par elle-même, que par les droits qui en résultoient ou qui en étoient dépendans, à plusieurs fictions & formules. Il restoit à notre jeune Auteur une seconde partie à traiter: celle dans laquelle il s'étoit réservé d'indiquer la cause qui proprement a donné lieu aux fictions, & qu'il croit qu'on doit chercher

cher dans ce vif attachement que le Peuple Romain a eu pour ses Loix, & ses us & coutumes, malgré les changemens arrivés à l'Etat & aux mœurs; mais comme cette recherche exige un détail sur les révolutions arrivées à la République, & aux mœurs des Citoyens, matière trop féconde pour en augmenter un Ecrit Académique, qui a déjà excédé les limites qu'on leur prescrit ordinairement, Mr. LUZAC a cru devoir se borner provisionnellement à la partie qu'il a donnée, mais il nous fait espérer d'y faire succéder la seconde, & il indique les sujets des six Chapitres dont elle sera composée. Au reste l'Ouvrage de Mr. LUZAC est accompagné de notes la plupart critiques; elles ne sont pas susceptibles d'extrait; ceux qui cultivent la Littérature les liront avec plaisir. A la fin du 3^e. 4^e. & 5^e. Chapitres, on trouve en forme de thèses, le précis de ce qu'il pense sur la matière qui a fait l'objet de ses recherches.

La Suite au Trimestre prochain.

Tome XXXIV. Part. II G AR.



ARTICLE SIXIEME.

AVIS AUX MÈRES qui veulent
nourrir leurs Enfans. Seconde
Edition, revue & considérable-
ment augmentée, par Made. L. R.

*A l'amour maternel la nature confie
Ces Etres imparfaits qui commencent la vie*

M. DE SAINT LAMBERT, *Poë-
me des Saisons*, Chant du Prin-
temps. A Paris, chez P. F. Didot,
le jeune 1770. in 12. pp. 191.

Cet Ouvrage dicté par le zèle du
bien public mérite les plus grands
éloges; les directions qu'il renferme
sont le fruit de l'expérience de M^{re}. L^{re}
REBOURS, & son but en le publiant est
d'éclairer les Femmes sur leurs intérêts
& leurs devoirs l'effet qu'il doit pro-
duire, s'il est lu & médité avec soin, est
de rendre les Mères plus estimables &
les Enfans plus heureux.

Quatre

Quatre Articles font la division de l'Ouvrage. Le I^r. traite des pratiques à observer après l'Accouchement, & pendant qu'on nourrit. Le II^d. de la manière de gouverner les petits Enfans. Le III^e. des inconvéniens qu'on évite en nourrissant ses Enfans soi-même. Enfin l'on prouve dans le IV^e. que l'usage de mettre les Enfans en nourrice est une cause de dépopulation. Parmi les pratiques indiquées dans le I^r. Article, la plus importante est celle de donner à tetter à l'Enfant dans la première ou la seconde heure après sa naissance. Presque aussi-tôt que les Enfans sont nés, dit l'Auteur, avant qu'ils s'endorment & toutes les fois qu'ils se réveillent, ils cherchent à tetter; il faut profiter de cette indication naturelle pour leur donner le sein. Si au lieu de cela on laisse prendre aux Enfans leur premier sommeil, il peut s'écouler douze ou quatorze heures avant qu'ils soient bien éveillés, & qu'on puisse commencer à leur donner le sein. On est exposé dans ce cas à souffrir pendant les premiers jours.

„ Il faut donc profiter des premiers momens puis qu'ils sont si précieux : il est reconnu qu'il y a du lait dans le sein d'une femme aussi-tôt qu'elle est accouchée; il est essentiel qu'il soit évacué à mesure qu'il monte, afin qu'il ne fasse point d'amas. Les femmes qui ont beaucoup de lait ont le sein déjà gonflé & tendu douze ou quatorze heures après leur accouchement. Les bouts sortent alors plus difficilement & l'Enfant a de la peine à les prendre. Si cette difficulté fait attendre plus tard, le succès n'est plus sûr: si l'on attend au deuxième ou troisième jour l'Enfant ne peut souvent plus prendre le bout; s'il le prend ce n'est qu'avec peine, & la Mère souffre beaucoup parce que la peau est très tendue par la plénitude du sein, & quelle est même irritée & enflammée par la fièvre de lait qu'on a eue, & qu'on n'aurait point ou presque point eue, si l'on avoit donné à tetter dans les premières heures après l'accouchement. Si l'on n'a pas soin de faire détendre promptement le sein

sein, par des cataplasmes lorsqu'il est trop plein, le lait s'y arrête, y prend un caractère de corruption & finit par causer des accidens. Voilà les causes qui ont empêché plusieurs femmes de réussir à nourrir. Tout dépend de commencer assez tôt & de donner souvent à tetter dans les premiers jours". L'usage contraire entraîne les inconvéniens les plus graves, & dans ce cas-ci comme dans plusieurs autres l'instinct vient éclairer la raison. La plupart des Paysannes dit M^e. L. R. dans des Réflexions particulières sur cet abus, souffrent en commençant à donner à tetter à leurs Enfans, des douleurs presque aussi fortes & beaucoup plus longues que celles de l'accouchement. Il y en a qui les éprouvent pendant six semaines à chaque fois qu'elles donnent à tetter ; & auxquelles il vient des abcès au sein. Il y en a beaucoup qui n'ont qu'un côté qui soit en état de servir à l'enfant. On croit que ces douleurs sont naturelles parce qu'elles sont fort communes, & on n'en cherche point la cause. Les femmes

des animaux n'éprouvent pas les mêmes accidens, parce qu'elles n'ont ni gardes, ni sages-femmes qui leur disent d'attendre, pour donner à tetter, qu'il se soit écoulé vingt-quatre heures après avoir mis bas leur portée. Les petits des animaux restent auprès de leurs mères, & prennent le mamelon presque aussi-tôt qu'ils sont nés; la mère les laisse faire tout naturellement & tout va bien. Si l'on veut savoir pourquoi les Femmes souffrent, on n'a qu'à ôter les petits d'un animal dès qu'ils sont nés, d'auprès de leur mère, & ne les lui rendre que vingt-quatre heures après, on verra ce qu'il en résultera pour elle & pour ses petits.

„ Les Enfans, continue l'Auteur, cherchent à tetter dès qu'ils sont nés, mais on ne les écoute pas; on attend que le lait se soit amassé dans le sein au point de tendre la peau, de détruire l'élasticité & la flexibilité du bout. On attend que le lait se soit amoncelé & engruméle dans le sein, & qu'il y ait causé de l'inflammation par le séjour qu'il

qu'il y a fait: — L'Enfant ne tire qu'un lait corrompu & du sang, ce qui lui fait passer dans le corps un aliment qui devient le germe de maladies qui se déclarent tôt ou tard. — Faut-il s'étonner, d'après la conduite que l'on tient, si les Enfans sont sujets à une foule de maux, dont les animaux sont exempts, & s'il en périt une aussi grande quantité? — Cet usage de ne point donner à tetter le jour même de l'accouchement, est presque général par toute la France & peut-être ailleurs (1); il est ancien; & peut durer encore longtemps, sans que l'on s'en corrige, si l'on ne prend des moyens pour éclairer les esprits sur la cause des douleurs cruelles que souffrent les Mères. ”

Au reste il est essentiel d'observer qu'en
con.

(1) Le même abus règne en Hollande: il est fort à souhaiter que cet Ouvrage y soit connu & traduit, moins pour inspirer aux Femmes le désir de nourrir leurs Enfans, puisque la plupart d'entr'elles suivent à cet égard le vœu de la nature, que pour faciliter à ces Mères estimables l'exercice de ce devoir.

conseillant de donner le sein à l'Enfant dans les premières heures de sa naissance, l'Auteur le suppose nourri par sa Mère. Celui, dit-il, que l'on donne à une Nourrice, doit être vingt-quatre heures sans tetter, parce que le lait de la Nourrice n'étant plus séreux n'est plus purgatif, & qu'il seroit nuisible à l'Enfant avant que son *Méconium* fût bien évacué.

Quant à la manière de gouverner les Enfans, qui fait le sujet du second Article, nous trouvons beaucoup de conformité entre les principes de M^e. L^e REBOURS & ceux de Mr. *Ballexferd*, de l'Ouvrage duquel nous avons rendu compte (2). Accoutumer à l'air les nouveaux nés, leur faire prendre des bains d'eau froide dans la belle saison, éviter de les surcharger de vêtemens & de les y tenir gênés, sont des moyens sûrs de prévenir les maladies, & de former des Enfans robustes. M^e. L. R. appuie
sur

(2) Voyez la 1^e. Partie du XX^e. Tome de cette Bibliothèque Art. III.

sur des raisons & des exemples l'utilité de ces pratiques.

Celle qui reviendrait aux Mères de l'usage d'allaiter leurs Enfans, est prouvée avec la même force dans les Articles suivans. Tout devrait les y porter: le plaisir qui naît de l'acquit d'un devoir, le bien qui en résultera à des Etres qui leur sont si chers, enfin l'intérêt même de leur santé. Si les femmes sont délicates, dit l'Auteur, qu'elles nourrissent pour rétablir leur santé. C'est justement là le meilleur remède qu'elles puissent employer, l'Enfant sera leur Medecin. „Je sens, *ajoute t-il*, toute la force de cette assertion, & je soutiens que, si la nourriture naturelle ne rétablit pas la Femme la plus délicate, celle dont la poitrine même est la plus foible, rien ne sera capable de lui rendre la santé”.

Il est impossible de lire l'Avis aux Mères sans être pénétré d'estime pour M^e. L. R., mais rien ne prouve mieux la confiance qu'on doit à ses lumières que la Lettre suivante, imprimée à la tête de son Ouvrage.

L E T T R E

*De Mr. TISSOT, Médecin à Laufanne à
l'Auteur de l'Avis aux Mères &c.*

„ J'ai reçu, Madame, avec bien de
 „ la reconnoissance, & lu avec bien de
 „ plaisir vos excellens Avis aux Mères
 „ qui veulent nourrir. Ils ne renfer-
 „ ment pas un précepte qui ne soit
 „ fondé en raison, & dont un grand
 „ nombre d'observations ne m'aient prou-
 „ vé l'utilité; je ne connois pas d'Ou-
 „ vrage qui puisse faire autant de bien;
 „ & il en fera d'autant plus qu'étant
 „ l'ouvrage d'une Femme respectable,
 „ qui ne dit que ce qu'elle a fait & ce
 „ qu'elle a vu, on lui donnera une con-
 „ fiance qu'on a rarement pour les Ou-
 „ vrages des Médecins. Mr. de Four-
 „ croy, célèbre parmi vos Hommes de
 „ Lettres, & établi actuellement à Cler-
 „ mont en Beauvoisis, m'avoit deman-
 „ dé depuis peu des directions pour un
 „ fils nouveau né que Madame nour-
 „ rit, & qu'il veut élever dans la bon-
 „ ne méthode; pour toute direction je
 viens

„ viens de lui conseiller de vous lire;
 „ & c'est la meilleure que je puisse lui
 „ donner. Vous avez rendu un servi-
 „ ce à l'humanité en écrivant. Toutes
 „ les personnes sensées en jugeront ain-
 „ si: mais personne ne le sentira plus
 „ vivement que moi; recevez en l'as-
 „ surance & celle de &c ". Le rap-
 port des Commissaires de la Faculté de
 Paris nommés pour l'examen de cet Ou-
 vrage, ne lui est pas moins favorable
 que le jugement qu'en porte Mr. Tissot.
 On y observe que *Me. L. R. est peut-
 être la première qui ait prouvé par des rai-
 sons claires & évidentes qu'il faut qu'une
 Mère donne à tetter au nouveau né le plu-
 tôt possible après sa naissance.* L'Auteur
 a dressé sur ce sujet une Instruction clai-
 re & concise, qu'on trouve à la suite de
 l'Avis aux Mères, & qui pourra être im-
 primée séparément & envoyée aux Cu-
 rés & aux Sages Femmes de la Campa-
 gne. Nous désirons sincèrement que les
 Personnes bien intentionnées; concou-
 rent à rendre générale la connoissance
 d'une pratique aussi importante.

A R-



ARTICLE SEPTIEME.

HISTOIRE DES POISSONS, contenant la Description Anatomique de leurs parties externes & internes, & le caractère des divers Genres rangés par Classes & par Ordres; avec un Vocabulaire complet, des Tables raisonnées en Latin & en François, des Expériences sur le mouvement natatoire & musculaire, sur le mécanisme de la respiration, sur les organes de l'ouïe & de la génération, & des Estampes qui représentent les principales parties anatomiques & quelques Genres nouveaux; par **M. ANTOINE GOÛAN**, Conseiller du Roi, & Médecin ordinaire, Professeur Royal de Médecine dans l'Université de Montpellier.

pellier , Associé de la Société Royale des Sciences de la même Ville , Correspondant de l'Académie Royale des Sciences , Inscriptions & Belles Lettres de Toulouse , Associé honoraire de la Société Botanique de Florence. A Strasbourg , chez A. König 1770. in 4°. pp. 252.

L'Ichtiologie est une des branches de l'Histoire Naturelle qui a été jusqu'ici la moins bien traitée ; & en général il s'en faut de beaucoup que l'histoire physique de la Mer ne nous soit aussi bien connue que celle de la Terre. Mille obstacles en ont retardé les progrès. Tantôt l'âge , le sexe , le froid , la chaleur , le temps de l'accouplement , font disparoître les couleurs naturelles des poissons , & leur en prêtent d'étrangères ; & par là plusieurs espèces ne peuvent être facilement distinguées , à cause de quelque ressemblance , ou parce que les Auteurs ne les ont décrites que
très

très imparfaitement. Tantôt c'est une espèce qui comme les oiseaux, mue dans une certaine saison, change de couleur, prend une face nouvelle, & semble former un individu tout différent. Il arrive aussi que des poissons d'un même ou de différent genre s'accouplant (1) entr'eux, produisent, comme cela arrive parmi les autres animaux & parmi les plantes, un être mitoyen tenant du père & de la mère, qu'on seroit tenté de prendre pour un genre nouveau ou pour une espèce nouvelle. Le manque d'observations vient aussi de la difficulté d'observer, les poissons se précipitent au fond de l'eau, lorsqu'ils voient qu'ils sont aperçus. Enfin il faut presque toujours que des hazards heureux, nous offrent ces espèces rares & peu multipliées, ces espèces passagères que l'on voit à peine une fois l'an, & que les pêcheurs, moins empressés à étendre les connoissances humaines sur les poissons, qu'à choi-

(1) On verra plus bas ce que M. GOÜAN pense de l'accouplement des poissons.

choisir les plus gros ou les plus délicats, rejettent dans l'eau, lors qu'ils n'en peuvent espérer aucun profit; à peine connoissons nous les lieux, les temps de l'émigration & de la retraite de cette multitude de poissons, qui chaque année enrichissent nos mers. Quoique tous ces obstacles aient fort retardé les progrès de cette partie de la Zooïogie, on ne laisse pas d'avoir de bonnes observations sur cet objet. Quelques Auteurs ont décrit les poissons de différens pays particuliers. *Mangolt* ceux du Lac de Constance; *Benoît Jove* ceux du Lac Côme; *Swenkfeld* ceux de Silésie; *Marcgraf* & *Pison* ceux du Brésil; *Paul Jove* & *Salvian* ceux de la Mer Tyrrhène; *Gille* ceux de la Mer de Marseille; *Rondelet* & *Guillaume Pellissier* ceux de la Méditerranée, *Schöneweld* ceux de Hambourg; le Comte *Marsigli* ceux du Danube; Mr. *Renard* ceux des Isles Molucques & des côtes des Terres Australes &c. D'autres, comme *Ray*, *Aldrovande*, *Johnston*, *Charleton*, *Gesner*, *Ruyseb* &c., ont donné une Histoire générale des Poissons

sons; mais c'est *Artédi* qui le premier l'a réduite en Science, & l'on sait combien *MM. Linnaeus*, & *Gronovius* l'ont perfectionnée. L'Ouvrage dont M. *Gouan* publie le commencement, sera plus complet encore que tous ceux qui l'ont précédé. Il l'avoit d'abord composé en Latin, & il l'a ensuite traduit en François pour le rendre d'une utilité plus générale. On trouvera dans ce Volume l'original & la traduction, mais nous avons cru qu'il suffisoit de copier le Titre François. Ce n'est au reste ici, comme nous venons de le dire, que le commencement de l'Ouvrage, car dans ce premier Volume il s'est borné aux *Classes* & aux *Ordres*, & il promet de donner dans la suite l'histoire des *Espèces*, leurs synonymies, leurs variétés, & leurs anatomies particulières.

Ce Volume est divisé en trois Parties. La première comprend l'Anatomie extérieure des Poissons, & le vocabulaire des mots dont se sont servis *Artédi*, le Chevalier *Linnaeus*, & M. *Gronovius*. La seconde contient l'Anatomie in-
té-

térieure, avec quelques Estampes pour en faciliter la connoissance. On trouve enfin dans la troisième les Genres des Oiseaux. L'Auteur a principalement suivi la méthode d'Artédi, mais il y a fait des corrections considérables, & il a augmenté ses Classes de quatre Ordres tirés du nouveau système de la Nature de Linnæus. Pour la description des Genres il a suivi le même plan que l'illustre Suédois a donné dans son Ouvrage intitulé *Genres des Plantes*, & il y a joint des caractères propres & naturels. On trouve même dans l'Ouvrage de M. GOUAN la figure de quelques Genres nouveaux qui lui sont propres. A chaque Genre qui n'a pas eu de nom François, il en a donné un analogue au nom Latin, & il a traduit littéralement autant qu'il a été possible de le faire. Ses Genres sont au nombre de 59. Nous avions d'abord dessein de les indiquer, mais outre que cette nomenclature seroit nécessairement fort sèche, elle prendroit trop d'espace. Nous nous bornerons donc à rapporter quelques obser-

Tome XXXIV. Part. II. H va-

vations générales qui pourront intéresser nos Lecteurs.

Il est très incertain que les poissons s'accouplent ; il n'est pas même prouvé que les mâles aient les parties , qui dans les autres animaux caractérisent leur sexe. Ils ne frayent pas tous dans la même saison ; & les Naturalistes qui pensent que la femelle avale le frai ou sperme du mâle , ne sont peut-être pas plus fondés , que ceux qui croient que le mâle couvre de son sperme les œufs que la femelle a déjà répandus dans l'eau. Ce dernier sentiment paroît être le plus général aujourd'hui : c'est au moins celui de M^{rs}. *Linnaeus*, de *Buffon*, *Stetler*, *Houttuy*n &c, & l'on peut voir ce que nous en avons dit d'après eux dans un autre Volume de cette Bibliothèque. (2).

M. GOÜAN croit que les poissons sont sourds, & qu'ils n'ont point d'organes par lesquels ils puissent entendre & distinguer les sons. Il est vrai qu'on trouve

trouve dans la tête de certains poissons, & au centre de leur cerveau ou de leur cervelet, de petits os vagues, dont le nombre & la figure varient, osselets que le célèbre M. *Klein* regardoit comme l'organe de l'ouïe. Mais, demande notre Auteur, ,, pourquoi le plus grand nombre des poissons est-il dépourvu de ces osselets, & conséquemment pourquoi seroient-ils sourds? pourquoi les uns ont-ils ces osselets en petit nombre, & pourquoi la Nature les a-t-elle prodigués & multipliés dans d'autres? Il y en auroit donc beaucoup qui seroient tout-à-fait sourds, tandis que d'autres le seroient moins, & que très peu entendraient parfaitement. Nous avons avancé ailleurs d'après les célèbres Naturalistes *Artédi*, *Gronovius*, *Linne*, & sur-tout d'après nos recherches anatomiques & nos expériences, que les poissons étoient sourds & muets; nous allons rapporter des preuves de leur surdité. 1°. La première est le manque des organes de l'ouïe tant externes

qu'internes, que nous n'avons jamais pu découvrir par des dissections très souvent répétées. 2. Nous avons élevé de petits poissons Chinois dans un vase plein d'eau, & quelque bruit que nous ayons fait nous n'avons pu les exciter ni les épouvanter. 3. Nous avons fait beaucoup de bruit presqu'au bord de l'eau, en mettant néanmoins un papier entre nous & l'eau, pour intercepter & arrêter les vibrations que nous aurions pu causer sur sa surface: les poissons ont resté dans la même situation, & n'ont point donné la plus petite marque de frayeur. 4. Mais du même moment que nous avons écarté le papier, & que les vibrations que nous avons excitées dans l'air ont fait aussi frémir l'eau, les poissons ont pris la fuite. La même chose est arrivée lors qu'une légère secousse de la table ou du plancher, ou un petit coup donné contre le bassin, ont fait frémir l'eau". Tout cela est sans doute spécieux, mais peut-être que si M. GOÜAN avoit lu l'excellent

Mé-

Mémoire de M. *Camper* sur l'ouïe des poissons (3), il concluroit comme lui que les poissons éprouvent une sensation du mouvement ondulatoire qui s'excite dans l'eau & qui produit les sons: sensation à laquelle on ne peut donner aucun nom que celui d'ouïe.

Notre habile Auteur a fait des expériences très curieuses sur la vésicule aérienne des poissons. Cette vésicule est un sac membraneux, composé de deux ou trois enveloppes, qui se séparent facilement, & rempli d'air à la faveur duquel les poissons se soutiennent dans l'eau. Les *Soles* n'ont point de vésicule aérienne, & les poissons auxquels on l'arrache, ou auxquels on la crève, vont au fond de l'eau. On a beaucoup raisonné sur la nature de l'air qui est contenu dans ce sac. *Needham* a mis en doute si cet air étoit repris par les artères & par les veines, ou s'il étoit

(3) Nous en avons rendu compte dans le Tome XXII. de cette *Bibliothèque*, Part. I. pag. 121. & suiv.

étoit séparé du sang qui arrose le tissu de cette vésicule: il a même cru qu'il étoit absolument nécessaire pour la digestion, & qu'il augmentoit la fermentation & la coction des alimens dans l'estomac. Du reste il pensoit, comme tous les Naturalistes, que cette vésicule est nécessaire pour nager. Quant aux expériences faites avec la machine du vuide & rapportées par M. Duverney, *Mém. de l'Acad. Roy. Paris* 1701, insérées maintenant dans l'Edition de toutes ses *Oeuvres anatomiques* Tom. II. pag. 564, M. GouAN a observé comme lui 1°. qu'après plusieurs coups de piston, le corps du poisson a été tout couvert de petites bulles, qui sortoient d'entre les écailles, & se ramassoient sur leur bord; 2°. que plus on répétoit les coups de piston, plus le mouvement de la bouche & celui des opercules étoient fréquens; 3°. que pour lors le poisson venoit à la surface de l'eau pour y respirer plus librement, & que son ventre s'étoit beaucoup enflé; enfin ayant pompé avec force, les bulles d'air ont tou-

OCTOB., NOVEMB., DECEMB. 1770. 367

toutes disparu, le ventre s'est tout-à-coup dégonflé, & l'animal est allé à fond où il a expiré après plusieurs mouvemens convulsifs. Ayant tiré le poisson de dessous le récipient, on y a trouvé la vésicule aérienne dégonflée, mais non pas crevée; car l'ayant soufflée avec un tuyau de verre, elle s'enfla comme dans l'état naturel. Pendant les fortes gelées de 1766, l'eau du bassin dans lequel M. GOÜAN avoit mis des poissons dorés de la Chine s'étant gelée, ces petits animaux venoient souvent à la surface de l'eau sous la glace. Un d'entr'eux tomba dans une telle langueur, & maigrit si fort qu'on lui voyoit les côtes à travers les écailles: il mourut quatre mois après. Pendant sa maladie il resta au fond de l'eau, & il ne montoit à la surface qu'avec de très grandes agitations pour retomber bientôt après à fond.





ARTICLE HUITIEME.

LOIX DE PLATON , par le Traducteur de la *République* &c.

Second Extrait.

Platon a pu paroître, à la fin du second Livre, avoir perdu son sujet de vue, il s'en rapproche dans le troisième, il annonce dès l'entrée que l'entretien roulera sur l'origine des Loix, & des Sociétés Civiles, sur les différentes formes des Gouvernemens & les révolutions qu'ils ont subies. Remontant aux temps les plus reculés, il rappelle à ses Interlocuteurs, sur la foi des anciennes traditions (1), les divers fléaux

(1) Παλαιοί λόγοι plusieurs Anciens Pères ont entendu par là les Stes Ecritures dont ils ont prétendu que Platon avoient eu connoissance, Mais le savant Traducteur montre fort bien qu'il ne s'agit que des Traditions que le Philosophe Athénien

fléaux qui fondirent à plusieurs reprises sur le genre humain , & singulièrement la terrible catastrophe d'un déluge universel qui le détruisit presque entièrement. Le petit nombre d'hommes échappés à cette désolation générale étoient sans doute , selon lui , des pâtres retirés sur le sommet des montagnes. Ces hommes simples & grossiers n'ayant eu que peu ou point de communication avec les habitans des Villes , ne purent conserver leurs arts & leurs inventions qu'ils ignoroient ; ils n'avoient pas plus d'idée de leur police & de leur gouvernement. Ils perdirent de vue tous les siècles qui s'étoient écoulés jusqu'à eux. Les instrumens de toute espèce qu'on avoit inventés

Athénien avoit puisées chez les Egyptiens , qui les avoient eues mêmes reçues des Israélites qui séjournèrent pendant 400 ans dans ce pays , ou peut être encore des premiers descendans de Noé qui le peuplèrent. Il est inutile d'ajouter que ces Traditions avoient été étrangement altérées & défigurées , on le voit assez par ce que Platon en dit iel.

tés dans ce long intervalle, les découvertes qu'on avoit faites dans les arts, dans la politique & dans les autres Sciences, tout fut perdu, tout fut oublié, il n'en resta pas le moindre vestige. La crainte d'un nouveau déluge, très vive dans les commencemens, dut retenir assez long-temps ce petit nombre sur leurs montagnes. Ils y vivoient du produit de leurs troupeaux, de leur chasse, & des fruits que la nature leur offroit sans culture. Quoiqu'ils ne connussent ni les métaux, ni l'art d'en faire usage, ils pouvoient cependant avoir des vêtemens, des cabanes pour se mettre à l'abri des injures de l'air, des vases pour préparer & conserver quelques uns de leurs alimens, car il n'est pas besoin de fer pour travailler en agile ou en tissu. Dans cet état, ajoute notre Philosophe, on ne peut pas dire qu'ils fussent pauvres; ils n'étoient pas riches non plus, puis qu'ils ne possédoient ni or, ni argent. Ils étoient donc à l'abri de tous les vices qui naissent ou de l'indigence ou de l'opulence.

pulence. „ Ils étoient donc vertueux par cette raison , & encore à cause de leur extrême simplicité qui les empêchoit de se défier des discours qu'on leur tenoit sur le vice & sur la vertu : au contraire ils y ajoutoient foi & y conformoient bonnement leur conduite. Ils n'étoient point assez habiles pour soupçonner, comme on le fait aujourd'hui , que ces discours fussent des menfonges ; & tenant pour vraie ce qu'on leur disoit des Dieux & des hommes , ils en faisoient la règle de leur vie ”.

Pendant plusieurs générations que les hommes restèrent dans cet état , ils n'eurent aucun besoin de Législateur, l'usage & ce qu'on appelle les Loix paternelles , furent les seules règles de leur conduite. Ils ne connoissoient pas d'autre Gouvernement que la *Dynastie* , e. à d. comme l'observe le savant Traducteur , l'empire fondé uniquement sur l'autorité que la nature donne à un père sur ses enfans &c. Le genre humain s'étant ensuite multiplié , les familles qui le composoient furent obligées de
se

se disperser : quelques unes réunies sous un seul chef, imitèrent ce Gouvernement primitif , d'où naquit la Monarchie. D'autres formèrent des établissemens dont l'administration demeura entre les mains de leurs différens chefs, ce qui donna l'idée de l'Aristocratie. Mais ces Gouvernemens, ou par la faute des Loix , ou par l'abus de l'autorité, dégénérèrent le premier en Despotisme absolu, le second en Démocratie illimitée, & entraînèrent la chute des Etats qui avoient adopté l'un ou l'autre. C'est ce que Platon explique longuement, par des raisonnemens quelquefois un peu alambiqués, & par les révolutions arrivées dans les Empires des Assyriens & des Perses, & dans les Républiques de la Grèce. Il peint chemin faisant le Despotisme de ses vraies couleurs, & fait très bien sentir les inconvéniens d'une Démocratie, telle que celle que les Athéniens avoient alors adoptée. Nous n'en citerons que ce trait. „ A mesure qu'on approche du terme de l'extrême liberté, on cherche à secouer le joug
des

loix : & lors qu'on est enfin arrivé à ce terme , on ne respecte ni ses promesses ni ses sermens ; on ne connoît plus de Dieux ; on imite & on renouvelle l'audace des anciens Titans. Enfin après qu'on en est venu à ces excès , la vie n'est plus qu'un enchaînement & un tissu de maux”.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre précédent Extrait (2) du grand principe de Platon , que le Législateur devoit porter ses vues *sur la vertu toute entière* , on trouvera que les longues discussions de cet Entretien ne sont point étrangères à son sujet. Elles lui servent au contraire à prouver , que les malheureuses Révolutions des Etats dont il parle , doivent sur-tout être attribuées à ce que leur Législation n'étoit pas fondée sur ce principe , ou qu'on s'en étoit écarté dans la suite des temps. „ Notre unique objet dans cet entretien , *dit-il en finissant* , a été de voir quelle est pour un Etat la meilleure

(2) V. la Part. préc. de cette *Bibl.* p. 13.

leure forme de gouvernement, & pour chaque particulier la meilleure règle de vie qu'il ait à suivre. „ Faire régner la liberté, la concorde & la sagesse dans l'Etat qu'il veut polir, c'est ce que tout Législateur doit se proposer constamment, & à quoi il doit rapporter toutes ses loix.

On verra tout à l'heure comment notre Philosophe développe cette maxime, & quel parti il en tire. Clinias lui donne lieu de s'expliquer là dessus. La Nation Crétoise, dit-il, a dessein de fonder une Colonie, les Gnossiens chargés de la conduite de cette entreprise, ont donné commission à lui & à neuf autres de choisir parmi les Loix nationales ou étrangères, celles qui leur paroîtront les meilleures & les plus convenables à l'établissement proposé. Il prie l'Athénien de les aider dans ce choix; „ bâtissons une Cité par voie de conversation, comme si nous en jettions les premiers fondemens. Par là nous parviendrons également à la découverte de ce que nous cherchons, & ce plan pourra
nous

nous servir pour la Cité qu'on m'a chargé de fonder". La proposition acceptée, on se met tout de suite à l'ouvrage & l'on commence d'abord (L. IV) par fixer la situation de la nouvelle Cité. Platon ne la veut ni voisine de la mer, ni dans un sol trop fertile. Dans l'un & dans l'autre cas elle auroit trop de facilité à faire le commerce, les richesses & l'opulence qui en seroient la suite, corromproient les mœurs, & entraîneroient infailliblement sa chute. Ce système ne seroit sans doute pas fortune aujourd'hui. Platon croyoit que l'unique moyen de rendre une Cité florissante, étoit d'en rendre les citoyens vertueux, & il raisonnoit conséquemment à ses principes. Nos modernes *Legislateurs* en ont adopté d'autres; les richesses & l'opulence sont le but principal où ils tendent: il est naturel qu'ils soient plus écoutés. Quoiqu'il en soit après s'être expliqué sur la situation que l'on devoit préférer, selon lui, l'Athénien demande si la Colonie sera toute composée de Crétois, ou si l'on y admet-

mettra aussi des Etrangers: il balance les avantages & les inconvéniens de l'un & de l'autre parti, ne décide rien, & passe à l'examen de la forme de gouvernement qu'il conviendra d'adopter. On sera peut-être étonné de l'entendre se déclarer pour la *Tyrannie*, c. a. d. le gouvernement absolu, où le souverain pouvoir est tout entier entre les mains d'un seul. „ Que le Tyran soit jeune, dit-il, tempérant, doué de pénétration, de mémoire, de courage, de grands sentimens; que sous son règne il paroisse quelque grand Législateur, & qu'un heureux hazard les réunisse ensemble. Lors que cela arrive, Dieu a fait de son côté presque tout ce qu'il peut faire, quand il veut rendre un Etat parfaitement heureux ”. Le savant Traducteur fait ici une remarque qui nous paroît digne d'attention. *Je ne doute point, dit-il, que dans la description de ce Tyran, Platon n'ait en vue le jeune Denis de Syracuse, & qu'il n'ait voulu se désigner lui même sous le nom de ce grand Législateur.* Cela pourroit bien être,

les

les Philosophes entendent l'art de flatter, & s'en servent quelquefois aussi bien que les Poëtes. Et Platon en particulier a essuyé plus d'un reproche sur ce point. La préférence qu'il donne à la Tyrannie, est fondée sur ce qu'il n'est point de forme de gouvernement qui donne plus de facilité à introduire dans un Etat les changemens les plus avantageux. Ecoutons le parler lui même :

„ Le Tyran qui veut changer les mœurs de tout un Etat, n'a besoin ni de beaucoup d'efforts, ni de beaucoup de temps. Il n'a qu'à frayer lui même la route par laquelle il veut que ses sujets marchent.... il suffit qu'il leur trace dans sa conduite celle qu'ils ont à suivre, qu'il approuve, qu'il récompense certaines actions, qu'il en condamne d'autres, & qu'il couvre d'ignominie ceux qui refuseront de lui obéir....

Mes chers amis, que personne ne vous persuade que quand il s'agit de changer les loix d'un Etat, il y ait une autre voie plus courte & plus facile, que l'exemple de ceux qui sont revêtus de

Tome XXXIV. Part. II. I l'au-

l'autorité... ce qui est pour un Etat la source d'une infinité de biens, c'est que les Dieux inspirent à ceux qui sont à la tête, l'amour d'une vie réglée par la tempérance & la justice.... quand la sagesse & la modération sont jointes dans le même homme avec le souverain pouvoir, c'est de là que prennent naissance la bonne police & les bonnes loix, elle ne peuvent avoir une autre origine ". Rien sans doute n'est plus beau & plus vrai que ces maximes; mais dans quel Etat les a-t-on vues exactement suivies? Platon est obligé d'avouer qu'il est très difficile que cela arrive, qu'il n'est arrivé que très rarement dans le long espace des temps. Aussi ne parvient-il point à persuader à ses amis, que la Tyrannie soit la forme de gouvernement qu'il veuille établir dans la nouvelle Cité. Il déclare lui même, dans la suite, qu'il n'y faudra conférer les charges publiques qu'à ceux qui se montreront plus dociles envers les loix, & l'emporteront en ce point sur les autres citoyens, en sorte que la principale di-

gnité

gnité, qui n'est autre chose qu'une dépendance plus immédiate des Dieux, se confie à celui qui se fera signalé davantage par son obéissance. Il ne considère les Magistrats que comme ministres des Loix, persuadé que le salut d'un Etat dépend principalement de là. Je vois, *dit-il*, la ruine prochaine & inévitable d'une ville, où la loi est sans force & soumise à ceux qui gouvernent; & au contraire par tout où la loi est seule souveraine, & où les Magistrats sont ses premiers sujets, avec le salut public j'y vois l'assemblage de tous les biens que les Dieux ont jamais versé sur les Etats".

Il prend ensuite le ton d'un Législateur, & supposant les Citoyens assemblés il leur adresse un discours sublime, dont voici quelques traits. „ Dieu, suivant une ancienne tradition, tenant en sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres, marche toujours sur une ligne droite, conformément à sa nature: la justice le suit, toujours prête à punir les infracteurs de

la loi divine. Quiconque veut être heureux, doit s'attacher à elle, marcher humblement & modestement sur ses pas. Mais celui qui se laisse enfler par l'orgueil... dont le cœur jeune & insensé est dévoré de desirs ambitieux, au point qu'il pense n'avoir besoin ni de maître ni de guide, & qu'il se croit en état de conduire les autres; Dieu l'abandonne à lui même. Ainsi délaissé, il se joint à d'autres présomptueux comme lui, il secoue le joug de la dépendance & met le trouble par tout... il finit par se perdre sans ressource, lui, sa famille & sa patrie".

Rien de plus simple que la conclusion que Clinias tire de là, c'est que tout homme sensé pensera qu'il faut toujours marcher à la suite de la Divinité. Mais que doit faire en conséquence celui qui prend ce sage parti? Platon va nous le dire. Il ne voit qu'une seule conduite qui puisse nous rendre agréables à la Divinité, & elle est fondée sur ce principe ancien, que le semblable aime son semblable. Il n'est donc d'autre moyen de

se faire aimer de Dieu, que de travailler de tout son pouvoir à lui ressembler. De cette maxime, il en déduit une autre, qu'il appelle avec raison la plus belle de toutes les maximes : savoir, que de la part de l'homme vertueux, c'est une action louable, excellente, qui contribue infiniment au bonheur de sa vie, & qui est tout-à-fait dans l'ordre, de faire aux Dieux des sacrifices, d'entretenir avec eux un commerce familier, de leur adresser des vœux, des offrandes, & de leur rendre toute sorte de respect; mais qu'à l'égard du méchant, c'est tout le contraire, parce que son ame est impure, & qu'il ne convient pas à un homme de bien, encore moins à Dieu, de recevoir des dons que lui présente une main souillée de crimes. Tous les soins, *ajoute-t-il*, que les méchans se donnent pour gagner la bienveillance des Dieux, sont donc inutiles; tandis que le juste y travaille avec succès". Un Sage éclairé des lumières de la Révélation, n'auroit pu mieux dire; mais on ne peut voir sans

douleur ce beau morceau déparé, par ce que Platon ajoute sur les honneurs qu'on doit rendre aux Dieux subalternes, aux Génies, aux Héros, aux Dieux Domestiques. A ces devoirs religieux qu'il place au premier rang, il fait immédiatement succéder ceux envers les parens. Il parle avec sentiment de la reconnoissance, du respect, de l'amour, des soins & des secours qui leur sont dus pendant la vie, & avec sagesse des honneurs qu'on doit leur rendre après leur mort. Quant aux devoirs envers nos proches, nos amis, nos concitoyens, les étrangers, & aux autres devoirs de la société, c'est aux Loix, dit-il, que le détail en appartient. Il quitte après cela la matière des devoirs, pour disserter sur la nécessité de mettre à la tête de chaque loi un préambule ou prélude, pour disposer les esprits à la recevoir & à s'y conformer. Et pour en montrer l'utilité par un exemple, il propose une loi sur les mariages, dont il fait un devoir pour tout citoyen à l'âge de 30 à 35 ans.

Nous

Nous voici parvenus à la fin du IV^e. Livre, mais non encore à celle de l'épée de Préface générale que, selon Platon, le Législateur doit mettre à la tête de ses Loix. Elle est continuée dans une partie du Livre V^e. & destinée à discuter „ l'intérêt plus ou moins vif que chacun doit prendre à son ame, à son corps, & aux biens de la fortune ”.

L'ame, *cet être tout-d fait divin*, est après les Dieux, ce qui mérite la première place dans notre estime, ce que nous devons cultiver, honorer avec le plus de soin. L'unique moyen de s'acquitter de ce devoir, c'est de travailler à la rendre meilleure, de s'abstenir des choses que le Législateur défend comme honteuses, & de s'attacher de tout son pouvoir à celles qui nous sont proposées comme bonnes & honnêtes. Quiconque agit autrement, loin d'honorer son ame, la traite de la manière la plus ignominieuse & la plus outrageante. Le vrai honneur de l'homme consiste à suivre ce qu'il y a de meilleur en nous, & à donner toute la perfection possible à

ce qui est moins bon, mais susceptible d'amendement.

Après avoir dit deux mots des qualités du corps auxquelles il convient de donner la préférence, on passe aux biens de la fortune. Le Législateur que Platon fait parler, n'en interdit point la recherche, mais il lui prescrit de justes bornes. Il ne veut pas, à la vérité, qu'aucun citoyen accumule des trésors & travaille à laisser un riche héritage à ses enfans; il prétend encore moins qu'il les laisse dépourvus. Voici sa règle; un revenu modique qui n'expose point leur jeunesse aux pièges des flatteurs, & ne les laisse pas manquer du nécessaire, est ce qu'il y a de meilleur & de plus conforme à l'ordre: la médiocrité bannissant de la vie les chagrins, par l'accord & l'harmonie qu'elle y entretient. Ce n'est point des monceaux d'or, mais un grand fond de pudeur qu'il faut laisser à ses enfans". Et comment doit on s'y prendre pour leur inspirer cette vertu? les avis, les sages maximes, les corrections ne
sont

sont pas ce qu'il y a de plus efficace. L'essentiel est de respecter les jeunes gens, d'être continuellement sur ses gardes, pour ne rien dire & ne rien faire d'indécent en leur présence. „ La véritable éducation & de la jeunesse & de tous les âges de la vie, ne consiste point à reprendre, mais à faire constamment ce qu'on diroit aux autres en les reprenant”.

A ces maximes en succèdent nombre d'autres également dignes d'attention, sur l'amitié & les liaisons dans le commerce de la vie; sur ce qu'on doit aux Etrangers & aux suppliants; sur l'amour de la justice & de la vérité; sur la prudence, la tempérance, la douceur & la fermeté qui doivent toujours aller de pair dans une ame bien constituée; sur le gouvernement des passions & de l'amour propre; sur la noble émulation de vertu dont les citoyens devroient être animés sans jalousie; sur l'empire qu'il convient de conserver sur soi-même dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune; sur le genre de

vie qui conduit le plus sûrement au bonheur, & c'est par là que notre Législateur finit la Préface générale de ses Loix. Tout ce morceau, rempli de réflexions vraies, sages, utiles, mérite d'être lu en entier, & c'est à regret que nous nous voyons obligés à nous borner à cette indication générale des chefs. Mais il est temps de passer avec Platon, à la Législation qu'il voudroit établir dans la nouvelle Cité.

Il suppose d'abord qu'on aura pris soin de ne la composer que de gens de bien; il détermine ensuite le nombre des citoyens, qui devroit être proportionné à l'étendue de son territoire, mais ne la connoissant point encore, il fixe provisionnellement ce nombre à cinq mille quarante; il les distribue en différentes classes, & parrage les terres entr'eux en portions égales. Il s'occupe ensuite des objets de la Religion, & pose pour maxime générale qu'on ne doit, par rapport à la croyance & aux rites, faire aucune innovation contraire à ce qu'on aura trouvé réglé par les Oracles,
ou

ou par d'anciennes traditions, sur quelque fondement qu'elles soient appuyées. Ces Oracles, ces traditions lui paroissent également la voix de Dieu, & dès-lors il n'est plus permis d'y toucher le moins du monde. Il veut de plus que chaque classe de citoyens ait sa Divinité, son Génie, ou du moins son Héros particulier, & que dans le partage des terres on ait d'abord soin de mettre en réserve l'emplacement nécessaire aux Temples, aux Bois sacrés & à tout ce qui convient au Culte Divin. Il ordonne encore que dans des temps marqués, chaque classe de citoyens tienne des assemblées dans ces lieux consacrés. En parlant de la constitution à donner à la future Cité, il paroît préférer celle où tout est possédé en commun par les citoyens, sans en excepter les femmes & les enfans. Le Cinquième Livre de sa République présente ce système de communauté, appuyé de raisons qui n'en déroberont jamais à aucun homme sensé ni l'indécence, ni les inconvéniens; on peut voir les notes de

Mr.

Mr. Grou sur divers passages de ce Livre de la République. Ici Platon ne fait, pour ainsi dire, que montrer cette bizarre idée: il l'abandonne dans le Livre suivant où il propose des reglemens sur le mariage & sur l'éducation des enfans. La raison qui l'y fait renoncer a sans doute droit d'étonner, c'est que cet état de communauté absolu est trop parfait *pour des hommes, nés, nourris & élevés comme ils le sont aujourd'hui*: c'est donc par indulgence qu'il consent que les citoyens partagent entr'eux les terres & les habitations; mais il veut que chacun se persuade que la portion qui lui est échue, n'est pas moins à l'Etat qu'à lui. Il donne, en conséquence, des règles sur la manière de cultiver ses possessions, de les conserver, de les faire valoir & de les transmettre à ses enfans. Il tend toujours à établir & maintenir autant qu'il se peut, l'égalité entre les citoyens par rapport aux richesses.

Nous avons dit un peu plus haut, qu'il fixoit le nombre des familles à cinq mille quarante; il revient encore

à cet objet, il croit absolument nécessaire qu'on s'en tienne à ce nombre, qu'il a fixé par des raisons, que peu de Lecteurs trouveront aussi solides qu'elles ont paru l'être au Disciple de Socrate. Si le nombre excède 5040, il faut arrêter ceux qui seroient exposés à avoir trop d'enfans; s'il reste au dessous, il faut encourager la population par les soins, les empressemens, les distinctions honorables. Mais quel parti prendre, si les moyens qu'on mettra en œuvre à l'un ou à l'autre égard ne réussissent pas? Dans le cas d'une trop grande multiplication, on enverra avec des témoignages réciproques d'amitié, l'excédent des citoyens s'établir dans quelque lieu qu'on aura jugé convenable. Dans le cas contraire, pourra-t-on suppléer à la disette d'habitans en appelant des Etrangers? Ce n'est point l'avis de Platon, il n'en donne d'autre que de se soumettre à la nécessité à laquelle, comme l'on dit, Dieu même ne sauroit faire violence". Viennent ensuite plusieurs reglemens assez conformes

au

„ traire arrive. Le Législateur habile aura
 „ égard dans ses Loix à ces différences,
 „ après les avoir observées & recon-
 „ nues , autant qu'il est donné à un hom-
 „ me de les reconnoître.



ARTICLE NEUVIEME.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΜΑΙΝΟΜΕΝΟΣ *oder die*
Dialogen des DIOGENES *von Si-*
nope aus einer alten Handschrift ;

C'est - à - dire ,

Dialogues de Diogène de Sinope,
 tirés d'un ancien Manuscrit.

Infani sapiens , æquus ferat nomen iniqui
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.
 petit in 8°. pp 304. *Leipsick* chez
 les Héritiers de *Weidman & Reich*
 1770.

MR. WIELAND n'a point mis
 son nom à la tête de cet Ouvra-
 ge, mais il est aisé d'y reconnoître ses
 prin-

principes, sa manière, les graces & la gaieté de son style. On sent que pour offrir au Public *les Dialogues de Diogène*, qu'aucun Erudit ne peut se vanter de connoître, il a fallu supposer un vieux Manuscrit, & créer une fable qui expliquât de quelle manière il est tombé entre les mains de l'Éditeur. Ce tour qui n'est pas neuf, est employé fort heureusement par Mr. WIELAND. Il y a quelques années, dit-il dans sa Préface, que j'eus occasion de visiter une certaine Abbaye, qui graces à l'esprit du douzième & treizième siècles qui la dotèrent, & à l'esprit oeconomique qui la régit, est assez riche pour entretenir 70 à 80 habitans de la Terre dans une douce oisiveté, & dans une indifférence profonde pour toutes les choses qui se passent dans le monde physique & moral, hors de l'enceinte de leur juridiction. En vertu d'une ancienne coutume, le Couvent renferme une Bibliothèque, mais bien plus recommandable par le nombre, que par le choix des Livres qui la composent. — Par un hazard sin-

gulier & qui pourra jeter de l'invraisemblance sur mon récit, je trouvais dans le Bibliothécaire un homme si non éclairé du moins très disposé à le devenir; il avoit de l'esprit, & animé du desir de s'instruire souvent il détachoit de leur chaîne les prisonniers commis à sa garde (1). Ravi de cette découverte, je résolus de la mettre à profit, mais dans une seconde visite que je fis au Couvent mon attente fut bien trompée. Les Supérieurs du jeune Moine avoient soupçonné son goût pour l'étude; ils en frémissaient dans l'espace de 7. à 800. ans aucun membre de leur Ordre n'avoit eu la prétention de devenir plus savant que ses confrères. Quelles suites n'entraîneroit pas une pareille innovation! On les entrevit au premier coup d'œil, on s'en effraya & aussi-tôt on chercha à les prévenir. Le Révérend*** perdit son emploi, & le Père Cussinier fut nommé pour le remplir. Mr. W. fait con-

(1) Dans plusieurs Bibliothèques les Livres sont enchaînés.

connoissance avec ce nouveau Bibliothécaire, il visite ses Livres, & au milieu d'un tas de Chroniques, de Légendes, de Commentaires &c. il trouve un Manuscrit qui excite sa curiosité & qui a pour titre *Dialogues de Diogène de Sinope* &c.

Ce *Diogène*, suivant Mr. WIELAND, n'est point tel que quelques Ecrivains de l'antiquité l'ont dépeint, & il oppose au témoignage de *Diogène de Laërce*, qui le représente comme le plus fou & le plus méprisable des hommes, les éloges qui ont été donnés par *Arrien* & *Démonax* au Philosophe de *Synope*. Quoiqu'il en soit de la vérité du tableau, *Diogène* est représenté dans ces Dialogues comme l'Etre le plus indépendant, le plus heureux, le plus estimable & le plus singulier. Plein de mépris pour les richesses, & satisfait des seuls dons de la nature, il est au dessus de la crainte, des passions, & des besoins. Ennemi des vicioeux, & protecteur des foibles, la vérité est dans sa bouche & l'humanité dans son cœur & dans ses actions. Sa

morale est douce , ses censures ne sont point amères , & ses bizarreries sont amusantes. Voilà l'idée qui reste de Diogène quand on a lu l'Ouvrage de Mr. WIELAND. On y trouvera des observations fines, des pensées heureuses, du sentiment, de la gaieté & beaucoup de ce que les Anglois appellent *humour*. Il y a un rapport marqué entre le style de l'ingénieux Allemand & celui de *Sterne*: il a ses tours, ses digressions, sa manière de voir & de peindre, la même sensibilité, unie au même enjouement. Au reste ce sont deux Originaux qui se ressemblent; Mr. WIELAND est trop riche pour emprunter.

Les Dialogues de Diogène sont divisés en 38 Articles, qui sont un mélange de récits, d'entretiens, de monologues, de dissertations &c. Diogène est supposé aux environs de Corinthe, écrivant tantôt sur les bords de sa tonne, tantôt sur les tablettes de son ami *Xéniades*: c'est à lui qu'il adresse souvent ses idées, ses remarques & ses narrations. Cet Ouvrage n'est pas susceptible d'extrait,
mais

mais il mérite fort d'être connu, & nous essayerons d'en traduire quelques morceaux. L'article qui précède celui qu'on va lire renferme des réflexions & des doutes sur le prétendu bonheur des riches voluptueux.

„ Dans ce moment je me surprends en tort. — O fils d'*Icétas* qu'il s'en faut bien que tu sois aussi sage que tu passes pour être fou! Quoi t'impatier de ce qu'un homme qui croit te faire honneur, & qui n'est pas obligé de savoir que tu as envie d'être seul, vienne interrompre tes rêveries! Eh! n'eût il pas fallu en souffrir autant d'une araignée, d'une guêpe, ou d'un frelon? — Je vais vous raconter toute l'aventure.

Chéréa vient à moi & me dit: „ Diogène, tu es désœuvré”, me dit-il. Suivant ma coutume, lui répondis-je.

„ Je vais donc m'asseoir auprès de toi”. Si tu n'as rien de mieux à faire.

„ Rien au monde, — excepté pourtant que je devrois être à l'Audience. L'affaire du pauvre *Lamon* sera jugée, ses ennemis poursuivent sa perte, & il y a lieu de croire qu'ils l'obtien-

mont. Son père étoit le meilleur ami de ma maison, & en vérité je le plains: j'avois promis hier de parler en sa faveur, mais, aujourd'hui je ne m'y sens pas disposé". —

Pas disposé? Et le père du pauvre Lamon, dis-tu, étoit le meilleur ami de ta maison? — Et le pauvre Lamon est en danger? „ Aujourd'hui je ne suis bon à rien. Nous soupâmes hier chez *Clinias*, & le repas fut poussé très avant dans la nuit: nous avions du vin des Dieux, des Danseuses, des Mimes, des Philosophes qui d'abord se disputèrent, & puis s'enivrèrent, & puis... enfin, nous avions la réunion de tous les plaisirs". —

Tout cela est très agréable si tu veux, — *mais le pauvre Lamon!*

„ Je ne puis qu'y faire; je le plains comme je t'ai dit, c'est un honnête homme, & il a une femme très vertueuse, — oh! très vertueuse".

Et belle apparemment?

„ Hier, elle se rendit chez moi pour me recommander l'affaire de son mari. Elle avoit avec elle deux enfans de quatre

tre à cinq ans, tous deux plus beaux que l'Amour. Sa parure étoit négligée, mais je fus frappé de sa figure & de son air. Elle se précipita à mes pieds & me parla avec chaleur en faveur de Lamon.

—— Il n'est point coupable, disoit-elle, c'est le plus honnête homme, le meilleur ami, le plus tendre des pères,

—— il est impossible qu'il se soit avili.

—— Protégez le, vous le pouvez.

—— Je lui fis des objections: elle y répondit. Je lui représentai les difficultés qu'il y auroit vu le nombre de ses ennemis. —— Il n'en auroit pas, dit-elle, s'il n'avoit plus de mérite que de richesses. —— Je levai les épaules.

—— Elle pleura, & les deux innocentes créatures pleurèrent aussi, émues par le son de sa voix, & par les larmes qui couloient de ses yeux: alors jettant leurs petits bras autour de son cou, Maman s'ecrièrent - elles, ce Monsieur nous rendra-t-il notre Père? Sur mon honneur la scène étoit touchante, & j'aurois donné cinquante mines sur l'heure pour qu'un bon Peintre m'en dessinât le tableau",

Quoi ! sérieusement cette idée te vint alors ?

„ Je puis t'affurer que cela en valoit la peine. Jamais je n'ai vu la beauté dans une situation plus touchante ; son sein se soulevoit avec tant de force à travers son mouchoir , que je croyois le sentir : tout en elle étoit sentiment , & je ne puis t'exprimer les graces de cette petite Enchanteresse. Madame , lui dis-je enfin , je tenterai l'impossible , que ne feroit-on point pour une femme comme vous ! — Il faut à présent que je me rende chez Clinias ; il donne un festin ce soir , mais je ferai en sorte de m'échapper à minuit. Revenez à cette heure , mon Valet de chambre vous introduira dans mon Cabinet , & nous chercherons ensemble les moyens de sauver votre Mari. Mais souvenez vous , Madame , que le succès dépendra en partie de vous seule. — Devines-tu , Diogène ce que fit alors cette folle ? — Avant même que j'eusse achevé de parler , elle se releva avec une colère qui la rendoit encore plus belle : Ah ! je l'aurois embrassée de bon cœur ,
&

& un coup d'œil plein de mépris fut toute sa réponse. Je fis signe à mon Valet de Chambre, & la perdis de vue. Je connois mon homme & suis bien sûr qu'il lui a dit tout ce qu'on peut dire en pareil cas ; mais sans l'honorer d'un regard, venez mes enfans, dit-elle, en les pressant contre son sein, le Ciel aura pitié de nous, — & quand lui même pourroit nous abandonner, nous pourrions mourir. — Tu vois que j'avois raison de l'appeller une très vertueuse femme”.

Elle ne l'est que trop à ce que je vois pour les intérêts du pauvre Lamon. — O! *Chérée*, *Chérée* est il possible. — „ Tu es en train de moraliser Diogène: Adieu, pour moi j'ai besoin de me distraire. — Veux tu venir avec moi chez *Tbryallis* ? elle sert de modèle à mon Peintre pour une *Vénus Callipyge* ; ce sera le morceau le plus admirable. —”

Je te remercie pour cette fois — le pauvre Lamon, & sa belle & vertueuse femme, & ses deux jolis enfans se sont tellement emparés de moi, que je

ne puis m'occuper d'autre chose. Ton Peintre ne formeroit pas un trait que je pûsse approuver ; & cependant il n'y auroit pas de sa faute. — Va Chéréa, — & laisse moi m'abandonner à mes pensées. —

Non, je ne veux pas m'y abandonner ; je deviendrois fou si j'écoutois toutes celles qui se présentent à moi dans cet instant. —

Vous n'ignorez pas sans doute que ce Chéréa est à Corinthe l'un des premiers favoris de la fortune? —

Que le chant de cette Fauvette est agréable ! je viens de me rafraîchir à la source voisine. & à présent je vais m'asseoir dans ce bocage & me livrer à tous les plaisirs que la bienfaisante nature sème sur les ronces de la vie. —

Le pauvre Lamon ! Irai-je pour essayer —

Oui partons. — Mais à quoi lui servira mon zèle ? je n'ai point de crédit,

rien qui en impose, personne qui attache de l'importance à mon amitié. —

Je suis étranger, — l'affaire de Lamon concerne son emploi, l'intérêt

du

du Public ; — j'obtiendrai à peine la permission de parler ; — d'ailleurs je ne le connois pas. — Qu'importe ! il faut tout tenter. — Une si belle femme n'aura pas mouillé en vain de ses larmes les pieds d'un Chéréa. —

Je ne savois aucune circonstance de l'affaire de Lamon quand je partis & quittai ma Fauvette. En chemin je rencontrai un de ses Juges qui m'apprit de quoi il étoit question. — De rien que d'un tas de coquins, gagnés par un autre fripon qui a des vues sur l'emploi de Lamon. On l'accuse d'avoir malversé dans le maniement des deniers publics & on ne peut lui prouver aucune malversation : mais il a donné de l'argent à un de ses amis, qui lui produisoit un pouvoir des Archontes en vertu duquel il devoit lui remettre cette somme pour les besoins de la République. Lamon s'est fié à son ami qui l'a trompé, & voilà tout son crime. — Mais il falloit entendre sur cela les clameurs de ses adversaires ! Lamon répondoit avec l'effroi d'un honnête homme

que qui voit son sort entre les mains de ses ennemis, & qui se sent condamné même avant que d'être entendu. Il parloit peu. Laisse moi parler pour toi, lui dis-je & je commençai. Il s'éleva un très grand bruit, mais ma poitrine me servit à merveille & je criai plus fort qu'eux tous; — je parlai avec toute la chaleur que m'inspiroit l'idée de la belle femme & de ses deux jolis enfans; je n'épargnai pas ses ennemis, — & je séduisis ses Juges par les louanges que je donnai à leur sagesse, à leur humanité, à leur grandeur d'ame, à leur haine contre les oppresseurs. *Un tiers d'entre eux avoit encore un front capable de rougir.* Je m'en sentis plus animé — je redoublai mes éloges, j'exprimai la confiance que m'inspiroit leur justice, leur vertu; — Enfin, *j'amenai le second tiers à rougir.* Alors ma victoire étoit sûre, mais pour la compléter j'offris à leurs yeux le tableau de la belle femme & de ses deux fils, que je représentois tombant à leurs pieds & intercédant pour leur honnête père. — *Lamon fut déclaré*

claré innocent. Aussi - tôt je me glissai dans la foule, je m'échappai pendant le tumulte, & me voici de retour. —

Que la soirée est belle ! Que la nature est paisible & riante ! Je suis content de moi-même, j'ai suivi la voix de l'humanité : j'ai fait renaître la joie dans les beaux yeux d'une femme vertueuse, & dans les jeunes cœurs de ses enfans. Que leur embrassemens seront doux ! — Ah ! j'en jouis sans en être témoin. — Et dites moi lequel est le plus heureux ce soir — Chéréa, Clinias, Midas, Sardanapale, Crésus — ou moi ?





ARTICLE DIXIEME.

MÉNALQUE ET SES TROIS
FILS (1).

A peine l'aurore commençoit à mêler quelques teintes de pourpre à la lueur blanchâtre qu'elle faisoit briller dans l'Horison Oriental ; lorsque menant leurs troupeaux aux pâturages, Lycas, Mirtil, & Tircis, trois Bergers également fameux par la beauté de leurs chants, se rencontrèrent près d'un bois de sapins, à l'entrée duquel leur père, le vieux Ménalque, arrivoit au même instant. Les trois Bergers l'ayant salué avec le plus tendre empressement ; je vous salue aussi, mes chers enfans, leur dit le bon vieillard, votre rencontre m'est

(1) Nous devons cette Idylle à l'Auteur de celles d'*Euphémon* & de *Palémon* insérées dans le XXXI. & le XXXIII. Vol. de cette Bibliothèque.

m'est plus agréable que la fraîcheur de ces bois ne l'est au Laboureur accablé, lorsque les rayons brûlans du soleil l'ont forcé de suspendre ses travaux. Arrêtons nous quelques momens sur la pente de ce côteau, d'où mes yeux peuvent parcourir toute la campagne voisine; & tandis que nous admirerons les beautés & les richesses qu'elle étale, joignons les accords de nos voix & de nos chalumeaux, pour célébrer les louanges de celui qui ne cesse de multiplier ces beautés autour de nos riantes habitations.

Oui, répondit *Lycas*, rien n'est plus doux que de célébrer par des chants le plus aimable des bienfaiteurs; puis se tournant vers ses deux frères, si vous le voulez, ajouta-t-il, que chacun de nous, à son tour, entonne un hymne à sa gloire; — En même temps il commença ainsi.

„ Sur une montagne élevée, dont
 „ le sommet est caché aux yeux des
 „ mortels par des forêts inaccessibles,
 „ s'élève un Temple environné de bos-
 „ quets

„ quets odorans. Son pavé d'émeraude
 „ est jonché de roses ; des vignes
 „ toujours vertes & chargées de grappes
 „ pourprées, embrassent de leurs
 „ tendres rameaux ses colonnes, dont
 „ le marbre ne le cède pas à la neige en
 „ blancheur ; une voute de saphirs couronne
 „ l'Edifice, & imite par l'éclat
 „ de son azur, la sérénité d'un beau
 „ jour de Printemps ; l'Autel est orné
 „ de guirlandes de fleurs qui ne se fanent
 „ jamais, & répandent autour de
 „ lui les plus doux parfums. C'est là
 „ que les Heures se rassemblent chaque
 „ matin, pour offrir au Père de tous les
 „ Etres, le tribut de leurs louanges ;
 „ c'est de là qu'elles descendent parmi
 „ les hommes, pour leur dispenser ses
 „ bienfaits. Tour à tour elles viennent
 „ deployer à leurs regards les différentes
 „ parties du majestueux Tableau, qui
 „ comme un Miroir immense nous
 „ offre la fidèle image de tous les attributs
 „ de cet Etre adorable, dont la
 „ puissance tira ce magnifique Univers
 „ du néant, pour en faire le Théâtre de
 „ sa

„ sa gloire, le séjour de la perfection
 „ & de la félicité.

„ Joignons nos voix pour chanter sa
 „ gloire & ses bienfaits, & que ce tri-
 „ but de notre humble reconnoissance,
 „ puisse être agréable à ses yeux.

Mirtil.

„ L'Aurore à chassé les ombres de la
 „ Nuit, & dévoile à nos yeux le bril-
 „ lant spectacle de la Nature. C'est
 „ ainsi, O! Père & Souverain de tous
 „ les Etres, que tu daignes nous re-
 „ nouvellér chaque matin le premier
 „ de tes bienfaits; & que tu nous re-
 „ traces l'image de ces heureux jours,
 „ qui virent naître l'Univers. —
 „ Tu n'eus qu'à vouloir, & aussi-tôt
 „ le néant enfanta tous les Etres. La
 „ lumière, l'ordre, & la beauté se formè-
 „ rent au sein du ténébreux Cahos.
 „ A ton ordre je vois la Terre se revê-
 „ tir d'une robe émaillée de fleurs & de
 „ verdure; les fertiles côteaùx ceignent
 „ leurs fronts d'une couronne d'arbres

„ & d'arbrisseaux qui réunissent les par-
 „ fums du Printemps, aux trésors sa-
 „ voureux de l'Automne. Les Cèdres
 „ & les Sapins élancent leurs têtes
 „ majestueuses au dessus de toute la
 „ forêt, & couvrent des montagnes
 „ entières de leur ombre. C'est là que
 „ l'aigle magnanime, fend les airs &
 „ franchit d'un vol rapide la région des
 „ nuées. Une foule innombrable d'oi-
 „ seaux s'élève de toutes parts à sa suite,
 „ en célébrant ces premiers momens de
 „ leur existence, par des accens pleins
 „ d'alegresse. — Un nouvel ordre
 „ du Créateur couvre la Terre de mille
 „ animaux différens. Ici le Bétail se
 „ lève dans la prairie, & voit sans
 „ crainte approcher l'intrépide Lion,
 „ qui sort en rugissant de la forêt. Là
 „ le Cerf traverse la plaine d'une cour-
 „ se légère, tandis que l'agile Chevreuil
 „ s'élance vers les rochers. Toute la
 „ Nature s'anime, les entrailles de la
 „ Terre & les abymes des Mers four-
 „ millent d'habitans. — Enfin le Créa-
 „ teur va couronner son Ouvrage; il va
 „ for-

„ former l'homme , pour le bien être
 „ duquel toutes ces Créatures avoient
 „ reçu l'existence , & qui doit être le Chef
 „ d'œuvre & l'ame de ce Système Ter-
 „ restre. Doué des plus nobles facultés , le
 „ Père des hommes ouvre les yeux à la
 „ lumière ; plein d'étonnement , il élève
 „ son premier regard vers les Cieux , &
 „ leur majestueux éclat le remplit d'admi-
 „ ration ; puis rabaisant sa vue vers la Ter-
 „ re , la beauté ravissante , & l'abondance
 „ infinie des biens qu'elle lui présente de
 „ toutes parts , l'enflamment de re-
 „ connoissance & de joie. Le déli-
 „ cieux transport qu'il éprouve à ce
 „ premier sentiment de l'existence &
 „ du bonheur , excite dans son cœur
 „ attendri , une foule de mouvemens
 „ vifs & confus , dont la douce agita-
 „ tion l'accable. Trop ému pour pou-
 „ voir les développer , il se prosterne
 „ en silence devant son Bienfaiteur su-
 „ prême , & l'adore par ce langage in-
 „ térieur de l'ame , que nulle expres-
 „ sion ne sauroit rendre. Joignons nos
 „ voix pour chanter sa gloire & ses

L 2

„ bien-

„ bienfaits, & que ce tribut de notre
 „ humble reconnoissance puisse Être
 „ agréable à ses yeux.

Tircis.

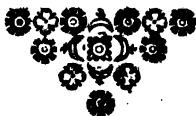
„ Le Soleil levant ramène la vie &
 „ l'âlegresse autour de nos demeures,
 „ tout renaît à l'aspect de ses rayons,
 „ tout reprend une face riante, & la
 „ joie fait retentir ses accens de tous
 „ côtés. Que ce beau spectacle est une
 „ touchante quoique foible image, des
 „ transports que dut éprouver la Natu-
 „ re, lors qu'étonnée à l'approche de
 „ son Créateur, elle célébra dans un
 „ silence solennel, le lever du Soleil de
 „ Justice qui porte la santé dans ses ailes.
 „ — Les voiles de la nuit cou-
 „ vroient encore les Campagnes de
 „ Bethléhem, & les Bergers y veil-
 „ loient auprès de leurs troupeaux en-
 „ dormis; quand tout-à-coup les téné-
 „ bres se dissipèrent, la Gloire du Sei-
 „ gneur les environna, & son Ange
 „ apparut au milieu d'eux. —
 „ Eblouis

„ Eblouis de sa splendeur, ils sont d'a-
 „ bord saisis d'effroi, mais bientôt son
 „ regard propice les rassure. Ne craignez
 „ rien, *leur dit-il*, d'une voix encou-
 „ rageante & affectueuse, la nouvelle que
 „ je vous annonce fera la joie de tous
 „ les Peuples: Le Sauveur de la Terre,
 „ le Desiré des Nations vient de naître;
 „ volez à Bethléhem, adorez y la Ma-
 „ jesté suprême, adoucissez dans le ten-
 „ dre sourire de cet Enfant promis à
 „ vos Pères par tant d'Oracles: envelop-
 „ pé de langes une crèche lui sert de
 „ berceau. — „ En même temps les
 „ Armées innombrables des Anges pa-
 „ roissent dans le Firmament, & cé-
 „ lèbrent la naissance de leur divin Roi
 „ par ce Cantique! — „ Cieux éclat-
 „ tez de joie, & que la Terre entonne des
 „ Chants de triomphe! Le Fils du Dieu
 „ Vivant, le Prince des Etres descend
 „ de son Trône glorieux; il vient appor-
 „ ter la paix au Monde, & habiter avec
 „ les Enfants d'Adam, les objets chéris
 „ de sa bienveillance! „ Mille Echos ré-
 „ pètent à l'envi ces ravissantes paro-

„ les aux Campagnes les plus éloignées ;
 „ la voute des Cieux en retentit & ré-
 „ pond par des cris de réjouissance.
 „ ——— Terre épuise ton sein , dé-
 „ pouille tes mines & tes carrières ,
 „ élèves un Palais magnifique au Roi
 „ des Rois , couvre son berceau de
 „ pierreries , fais briller tous tes trésors
 „ autour de lui ! ——— Mais , non , dis-
 „ paroissez richesses profanes , vous
 „ n'êtes que poussière , & tout votre
 „ éclat n'est que souillure ! Les Palais
 „ altiers des Grands sont les sanctuaires
 „ idolâtres du crime : l'humble Cabane
 „ dernier asyle de ce qui reste encore
 „ de Vertu parmi les hommes , sera
 „ moins indigne de sa divine présence !
 „ Joignons nos voix pour chanter sa
 „ gloire & ses bienfaits ; & que ce tri-
 „ but de notre humble reconnoissance
 „ puisse être agréable à ses yeux ! ”

Quand ils eurent fini de chanter , ---
 Est-il rien , leur dit le bon Vieillard
 attendri , est-il rien qui puisse exciter
 dans l'ame , autant de calme & de sérénité , rien qui nous fasse goûter une
 satis-

satisfaction aussi pure, qui nous pénètre d'une joie aussi inaltérable, que de célébrer ainsi les louanges de notre Créateur ? Quelle douce émotion agite nos âmes, lorsque touchés à la vue de tant de bienfaits, nous élevons nos voix vers le tendre Père qui nous en a comblés, pour lui exprimer par nos chants les sentimens de reconnaissance & d'amour, que sa bonté nous inspire ! O mes chers Enfans ! ne négligons jamais de lui consacrer par nos Cantiques les prémices de chacune de nos journées. En achevant ces mots, Menalque embrassa ses trois fils, puis il entra dans la forêt pour commencer ses travaux, en bénissant le Ciel d'avoir accordé à ses ardentés prières des Enfans sages & vertueux.





ARTICLE ONZIEME.

JOURNAL DE LA COUR DE LOUIS
XIV. depuis 1684. jusqu'à 1715;
avec des Notes intéressantes &c.
&c. &c. *Londres (Genève)*, 1770.
in 8°. pp. 174.

SI d'ordinaire ce sont les Historiens qui immortalisent les grands hommes, c'est ici le cas de renverser la maxime, & assurément sans le nom de LOUIS XIV., les Ecrits de l'Auteur de ce *Journal* ne seroient point parvenus à la postérité. C'est ce nom qui a déterminé l'Editeur à donner ses soins à cet Ouvrage. „ Nous avons cru, *dit-il*, que tout seroit précieux du grand Siècle des Beaux Arts, Nous savons qu'un Italien qui trouveroit dans les décombres de Rome, les pots-de-chambre d'Auguste & de Mécène, seroit entouré de curieux & d'acheteurs. Nous ne savons pas de quel-

quelle dignité étoit revêtu à la Cour le Seigneur qui écrivit ces Mémoires; on peut juger plus sûrement de l'étendue de son esprit, que de celle des honneurs qu'il posséda de son vivant. Il y a quelque apparence qu'il avoit un emploi de confiance dans St. Cyr, puis qu'il s'exprime ainsi page 150: *la Supérieure lui dit que nous demandions &c.* A ne considérer que son style, son orthographe qu'on a corrigée, & sur tout l'importance qu'il met à tout ce qu'on faisoit dans Versailles, il ne ressemble pas mal au frotteur de la maison, qui se glisse derrière les laquais pour entendre ce qu'on dit à table. Ce petit Livre fait voir au moins quel étoit l'esprit du temps, & quel éclat LOUIS XIV. avoit sçu jetter sur tout ce qui avoit quelque rapport à sa personne &c". Ajoutons à cela, qu'il fait voir encore qu'en faveur des notes du plus célèbre Ecrivain de notre siècle, l'Ouvrage le plus médiocre peut trouver des lecteurs. *A ne considérer que son style & son orthographe*, il y auroit déjà tout lieu de croire que

Mr. de Voltaire est l'Editeur de ce *Journal*; mais ce qui ne peut laisser aucun doute à cet égard, c'est qu'on retrouve dans les Notes qu'on a joint au Texte, la profonde connoissance que cet Homme universel a de l'histoire de ces temps là, les idées, les calculs, & le ton de plaisanterie qui lui sont propres. On nous saura gré de continuer à le laisser parler: voici comment il achève de caractériser son Auteur.

„ On ne peut pas lui reprocher d'avoir inventé ce qu'il dit: rien ne seroit plus injuste que de lui attribuer de l'imagination. On ne peut non plus l'accuser d'être indiscret; il garde un profond silence sur toutes les affaires d'Etat. Vous apprenez de lui que *LOUIS XIV.* parla avant sa mort au Ministre des Etrangers, & à celui des Finances; mais l'Auteur fait un mystère impénétrable des choses très vagues que le Roi pour lors leur communiqua. De pareils monumens n'offensent personne. Ils ne ressemblent point aux Commentaires de *César*, dont quelques Romains pouvoient

voient être mécontents, ni à ceux de *Xénophon* qui auroient pu faire de la peinte à quelques Perses ; mais ils sont aussi exacts pour le moins. A la vérité il manque à nos Mémoires l'heure précise à laquelle le Roi se couchoit & l'heure où il alloit à la chasse ; mais ce défaut est compensé par tant de grandes choses dites avec esprit, qu'on doit pardonner cette légère négligence &c". Rien ne seroit plus aisé que de justifier cette ironie par des exemples, mais nous préférons de tirer de la foule des détails inutiles les traits qui nous ont paru les plus intéressants.

„ Le Roi pendant le siège de *Mons*, 1691.
vint dîner à la vue des lignes : il alla se 21 Mars.
promener à l'entour de la place, & fut assez longtemps à la demi-portée du mousquet : un de nos vedettes l'arrêta ; on lui dit, est ce que tu ne connois pas le Roi ? je le connois dit ce Cavalier, mais ce ne devoit pas être lui qui vint si avant. Un moment après, un coup de canon tua le cheval de *la Cbenaye* fort près du Roi, & à côté de Mr. le Comte

Comte de Toulouse, qui d'abord commanda qu'on donnât un autre cheval à La Chenaye, & dit: quoi! un coup de canon, n'est ce que cela? Mr. le Comte de Toulouse n'avoit pas treize ans.

Le Roi en faisant le tour des lignes, passa à l'hôpital pour voir si l'on avoit bien soin des blessés & des malades; si les bouillons étoient bons, s'il en mourroit beaucoup, & si les Chirurgiens faisoient bien leur devoir ". *Attention digne d'un Roi*, observe l'Editeur dans une note, & d'autant plus indispensable qu'elle ne coûte rien.

5. Avr. „ Le Roi fit distribuer gratuitement, des grains & des farines aux peuples du Dauphiné qui avoient le plus souffert, pendant que les ennemis étoient dans leur pays; & il y eut des Commissaires qui examinèrent les pertes qu'ils ont faites pour y remédier ". *Attention qui mérite d'être consacrée dans l'histoire, & qui démontre que Louis XIV. n'étoit pas un tyran comme tant de Livres le disent. Ceux qui veulent flétrir sa mémoire, ont plus de tort*

tort que ceux qui admirent tout en lui (1).

„ Le Roi a quelquefois la bonté de tenir deux de ses Conseils en un jour, pour donner quelques jours à ses Ministres pour aller à leurs maisons de campagne ”.

„ Mr. *Le Nostre*, illustre dans sa profession pour les jardins, vint voir le Roi avant de mourir : il avoit quatre-vingt-huit ans. Le Roi le fit mettre dans une chaise roulante comme la sienne, pour le faire promener dans ses jardins ; & le Nostre disoit : Ha ! mon pauvre père si tu vivois, & que tu pûsses voir un pauvre jardinier comme ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand Roi du monde , rien ne manqueroit à ma joie. Il étoit Intendant des bâtimens”.

„ Le Roi a toujours l'honnêteté de faire couvrir les Courtisans, qui ont l'honneur de le suivre à la promenade &c ”. *En Espagne, qui n'est pas Grand va nue tête. A Constantinople tout le monde*

(1) Note de l'Éditeur.

de a son turban devant le Sultan. Monsieur, frère du Roi ne vouloit pas qu'on mit son chapeau devant lui, il étoit grand observateur de l'étiquette. Et le Roi disoit quelquefois, courez vous, mon frère n'y est pa (2).

„ Le Roi après avoir arrêté le nombre de ceux qu'il vouloit faire Chevaliers de l'Ordre, parut fort triste & fort rêveur. Me. de Maintenon lui ayant demandé ce qu'il avoit: c'est, répondit le Roi, que je pense au chagrin de ceux qui n'auront point de part à cette promotion ”.

„ Mr. Colbert a protesté que pendant vingt-cinq ans qu'il avoit eu l'honneur d'être au service & de l'approcher de fort près, il ne lui avoit jamais entendu dire qu'une seule parole de vivacité, & jamais aucune qui ressentit la médifance ”.

C'est cela qui mérite de passer à la postérité & de servir d'exemple à tous les Prin-

Princes. Ils tuent quelquefois par leurs paroles (3).

Ceux qui ne connoissent Louis XIV que par les persécutions souffertes sous son Règne, seront surpris de tous les traits de bonté qu'on a rassemblés dans cet Ecrit. Il est sûr, en général, qu'on peut faire de la même personne deux portraits opposés entr'eux & cependant tous deux ressemblans: mais il ne l'est pas moins que Louis XIV étoit heureusement né, quoique ses passions & ses Ministres l'aient souvent entraîné au mal. Le C. *Mazarin* disoit en parlant de ce Prince: *Il y a en lui de l'étoffe pour faire quatre Rois & un bonnête homme.*

„ Le Roi, qui ne va plus à la Comédie depuis plusieurs années, dit à son petit coucher, au Marquis de *Gèvres*, qu'il venoit d'apprendre que les Comédiens avoient joué le soir devant Monseigneur & Madame la Duchesse de Bourgogne, une petite Pièce fort licentieuse, & qu'il puniroit leur insolence:

il

(3) Note de l'Editeur.

il lui commanda en même temps de faire venir ces Comédiens, & de les avertir de sa part que si jamais ils retomboient dans une faute approchante, ou que même ils en jouâssent à Paris de si scandaleuses, ils seroient cassés sur le champ ”.

„ Fort peu de temps après que le Roi d'Espagne fut à Madrid, on plaisanta un jour à son lever d'une aventure scandaleuse qu'on venoit d'apprendre. Le Roi, sans prendre part à la conversation, dit seulement, avec gravité: est-ce qu'on rit de cela ici ”? L'une des cérémonies qui s'observent en Espagne quand on y déclare la grossesse de la Reine, est qu'elle va en chaise à Notre-Dame *Datacha* suivie de tous les Grands à pied, &c. La note nous apprend, que cette Notre - Dame est de bois: elle pleure tous les ans, le jour de sa fête; & le peuple pleure aussi. Un jour le Prédicateur, appercevant un Menuisier qui avoit l'œil sec, lui demanda comment il pouvoit ne pas fondre en larmes quand la Sainte Vierge en verjoit. *Abl mon Révérend Père*

*Père répondit-il, c'est moi qui la rattachai
bier dans sa niche. Je lui enfonçai trois
grands clous dans le derrière; c'est alors
qu'elle auroit pleuré si elle avoit pu.*

„ On apprit à Chambort la mort du 1684.
bon homme *Corneille*, fameux par ses
Comédies”. *Les savans Courtisans ap-
pelloient Cinna & Pompée Comédies, parce
qu'on disoit aller à la Comédie & non pas à
la Tragédie* (4).

„ A la mort de Lully on lui trouva
trente-sept mille louis d'or & vingt
mille écus en espèces & beaucoup d'au-
tres biens”. „ Mort de l'Abbé *Bourde- 1685.*
lot qui avoit avalé de l'opium pour du
sucre”. *On n'avale point du sucre, on
ne peut prendre de l'opium pour du sucre,
le fait est qu'il s'empoisonna* (8). L'a-
necdote suivante ne paroît pas plus
exacte. „ Le bon homme *Ruvigny 1684.*
étoit venu trouver le Roi, & lui dit
qu'il avoit acheté la terre de Rayneval
de *M. de Chaulnes*, mais qu'il lui man-
quoit dix mille écus pour la payer,
qu'il

(4) Note.

(8) Note.

qu'il avoit recours à lui comme à son meilleur ami pour lui prêter cette somme. Le Roi lui répondit, vous ne vous trompez pas, & je vous la donne de bon cœur". *Mr. de Ruigny étoit Protestant, & point du tout l'ami intime de Louis XIV. Ce fut au Duc de la Rochefoucault, dont les affaires étoient embarrassées, que le Roi dit, que ne vous adressez-vous à vos amis (6)?*

„ Les Députés d'Alger vinrent saluer
1685. le Roi dans son grand appartement, & lui dirent que leur Roi prenoit la liberté de lui faire un petit présent, qu'il espéroit que S. M. ne le dédaignerait pas, puisque Salomon avoit bien reçu la cuisse de sauterelle que la fourmi lui avoit présentée. ”.

„ Mr. le Maréchal de Villars manda que selon toutes les apparences il y auroit une bataille au premier jour;
1711. on pria M^e. la Dauphine de jouer.
Aout. Avec qui voulez-vous que je joue, dit-elle, avec des Dames qui ont leurs maris,

ris, ou des pères qui ont leurs enfans à une bataille; & puis-je être tranquille moi-même quand il s'agit de la plus grande affaire de l'Etat?"

Il ne faut pas juger de cet Ouvrage par les morceaux que nous venons de transcrire; on y trouve les détails les plus minucieux. Aussi quand l'Auteur nous apprend que la Duchesse de Bourgogne a entendu le salut à S. Cyr, qu'un jour le Roi voulant aller à la chasse, il fut obligé de remettre la partie parce que les terres étoient fort humides, l'Éditeur persifle l'Historien & renvoie les traits de cette force, *A la postérité; A la postérité vous dis-je; A la postérité la plus reculée.* Ce Journal ressemble à un mauvais repas, égayé par les saillies de celui qui le donne.





NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE - BRETAGNE.

LONDRES. *A Commentary on the Books of the Old and New Testament In which are inserted the Notes and Collections of John Locke, Esq; Daniel Waterland, D. D. the Right Honourable Edward Earl of Clarendon, and other learned Persons. With practical Improvements. By WILLIAM DODD, LL. D. Prebendary of Brecon, and Chaplain in Ordinary to his Majesty, c. à d. Commentaire sur les Livres du V. & N. Testament, dans lequel on a inséré les Notes & les Recueils de Mr. Locke, du Dr. Waterland, du Comte de Clarendon. & de quelques autres Savans; avec des Réflexions morales, par le Dr. GUILLAUME DODD &c. 1770. trois Vol. in Folio, chez Davis. Ce grand Ouvrage n'est proprement qu'une compilation, mais elle est faite avec discernement, & elle pourra tenir lieu d'une multitude de Livres. Le Dr. DODD a mis à contribution les Commentaires écrits en diverses Langues, les Ouvrages de Théologie, de Morale, de Critique, d'Histoire,*
de

de Géographie, les Sermons, les Dissertations, les Relations des Voyageurs, en un mot tous les Livres, à lui connus, où l'on trouve des secours pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Ce n'étoit d'abord que pour son propre usage qu'il avoit formé cet ample Recueil; mais il s'est déterminé à le publier parce qu'il a pu l'enrichir de diverses Remarques manuscrites qui lui ont été communiquées, & qu'on a trouvées dans deux Bibles interfoliées du célèbre *Jean Locke*, dans une Bible du Dr. *Waterland*, & dans les papiers du Lord *Clarendon*. Il faut pourtant avouer que ces différentes Remarques tirent leur principal prix de la réputation de leurs Auteurs; car celles de *Locke* ne contiennent rien de nouveau: elles sont presque toutes tirées de Commentaires connus; celles du Dr. *Waterland* ne sont guère que des corrections faites à la Version Angloise de la Bible; & celles du Comte de *Clarendon*, composées dans un temps où la critique sacrée étoit encore fort loin de sa perfection, ne méritoient pas trop d'être publiées dans notre Siècle.

On trouve chez *Codell &c.* une nouvelle Version Angloise du Nouveau Testament,
M 3 faite

faite par feu Mr. JEAN WORSLEY. En voici le titre: *The New Testament or New Covenant of our Lord and Saviour Jesus Christ. Translated from the Greek according to the present Idiom of the English Tongue. With Notes and References interspersed as occasion required, to confirm and illustrate the more literal or various Renderings given at the Bottom of each page; by which even they, who do not understand the Original, may often judge for themselves of the justness and propriety of the Translation. By the late Mr. JOHN WORSLEY, of Hertfort; 1770. in 80.* Toutes les Langues vivantes étant sujettes à de continuelles variations, il seroit à souhaiter, dit Mr. WORSLEY, que, par autorité publique, on revit & retouchât les Versions de la Bible, au moins une fois dans chaque Siècle. Quelque estimable que soit la Version Angloise faite sous le Règne de Jaques I., elle est devenue obscure, impropre, choquante même & presque intelligible dans plusieurs endroits; par les changemens considérables que la Langue a subis. C'est ce qui avoit déterminé feu Mr. WORSLEY à entreprendre la nouvelle Version qu'on vient de publier, & qui fera sans doute regretter
que

que l'habile Traducteur n'ait pas aussi travaillé sur l'Ancien Testament. Son but a été non seulement de traduire les Saints Livres en Anglois moderne, mais aussi de rendre plus exactement l'Original qu'on ne l'avoit fait jusques ici. Il a très bien rempli ce double objet : sa Version , quoique plus élégante que l'ancienne, est aussi plus fidèle & plus littérale.

Mr. PARKHURST a travaillé bien moins utilement sur le N. T. que Mr. WORSLEY, quoi qu'assurément il se soit donné beaucoup de peine, & ait montré beaucoup d'érudition & de capacité dans l'Ouvrage qui a pour titre : *A Greek and English Lexicon to the New Testament: In which the Words and Phrases occurring in those sacred Books are distinctly explained, and the Meanings assigned to each, authorised by References to Passages of Scriptures, and frequently illustrated and confirmed by Citations from the Old Testament, and from the Greek Writers. To this Work is prefixed, a plain and easy Greek Grammar adopted to the use of Learners, and of those who understand no other Language than English.* By JOHN PARKHURST, M. A. formerly Fellow of Clare-Hall, Cambridge; c. à d. *Dictionnaire Grec & Anglois pour le Nou-*

veau Testament, où les mots & les phrases qui se trouvent dans ce Saint Livre sont distinctement expliqués, & leur signification fixée par d'autres passages de l'Ecriture, & par des citations du Vieux Testament, & des Auteurs Grecs: On a mis à la tête de cet Ouvrage une Grammaire Grecque, simple & aisée, à l'usage de ceux qui n'entendent que la Langue Angloise, par Mr. JEAN PARKHURST, 1769. in 40. chez Law &c. Le docte Auteur a consacré ses veilles à l'utilité d'un bien petit nombre de personnes, car il n'est pas à présumer que parmi ceux d'entre les Anglois qui ne savent pas le Latin, il s'en trouve beaucoup qui s'avisent d'apprendre le Grec; pour en dire franchement notre pensée, nous ne voyons pas trop pourquoi ils se donneroient cette peine. Ceux qui n'apprendroient que le Grec du Nouveau Testament, & voilà tout ce que Mr. PARKHURST se propose d'enseigner, ne posséderoient cette Langue que fort imparfaitement, & ne la sauroient pas assez pour rectifier les Versions vulgaires, & pour trouver de nouvelles interprétations des Livres Sacrés. Il est vrai qu'ils auroient le plaisir de les lire dans la Langue dans laquelle ils ont été écrits; mais il n'en est pas de ces

Li-

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 447

Livres comme de ceux des anciens Auteurs Grecs, qui perdent infiniment dans les Traductions, parce qu'on ne peut rendre que très imparfaitement les graces & l'élégance de leur style. Les Ecrivains Sacrés du N. T. ne doivent point être lus pour la beauté de l'élocution; ils ne s'en piquoient point : c'est le fond de choses qu'il faut y chercher; on le retrouve dans les Versions, & si ces Versions sont inexactes dans quelques endroits, ce n'est pas avec une connoissance superficielle du Grec qu'on pourra les corriger.

Dilly débite un Ouvrage imprimé à Edinburg sous ce titre: *Clavis Pentateuchi, sive Analysis omnium vocum Hebraicarum suo ordine in Pentateucho Moyses occurrentium: una cum versione Latina & Anglica: Notis criticis & philologicis adjectis; in quibus, ex Lingua Arabica, Judaorum moribus, & doctorum itinerariis plurium locorum S. S. sensus eruitur novaque Versio illustratur. In usum Juventutis Academicæ Edinburgensæ: cui præmittuntur Dissertationes duæ; I. De antiquitate Linguae Arabica, ejusque convenientia cum Lingua Hebræa &c. II. De genuina punctorum vocalium antiquitate contra clariss. Capellum, Waltonum, Masclesum, Hutchin-*

*sonium, aliasque . ex ipsius Linguae Hebraeae ejusque Dialectorum indole deprompta. Auctore JACOBO ROBERTSON, S. T. D. Ling. Orient. in Academia Edinburgena Professore, 1770. in 8°. Viſtorin Bythner, Polonois (1), publia en 1648, sous le titre de *Lyra Davidis*, une explication grammaticale de tous les mots Hébreux des Pſeaumes. Cet Ouvrage qui a été souvent réimprimé, & dont on se sert avec succès particulièrement en Allemagne, est de même nature que celui que le Dr. ROBERTSON publie à présent. Le savant Professeur d'Edimburg a cru qu'il seroit utile de faire pour le Pentateuque ce que Bythner avoit fait pour les Pſeaumes & on doit lui savoir d'autant plus de gré de son travail, qu'il a accompagné son Analyse de plusieurs bonnes Remarques critiques & philologiques. Après avoir recherché la signification primitive de chaque mot, il indique les divers sens métaphoriques qu'on lui a donnés, & pour cet effet il a consulté non seulement les endroits parallèles où le même mot se rencontre dans l'An-*

(1) *Moreri* dit mal - à propos qu'il étoit Anglois de Nation. Bythner se dit lui même Polonois dans le titre de son Livre.

l'Ancien Testament, mais aussi les autres Langues Orientales qui ont de l'affinité avec l'Hébreu ou qui en sont les Dialectes. Il se sert fort heureusement des Antiquités Judaïques, des anciennes Versions, de l'Histoire Naturelle & Civile, des Relations des Voyageurs &c. pour répandre du jour sur divers passages difficiles de l'Ecriture Sainte. Quant aux deux Dissertations indiquées dans le Titre, elles sont sans doute fort doctes, mais elles ne contiennent rien de nouveau. Dans la première on retrouve toutes les idées du célèbre *Schultens* sur l'antiquité de la Langue Arabe, & sur les secours qu'on en peut tirer pour l'intelligence de l'E. S. On sera surpris de voir dans la 2^e. Dissertation, qu'un aussi habile Homme que Mr. ROBERTSON soutienne l'antiquité des points-voyelles, & ne produise en faveur de ce vieux préjugé que les raisons jadis alléguées par les *Buxtorf*, & si bien réfutées par *Cappel*, par le *P. Morin*, & par tant de Critiques modernes.

Dans un Article de ce Journal (2) nous avons annoncé que la Collation des MSS. Hébreux, que le Dr. KENNICOTT avoit entreprise, est heureusement achevée, & qu'on

qu'on va tout préparer pour la publication des variantes qu'il a recueillies, & qui seront inférées dans la Bible qu'on doit imprimer à Oxford. Le Texte de cette Bible sera celui de l'Edition de *van der Hooght*, & les diverses leçons seront placées au bas des pages. Mais pour mettre en ordre ces diverses leçons, dont le nombre est prodigieux, pour les ranger à leur place, pour les exprimer de la manière la plus concise & en même temps la plus claire, pour indiquer les divers MSS. d'où elles sont tirées &c. il faudra un travail immense, qui prendra au moins deux ans, & qui ne pourra se faire sans des fraix très considérables. On n'a cependant point d'inquiétude sur les moyens de fournir à cette dépense; la générosité avec laquelle tant de souscrivans se sont empressés à mettre le Dr. KENNICOTT en état de procurer la collation des MSS., donne tout lieu d'espérer que les secours ne manqueront pas à présent que le principal est fait, d'autant plus qu'il ne s'agit pas de souscrire, comme on l'avoit fait, pour un temps indéterminé, mais seulement pour deux ans, à commencer du 24 Juin 1770. Ceux qui ont à cœur l'avancement de la Littérature Sacrée, & qui voudront

s'in.

s'intéresser à cette belle entreprise, sont donc invités, dans une Brochure que nous avons sous les yeux (3), à envoyer leurs noms & leurs souscriptions, soit au Dr. KENNICOTT lui même, soit à quelqu'un des Libraires dont voici les noms: M. *Fletcher* ou M. *Prince*, à Oxford; M. *Woodyer*, à Cambridge; MM. *Rivington*, *Payne*, ou *Dodsl-y*, à Londres.

M. ENFIELD, dont il y a des Sermons très estimés, vient de publier un Ouvrage plus utile encore. C'est un Recueil de Prières à l'usage des Familles, *Prayers for the use of Families. By WILLIAM ENFIELD 1770. in 8^o. chez Johnson & Payne.* Ces Prières mériteroient d'être traduites en François. Elles sont judicieuses, simples, claires, pleines de sentiment & d'onction, sans verbiage, sans répétitions, sans mysticité. C'est tout à la fois le langage du cœur, de la raison, & de la piété.

La nécessité & l'utilité de la Prière sont très bien prouvées dans dix Sermons qui
pa-

(3) En voici le titre: *Proposals for preparing for the Press the various Readings collected from the Hebrew MSS. of the Old Testament*, Londres 1770. Brochure in 8. de 12. pp.

paroisſent depuis peu ſous ce Titre : *Sermons on the Efficacy of Prayer and Interceſſion. By SAMUEL OGDEN, D. D. Woodwardian Profeſſor in the University of Cambridge; c. a. d. Sermons ſur l'efficace de la Prière & de l'Interceſſion. par le Dr. OGDEN, 1770. in 80. à Cambridge, & ſe vendent à Londres chez Beecroft.* L'habile & pieux Auteur, ſe propoſe principalement de montrer que les avantages de la Prière ne ſe bornent pas aux effets moraux qu'elle produit, en ce qu'elle tend naturellement à purifier & à ſanctifier le cœur en nous occupant de Dieu, de la vertu, de la piété, de l'état de notre ame, de nos grands & éternels intérêts &c. Ce ſont là ſans doute les fruits naturels de la Prière, qui par elle même eſt propre à nous rendre meilleurs ; mais M. OGDEN fait voir qu'outre cela, elle eſt le moyen que Dieu lui même nous a indiqué pour obtenir les grâces qui ſont néceſſaires & à nous & à ceux pour qui nous devons nous intéreſſer.

Tandis qu'ici les Hommes ne s'occupent que de la politique, & que la fureur d'écrire des Brochures pour ou contre le Ministère, a gagné juſqu'aux Eccléſiaſtiques, les

les Dames commencent à composer des Sermons & à les publier : *Sermons written by a Lady, the Translatress of four select Tales from Marmontel*; c. a. d. *Sermons écrits par une Dame, Traductrice de quatre Contes choisis de M. de Marmontel*, 1770. in 12. chez Dodsley. Un Ecclésiastique ayant promis à cette Dame, d'un ton moitié sérieux moitié badin, que si elle vouloit composer des Sermons il les prononceroit, elle le prit au mot, & c'est à cette espèce de défi que le Public doit sept Discours très estimables sur l'avarice, la vengeance, la vanité de la vie, la joie & la gaieté, la médifance, les devoirs des enfans envers leurs parens, & l'éducation.

Πλουταρχου χαιρεωνεωσ Αποφθεγματα βασιλεων και στρατηγων. *Id est, Plutarchi Cbæronensis Liber de Regum atque Imperatorum scite dictis, quæ Apophthegmata nuncupantur. Recensuit & ornavit STEPHANUS PEMBERTON, A. M. Col. Oriel. Oxon. Socius. vol. in 8o. à Oxford, chez Clarendon, & se trouve à Londres chez White.* Cette Edition des Apophthegmes attribués à Plutarque, est jolie & commode; mais c'est aussi là tout son mérite. M. PEMBERTON a donné le Texte tel qu'il l'a trou-

trouvé dans les Editions ordinaires, & il l'a accompagné de Notes qui pour la plupart sont assez triviales.

*Theocriti Syracusi quæ super sunt, cum Scholiis Græcis auctioribus, emendationibus, & animadversionibus in Scholia Editoris & Joannis Toupii, glossis selectis, ineditis, Indicibus amplissimis. Præmittuntur Editoris Dissertatio de Bucolicis Græcorum, vita Theocriti a Josua Barnesio scripta, cum nonnullis aliis auctariis. Accedunt Editoris & variorum Notæ perpetuæ, Epistola Joannis Toupii de Syracusis, ejusdem addenda in Theocritum, nec non Collationes quindecim Codicum. Edidit THOMAS WARTON, S. T. B. Coll. SS. Trin. Socius, nuper Poetica Publicus Prælector, 1770. à Oxford, & se vend à Londres, chez Payne &c. 2 Vol. in 4^o. Si cette Edition de Théocrite n'est pas la meilleure qui ait été donnée jusqu'ici, c'est assurément la plus belle quant à la partie typographique, pour laquelle rien n'a été épargné. Ajoutons que jamais Editeur n'a eu tant de secours de toute espèce, que ceux que d'heureux hazards & beaucoup de recherches ont procuré à M. WHARTON. Un très habile Littérateur, M. St. Amand, avoit rassemblé en Italie un
grand*

grand nombre d'Ouvrages rares & de MSS. curieux , parmi lesquels il s'en trouve plusieurs de relatifs à Théocrite. De retour en Angleterre il légua sa collection à la Bibliothèque Bodleienne, & mourut en 1750. Ces Livres & ces MSS. ont été communiqués à Mr. WHARTON, & il y a trouvé entr'autres richesses littéraires, les diverses leçons de 13 MSS. de Théocrite qui sont à la Bibliothèque du Vatican, avec des gloses & des scholies; les variantes & les gloses de 3 MSS. de la Bibliothèque de Médicis, celles d'un MS. du Cardinal Ottoboni, & de deux autres MSS. de Florence. Ce n'est pas tout: Mr. WHARTON a encore consulté divers MSS. d'Oxford, de Cambridge, & de Londres, aussi bien que les principales Editions qui existent de Théocrite. Avec tant de secours il semble qu'il auroit pu & du corriger le Texte, qui est manifestement corrompu dans une infinité d'endroits; mais il s'est contenté de copier exactement le Texte de l'Edition que D. Heinsius donna en 1604, & il a laissé à quelqu'autre Editeur le soin de faire usage de cette multitude de variantes qu'il a eu le bonheur de rassembler, & qu'il a toutes mises à la suite de Théocrite sous

Tome XXXIV. Part. II. N le

le titre de *Collationes*. Si elles fussent tombées entre les mains de Mr. Reiske, il s'en seroit sans doute servi pour rétablir lui même le Texte du Père de la Poésie Pastorale. L'Edition qu'il en donna en 1765 (4). n'est sans doute pas comparable à celle de M. WHARTON du côté de la magnificence, ni du côté des variantes, mais on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait travaillé plus utilement sur Théocrite, & qu'il n'y ait mis beaucoup plus du sien que le docte Anglois. Du reste celui-ci rend justice à M. Reiske, il parle avec éloge de son Edition, & il a la modestie de dire qu'il n'auroit pas songé à donner la sienne s'il avoit eu plutôt connoissance de celle que le Savant de Leipfick préparoit.

Le D. Thomas Leland à qui l'on devoit déjà une excellente Traduction en deux Vol. in 8o. de plusieurs Harangues de Démosthène, vient de traduire avec le même succès les *Harangues d'Eschine* & de *Démotène sur la Couronne*, & il les a accompagnées de Notes qui font beaucoup d'honneur à ses talens & à son savoir: *The Orations of Esch.*

(4) On peut en voir une notice dans le XXVI. Tome de cette *Biblioth.* Part. I. pag. 247 & suiv.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 457

Æschines and Demosthenes on the Crown. Translated into English, with Notes, by T. LELAND D. D. Vol. III. 1770, in 8o. chez Johnson.

Lettres écrites by his Excellences HUGH BOULTER, D. D. Lord Primate of all Ireland, to several Ministers of State in England, and some others. Containing an Account of the most interesting Transactions which passed in Ireland from 1724. to 1738.

c. a. d. Lettres écrites par le Dr. BOULTER, Primate de toute l'Irlande, à divers Ministres d'Etat d'Angleterre & à quelques autres personnes; contenant l'histoire de ce qui s'est passé de plus remarquable en Irlande depuis 1724. jusqu'en 1738; deux Vol. in 8o. imprimés à Oxford, & se vendent à Londres chez Horsfield. Milford BOULTER, mort le 27 Septembre 1742. étoit tout à la fois un des plus vertueux Prélat & des plus habiles hommes d'Etat qu'il y ait eu en Angleterre dans ce siècle. Après avoir été Evêque de Bristol, il fut transféré à l'Archevêché d'Armagh, & il y eut le plus grand part à tout ce qui se passa d'important dans le Royaume. Il avoit toute la confiance de George I & de George II. & il s'en montra toujours digne tant par sa pro-

bité & ses talens extraordinaires, que par les succès qu'il eut presque constamment, dans toutes les affaires dont il fut chargé. Les Lettres d'un Homme si respectable & si bien instruit, ne peuvent qu'être fort intéressantes, sur-tout pour les Irlandois, car elles sont toutes relatives à l'Irlande.

Le magnifique Ouvrage que M. THOMAS PENNANT a publié sous le titre de *Zoologie Britannique* (*British Zoology*), va être suivi d'une *Zoologie Indienne* (*Indian Zoology*), où seront représentés & décrits les Quadrupèdes, les Oiseaux, & les Poissons des Indes. Le premier Cahier s'en distribue déjà chez *White*. C'est un *in folio*, qui contient douze belles planches coloriées, avec leurs descriptions. Les animaux qu'elles représentent ont été dessinés d'après nature par diverses mains habiles, & ces dessins ont été communiqués à M. PENNANT par M. *Loten*, ci-devant Gouverneur de Ceylon.

A fix Months Tour through the North of England: containing an Account of the present state of Agriculture, Manufactures, and Population, in several Counties of this Kingdom, particularly, I. The Nature, Value, and Rental of the Soil. II. The size of Farms, with

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 459

with *Accounts of their Stock, Products, Population, and various Methods of Culture.* III. *The Use, Expence, and Profit of several sorts of Manure.* IV. *The Breed of Cattle and the respective Profits attending them.* V. *The state of the waste Lands, which might and ought to be cultivated.* VI. *The Condition, and Number of the Poor with their Rates, Earnings &c.* VII. *The Prices of Labour and Provisions, and the Proportion between them.* VIII. *The Register of many curious and useful Experiments in Agriculture, and general Practices in rural Oeconomies, communicated by several of the Nobility, Gentry &c.* Interspersed with *Descriptions of the Seats of Nobility and Gentry; and other remarkable Objects: Illustrated with Copper-plates of such Implements of Husbandry as deserve to be generally known; and Views of some picturesque Scenes which occurred in the course of Journey; c. a. d. Voyage de six Mois dans le Nord de l'Angleterre, contenant une Relation de l'état actuel de l'Agriculture, des Manufactures & de la Population dans différentes Provinces de ce Royaume &c.* 1770. quatre Vol. in 8o. avec figures, chez Nicoll. Nous annonçames il y a deux ans

(5) un *Voyage de six Semaines dans les Contrées Méridionales de l'Angleterre & du Pays de Galles*. On sait à présent que cet Ouvrage, qui a été très bien reçu, est de Mr. ARTHUR YOUNG, Gentilhomme qui cultive avec beaucoup de succès les Sciences & les Beaux-Arts, & qui a sur-tout fait une étude approfondie de l'Agriculture. C'est encore à lui que l'on doit le nouvel Ouvrage dont nous venons de transcrire le premier titre. Tout le bien que nous avons dit du premier Voyage est applicable à celui-ci. Il est plein d'observations intéressantes & instructives; mais l'Auteur est verbeux & diffus, & son style presque toujours pompeux est par là même d'une monotonie fatigante.

Mr. BARRER, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, vient de publier un nouvel Ouvrage, inférieur à la vérité à sa *Relation des mœurs & des usages d'Italie* (6), mais toujours amusant & quelquefois instructif. *A Journey from London*

20

(5) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXIX. Part. I. pag. 215.

(6) Nous en avons donné un Extrait dans le Tom. XXX, de cette *Biblioth.* Part. II. Art. VIII.

to Genoa; through England, Portugal, Spain and France. By JOSEPH BARETTI, Secretary for foreign Correspondence to the Royal Academy of Painting, Sculpture, and Architecture; c. a. d. *Voyage de Londres à Gènes, par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne, & la France, par M. BARETTI &c.* 1770. quatre Vol. in 8o. chez Davies &c. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce Voyage est ce qui concerne l'Espagne. On y trouvera des détails très intéressans sur les mœurs & les usages des Espagnols, sur leur Littérature, sur leur Théâtre, sur la Bibliothèque de l'Escurial & particulièrement sur les MSS. Arabes qu'elle renferme; sur la Cour de Madrid, sur le caractère du Roi, Monarque juste, humain, vertueux, réglé dans ses mœurs comme dans ses occupations, laborieux, éclairé, aimant la lecture, très instruit de ses propres intérêts & de ceux des autres Princes, aussi bien que de tout ce qui se passe dans les diverses Cours de l'Europe &c. N'oublions pas d'avertir que M. BARETTI donne des directions très utiles à ceux qui veulent voyager en Espagne.

Ionian Antiquities, published with permission of the Society of Dilettanti, by R. Chandler,

ler, *M. A. F. S. A.* ; N. Revett, *Architecte* ; W. Pars, *Peintre* ; c. a. d. *Antiquités Joniennes*, publiées avec permission de la Société des Dilettanti, par MM. Chandler, Revett, & Pars, 1769 chez *Doddsley* grand in folio, papier Impérial, avec 28 Planches. La Société dont il est parlé dans le titre de ce bel Ouvrage se forma en 1734. Quelques Anglois aussi distingués par leurs lumières & par leur goût, que par leur condition & leur fortune, ayant fait un voyage en Italie pour y visiter & y étudier les chefs d'œuvre en tout genre dont elle abonde, conçurent à leur retour le noble dessein de répandre dans leur Patrie le goût & la connoissance des Beaux Arts dont ils faisoient leurs délices. Ils s'associèrent dans cette vue, & prirent le nom de *Dilettanti* c. a. d. d'Amateurs. Bientôt cette Société devint très considérable par le nombre, la qualité, & le mérite de ses Membres, comme on le voit dans la Liste qu'on nous donne ici des membres qui la composent aujourd'hui. En 1764. ils résolurent d'envoyer à leurs frais des personnes habiles dans quelques Pays Orientaux, pour examiner & décrire les anciens monumens qui s'y trouvent encore. On choisit pour cet effet

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770 463

effet Mr. *Chandler*, Editeur des *Marmora Oxontensia*; Mr. *Reuets*, Architecte, très avantageusement connu par ses mesures des Antiquités d'Athènes, & Mr. *Pars*, Peintre, pour lever les dessins & copier les bas-reliefs. Ces MM. partirent le 9^e. Juin 1764, & après avoir employé un peu plus de deux ans à visiter les Lieux les plus célèbres de la Grèce & de l'Asie mineure, ils revinrent en Angleterre au commencement de Novembre 1766. Les fruits de leurs travaux, le Journal de leur Voyage, leurs observations, leurs dessins &c. seront successivement communiqués au Public; & l'on a commencé par les Antiquités de l'Ionie, parce, qu'après l'Attique, c'est peut-être le Pays qui mérite le plus l'attention des Antiquaires. Comme parmi les Edifices dont quelques parties ont échappé aux injures des temps, ceux dont Vitruve & d'autres anciens Auteurs ont célébré la beauté & la magnificence, sont sans doute ceux qui doivent le plus intéresser, nos habiles Voyageurs se sont particulièrement attachés à les décrire. Tels sont les Temples de Bacchus à Teos; de Minerve, à Priène; & d'Apollon Didyme près de Milet. La Société des *Dilettanti*, en a fait graver les Planches à ses dé-

pens, & les Editeurs les ont accompagnées de savantes observations de Géographie, d'Histoire, de Critique, d'Architecture &c.

F R A N C E.

PARIS. *Observations sur la Philosophie de l'Histoire & le Dictionnaire Philosophique; avec des Réponses à plusieurs difficultés; par Mr. l'Abbé FRANÇOIS; chez Pillot, 1770. in 8o. deux Vol. dont le 1r. est de 376. pp. & le 2d. de 243. Quoi que les Savans de l'Eglise Romaine ne puissent pas avoir, dans leurs disputes avec les Incrédules, les mêmes avantages que les Protestans, l'Ouvrage que nous annonçons ne laisse pas d'être fort utile, de même que tous ceux que l'Auteur a publiés pour la défense de la Religion. Il est vrai que les deux méchans Livres qu'il réfute, ne sont point du tout dangereux pour les gens instruits. Les vrais Savans, comme le remarque Mr. l'Abbé FRANÇOIS, bien loin d'être éblouis par un style brillant, n'en sont que plus en garde contre l'Imagination du prétendu Abbé Bazin: ils savent combien elle est capable par ses faillies de faire illusion à un Ecrivain qu'elle domine. Un étalage d'éru-*

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 465

d'érudition n'est pas plus propre à leur en imposer qu'un style brillant : ils ont recours aux sources. Les trouvent-ils altérées ? ils ne voient plus dans cet étalage que la mauvaise foi de l'Ecrivain, ou sa légèreté s'il n'a fait que mettre en œuvre de faux mémoires qu'on lui a fournis. Mais il n'est que trop vrai que le style séduisant de l'Abbé Bazin, la magie de son coloris, la hardiesse de ses assertions, le sel de ses plaisanteries, peuvent faire de funestes impressions sur des jeunes gens peu éclairés. C'est en leur faveur que Mr. FRANÇOIS écrit : mais le liront-ils ?

Il seroit à souhaiter qu'ils lussent au moins l'Ouvrage suivant : il est aussi solide & plus agréablement écrit que celui dont nous venons de parler : *L'Insuffisance de la Loi Naturelle*, prouvée par les vérités contenues dans les Livres de l'E. S. avec des *Dissertations sur la Version des Septante, sur la Vulgate & sur les nouveaux Systèmes du P. Hardouin & de Mr. l'Abbé de Villeroy* ; par le P. HENRI GRIFFET, Prédicateur ordinaire de S. M. T. C., chez Desaint 1770. deux Vol. in 12. Il y a dans ce bon Livre un hors d'œuvre qui le dépare ; c'est un Chapitre où l'Auteur entreprend de prou-

ver contre les Réformés le Dogme de la Transubstantiation.

Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste, par Mr. l'Abbé PEY, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Toulon, ancien Vicaire général & Officiel de feu Mr. de Choiseul; chez Humblot 1770. in 12. deux Vol. Autre Ouvrage lumineux & solide.

On ne sauroit, dans ce siècle incrédule, trop recommander la lecture de l'*Avertissement du Clergé de France assemblé à Paris, par permission du Roi, aux Fidèles du Royaume, sur les dangers de l'Incrédulité; avec une Lettre circulaire adressée aux Archevêques & Evêques du Clergé de France; chez Desprez 1770. in 12. pp. 131.* Cet Ouvrage est exquis, & nous souscrivons volontiers au jugement qu'en porte un des meilleurs Critiques de France (Mr. Querlon). „ On ne trouve ici, dit-il, ni le ton pédantesque & tranchant, ni l'éloquence fastueuse de certains Discours d'apparat, où l'enflure de l'enflure ~~de l'esprit~~ parle seule à l'imagination qu'elle entraîne, & que des tours recherchés, des expressions insolites, des métaphores accumulées, une vaine profusions d'ornemens, un luxe énorme de grands mots, qui donnent un air de hardiesse

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 467

dieffe ou de nouveauté à des idées très communes, font applaudir ~~de~~ public. C'est l'éloquence de la vérité, noble, simple, claire & sensible, la seule qui convienne à l'instruction, lorsqu'on veut parler à l'entendement, & toucher en même temps le cœur. C'est le ton de dignité, l'esprit même & l'éloquence du grand Boissuet, tempérée par la douceur de l'Evangile, dont le caractère se répand sur les vérités qui en découlent".

Les Elémens de l'Histoire de France depuis Clovis jusqu'à Louis XV, par Mr. l'Abbé MILLOT, ont eu le succès que nous avions prévu (1). On vient d'en faire une nouvelle Edition considérablement augmentée, & sans doute, ce ne sera pas la dernière. Elle est en 3 Vol. grand in 12. chez P. E. G. Durand, 1770.

Révolutions d'Italie traduites de l'Italien de Mr. DENINA, par l'Abbé Jardin 1770. chez Hérisfant, fils, in 12. deux Vol. dont le 1^r. est de 459. pp. & le 2^d. de 448. Cet Ouvrage est écrit avec beaucoup d'agrément & de feu, & il sera lu avec plus de plaisir en-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXVIII. Part. 1. pag. 218. & suiv.

encore que les *Revolutions de la Littérature*, autre bon Livre qu'on doit au même Auteur. Les Oeuvres de Muratori, & sur-tout son précieux Recueil des Auteurs qui ont écrit sur les affaires d'Italie, ont été d'un grand secours à Mr. DENINA. Mais comme on ne trouve dans cette vaste Collection que l'histoire de dix Siècles, à commencer par le sixième siècle de l'Ere Chrétienne jusqu'à la fin du quinzième, notre Auteur a dû recourir à d'autres sources pour les événemens qui ont précédé & suivi ces deux époques. Ceux qui veulent étudier à fonds l'Histoire d'Italie, ne sauroient mieux faire que de s'y préparer par la lecture de ce Livre, qui leur rendra cette étude plus intéressante & plus facile. Il sera aussi très utile à ceux qui après leur cours d'Histoire, voudront s'en rappeler les faits les plus intéressans. Au reste ce n'est encore ici que la moitié de l'Ouvrage de Mr. DENINA, & il est à souhaiter que la Traduction des deux autres Volumes ne tarde point.

Tableau historique des Gens de Lettres, ou Abrégé Chronologique & Critique de l'Histoire de la Littérature Française, considérée dans ses diverses Révolutions, depuis son origine jusqu'au dix-huitième Siècle; par Mr. l'Abbé

OCTOB., NOVEMB., DECEMB. 1770. 469

DE LONGCHAMPS Tome V. grand in 12. de 469. pp. Tome VI. de 405. pp. chez Saillant & Nyon 1770. Nous en rendrons compte.

Histoire des Maladies de S. Domingue, par M. POUPE' DESFORTES, Médecin du Roi, & Correspondant de l'Académie Royale de Paris, 1770. chez le Fay, grand in 12, trois Vol. dont le 1^r. est de 330. pp. le 2^d. de 344, & le 3^e. de 454. Cet Ouvrage posthume méritoit bien d'être publié. L'Auteur, mort en 1748 dans l'Isle de S. Domingue où il avoit séjourné 14 ans, étoit un habile Médecin & un excellent Observateur. L'Histoire qu'il fait, dans les deux premiers volumes des Maladies de S. Domingue, & des Constitutions Epidémiques depuis 1733 jusqu'en 1747, peut être fort utile à tous les Médecins, & singulièrement à ceux qui seront envoyés dans cette Isle. Le 3^e. Tome contient un Traité des Plantes usuelles de S. Domingue; un Abrégé de Pharmacopée Américaine; un Catalogue des Plantes de cette Isle avec leurs noms François, Caraïbes, & Latins, leurs propriétés & usages; un Mémoire sur une source d'eau chaude trouvée dans l'Isle de S. Domingue, au quartier de Mirbalais; & deux

deux Mémoires très curieux sur le sucre.

La *Matière Médicale* de M. G E O F F R O Y , est entre les mains de tous ceux qui professent l'Art de guérir. Cet Ouvrage fait partie des Livres du Médecin, du Chirurgien, de l'Apothicaire, & de ceux même qui s'appliquent à l'Histoire Naturelle. C'est l'histoire des médicamens que M. G E O F F R O Y avoit composée avec soin en Latin, & qu'il dictoit à ses Auditeurs au Collège Royal. Elle n'étoit encore que manuscrite à la mort de ce Professeur en 1731; mais les copies s'en étoient extrêmement multipliées. Elle fut imprimée en 1742, à Paris sous ce titre: *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historia* &c. 3 Vol. in 8o. Le public est redevable de cette Edition à M. de Courcelles, que M. Bernard de Jussieu aida de ses avis. Peu de temps après M. Bergier, Médecin de Paris, en fit une Traduction qui parut en 1744, & qui comprenoit 7 Vol. in 12. M. G E O F F R O Y n'avoit point achevé l'histoire des végétaux. Un Médecin prit la peine de faire pour cette partie un supplément écrit en François, lequel fut imprimé en 1750. & forme 3 Vol. Cet Ouvrage n'étoit pas encore dans sa perfection: il y manquoit
l'hif-

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 471

l'histoire du règne animal. MM. Arnauld & Salerne entreprirent de l'exécuter. Le public en jouit depuis 1756, en 6 Vol. in 12. Par ces additions ou supplémens, l'histoire des trois règnes est aujourd'hui contenue en 16 vol. in 12. Mais une Table étoit indispensable pour un Ouvrage qui renferme une aussi prodigieuse quantité de choses; & il étoit difficile de trouver un Homme instruit qui voulût se charger d'un travail également obscur & pénible. On y a cependant déterminé M. Goulon, & il a rempli cette tâche désagréable avec beaucoup d'Intelligence & d'exactitude. Voici le titre de cette Table, qui est précédée d'un Avertissement d'où nous avons tiré la notice qu'on vient de lire. *Table générale Alphabétique des dix Volumes de la Matière Médicale de M. GÉOFFROY, suivie d'une autre Table Alphabétique des six Volumes servant de suite à la Matière Médicale de M. Geoffroy, & contenant le Règne animal.* In tenui labor; at tenuis non fructus; 1770. chez Saillant & Nyon, grand in 12 de 569. pp.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences; avec un Tableau Chronologique des principaux
Tome XXXIV. Part. II. O les

les Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires Académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe : par Mr. PORTAL, Lecteur du Roi, & Professeur de Médecine au Collège Royal de France, Professeur d'Anatomie de Mgr. le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences &c. &c. &c. Ex his enim patet, quot res quæ vulgo, ob historię ignorationem, repertæ a posterioribus credebantur, quanto antea propositæ fuerint: MORGAGNI, *Epistola ad Valsalvæ Tract. de aure*, 1770. chez Didot le jeune, 5 Vol. in 8°. d'environ 700. pp. chacun. Ce grand & important Ouvrage ne pouvoit guère être fait qu'à Paris. On connoît au delà de douze mille Ouvrages d'Anatomie. Mr. PORTAL ayant entrepris d'en présenter le titre, d'en indiquer les Editions, d'extraire une partie de ce qu'ils contiennent d'original & de bon, & de donner l'histoire des Auteurs, d'applaudir à leurs travaux lorsqu'il les croiroit utiles, & de les censurer lorsqu'ils lui paroïroient peu exacts, ce n'étoit qu'à Paris qu'il pouvoit trouver les Livres dont il vantoit rendre compte

compte. La Bibliothèque du Roi, celles de St. Germain, de St. Victor, de St. Geneviève, & quelques autres, lui ont fourni plus de dix mille Volumes d'Anatomie ou de Chirurgie. Il a eu le courage & la patience de les parcourir, de les extraire, & de les juger; six ans ont été consacrés à cet immense travail, & l'excellente Histoire que nous annonçons en est le fruit. Elle est divisée en deux Parties. La première contient l'Histoire ancienne jusqu'à Harvée, les travaux des Juifs, des Grecs, des Arabes &c. La seconde Partie concerne l'Anatomie moderne, & elle comprend l'Histoire de tous les Auteurs d'Anatomie ou de Chirurgie qui ont vécu depuis Harvée jusqu'à nous. Comme la plupart des Anatomistes ont écrit sur la Chirurgie, Mr. PORTAL a cru devoir réunir les deux Arts pour ne point tronquer l'histoire des Auteurs. Il a suivi un plan uniforme. L'Histoire de l'Ecrivain précède le titre de ses Ouvrages, & la notice des différentes Editions. Vient ensuite l'extrait de ce qui s'y trouve de remarquable. Les plagats ne sont point passés sous silence, & afin qu'on en puisse mieux juger, l'Auteur les rapporte quelquefois en deux colonnes. Il a suivi l'ordre chronologique de la publication des Ouvra-

ges, afin d'accorder avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables Auteurs. Il montre que quantité de choses dont les Modernes se sont fait honneur, appartiennent de droit aux Anciens. C'est ainsi, par ex. qu'il refuse à Botal la découverte du trou ovaire, pour la rendre à Galien qui en est le véritable Auteur; celle des vésicules séminales à Vidus Vidius & à Rondelet, pour la restituer à Hippocrate. Vidus Vidius a connu les tubercules des valvules que le grand Morgagni a attribuées à Arantius; Nicolas Massa a entrevu le trigone de la vessie décrit par Mr. Lieutaud. Arantius a donné une description des muscles des yeux presque aussi bonne que celle de Zinnius; le système de l'illustre Mr. de Haller sur l'irritabilité, est exposé dans les Ouvrages de Glisson, mais Mr. de Haller l'a établi sur des expériences nouvelles & décisives; le petit épiploon de Mr. Winslow est décrit & dépeint dans les Ouvrages d'Eustache; plusieurs Médecins ont entrevu la circulation avant Harvée; Libanius a parlé de la transfusion soixante ans avant Lower, à qui on en accorde l'invention; Charles Etienne a décrit le canal de la moëlle épinière, Carpi la cloison du scrotum; la plupart des muscles, qu'on

croit

croit nouvellement découverts , ont été connus de Galien ; & on trouve dans les Ouvrages de Fernel , un Traité sur les vaisseaux sanguins , & dans ceux de Charles Etienne une description des ligamens , qui eussent du servir de base aux Ouvrages que les Modernes ont publiés sur ces matières. Au reste quoique M. PORTAL dépouille souvent les Modernes de ce qu'ils ont pris aux Anciens sans en avertir , & qu'il parle même avec assez de liberté de plusieurs Auteurs vivans , il ne leur refuse pas les éloges qui leur sont dus , & l'on voit qu'il se plaît à rendre justice à leur mérite & à leurs talens , & à les célébrer. En général il paroît n'avoir eu que la vérité pour objet , & son Ouvrage est certainement le meilleur qui ait paru en ce genre dans quelque Langue que ce soit. MM. Morand & Laffonne , qui l'ont examiné par ordre de l'Académie des Sciences, disent que „ *personne avant M. PORTAL, n'avoit traité cette matière avec autant d'étendue & de détail, & n'avoit présenté une suite de faits bien analysés & ramenés à leurs véritables époques.* On juge bien cependant que dans cet immense Ouvrage , il doit s'être glissé plusieurs fautes. Nous en avons remarqué quelques unes , mais elles disparaîtront sans

dont dans une nouvelle Edition. L'Auteur sera bien, sur-tout, de rétablir quelques noms, qui sont presque méconnoissables. Il lui arrive souvent de traduire les noms propres en François, ce qu'on ne doit jamais faire. Il dit, par-ex. à l'Article de Galien, que ce Médecin célèbre vécut sous les Empereurs Trajan, Antonin le Philosophe, Commode, & enfin *Ælius l'opiniâtre*. Cet *Ælius l'opiniâtre*, est l'Empereur *Ælius* ou *Helvius Pertinax*. Rien ne montre mieux l'abus de traduire les noms propres, que la singulière méprise que M. PORTAL fait en parlant de *Hund*, Professeur à Leipfick vers la fin du XV. Siècle. Il l'appelle *Hund le Grand*, & il dit que cette épithète de *Grand*, annonce que ce Médecin a joui d'une grande réputation. C'est faire trop d'honneur à *Hund*, qui étoit un homme assez médiocre. La vérité est qu'il s'appelloit *Magnus Hund*. On ne s'attendroit pas à trouver dans l'*Histoire de l'Anatomie 6^e de la Chirurgie*, de violentes invectives contre Calvin, C'est à l'occasion du supplice de Michel Servet. M. PORTAL paroît faire un cas tout particulier de cet homme fameux par ses extravagances & par ses malheurs. Après avoir parlé de sa mort

il

il ajoute : „ Ainsi un hérétique en fit périr un autre : mais la différence , c'est qu'un fourbe & un ignorant prononça la condamnation , & qu'un des plus beaux génies qu'ait eu l'Europe , en fut la triste victime ". Nous sommes fâchés qu'un jugement aussi faux dans toutes ses parties , déshonore l'Ouvrage de M. PORTAL. Servet n'étoit pas un des plus beaux génies de l'Europe , & cette absurdité n'avoit pas encore été dite. Calvin bien loin d'être un fourbe & un ignorant , étoit un des hommes les plus intègres & les plus savans qu'il y ait jamais eu , & ses ennemis même ont toujours avoué que c'étoit un très beau génie.

Dictionnaire universel des Plantes, Arbres & Arbustes de la France; contenant une description raisonnée de tous les Végétaux du Royaume, considérés relativement à l'Agriculture, au Jardinage, aux Arts, & à la Médecine des Hommes & des Animaux; par M. PIERRE JOSEPH BUC'HOZ Médecin Naturaliste Lorrain &c. chez Le Combe 1770. in 8o. deux Vol. dont le 1^r. est de 630 pp. & le 2^d. de 631. Cet Ouvrage est utile & bien fait, comme tous ceux de M. BUC'HOZ. L'habile Auteur donne d'abord la description générique de la plante; il rapporte les

noms que lui ont donné Tournefort & Linnæus, les deux meilleurs Botanistes qui soient connus; il y ajoute les noms François & triviaux; il parcourt ensuite les différentes espèces, & il indique les endroits de la France où elles se trouvent le plus communément; il donne une notice des insectes qui se nourrissent sur ces plantes, & quand elles sont de la famille des potagères & fruitières, il fait part au public des moyens qu'on peut employer pour faire périr ces insectes; il explique aussi la manière de cultiver les plantes, lors qu'elles exigent une culture, suivant les différens sols & climats du Royaume; il finit par les propriétés, & il considère les végétaux sous quatre aspects différens; ou comme nourritures, ou comme remèdes, ou comme ornemens des jardins, ou enfin comme utiles dans les Arts. La partie médicinale comprend non seulement les remèdes propres aux maladies de l'homme, mais encore à celles des bestiaux, & elle est divisée, pour observer un ordre plus exact, en interne & en externe. M. Buc'hoz s'applique sur-tout à démontrer que chaque Province a dans les plantes qu'elle produit, des remèdes convenables pour remplir les indications des maladies qui

qui y règnent le plus communément, sans être obligé de recourir à l'étranger; que les médicamens qu'on trouve dans les plantes, sont même mieux indiqués que les remèdes qu'on tire des pays lointains, qui sont pour la plupart falsifiés & altérés par l'avarice des marchands qui les vendent, & par les exhalaisons qu'ils reçoivent continuellement du sein des mers pendant leur transport. Ces deux premiers Volumes s'étendent jusqu'à la Lettre P.

Le Bon Militaire par M. DE BOUSSANELLE, Brigadier des Armées du Roi, ancien Capitaine au Régiment du Commissaire Général de la Cavalerie, Membre de l'Académie des Sciences & Beaux Arts de la Ville de Beziers; chez la Combe 1770. in 89. pp. 284. M. de Montcarville, Censeur Royal, caractérise très bien ce bon Ouvrage: l'Auteur, dit-il, m'a paru avoir recueilli dans son Ouvrage les maximes qui pouvoient inspirer l'honneur, la vertu, & la Religion. M. DE BOUSSANELLE n'a pas eu dessein d'enseigner aux Militaires l'Art de la guerre; mais de les instruire des vertus qu'exige la noble profession qu'ils exercent, de leur faire aimer leurs devoirs, & de leur inspirer de l'émulation par une

multitude d'exemples intéressans, d'anecdotes Militaires, de traits d'héroïsme, d'honneur & de vertu, propres à élever l'ame & à l'enflammer. En voici quelques uns. Au combat de Minorque en 1756, un Canonier eut le bras droit emporté au moment qu'il alloit faire feu. Cette homme intrépide ramasse le boute-feu, se reporte à son canon, fait feu, & dit : *ces gens là croyoient donc que je n'avois qu'un bras !* Pendant le Siège de Mahon, l'Armée s'étoit plongée dans la plus affreuse ivrognerie, aucun châtiment ne pouvoit l'en retirer. M. le Maréchal de Richelieu fit mettre à l'ordre *que tout Soldat qu'on trouveroit ivre, ne monteroit plus de tranchée ; & l'ivrognerie cessa tout à-coup.* Duras, Capitaine dans le Régiment d'Aubusson, s'étoit distingué par cent belles actions, sous le Règne de Louis XIV. On le croyoit, dans le Régiment, issu de la Maison de Duras. Il eut la noble franchise de désabuser lui même ses camarades. Le Régiment passant dans la Ville de Lectoure, le père de Duras, payfan des environs, vint voir son fils dans ses vêtemens ordinaires. Craignant de n'en être pas reconnu, ou d'humilier ce fils que son mérite avoit élevé de l'état

l'état de Cavalier à celui de Capitaine, il le fit appeler à la porte de l'auberge. Duras reconnoissant son père, tombe à ses genoux, les embrasse, & le forçant de paroître en sabots & en habit de toile, il le présente au Comte d'Aubusson la Feuillade son Colonel, & à tous les Officiers du Régiment. Le Comte d'Aubusson de retour à la Cour, rendit compte à Louis XIV de ce qui venoit de se passer dans son Régiment: le Roi lui ordonna sur le champ de faire venir ce Capitaine. Duras arriva, & fut présenté à Louis XIV, qui lui dit, en lui tendant la main, ces paroles remarquables & dignes de ce grand Roi: *Duras, je suis bien aise de connoître le plus bonnette homme de mon Royaume: je vous accorde mille écus de pension; mariez vous j'aurai soin de vos enfans, les Duras les reconnoltront sans peine & s'en feront honneur.* M. DE BOUSSA-
NELLE recommande souvent aux Militaires une piété éclairée & solide. C'est, dit-il, la source du véritable Hérosisme, & les guerriers ont plus de motifs encore que les autres hommes à être gens de bien. Il cite à ce sujet M. de Montecuculli; cet illustre émule de Turenne, disoit dans sa dernière guerre contre les Turcs: *Si le Sci-*
gneur

nieur est véritablement le Dieu des Armées, devoit-il se trouver parmi nous d'autres que des serviteurs de Dieu? devrions nous, mes amis, devrions nous mener dans la licence, dans la dissolution & dans l'impitté une vie que nous devons à l'Etat, & que nous lui sacrifions sans cesse? Comment osons nous passer si facilement du crime au combat, & nous exposer dans les dangers, aux remords du crime? Le Maréchal de Montluc, que notre Auteur cite volontiers, & dont la pureté des mœurs, la noble & respectable simplicité furent & seront à jamais dignes de la plus grande vénération, parle ainsi dans ses excellens Commentaires: „ Je ne „ me suis jamais trouvé en faction quelcon- „ que, que je n'aye appelé mon Dieu à „ mon aide, & n'ai passé jour de ma vie „ sans l'avoir prié, & demandé pardon. Et „ plusieurs fois, je puis dire avec vérité, „ que je me suis trouvé, voyant les enne- „ mis, en telle peur, que je sentoie le „ cœur & les membres s'affoiblir & trem- „ bler (ne faisons pas des braves, l'ap- „ préhension de la mort vient devant les „ yeux); mais comme j'avois fait mon orai- „ son à Dieu, je sentoie mes forces reve- „ nir; elle étoit ainsi, l'ayant dès mon en- „ trée

„ trée aux armes apprise en ces mots : Mon
 „ Dieu qui m'as créé, je te supplie, garde
 „ moi l'entendement, afin qu'aujourd'hui je
 „ ne le perde; car tu me l'as donné, & ne
 „ le tiens que de toi : que si tu as aujourd'hui
 „ déterminé ma mort, fais que je meure en
 „ réputation d'un homme de bien, laquelle je
 „ recherche avec tant de périls. Je ne te
 „ demande point la vie, car je veux tout ce
 „ qu'il te plaît. Ta volonté soit faite, je re-
 „ mets le tout à ta divine bonté. Puis ayant
 „ dit mes petites prières Latines, je pro-
 „ mets & atteste devant Dieu & les hom-
 „ mes, que je sentoís tout-à-coup venir
 „ une chaleur au cœur & aux membres :
 „ de sorte que je ne l'avois pas achevé,
 „ que je ne me sentisse tout autre, que
 „ quand je l'avois commencé. *Comment. de*
 „ *Montluc, Tom. 4. Liv. 7. pag. 332. &*
 „ 333.

*Oenologie ou Discours sur la meilleure mé-
 thode de faire le vin & de cultiver la vigne;*
par l'Auteur du Traité de la Mouture Econo-
mique. Vitis ament alii succum, cultura do-
centem me juvat. A Dijon chez Capel &
Bidault, & se trouve à Paris chez divers
Libraires, 1770 grand in 12. de 280 pp. M.
BEGUILLET, Avocat, Membre de la Société
 d'A-

d'Agriculture de Lyon, & de la Société Royale des Sciences & des Arts de la Ville de Metz, est l'Auteur de ce bon Ouvrage, qui contient d'utiles directions sur les moyens de perfectionner la culture des vignes, & l'Art de faire le vin. On avoit déjà en *Traité de la Vigne*, par M. Rides, revu, corrigé, & augmenté par M. Dabemet, Ouvrage estimé, mais que M. BÉQUILLET trouve défectueux à bien des égards, & qu'il croit avoir été composé principalement dans la vue de décrier les vins de Bourgogne, en exaltant outre mesure ceux de Champagne. Notre Auteur venge, comme de raison, les vins de sa Patrie, & les préfère, ainsi qu'Erasmie, à tous les autres vins de l'Univers. „ De tous les vins, dit-il, celui de Bourgogne est le plus propre à rétablir la santé des convalescens, à nourrir les foibles & les vieillards, en augmentant leur chaleur naturelle. Le juste mélange de ses parties, fait qu'il se clarifie le plutôt, & qu'il est le premier potable de tous les vins, comme on en peut juger par les vignobles de Beaune, dont les Vins se boivent à la première feuille. Le Bourgogne est le plus familier des vins pour les tables; il s'attache plus étroitement aux aliments,

à

à cause de ses parties rameuses qui en font un vin corsé sans être lourd & épais, & étant distribué avec eux dans toutes les parties du corps, il se convertit dans un sang louable & bien conditionné, sans faire encourir le danger d'aucune maladie ". M. BEGUILLAT fait espérer un Ouvrage plus étendu, qui aura pour titre : *Histoire Naturelle de la Vigne & des Vins.*

Recherches sur les Ruines d'Herculanum, & sur les lumières qui peuvent en résulter, relativement à l'état présent des Sciences & des Arts: avec un Traité sur la fabrique des Mozaïques; par M. FOUGEROUX DE BONDARROY, de l'Académie Royale des Sciences, de l'Institut de Bologne, de la Société Royale d'Edimbourg, &c. chez Desaint, 1770 in 8°. pp. 227. avec quelques Planches. Ce petit Ouvrage est très curieux & ne sauroit manquer d'être bien accueilli. Peu de personnes jouissent de la magnifique Collection des Peintures anciennes d'Herculane, faite à Naples par les ordres du Roi (1), & dont il y a déjà cinq Vol. in folio. Ce Prince faisant les frais de l'Edition, ces Volumes
ne

(1) Nous en avons donné divers Extraits dans cette Bibliothèque.

ne se vendent point, & on ne peut les avoir que par la munificence gratuite du Monarque. Il est donc très agréable d'en trouver le précis dans l'Ouvrage de M. DE BONDAROV. Il est vrai qu'il est un peu trop succinct, & que l'on désireroit que quelques notices fussent plus étendues ; mais ce petit Volume ne laisse pas de renfermer dans sa brièveté, bien des lumières sur l'état où étoient les Sciences & les Arts dans ces temps reculés. L'Auteur, au reste, ne s'est pas borné à extraire le grand Ouvrage dont nous venons de parler, & qui ne décrit encore que les Peintures & les Bronzes d'Herculane ; il a aussi consulté avec fruit divers autres Livres qui ont été publiés sur les Antiquités de cette Ville, Antiquités qu'il a lui même examinées avec beaucoup de soin dans un Voyage qu'il fit en Italie en 1763. Le Traité sur les Mosaïques est excellent. M. DE BONDAROV, sans négliger la partie Historique de cet Art (2), s'attache sur-tout au mécanisme, & il décrit

(2) On peut voir quelques détails là dessus dans la notice que nous donnâmes il y a deux ans de *l'Essai sur la Peinture en Mosaïque, par M. le V*** Biblioth. des Sc. T. XXX. p. 171.*

crit avec beaucoup d'exactitude les procédés que l'on suit dans le travail des Mosaïques. Il insiste beaucoup sur l'excellence de cet Art, & il voudroit qu'on le cultivât en France. Mme. le Comte en a donné l'exemple avec beaucoup de succès. Cette Dame Françoisse, qui a voyagé en Italie, dans la vue d'y satisfaire son goût pour les Arts, & que son esprit & ses talens ont fait admettre de plusieurs célèbres Académies (3), a pensé à enrichir la France de l'Art des Mosaïques. Elle est parvenue à faire fondre à Paris des émaux, & à les ajuster de façon à pouvoir exécuter elle même à sa maison de Campagne, au Moulin - Joli, près Belons, un parquet de Mosaïque, sans autre secours que son adresse & sa patience. Notre savant Académicien dit que cet essai égale, au moins, pour le dessin, l'exactitude & la solidité les belles Mosaïques anciennes à compartimens qu'on voit à Naples & à Rome.

Lettres d'un Persan en Angleterre, à son Ami à Ispahan; ou Nouvelles Lettres Persannes, où l'on trouve la continuation de l'His.

(3). Celles de Rome, de Florence, de Beslogne, de Parme & de Vienne.

Tome XXXIV. Part. II.

P

Histoire des Troglodites commencée par M. de Montesquieu. Nouvelle Traduction libre de l'Anglois; chez J. P. Costard, 1770, grand in 12. de 337 pp. C'étoit bien assez qu'on eût traduit une fois ces Lettres de Milord LYTTELTON, & l'on pouvoit d'autant mieux se passer de cette nouvelle Traduction, que la première n'étoit pas mauvaise (4). Dans la Préface on compare les deux célèbres Ecrivains qui ont donné des Lettres Persannes. „ Montesquieu, dit-on, a peint les François tels qu'ils sont: en grand homme, tel qu'il étoit, il a répandu dans son Ouvrage cette fine plaisanterie qu'il sut seul manier avec force, en intéressant les Sages, les Citoyens, les Petits Maîtres, & les Femmes. Milord Littleton, aussi Philosophe, n'a pas emprunté les mêmes traits. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans son Livre la légèreté & la délicatesse qui caractérisent celui de Milord Littleton; mais l'on en sera bien dédommagé par les vues profondes de l'Historien, du Philosophe, & de l'Homme de Lettres.
..... L'Ouvrage de Montesquieu renferme

(4) Elle parut en 1735 sous le titre de *Nouvelles Lettres Persannes*, deux Vol. petit in 12.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1770. 489

me peut-être plus d'objets & plus de grand objets. J'y vois une foule de caractères fortement dessinés; l'Espagnol, l'Italien, le François &c. y sont également peints; mais avec cette force, cette vérité, cette chaleur qui caractérisent l'homme universel. Littleton ne peint que l'Anglois, & ce Peuple suffit à son pinceau; tout dans son Ouvrage respire cette liberté à laquelle le génie Anglois doit tout. Les chimères des Orientaux, leurs allégories, leur système y prennent l'air du Nord: c'est un Persan qui écrit, mais c'est un Anglois qui a dicté".

A L L E M A G N E.

V I E N N E. ANTONII DE HAEN &c.
Par: Tertiadecima Rationis Medendi in Nosocomio Practico &c; chez Kruchten 1769 in 8o. pp. 278. Ce Volume contient trois Chapitres, dont voici les sujets: 1. *de Methodi Hippocraticæ præstantia in morbis acutis;* 2. *de Systemate Macbridii;* 3. *de Submersis.* Ces trois Chapitres sont pleins d'observations intéressantes & utiles. Le premier surtout est excellent, & l'on ne sauroit trop en recommander la lecture aux jeunes Médecins.

BERLIN. *Dévotions Raisonnables & Chrétienues à l'usage de tous les Fidèles*, par Mr. FORMEY Mon fils donne moi ton cœur. 2 Vol. in 8o. dont le 1er. est de pp. 562 & le 2d. de 615; chez Etienne de Bourdeaux 1770. Le zèle de Mr. FORMEY est aussi infatigable que sa plume, & l'Ouvrage qu'il vient de publier est un nouveau service rendu à la Religion. Le but de cet Auteur respectable est d'en étendre l'empire, en excitant les hommes à la piété, mais comme c'est au flambeau de la raison qu'elle doit s'allumer dans les cœurs, par-tout il en présente la lumière, & par des raisonnemens clairs & solides il s'attache à instruire avant que de chercher à émouvoir. Il s'en faut bien que tous les Livres de dévotion remplissent ce double objet; Mr. F. dans son Introduction passe en revue la plus grande partie de ces Ouvrages & y relève trois défauts principaux. Le premier quoique accidentel n'en est pas moins, dit-il, un obstacle à leur lecture : c'est que le style de ces Livres a vieilli, de sorte qu'on ne les entend plus qu'imparfaitement. „ Le second défaut est celui de la précision, c'est à dire, d'une netteté dans les idées, d'une solidité dans les raisonnemens, d'une force réelle

réelle dans les mouvemens, qui aillent au delà des impressions machinales, & qui laissent l'ame dans un état dont l'efficace subsiste après que les émotions pieuses ont cessé &c ". Mr. F. observe ici que parmi les anciens Ouvrages qui nourrissent la piété des Fidèles, la *Paix de l'ame & la Pratique des Vertus Chrétiennes* sont presque exempts du défaut dont il parle. Enfin il croit ,, que des Ouvrages qui seroient d'ailleurs aussi voisins de la perfection qu'on peut l'espérer, pèchent par un endroit sur lequel il est facile de se faire illusion en écrivant sur ces matières. C'est de prendre un ton de rigorisme propre à jeter dans le découragement, de donner à la Religion & aux exercices de piété un air sombre, triste même, d'où découlaient les plus facheuses suites ". On ne reprochera aucun de ces défauts au Livre que nous annonçons; & de plus il a l'avantage de réunir ce qu'on ne trouve que séparément ailleurs, & d'offrir un corps complet de dévotions chrétiennes. Quatre Livres en font la division générale. Le I. traite des Lumières du Chrétien; le II. des Vertus qui sont son essence; le III. du Culte qui lui est prescrit; & le IV. des Récompenses attachées à la Piété. Cha-

que Livre est divisé en Chapitres, qui sont terminés par une Méditation & une Prière. On y trouve une Préparation à la Sainte Cène, & des actes particuliers de dévotion convenables aux malades & aux mourans. Enfin l'Auteur a mis à la suite de ce bon Ouvrage, des Prières pour les grandes Fêtes, & une Prière générale pour tous les états de la vie.

Mylius a mis en vente les Tomes II. & III. de la *Bibliographie Universelle* (en Allemand), par Mr. SCHROECKH, Professeur à Wittenberg. Ces deux nouveaux Volumes, qui ne le cèdent en rien au premier, contiennent la vie de l'Empereur Titus; de Frédéric le Belliqueux, Electeur de Saxe; de la Reine Christine de Suède; & du grand Electeur de Brandenbourg Frédéric Guillaume.

LEIPSICK. Un autre excellent Ouvrage du même Auteur, dont on sera charmé d'apprendre la continuation, est son *Histoire Ecclesiastique: Christliche Kirchen Geschichte, von JOHANN MATTHIAS SCHROECKH, ordentlichem Lehrer der Dichtkunst auf der Universität Wittenberg., Zweiter Theil.* 1770 chez Schwickert, grand 8o. de 415 pp. Ce second Tome ne va que jusqu'au Règne d'An-

d'Antonin le Pieux ; mais il faut se souvenir que ce n'est pas seulement l'Histoire de l'Eglise, mais aussi, & principalement, l'Histoire de la Religion Chrétienne, que l'habile Auteur s'est proposé d'écrire. Il a donc été obligé de s'étendre plus qu'on ne le fait d'ordinaire dans les Histoires Ecclésiastiques, sur la vérité & la divinité de cette Religion, sur les Livres sacrés, sur leur authenticité &c.

Weidmann & Reich ont imprimé: C. F. GELLERT's Moralische Vorlesungen, nach des Verfassers Tode herausgegeben von Johann Adolf Schlegeln und Gottlieb Leberrecht H-yern; c. a. d. Leçons de Morale, par feu Mr. GELLERT, publiées après sa mort par MM. Schlegel & Heyer, 1770. grand 8o. 2 Vol. qui font ensemble 650. pp. Ces excellentes Leçons, que feu M. GELLERT faisoit à ses Disciples, étoient depuis long-temps désirées du Public. Le célèbre Auteur les destinoit lui même à l'impression, & quelque temps avant sa mort il chargea deux de ses deux meilleurs Amis, MM. Schlegel & Heyer, de les publier. Ils ont rempli ses intentions d'une manière digne d'eux & de lui, & on ne sauroit leur savoir trop de gré des soins qu'ils ont don-

nés à un Ouvrage , qui est certainement un des meilleurs qui aient jamais paru sur la Morale. En attendant que nous le fassions connoître plus en détail, nous en rapportons un morceau que nous a frappés. Après avoir exhorté ses Disciples de la manière la plus pathétique à lire & à méditer l'Ecriture Sainte, Mr. GELLERT fait cette déclaration ; „ J'ai vécu cinquante ans, & j'ai goûté bien des plaisirs. Je n'en ai point trouvé d'aussi durables, d'aussi purs ; d'aussi doux, que ceux que mon cœur soumis au joug aimable de la Religion a cherchés & goûtés conformément aux règles qu'elle prescrit ; c'est ce que je déclare *en bonne conscience*. J'ai vécu cinquante ans, & j'ai éprouvé bien des peines & des adversités ; mais je n'ai trouvé nulle part tant de lumière dans les ténèbres, tant de ressources, tant de force, tant de solides consolations dans les disgrâces que celles que j'ai puisées dans la Religion ; c'est ce que je déclare *en bonne conscience*. J'ai vécu cinquante ans, & je me suis trouvé plus d'une fois aux portes de la mort ; & j'ai éprouvé, qu'il n'y a que la Religion, la Religion seule qui puisse faire triompher des frayeurs de la mort, qu'il n'y a rien, rien sans

sans exception que la foi en notre Rédempteur qui puisse fortifier notre ame troublée & éperdue aux approches de l'Eternité, & rassurer notre conscience allarmée au souvenir de nos péchés, *c'est ce que je déclare comme devant Dieu.* Si cette déclaration de votre instituteur & de votre ami peut être de quelque poids auprès de vous, mes chers Disciples, je vous conjure de vous la rappeler lors que d'orgueilleux raisonneurs voudront vous inspirer du mépris pour les doctrines de l'Ecriture, & lors que l'artificieux esprit-fort s'efforcera de vous arracher votre sainte foi. Que jamais il n'y ait parmi vous aucun libertin, ni aucun profane qui se moque du meilleur de tous les Livres. Respectez toujours la Sainte Ecriture: elle peut seule faire votre bonheur sur la Terre, & aussi vrai qu'il y a un Dieu, elle fera aussi votre bonheur dans le Ciel. Soyez toujours assez magnanimes pour mépriser les railleries insensées des ennemis de la Bible, tous leurs blasphêmes n'empêcheront pas que cette Parole qu'ils outragent ne soit la Parole de Dieu". Ainsi parloit Mr. GALLERT devant un nombreux Auditoire. Quelle impression ne devoit pas faire sur ses Disciples une telle déclaration,

faite par un Laïque & un homme du monde, qui étoit incontestablement un des plus beaux génies de ce Siècle !

MANHEIM. On apprendra avec plaisir que le second Tome de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Electorale des Sciences & des Belles Lettres de cette Ville, vient d'être publié : *Historia & Commentationes Academiae Electoralis Scientiarum & Elegantiarum Literarum Theodoro-Palatinae, Volumen II. Typis Academicis, 1770 in 40. pp. 537 avec plusieurs figures.*

GOTTINGUE. V. Bossegeel a imprimé : JOAN. GOTTOFR. BRENDÉLII Professoris quondam Medici in Acad. Georgia Augusta celeberrimi, *Opusculorum Mathematici & Medici Argumenti Pars I continens Programmata, Pars II. completens Dissertationum Fascic. Primum, curante & Praefationem adornante H. A. Wrisberg Phil. & Med. Doct. Anat. atque Art. Obst. Prof. cum Tabulis Aeneis; 1769. in 40. deux Vol. dont le 1^r. est de 196 pp. & le 2^d. de 242. On doit savoir beaucoup de gré à Mr. le Professeur Wrisberg, d'avoir rassemblé ces Opuscules de Mathématique & de Médecine. Leur Auteur, feu Mr. BRÉNDÉL, mort ici en 1758, étoit un des plus habiles Médecins*

decins d'Allemagne, & il cultivoit avec beaucoup de succès les Mathématiques dans ses momens de loisir. Les Dissertations qu'il publioit de temps en temps sur ces deux Sciences favorites, étoient toujours d'autant mieux reçues qu'elles étoient très bien écrites. Il y aura trois Volumes de ses Opuscules. Le premier des deux qui paroissent à présent contient des Programmes: ils sont au nombre de 33, & roulent sur des sujets de chymie, de physiologie, de pratique, & de mathématiques; plusieurs de ces derniers sont liés avec la Médecine ou l'Anatomie, comme par ex. *de maximo & minimo geometrico in fabrica corporis humani; Ad J. A. Borelli de motu animali L. II. propositionem XLI.* Le 2d. Tome renferme des Dissertations; comme il n'y en a que 13, nous en indiquerons les sujets. 1. *De Rhachitide.* 2. *Sistens observationum medicinalium fasciculum.* 3. *De Pleuritide vera & pleuropneumonia.* 4. *De hæmorrhoidibus interceptis morbos verendorum aphrodisiacos simulantibus.* 5. *De Catarrho suffocativo.* 6. *De Affectibus Soporosis.* 7. *De Hæmoptysi.* 8. *De Tympanite.* 9. *De Cholera humida* 10. *De Dolore capitis.* 11. *Februm partitio.* 12. *De Tabæ dorsuali.* 13. *Commentarius*
me-

medicus de Præfagiis ex Algore in febris acutis.

JO. ERBERHARDI FISCHERI, *Histor. & Antiq. Prof. P. O. Academiæ Scientiarum quæ Petropoli est Socii, Quæstiones Petropolitanae, I de origine Ungrorum, II. Conjectura de gente & nomine Tatarorum, item de priscis Mogolis, eorumque lingua. III. De variis nominibus imperii Sbinarum titulisque Imperatorum exercitatio. IV. von den Hyperboreern (sur les Hyperboréens); chez Dietrick 1770 in 8o. pp. 119. Ce docte & intéressant Ouvrage répand beaucoup de jour sur l'Histoire Asiatique du moyen âge.*

HAMBOURG. On nous a communiqué *les Adieux aux Muses d'un Jeune Homme de 17 ans*, Brochure in 12 de pp. 11.

In silvam non ligna feras insanius.

HORAT. Satyr. Lib. I. Sat. 10.

Mr. OCHS, Auteur de ce petit Poëme, est né avec le germe de tous les talens; une excellente éducation les a développés, & son goût pour les Lettres s'est manifesté dès son enfance: Libre sur le choix d'une vocation, il vient cependant de se déterminer pour le Commerce, état où sa famille

mille tient le rang le plus distingué & par le nombre & par l'emploi de ses richesses. Le choix du Jeune Homme est l'occasion de ces *Adieux* ; il les adresse aux Auteurs qui jusqu'à présent ont fait ses délices, & renonçant à l'espoir de marcher sur leurs traces *c'en est fait*, dit-il, *je vous suis, je vole*

Des rives du Permesse aux écueils du Pactole.

O Luxe immodéré de ces temps corrompus,

Toi qui multiplias nos besoins superflus !

Faut-il qu'en des dangers, ou la chute est effreuse

Et le triomphe sans bonheur,

Faille céder à ta fureur ?

Que ne suis-je en ce siècle où l'ame vertueuse,

Ignoroit le poison d'un faste sans pudeur !

Où les Peuples contens des biens de la nature,

A la vertu demandoient leurs plaisirs,

Et ne nourrissoient pas de coupables desirs,

Pour un bonheur fondé sur l'imposture !

Hélas ! tout a changé : &c.

Ici le Poëte dépeint les inconvéniens du luxe, il cherche ensuite à en prouver les avantages.

*A nos besoins nombreux l'or rendu nécessaire,
N'a fait qu'un Peuple de la terre :*

*L'Homme n'est plus cet Etre à tout autre étranger,
Que guidait un instinct grossier :*

500 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Il sert , il chérit son semblable :

Tous les humains sont ses amis :

.

.

*L'art du navigateur a rapproché les mondes ,
Leurs mœurs à ses succès ne sauroient s'opposer :*

Le sauvage Sauvage , en ses grottes profondes

Est contraint de s'humaniser &c.

.

C'est au Commerce que nous devons les Arts
utiles & les Arts d'agrément.

Le Laboureur actif rend ses champs plus fertiles :

Le guerrier vigilant défend mieux nos familles :

Les saisons n'ont pour nous que de foibles rigueurs ,

De l'adroit artisan la seconde industrie

A modéré l'excès de leur intempérie :

L'Artiste ingénieux flatte , épure nos sens ,

Et parseme nos jours de plaisirs renaissans . . .

Mais pourquoi m'arrêter à ce détail immense ,

Ouvrons les annales des temps

O Muses vous réglez au sein de l'opulence ,

Periclés protégea le grand art des Thespis.

Le siècle des talens fut sous les Médicis ,

Et Corneille & Racine ; & l'immortal Voltaire

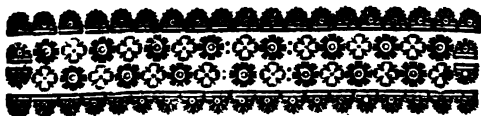
En nos temps décriés , ont étonné la terre , &c.

Plu.

Plusieurs vers heureux répandus dans cette Pièce, feroient regretter qu'elle porte le titre d'*Adieux aux Muses*, si les Adieux pouvoient en imposer; exprimer en Vers la résolution de ne plus rimer, c'est jurer cent fois à sa maîtresse qu'on ne l'aimera plus: le Poëte & l'amant garderoient le silence s'ils vouloient bien sérieusement renoncer à la rime & à la tendresse.

Ayant déjà passé les 15 Feuilles dont chaque Partie de ce Journal doit être composée, & devant encore donner une Feuille à la Table des Matières, nous sommes obligés de renvoyer au Trimestre prochain les Nouvelles des Provinces-Unies.





T A B L E
D E S
M A T I E R E S,
Contenues dans le Trente & Quatrième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H E Q U E.

A.

A^a (Mr. van der), notice d'un de ses
Ouvr. 244.

Abeilles, leur instinct 124.

Abscès du cerveau, voyez *Meckel*.

Absurde, ce que c'est 256.

*Académie Roy. des Sciences & B. L. de Ber-
lin*, Extr. du Tom. XVII. de son *Histoi-
re* 44. Extr. du Tom. XVIII. 303.

————— *de Mannheim*, ann.
du 2d. Tome de ses *Mémoires* 496.

Adieux

TABLE DES MATIÈRES.

Adieux aux Muses, notice de cette Pièce de
M. Ochs 498 & suiv.

Albinus (Mr. B S), sa mort 248.

Algèbre, voyez *Blasfère*.

Alimens, voyez *Zuckert*.

Amenités Littéraires, ann. de cet Ouvr. de
M. Medenbach Wakker 241.

Amour, s'il doit régner dans les Tragédies
221. & suiv.

Anatomie, voyez *Portal*.

Angleterre, Relation d'un Voyage en Angle-
terre par M. Grosley, 1^r. Extr. 187. ré-
flexions sur les Colonies Angloises 191,

Anglois, leur caractère 189 ce qui les met
en état d'exporter tant de bled 197. leurs
cottes ibid. Causes de leur mélancolie
199. Leurs Spectacles 202.

Antiquités Joniennes, notice de cet Ouvr.
461

Apophtegmes de Plutarque, Edit. qu'en don-
ne M. Pemberton 453.

Araignées, leur instinct 124.

Aritbmétique, voyez *Blasfère*.

Art de prêcher, Extr. de cet Ouvr. de M.
de Mosheim 136-

*Avertissement du Clergé de France sur les
dangers de l'Incrédulité*, éloge de cet
Ouvr. 466.

Tome XXXIV. Part. II.

Q Aois

T A B L E

*Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs
Enfans, Extr. de cet Ouvr. 360.*

B.

B *Anquets de Platon 17.*

Baretti (M.), ann. de son Voyage de Londres à Gènes, par l'Espagne &c. 461.

Barkey (M.), ann. d'une nouv. Partie de sa Biblioth. Hagana 243.

Beau, sa nature & ses différentes espèces 296 & suiv.

Beausobre (M. de), précis de ses Réflexions philosophiques sur les Songes 323. & suiv.

Beauté, voyez Principes.

Beguelin (M.), précis de son Mémoire sur l'usage légitime du principe de la raison suffisante 51. & suiv. Notice de son Mém. sur l'éternité du Monde 320.

Beguillet (M.), ann. de son Oenologie 483.

Berkbey (Mr. le Francq-de), ann. de son Hist. Natur. d'Hollande 243.

Bêtes, elles ont une ame, mais pas le moindre degré de raison 113. Il est à présumer que leur ame se perfectionnera dans une autre Oeconomie 72. & suiv.

Bibliographie Universelle, ann. des Tomes 2 & 3. de cet Ouvr. Allemand de M. Schroeckb 492.

Bias.

DES MATIÈRES.

Blasfème (Mr.), notice de ses *Institutions du calcul numérique & littéral* 250.

Blas, voyez *Anglois*.

Boire à la santé, origine de cet usage 197.

Bondaroy (M. Fougéroux de), ann. de ses *Recherches sur les Ruines d'Herculaniun* 485.

Bonnet (M.), II^d. Extr. de la *Palingénésie Philosophique* 68.

Boulton (Hugb), *Primat d'Irlande*, ann. de ses *Lettres* 457.

Bouffanelle (M. de), notice de son *Ouvr.* intt. *Le bon Militaire* 479.

Brendel (M.), notice de ses *Optuseules de Mathémat. & de Médecine* 496.

Buc'hoz (M.), ann. de son *Dictionnaire des Plantes, Arbres, & Arbustes de la France* 477.

Bulle in Cœna Domini, ann. d'une *Histoire* de cette *Bulle* 237.

C.

C*assini* (Mr.), notice de son *Voyage* pour éprouver des *Montres marines* 216.

Castillon (M. de), précis de ses *Mémoires* sur les *Nègres-Blancs* 313. & sur une *congélation* remarquable 317.

Chaire, le *style* de la *Chaire* doit être clair

T A B L E

- & intelligible 139. Règles sur l'usage des comparaisons dans les Sermons 143.
- Cbais* (M.), sa Lettre au Dr. *Kennicott* 341.
- Cbirurgie*, voyez *Portal*.
- Cicéron*, raisons de sa mauvaise humeur contre la Jurisprudence & les Jurisconsultes 347. & *suiv.* doit-il être placé au rang des Jurisconsultes 354. & *suiv.*
- Clovis* I. Il n'est pas vrai qu'il soit né d'une alliance adultérine 334.
- Cana Domini*, voyez *Bulle*.
- Colardeau* (M.), Extr. de sa Traduct. en vers François d'une des *Nuits de Young* 98.
- Commentaire sur la Bible*, par M. *Dodd*, Ouvr. ann. 442.
- Comparaisons*, règles sur leur usage 143.
- Comte* (Made. le), talens de cette Dame 487.
- Congélation* remarquable 317.
- Connoissances* (imperfection & bornes de nos), 77 & *suiv.*
- Cranmer* (l'Archevêque), justifié contre M. *Linguet* 171.
- Cromwel* (Thomas), son caractère 172.
- Coucou*, particularités sur cet oiseau 130.
- Cras* (Mr.), Extr. de sa Dissertat. sur la Jurisprudence de *Cicéron* 349.

DES MATIERES.

D.

Dégénérer, s'il est vrai que tout dégénère 230. & suiv.

Déluge, s'il a été universel 313.

Démofthène, voyez *Léland*.

Denina (M.), ann. de ses *Révolutions d'Italie* 467.

Desportes, voyez *Pouppé*.

Déterminées (forces), ce que c'est 117.

Dévotions raisonnables & Chrétiennes, notice de cet Ouvr. de M. *Formey* 490.

Dialogues de Diogène de Sinope, Extr. de cet Ouvr. de M. *Wieland* 406.

Dictionnaire des richesses de la Langue Française, & du *Néologisme* &c. Idée de cet Ouvr. 225.

———— *Grec* & *Anglois* pour le *N. Testam.*, par M. *Parkhurst*, jugement sur cet Ouvr, 445.

———— *universel des Plantes, Arbres, & Arbustes de la France*, Ouvr. ann. 477.

Diodati (Mr. D.), Extr. de la *Dissertat.* où il tâche de prouver que J. C. & ses Apôtres parloient la Langue Grecque 147.

Diogène, voyez *Dialogues*.

Dodd (M.), ann. de son *Commentaire sur les Livres du V. & du N. Testam.* 442.

T A B L E

Domingue (S.) , Histoire des Maladies de cette Ile , Ouvr. ann. 469.

Dragon de Rouen , ce qui a donné lieu à la fable qu'on en raconte 40.

Duras , noble franchise d'un Capitaine de ce nom 480.

E.

E*critoire , Extr. des Dissertat. de M. Martorelli sur les anciennes Ecrittoires 61.*

Education , pensées de Platon sur la bonne éducation 18. & suiv.

Eléphantiasis , description de cette maladie 284.

Encrier , voyez Ecrittoire.

Encyclopédie , ann. du 1r. Tome de l'Edition d'Yverdon 255.

————— Oeconomique , ann. des trois premiers Tomes de cet Ouvr. 261.

Enfield (M.) , ann. de son Recueil de Prières 451.

Enschede , (Mr.) ann. de sa Dissert. sur les Enseignes des Vaisseaux 148.

Escbyle , notice de la Trad. Franç. de ses Tragédies , par M. le Franc de Pompignan 218.

Eternité du Monde , notice d'un Mémoire de Mr. Beguelin sur ce sujet 320.

Euler

DES MATIERES.

Euler (MM.), père & fils, ann. de plusieurs de leurs Mémoires 49. 319.

Ezéchiél XXVII: 11. Explicat. de ce passage 42.

F.

F*ables de la Fontaine*, ann. du IIIe Tome de l'Edition de Leyde 249.

Febronius (*Justinus*), ann. du 2d. Tome de son Ouvr. sur l'autorité du Pape 236.

Felice (Mr. de), ann. du I^r. Tome de son Edit. de l'*Encyclopédie* 254.

Fischer (M.), ann. de ses Questions Petro-politaines 498.

Fond (Mr. *Sigaud de la*), ann. de sa Trad. Franç. de la *Physique* de Mr. von *Muschbroeck* 214.

Forces déterminées, ce que c'est 117.

Formey (M.), ann. de ses *Réflexions sur les Spectacles* 54. notice de ses *Dévotions raisonnables & Chrétiennes* 490.

Fougeroux, voyez *Bondaroy*.

Fourni-lion, son adresse 124.

Franç (Mr. le) de *Pompignan*, ann. de sa Trad. Franç. des Tragédies d'*Eschyle* 218.

Francheville (M. de), précis de sa Dissertat. sur les *navigations de Tarscis & d'Ophir* 54. & suiv. notice de sa Dissertat. sur la

T A B L E

naissance de Clovis I. 334.
Francbise (trait de), 480.
Françoise (Langue), voyez *Dictionnaire*.
François (M. l'Abbé), ann. de ses *Observat.*
sur la Philosophie de l'Histoire 464.
Francq, voyez *Berkbey*.

G.

G *Argouille*, prétendu Dragon de Rouen
 40.
Gellert (M.), ann. de ses *Leçons de Morale*
 493. Déclaration qu'il fait à ses Disci-
 ples 494.
Genèse, ann. d'un Commentaire de M. *Mi-*
chaelis sur le Livre de la *Genèse* 236.
Géoffroy (M.), ann. d'une *Table de la Ma-*
tière Médicale 470.
Girouette (La), ou *Sanfrain*, notice de ce
 Roman 228.
Gleditsch (M.), notice d'un de ses *Mémoi-*
res sur un point de Botanique 47. & de
 ses *observat.* sur les Grenouilles 303. &
suiv.
Globe terrestre, changemens qui sont arrivés
 dans sa surface 309.
Gouan (M.), Extr. de son *Histoire des*
Poissons 370.

Gra-

DES MATIÈRES.

Graces, voyez *Principes*.

Grec, Extr. d'une Dissertat. où Mr. *Diodati* tâche de prouver que la Langue Grecque étoit la Langue maternelle des Juifs du temps de Jésus Christ 147.

Grenouilles, observat. sur leur état d'engourdissement 303. & suiv.

Griffet (le P.), ann. de son Ouvr. intit. *L'Insuffisance de la Loi Naturelle* 465.

Grosley (M.), 1r. Extr. de son Ouvr. intit. *Londres* 187.

Grpu (M.), 1r. Extr. de sa Traduct. des *Loix de Platon* 1. 11d. Extr. 382.

H.

H *Aen* (M. de), ann. du 130. Tome de sa *Ratio medendi* &c. 489.

Harmonie, voyez *Principes*.

Henri VII, Roi d'Anglet. son caractère 165.

—— *VIII*. Roi d'Anglet. son caractère 167 & suiv.

Herculanum (*Recherches sur les Ruines d'*)
Ouvr. ann. 485.

Hirondelles, ce qu'on dit de leur séjour au fond des eaux pendant l'hiver, est une fable 308.

Histoire Ecclésiastique, par M. *Schroeckb*, ann. du Tome II. de cet Ouvr. 492.

T A B L E

— *Naturelle de Hollande*, ann. de cet Ouvr. 242.

— *des Poissons*, par M. Gouan, Extr. 370.

Histoire (Les Impostures de l'), Extr. de cet Ouvr. 27.

Histoire de l'Acad. Roy. des Sc. & B. L. de Berlin, Extr. du Tom. XVII. 44.
Extr. du Tom. XVIII. 303.

— *de la Bulle In Coena Domini*, notice de cet Ouvr. 327.

— *des Maladies de S. Domingue*, Ouvr. ann. 469.

— *de l'Anatomie & de la Chirurgie*, notice de cet Ouvr. 471.

Hollande, voyez *Histoire*.

I.

I *Dylle en prose, intitulée Ménatque & ses trois fils* 420.

Impostures de l'Histoire (Les), Extr. de cet Ouvr. 27.

Indifférentes .(actions), plus un Etre est parfait, moins il fait de ces sortes d'actions 88.

Instinct des Animaux, ce que c'est 109. & suiv. Extr. de la Trad. Franc. de l'Ouvr. de M. Reimar sur l'Instinct des Animaux 108.

In-

DES MATIERES.

Intrépidité d'un Cannonier 480.

Job, ann. d'un Commentaire de M. *Michaëlis* sur le Livre de Job 236. Extr. 263. ce Livre est le plus ancien de la Bible 265. C'est une fiction morale 267, le dogme d'une vie future y est enseigné dans plusieurs endroits 266 & *suiv.* But de ce Livre 280. explication du *Chap.* 19: 25-27. 14: 14, 15. 30: 23. 31: 33, 34. 7: 15. *pag.* 283. & *suiv.* la maladie de Job étoit l'*éléphantiasis* 284.

Jonie (*Antiquites d'*), Ouvr. ann. 461.

Journal de la Cour de Louis XIV Extr. 430.

Jours (*Les*), Extr. de cet Ouvr. 105.

Italie, voyez *Denina*.

Jurisconsultes Romains justifiés contre les accusations de Ciceron 348. & *suiv.*

Jurisprudence, réponse aux reproches que Ciceron lui fait 349. & *suiv.*

K.

K *Ennicott* (le Dr.), Extr. de ses *Dix Relations annuelles de la Collation des MSS. Hébreux du V. T.* 337. nouvelle Souscription qu'il propose 449.

L.

L *Ambert* (M.), ann. de trois *Mémoires* de sa façon 50. 309. 334.

Lan-

T A B L E

Langue Françoisé, voyez *Dictionnaire*.

Leland (le Dr. *Thomas*), ann. du 3^e. Tome de sa Traduct. Angloise des *Harangues de Démosthène* 456.

Lettres Persannes (Nouvelles), nouvelle Traduct. de cet Ouvr. de Milord *Littleton* 487.

Liberté de penser, combien elle est précieuse 321.

Linguet (M.), Hd. Extr. de son Histoire du XVI^e. Siècle 164.

Loix de Platon, 1^r. Extr. de la Trad. Française M. *Grou* en a donnée 1. Hd. Extr. 382.

Londres, 1^r. Extr. de cet Ouvr. de M. *Grosley* 187.

Longitudes, voyez *Cassini*.

Louis XIV, divers traits de sa bonté 434. & suiv. de son intrépidité 433. *Journal de la Cour de Louis XIV*. Extr. de cet Ouvr. 430.

Luther, ses Ouvrages contribuèrent beaucoup à la Révolution, qui rendit la liberté aux Provinces Unies 185 éloge de sa Version Allemande de la Bible 268.

Luzac (Mr. *Jean*), fils, Extr. de sa Justification des Jurisconsultes Romains contre *Cicéron* 347.

M.

DES MATIÈRES.

M.

Maladies de S. Domingue (Histoire des),
Ouvr. ann. 469.

Marie, Reine d'Angleterre, son portrait
178.

Martorelli (M.), Extr. de ses Differtat. sur
les anciennnes Ecrivoires 61.

Matière Médicale de M. Geoffroy, Table de
cet Ouvr. 470.

Medenbach, voyez Wakker.

Meckel (M.), ann. de les Observations sur
le squirre & les absces du cerveau 49.

Ménalque & ses trois fils, Idylle 420.

Mères, elles doivent donner à tetter à leurs
enfans le plutôt possible après leur nais-
sance 361. & suiv. Extr. d'un Ouvr. in-
tit. Avis aux Mères qui veulent nourrir
leurs enfans 360 motifs qui doivent les en-
gager à allaiter 376.

Michaelis (Mr.), ann. de quelques uns de
ses Ouvr. 235. Extrait de son Commen-
taire sur le Livre de Job 264.

Militaire (Le bon), Ouvr. ann. 479. com-
bien la piété est nécessaire à un Militaire
481.

Miller (Mr.), ann. du dernier Tome de sa
Continuation de la Morale de M. de Mos-
beim 236.

Mo-

T A B L E

Monarchie, est la meilleure forme de gouvernement, suivant Platon 390.

Monde, s'il est fait principalement pour l'homme 71 & suiv.

Monoscèles, Peuples fabuleux 32.

Montres marines de M le Roi 216.

Morale (*La*), Extr. du VIe. Tome de cet Ouvr. de M. Stappfer 205 ann. du IXe. Tome de la Morale de M. de Morbeim 236. *Leçons de Morale* de M. Gellert, Ouvr. ann. 493.

Mosaïque (*Droit*), ann. d'un Ouvr. de M. Michaelis sur ce sujet 235.

Mosaïques, ann. d'un Traité sur la Peinture en Mosaïque 486.

Morbeim, voyez *Morale*.

Musique, ce qu'elle signifie dans les Ouvrages de Platon 294.

Musschenbroek (Mr. van), ann. de la Traduct. Franç. de son *Cours de Physique Expérimentale* &c. 214.

N.

N *Egres blancs*, description de deux de ces Hommes 313.

Néologisme, voyez *Dictionnaire*.

Nôtre (*Le*), anecdote de ce célèbre Jardinier 435.

Nuits, voyez *Toung*.

Ochs

DES MATIÈRES.

O.

Ochs (M.), notice de ses *Adieux aux Muses* 498. & suiv.

Oenologie, ou Discours sur la meilleure méthode de faire le vin & de cultiver la vigne, Ouvr. ann. 483.

Ogden (le Dr.), ann. de ses *Sermons sur la Prière* 451.

Oiseaux, exemple de leur tendre sollicitude pour leur couvée 120.

Oisifs (Loi de Dracon contre les), 34.

Oliva (l'Abbé), Extr. de sa Traduct. Franç. des *Impostures de l'Histoire* par M. Lancellotti 27.

Ophir, précis du Mémoire de M. de Francheville sur les navigations d'Ophir 54 & suiv.

P.

Palingénésie Philosophique, IId. Extr. de cet Ouvr. 68.

Parkhurst (M.), ann. de son *Dictionnaire Grec & Anglois pour le N. Testam.* 445.

Parlement d'Angleterre, ses lâches complaisances pour Henri VIII. 169.

Pemberton (M.), Edit. qu'il donne des *Apophtegmes de Plutarque* 453.

Pennant (M. T.), ann. de sa *Zoologie Indienne* 458.

Personnalité de l'homme, ce que c'est & quel est son siège 91. Per-

T A B L E

Pey (M. l'Abbé), ann. de son Ouvr. int. *Vé-
rité de la Religion Chrétienne prouvée à un
Désist* 466.

Philippe II. R. d'Espagne, son horrible ca-
ractère 182. & *suiv.*

Physique expérimentale, voyez *Musschenbroek*.

Platon (*Loix de*), traduites en François par
M. Grou, 1r. Extr. 1. Caractère de ses
Ouvrages 4. 9. 11d. Extr. 382.

Plutarque, voyez *Pemberton*.

Poètes. devoirs que Platon leur ptescrit 23.

Polypes (*observat sur les*), 82.

Poissons (*Histoire des*), Extr. de cet Ouvr.
370. Il est incertain que les poissons s'ac-
couplent 376. & qu'ils entendent 377 & *suiv.*
expériences sur leur vésicule aétienne 379.

Portal (M.), notice de son *Histoire de l'A-
natomie & de la Chirurgie* 471.

Pouppé Desportes (M.), notice de son *His-
toire des Maladies de S. Domingue* 469.

Prédication voyez *Art de prêcher*, & *Chaire*.

Prémontval (Mr. de), ann. de deux Mémoires
de sa façon 53. Caractère de cet Auteur *ibid.*

Prière (*Sermons sur la*), par M. Ogden ann.
452. *Recueil de Prières* par M. Enfield 451.

*Principes de la Science universelle de la Beau-
té, de l'Harmonie, & des Graces*, Extr. de
cet Ouvr. 291.

Pro.

DES MATIÈRES.

Prolifération singulière dans une Iris & dans un Lis blanc 47.

Provinces Unies, voyez Luther.

Pygmées, ce que c'est que des Pygmées dont il est parlé dans le Chap. 27. d'Ezéchiel 42.

Peuppi Desportes (M.), notice de son Histoire des Maladies de S. Domingue 469.

R.

R *Aïsen suffisante, voyez Baguelin.*

Rebours (Mme. le), Extr. de son Mois aux Mères 360.

Reidern (M. le Comte de), ses Considérations Dioptriques 45.

Reimar (M.), Extr. de la Traduct. Franç. de son Ouvr. sur l'Instinct des Animaux 108.

Reneauve, voyez de la Tache.

Révolutions d'Italie, ann. de cet Ouvr. de M. Denina 467.

Robertson (le Dr. d), ann. de son Ouvr. intit. Clavis Pentateuchi 447.

Roi (M. le), ses Montres marines 216.

S.

S *Anfrain, notice de ce Roman 228.*

Santé (baine à la), origine de cet usage 197.

Saumares, expériences sur leur gravité spécifique 309.

Schroëkb (M.), ann. des Tom. 2 & 3 de sa Bibliographie Universelle 432. & du Tom.

2d. de son Hist. Ecclési. 493.

Tome XXXIV. Part. II. Q Schwartz

T A B L E

- Schwartz** (Mr. C. G.), Edition qu'on va faire de ses *Dissertations* 235.
- Sel.** expériences sur son poids 309.
- Septante**, voyez *Version*.
- Sermons**, voyez *Art de prêcher*, & *Chaire*.
- sur la *Prière*, par M. Ogden ann. 451.
- d'une *Dame*, ann. 452.
- Sigaud**, voyez de la *Fond*.
- Sociabilité**, ce que c'est 208 on est obligé d'en remplir les devoirs *ibid.* & *suiv.*
- Songes**, précis des *Réflexions philosophiques* de M. de Beaujoubert sur les *Songes* 323 les songes commencent par une sensation & se continuent par une suite d'actes d'imagination 328 ils sont plus fréquens & plus clairs vers le matin 327 on peut juger avec quelque probabilité du caractère d'un homme en examinant la nature de ses songes 330 vanité de l'*Onirologie* 332.
- Spéctacles**, voyez *Formey*.
- Squirrel**, voyez *Meckel*.
- Stapfer** (M.), Extr. du VIe. Tome de la *Morale* 205.
- Suicide**, il n'est jamais permis dans quelque cas que ce puisse être 289.
- Sulzer** (M.), notice de son *Mémoire sur la résistance des fluides* 44. précis de ses *Conjectures sur quelques changemens arrivés dans la surface du Globe terrestre* 309.

DES MATIERES.

T.

T*Acbe* (M. Reneaume de la), Extr. de la Trad. Franç. de l'Ouvr. de M. Reimar sur l'*Instinct des Animaux* 108.

Tarscis, ann. d'une seconde Dissert. de M. de Francheville sur les *navigations de Tarscis* 54.

Terre, si elle est faite principalement pour l'homme 71 & *suiv.*

Tetter, l'action de tetter est une adresse innée, qu'on oublie, & que des hommes faits ne pourroient acquérir de nouveau que par des épreuves répétées 120 & *suiv.* il faut donner à tetter aux enfans d'abord après qu'ils sont nés 361 & *suiv.*

Téocrite. notice d'une Edition qu'en donne M. Wharton 454.

Tiffot (Mr.), Lettre qu'il écrit à M^e. le Rebeurs 377.

Tragédies d'Eschyle, trad. en François 218.
l'amour doit-il regner dans la Tragédie 221.

Tubiforme, description de cet insecte nouvellement découvert 83.

V.

Version des LXX, comment elles s'est faite 163.

Vertu. pensées de Platon sur la beauté & les avantages de la vertu 24.

Vigne, voyez *Oenologie*